

Л. 6.4/10

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. М367

EXAMEN CRITIQUE
DES ANCIENS
HISTORIENS
D'ALEXANDRE-LE-GRAND.



A PARIS,
Chez DESSAIN Junior, Libraire, rue Gît-le-Cœur.



M. D C C. L X X V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LIBR. ANGLAIS
N. 10

EXAMEN CRITIQUE

DES ANCIENS

HISTORIENS

D'ALEXANDRE-LE-GRAND

Par M. de la Harpe, de l'Académie Française, &c.
Paris, chez la Citoyenne, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis
le Collège de la Trinité, &c.



A PARIS,

Chez la Citoyenne, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis
le Collège de la Trinité, &c.

M. D. C. C. LXXXV.

chez la Citoyenne, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis
le Collège de la Trinité, &c.



A MESSIEURS

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS,

*Eclairé par vos Ecrits, honoré de vos suffrages,
& encouragé par vos conseils, j'ose faire paroître,*

a

sous vos auspices, cet Ouvrage, qui vous doit sa naissance. Daignez agréer cette marque publique de ma reconnoissance & du respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

S** C**



PRÉFACE.

L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES avoit proposé pour le sujet du Prix qu'elle devoit distribuer à Pâques de l'année 1770, l'Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand. Les Mémoires qui furent envoyés au concours n'ayant point rempli les vues de cette savante Compagnie, elle remit, à l'année 1772, la distribution du même Prix, qui fut alors remporté par l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Depuis cette époque, je me suis occupé à en retoucher certaines parties & à y faire les additions & les corrections qui m'ont paru nécessaires, pour le rendre plus digne de l'attention des Gens de Lettres.

Les Notes placées à la fin de cet Examen*, sont des éclaircissimens que j'ai cru indispensables. J'aurois pu sans doute les multiplier, mais il falloit mettre un terme à mes discus-

* Consultez, pour l'usage de ces Notes, la Table qui est à la fin de l'ouvrage.

fions & à mes recherches. La Dissertation, qui termine mon ouvrage, est relative au sujet que je traite, & n'en sauroit être séparée; elle a pour objet l'année de la naissance d'Alexandre & les dernières époques de la Chronique de Paros.

On apperçoit de toutes parts, dans les ouvrages qui nous restent sur les exploits d'Alexandre, des mensonges spécieux & des vérités en quelque sorte mutilées. Pourquoi les Modernes, qui ont écrit l'histoire de ce Conquérant, ont-ils tout adopté sans discernement? Ce fait est rapporté par Plutarque, Quinte-Curce, &c. il faut le croire. Ceux-ci, sous prétexte qu'ils ne veulent pas ennuyer, se contentent de disserter avec esprit, ceux-là de faire quelques réflexions sages, mais souvent communes; d'autres enfin nous donnent leurs rêveries pour des vérités, & décorent leurs ouvrages d'un titre imposant; vrais Histrions de la Littérature, ils se meuvent en tous sens pour attirer sur eux les regards de la multitude. L'Histoire devient, entre les mains de ces Ecrivains, un tissu de fables, fruit déréglé de leur imagination.

Ceux qui, depuis la renaissance des Lettres, se sont consacrés à l'étude des Anciens ont plus de droit à notre reconnaissance: des recherches utiles, des rapprochemens heureux ont été le fruit de leurs veilles. L'histoire d'A-

lexandre paroît cependant avoir été négligée. Quelle utilité a-t-elle retirée jusqu'à présent du travail d'une foule de Commentateurs? Leurs observations ne peuvent nous éclairer, parce qu'ils ont abandonné les règles de la critique, pour se livrer entièrement aux discussions grammaticales; & que l'étude des mots a presque toujours absorbé, chez eux, le temps qu'ils auroient dû employer à celles des choses.

Ces Savans ne peuvent être regardés que comme des Interprètes; en séparant, de la connoissance des langues, la critique sans laquelle la science des faits est toujours Incertaine, ils n'ont que trop souvent donné lieu aux déclamations de ces hommes ignorans ou de mauvaise foi, qui cherchent à consoler leur amour-propre par le mépris qu'ils s'efforcent en vain de répandre sur l'érudition. Ceux qui ont assez de discernement pour sentir l'injustice des goûts exclusifs, n'ignorent pas que le savoir le plus profond n'est point incompatible avec l'esprit philosophique; dont, en matière de faits, la critique est un des principaux caractères.

La critique pénètre, agite cette masse de faits condensée en quelque sorte par le laps des temps, *mens agit molem*, & la dissout, si j'ose m'exprimer ainsi; pour en séparer les parties hétérogènes, & ne laisser subsister que celles qui peuvent s'allier avec la vérité;

elle est enfin aux matériaux de l'Histoire ce qu'est la Chymie aux principes des corps.

Si l'expérience & l'observation peuvent seules accélérer les progrès de la science de la nature, ce n'est de même qu'en faisant marcher devant soi le flambeau de la critique, qu'on peut dissiper les nuages épais qui environnent souvent les vérités historiques. Ici le doute est d'autant plus utile & plus raisonnable, que les phénomènes de la nature offrent des faits mieux constatés, & plus nombreux que ceux dont la critique peut, à l'aide des monumens historiques, se proposer l'examen. Plus elle veut pénétrer dans le sanctuaire de l'Antiquité, plus le nombre & l'autorité des témoignages diminue, & plus les incertitudes se multiplient. Disons tout : celui qui s'applique à l'étude de la nature touche, pour ainsi dire, par tous ses sens, les faits qu'il découvre ; il peut les lier, les comparer entr'eux, les éclaircir les uns par les autres, en tirer des résultats : avantages que les révolutions des siècles, l'éloignement des temps & le défaut de monumens, enlèvent nécessairement au critique.

L'amour des systèmes a cependant enfanté presque autant de romans dans la Physique, que le penchant des hommes pour le merveilleux, a produit de fables dans les Annales du monde. Celles des anciens peuples, où l'on trouve peut-être le plus d'exemples, de mœurs, de

caractères de toute espèce, en un mot, le plus d'instructions, font souvent naître cet enthousiasme séducteur qui rend inutiles les efforts de cette raison froide & tranquille, sans laquelle le Lecteur impartial ne sauroit tenir la balance & peser les autorités.

Pour assigner à ces autorités leur véritable valeur, il faut se livrer à des recherches pénibles. Des témoignages épars étant souvent les seuls monumens qui nous restent, l'Art de conjecturer est alors l'unique moyen de parvenir à la découverte du vrai, ou du moins de trouver de fortes probabilités que l'on peut appeler des vérités historiques du second ordre : il en existe sans doute de plusieurs espèces, qui se multiplient suivant le degré de certitude des différens récits, le nombre des années écoulées entre les événemens & le temps auquel ont vécu ceux qui fournissent ces témoignages.

Si les difficultés, que nous venons d'exposer, empêchent le Critique de trouver toujours des vérités, du moins peut-il quelquefois se flatter d'en laisser le germe dans ses écrits. Cette douce espérance le soutient, & l'anime au milieu de ses travaux ; mais elle ne sauroit lui faire illusion & l'engager à donner de simples inductions pour des preuves, & ses conjectures pour des faits certains. Heureux l'Ecrivain qui n'a jamais perdu de vue ces paroles remarquables de



Cicéron: *Judicium suum nullum interponere; ea probare quæ simillima veri videantur, conferre causas, & quid in quamque sententiam dici possit, expromere; nullâ adhibitâ suâ auctoritate, judicium audientium relinquere integrum ac liberum, tenebimus hanc consuetudinem à Socrate traditam;* de Divinat. Lib. II, n.º 72.



INTRODUCTION.

 INTRODUCTION.

L'ÉTAT DES LETTRES dépend de la constitution politique: toujours la liberté vivifie & nourrit les talens; toujours ils furent étouffés par le despotisme. Sparte oubliant les principes de son Législateur, & Athènes enivrée de ses succès, négligèrent leur sûreté commune, pour se livrer aux seuls mouvemens de leur jalousie. La guerre du Péloponnèse ayant épuisé leurs forces, & la gloire éphémère de Thèbes ayant expiré avec Epaminondas, Philippe profita des dissensions des Grecs pour détruire leur gouvernement fédératif, & asservir ce peuple qui avoit résisté si long-tems aux armes de l'Asie. Envain Démosthène employa son éloquence à retirer ses Concitoyens de leur honteuse léthargie: les mœurs étoient corrompues, le luxe avoit énérvé leur ame, & les exploits de tant de Héros qui s'étoient signalés aux champs de Marathon & de Platée, dans les mers de Salamine, loin de ranimer dans le cœur des Athéniens leur ancien amour pour la gloire, ne firent qu'y entretenir un vain sentiment de présomption & d'orgueil.

Alexandre monte sur le Trône, détruit la Monarchie des Perses dont la mollesse lui préparoit depuis long-tems la conquête. La mort de ce Prince produisit une révolution qui fut également funeste au repos de l'Univers & au progrès des Lettres. Les Grecs devinrent le jouet de l'ambition & des caprices de ses successeurs: ces fiers Répu-

A

blicains ne furent bientôt qu'un troupeau de vils esclaves, & la Tribune où avoit tonné Démosthène, ne retentit plus que de decrets dictés par l'adulation & la bassesse. Un reste de liberté s'étoit encore conservé dans une partie du Péloponnèse; le zèle d'Aratus, la valeur de Philopœmen & la sagesse de Lycortas rendirent florissante la ligue Achéenne, & la soutinrent avec éclat dans des circonstances délicates. Mais la corruption avoit déjà pénétré jusqu'aux entrailles des corps politiques de la Grèce: Callierate & ses adhérens ne rougirent pas de vendre leur patrie aux Romains, peuple adroit & politique qui toujours prit soin de cacher la servitude sous l'apparence de la paix & de l'amitié, & mit le sceau à l'affervissement des Grecs, qui, par la destruction des Achéens, virent renverser le dernier rempart de leur liberté.

Les Lettres & les beaux Arts ne survécurent point à cette perte: le despotisme creusa de la même main leur tombeau commun. La Tragédie dont un des principaux objets étoit de faire abhorrer les tyrans, l'ancienne Comédie, dont l'heureuse licence livroit au ridicule, au mépris & à la haine ceux qui abusoient de leur pouvoir, & corrigeoit les vices de l'esprit démocratique, perdirent également leur ressort, & ce qui en est une suite nécessaire, leur première splendeur. Les Jeux gymniques si propres à former des soldats pendant la paix, ne furent plus qu'un vain spectacle, & ceux qui s'y distinguoient n'étoient remarquables que par des excès honteux & révoltans. L'art sublime qui avoit

animé la statue d'Harmodius & d'Aristogiton, devint foible & languissant, lorsqu'il voulut représenter les vils esclaves de la tyrannie. Le Philosophe, devenu l'adulateur des Grands que jusqu'alors il avoit instruits & éclairés, n'eut plus que la livrée des anciennes sectes que tant de noms respectables avoient illustrées. Quel fut, dans ces tems malheureux, le sort de l'Histoire? Arrêtons quelques instans nos regards sur cet objet.

Cette douce harmonie du style, & l'art d'intéresser dans les moindres détails, qui caractérisent les ouvrages d'Hérodote; ces graces si faciles, si nobles de Xénophon qui joignoit la connoissance profonde de la politique, aux qualités qui forment un grand Général & un Philosophe digne de l'amitié de Socrate; cette éloquence mâle & cette vérité austère qui nous rappellent Thucydide, ne se reproduisirent plus avec le même éclat chez ceux qui succédèrent à ces Ecrivains dans la carrière de l'histoire. Théopompe, Philiste, Ephore & Timée jouirent cependant d'une grande célébrité, quoiqu'il s'en falût bien que leurs ouvrages, & pour le fond & pour la forme, fussent au-dessus de toute critique. Ce changement ne peut être attribué qu'aux révolutions civiles, & on en doit remarquer trois époques; la première répond au temps où Philippe se trouva maître de la Grèce.

La tyrannie produit nécessairement des effets divers sur les différens esprits, suivant leur caractère. Les uns foibles & pusillanimes plient au moindre vent, sont renversés par

le plus léger effort, & adorent en tremblant la main qui les opprime; les autres avec plus d'énergie dans l'ame, indignés de l'apparence même du pouvoir arbitraire & soulevés par le spectacle des malheurs qui s'avancent à la suite de la tyrannie, déclament avec aigreur contre leurs nouveaux maîtres, exagèrent leurs vices & exténuent ce qu'ils peuvent avoir de vertu. Telles furent les premières influences de la domination Macédonienne; elles se firent également sentir dans la conduite de ceux qui gouvernoient les différentes Républiques de la Grèce, & dans les écrits des Auteurs du temps.

Le règne d'Alexandre doit être regardé comme la seconde époque de la décadence de l'histoire: les Grecs, accoutumés au joug Macédonien & éblouis par les exploits du Vainqueur de l'Asie, auxquels ils étoient en quelque sorte intéressés, puisque la gloire en rejaillissoit sur leur Nation, laissèrent bientôt refroidir cette fermentation que les entreprises de Philippe avoient produite dans ces âmes Républicaines; l'enthousiasme succéda à la haine. Les témoins oculaires des actions du Monarque Macédonien ne purent se préserver de la contagion. Ceux des Écrivains postérieurs, qui s'exercèrent sur le même sujet, ne les ont que trop souvent imités. Ils vivoient sous la domination Romaine, & dans ces temps malheureux, où l'Univers étoit en proie aux barbares caprices de ces foux sanguinaires qui occupoient le Trône des Césars. Ces temps forment la troisième époque des divers changemens que subit

la manière d'écrire l'histoire, & sur laquelle j'entrerai dans de plus grands détails au commencement de la première section de cet ouvrage: il me suffit ici de l'indiquer.

La subversion totale de la démocratie entraîna donc avec elle la décadence des Lettres, & plus particulièrement encore celle du genre historique, qui ne peut être cultivé avec succès dans un gouvernement arbitraire. La vérité fut alors ensevelie sous une fosse de traditions fabuleuses & contradictoires. Il n'appartient qu'à l'œil pénétrant de la critique de démêler le faux d'avec le vrai, & de concilier les différens récits. Dans la matière que je traite, il m'est impossible de m'attacher invariablement à ces principes rigoureux. Qui peut se flatter de marcher avec certitude dans la nuit des temps, & de pouvoir discerner des faits altérés par la flatterie, & par l'amour du merveilleux, passion dominante chez les Grecs, & dont leurs plus grands Ecrivains mêmes n'ont pas su se préserver entièrement? Je serai donc obligé de chercher non-seulement le vrai, mais encore, selon le conseil d'Aristote, le vraisemblable, de substituer quelquefois des conjectures à des preuves, & enfin de me contenter des probabilités dans les endroits où la vérité se dérobera à mes regards.

Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, & Justin sont les Historiens principaux qui nous ont conservé avec quelque étendue les événemens du règne d'Alexandre. Si je voulois examiner en particulier le récit de chacun de ces Historiens, il me seroit impossible d'éviter les

répétitions & même l'obscurité. J'ai tâché de prendre une marche qui pourra me garantir de ces défauts, en conservant néanmoins avec attention la suite des faits, selon l'ordre chronologique: le plan que j'ai cru devoir suivre, me paroît en effet plus propre à développer avec clarté les observations que je me propose de faire, non-seulement sur les Ecrivains particuliers de la vie d'Alexandre, mais encore sur tout ce que l'Antiquité nous a transmis de remarquable touchant ce célèbre Conquérant. J'examinerai dans la première section les sources dans lesquelles les Historiens d'Alexandre ont puisé, & le degré d'autorité qui leur est dû; dans la deuxième, le récit qu'ils font des exploits militaires de ce Prince; dans la troisième, celui des actions particulières qui le caractérisent. Enfin je discuterai, dans la quatrième, les détails géographiques que nous offrent ses expéditions.

Quoique je me fois fais une loi de ne m'arrêter qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques objets de discussion; cependant je les lierai, sur-tout dans la seconde section, avec ceux qui les précèdent ou qui les suivent, par des faits intermédiaires, afin d'éviter les transitions trop fortes, mais sans entrer dans aucun détail; la nature de cet ouvrage ne sauroit l'admettre.



EXAMEN CRITIQUE

DES

ANCIENS HISTORIENS

D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

PREMIÈRE SECTION.

Des sources dans lesquelles les Historiens d'Alexandre ont puisé leurs récits, & du degré d'autorité qui est dû à chacun de ces Ecrivains.

LORSQUE la Liberté a rendu le dernier soupir, le mot de Patrie ne présente plus à l'esprit les mêmes idées qu'auparavant; il perd toute son énergie & ne peut échauffer des âmes de glace. Les Ecrivains n'ont plus alors pour objet l'avantage de leurs Concitoyens, qui, réunis dans une même Cité, & ne s'intéressant



aux affaires publiques qu'autant qu'elles sont subordonnées à leur intérêt particulier, détournent leurs regards de l'avenir, pour jouir du présent, & sont toujours prêts de devenir les esclaves de celui qui les payera davantage : l'égoïsme taît en eux la source de toutes les vertus sociales, & comme ils ne sont plus soutenus par l'amour de la Patrie, qui les enflammoit, qui ennoblissoit autrefois tous leurs sentimens, & les dirigeoit sans cesse vers l'utilité générale, ces mêmes Ecrivains se livrent à des sujets également dénués de chaleur & d'intérêt.

L'Histoire d'un Conquérant peut-elle donc faire naître dans l'âme des lecteurs les mêmes sentimens que celle d'un peuple libre, qui nous attache par des traits touchans ou sublimes? Un seul homme agit & triomphe, & une foible portion de sa gloire rejailit sur ses soldats. Ses succès étonnent, mais ils n'intéressent pas. Dans une République, au contraire, chaque individu joue un rôle plus ou moins considérable : les succès & les malheurs de l'Etat sont ceux de sa famille. Les exploits de ces Concitoyens sont les titres de ses enfans, & la splendeur de sa Patrie, leur noblesse (1). Les fastes des anciennes Républiques retracent à nos yeux des actions auxquelles nous croyons être encore intéressés, malgré la distance des temps, & qui produisent en nous une émotion toujours agréable & souvent très-vive, malgré la diversité des mœurs & du gouvernement.

Les Grecs, sous le joug Macédonien, & bientôt après sous celui des Romains, ne prirent qu'un foible intérêt à la chose publique. L'imagination de leurs Historiens vint s'éteindre sous

(1) Cet enthousiasme républicain ne sauroit cependant faire supporter les vices de la Démocratie. Le peuple est souvent le plus terrible & le plus injuste de tous les despotes, ses caprices sont l'unique règle de ses actions : l'homme est né tyran.

leur

leur plume servile, & leurs talens s'évanouirent avec les beaux jours de leur Patrie. Denys d'Halicarnasse, ce judicieux critique, après avoir parlé de cette élocution harmonieuse qui caractérise le style des anciens Ecrivains de la Grèce, continue en ces termes : « Elle fut dans les temps postérieurs fort négligée : » personne n'a pensé, sans doute, à faire le parallèle (de cette » nouvelle élocution avec l'ancienne); il ne soutiendrait pas » jusqu'à la fin la lecture de tous les Ouvrages que nous ont » laissés Plutarque, Duris, Polybe, Saon (1), Démétrius Calan- » tien, Jérôme (peut-être de Cardie) Antiloque, Héraclide ; » Hégésias de Magnésie, & une foule d'autres : un jour ne » suffiroit pas, si je voulois en faire la nomenclature. »

Plus le poids de la servitude s'appesantissoit, plus la lumière des Lettres s'enfonçoit dans les ténèbres. Cette vaine adulation qui flétrit l'âme & étouffe le génie, fit des progrès rapides sous le règne des Empereurs Romains. Le moindre de leurs exploits devint le sujet des déclamations des sophistes, qui en décrivoient les circonstances avec des couleurs peu naturelles, & une pompe de langage qui n'avoit nulle proportion avec les choses qu'ils racontaient. Lucien compare cette violente manie, qui faisoit alors tous les esprits, à la fièvre épidémique des Abdéritains, qui, frappés de la représentation de l'Andromède d'Euripide, couroient dans les rues en déclamant les vers de ce Poète : cette maladie, qui étoit accompagnée de symptômes singuliers, ne finit qu'avec les chaleurs de l'été (2).

Au premier combat (3), on voyoit éclore une foule de relations

(1) Voyez la note (1).

(2) Il faut avouer que les Abdéritains avoient déjà de grandes dispositions à la folie : leur extravagance avoit même passé en proverbe, *Vid. Isaac. Voss. in Mel. p. 691, &c.* & leur nom seul étoit un outrage. *Vid. Timæi Soph. Lexic.*

voc. plar. p. 110 & not. celeb. Ruhnkenii. (3) *ὅσοι μὲν ἴσθησαν. Lucian. quom. scrib. Hist. n.º 2.* Lucien parle ici des guerres des Empereurs Romains, dont le moindre exploit étoit célébré d'une manière hyperbolique & peu vraisemblable par les Ecrivains Grecs.

B



qui n'avoient d'autre fondement que celui que leur suppoit l'imagination déréglée de leurs Auteurs. Joignant l'ignorance à l'effronterie, ces Historiens commettoient les fautes les plus grossières en matière de Géographie & de Tactique : parloient-ils d'un combat sanglant où la victoire avoit été long-temps incertaine, la perte des ennemis étoit immense, & celle des Romains presque infensible. Dans une de ces batailles les premiers eurent 7236 hommes de tués, & les seconds, deux hommes seulement & neuf de blessés (1) : emportés, hors des limites du vrai, par un amour immodéré des descriptions, ils s'efforçoient de faire briller leur esprit en décrivant des machines de guerre, des armes, des ponts, des fossés, &c. Chauflant le cothurne, ils racontaient les morts les plus naturelles avec des circonstances tragiques; enfin ces Ecrivains ne présentoient aucun objet à leur lecteur sans le défigurer par leurs exagérations, par l'enflure de leur style, & souvent ils mettoient, je me sers de la comparaison de Lucien, la tête du Colosse de Rhodes sur le corps d'un nain (2).

L'agréable & judicieux Auteur que je viens de citer, après avoir exposé avec cette énergie qui lui est propre, les défauts, ou les écarts des Historiens de son siècle, établit les préceptes les plus solides & les plus lumineux sur la manière d'écrire l'Histoire. Voulant encore opposer une nouvelle barrière à la contagion, & arracher au mauvais goût tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur l'esprit de la multitude, Lucien mit sa critique en action & composa ses deux livres de *la véritable Histoire*. Cet ouvrage, qui peut être regardé comme une débauche d'imagination par l'étonnante fécondité d'idées burlesques, & même gigantesques,

(1) Lucien. id. n.º 20.

(2) Lucien. id. n.º 23.

qui y sont répandues avec une prodigalité sans exemple, n'est autre chose qu'une fiction ingénieuse dont l'unique objet est de vouer au mépris, & si j'ose le dire, à l'approbre, les productions des Historiens du temps; productions monstrueuses, puisqu'elles tenoient également du roman & de l'histoire, sans que l'on put les ranger dans l'une de ces deux classes, qui n'en fauroient admettre d'intermédiaires.

Pour apprécier avec justesse les compositions d'un Ecrivain, il faut connoître l'état du siècle où il a vécu, afin de savoir les secours qu'il a eus; ce qu'il doit au goût & à la manière de penser de ses contemporains, & ce qu'il ne tient que de lui-même. Les observations que j'ai faites au commencement de cet ouvrage, sur le sort des Lettres, considéré comme inhérent aux révolutions civiles, & celles que l'on vient de voir rempliront en partie, ce me semble, le premier de ces objets, à l'égard des Historiens d'Alexandre; le second ne peut être que le résultat d'un examen particulier de leurs ouvrages. Avant que de discuter le récit de ces mêmes Historiens, je marquerai le degré d'autorité qui est dû à chacun d'eux. Pour l'établir avec certitude, il faut connoître les sources où ces Auteurs peuvent avoir puisé. D'ailleurs lorsqu'il s'agit de traditions, soit orales, soit écrites, il est absolument nécessaire de remonter aux premiers témoins.

Cet enthousiasme qui né de la prospérité meurt avec elle, cet enthousiasme produit par des succès étonnans & rapides, avoit allumé l'imagination des compagnons d'armes & des contemporains d'Alexandre. Mais cette chaleur factice & passagère étoit semblable à celle de ces phosphores qui ne brûlent jamais: elle devoit naturellement faire éclore des écrits où le merveilleux séduisit les esprits au lieu de les entraîner, & les amusa au lieu de les émouvoir.



Cet amour du merveilleux s'étoit emparé, selon Strabon (1) de la plume de presque tous les Historiens du Conquérant de l'Asie; aucun d'eux ne fut entièrement exempt de ce défaut épique. Les ouvrages de Callisthène, d'Onésierite, d'Hégésias & de Clitarque, paroissent avoir été la principale source de bien des erreurs; & l'on sait que les erreurs se propagent toujours en raison de leur antiquité, du nombre & de la disposition de ceux qui les transcrivent ou les adoptent. Contentons-nous de rapporter le jugement que les plus judicieux Critiques, parmi les Anciens, ont porté de ces Ecrivains: seul moyen qui nous reste pour les faire connoître.

Callisthène avoit cru relever les actions d'Alexandre, & en augmenter la gloire par un style aussi peu propre à l'histoire qu'à l'éloquence. . . « Il ne s'élève pas, dit Longin, mais se guide si haut, qu'on le perd de vue (2) ». . . Je rapporterai dans la suite la critique judicieuse que Polybe avoit faite de sa relation de la bataille d'Issus. Aussi superstitieux, (caractère incompatible avec la profession de Philosophe), qu'ignorant dans la Taëtique. . . « Callisthène racontoit, comme nous l'apprend Strabon, qu'Alexandre excité par l'amour de la gloire, alla consulter l'oracle (d'Ammon), ayant ouï dire que Peltée & Hercule y avoient été avant lui. Il se mit en marche de Parétonium; égaré par une nuée de poussière, le vent du Midi souffloit alors avec violence, il dut son salut à une pluie abondante & à deux corbeaux qui lui servirent de guides. Ce détail,

(1) Πάντες μὲν γὰρ αὐτῷ ἀπὸ τῆς ἐπιτομῆς, καὶ ἡμεῖς ἀπὸ τῆς ἀπὸ τῆς ἐπιτομῆς, καὶ ἡμεῖς ἀπὸ τῆς ἀπὸ τῆς ἐπιτομῆς. L. XV. P. 480.

(2) Boileau rend ainsi ces expressions énergiques de Longin, τοῦ ἰσχυροῦ, ἀλλὰ μετὰ τὴν ἰσχυρίαν. C. 111, p. 14. ad. Mori, Callisthenes, Comes Alexandri, scripsit, historiam; &

hic quidem Rhetorico genere more, Cicer. de Oratore. L. II, n. 14. Ciceron regarde enfin Callisthène comme un Ecrivain fort au-dessous du médiocre: Callisthenes quidem, vulgare & notum negotium; ad Quint. frat. L. II, Ep. 13. Voyez sur ce passage Muret. Var. Lect. L. II, C. v.

ainsi que ceux qui suivent, ont été dictés, suivant le judicieux Géographe, par la flatterie. Le Prêtre du Temple d'Ammon permit au Roi seul d'y entrer avec ses habits ordinaires; les autres Macédoniens furent obligés de changer les leurs, & de se tenir dehors pour écouter les réponses de l'Oracle, qui ne se rendoient point par des paroles, comme à Delphes & aux Branchides, mais par des signes & une inclination de tête semblable à-peu-près à celle du Jupiter d'Homere:

En achevant ces mots, il incline sa tête,
Il baissa ses sourcils, plus noirs que la tempête (1).

Le prêtre imitoit ainsi ce Dieu. Il assura ensuite de vive voix Alexandre qu'il étoit fils de Jupiter. Chauffant le cothurne, Callisthène ajoute avec emphase (2) qu'Apollon ayant quitté l'oracle des Branchides, depuis le temps où son temple avoit été brûlé par Xerxès, que la fontaine qui lui étoit consacrée avoit tari, mais (qu'à cette époque,) elle jaillit de nouveau, & que les envoyés de Milet apportèrent à Memphis plusieurs oracles sur la naissance d'Alexandre, fils de Jupiter, sur la victoire qu'il devoit remporter à Arbele, sur la mort de Darius, & sur les troubles excités par les Lacédémoniens. La Sibylle Athénaïs d'Erythrée s'explique aussi sur la noble origine de ce Prince, &c. &c. (3) . . . Etoit-ce par ce mélange de fables & de superstitions que Callisthène se flattoit d'immortaliser les exploits du Conquérant de l'Asie? Une narration aussi enflée & son style tragico-historique lui permettoient-ils de donner à ses inventions la préférence sur les actions de ce Prince (4)?

(1) Traduction de M. de Rochefort, p. 180, Tom. 1.

(2) Περὶ τῆς ἐπιτομῆς.

(3) Callisth. ap. Strab. L. XVII, p. 579-580.

(4) Arr. L. IV, C. X. Je ne fais point ici mention de l'histoire apocryphe d'Alexandre, attribuée à Callisthène; elle doit être rangée dans la classe de ces romans, nés de l'oisiveté des Cloîtres,

Ce Philosophe vouloit faire dépendre de ses talens la célébrité d'Alexandre & se rendre par-là nécessaire : il se trompa dans le choix des moyens ; sa vanité l'égara, & il tomba dans la disgrâce de son maître. On ne sauroit nier que Callisthène ait montré beaucoup de fermeté dans sa conduite, lorsqu'Alexandre exigea des honneurs excessifs de la part de ses sujets ; ce Philosophe parut dans cette occasion le venger des rites de sa religion, & l'unique soutien de la liberté. Mais si l'on réfléchit sur l'époque de cet événement peu éloignée de celle de la détention de Callisthène, on conviendra qu'il n'avoit plus rien à perdre, quand il opposa une courageuse résistance aux volontés du Monarque Macédonien, dont il s'étoit auparavant attiré l'indignation. Leçon frappante pour les Gens de Lettres qui, oubliant ce qu'ils doivent à leur siècle & à la postérité, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, veulent allier la profession de philosophe avec les intrigues d'un courtisan.

Onésicrite d'Egine, disciple de Diogène le Cynique (1), avoit écrit, selon Diogène-Laërce, l'histoire de l'expédition d'Alexandre, sur le plan de la *Cyropédie*, considérée sans doute comme une fiction : la mauvaise foi & les fables d'Onésicrite nous empêchent de comparer son ouvrage avec celui du sage Xénophon. L'Auteur qui a imaginé cette comparaison, compilateur sans goût, paroît s'être trompé & avoir confondu les deux Cyrus. Le disciple de Diogène avoit composé un ouvrage sur l'expédition d'Alexandre, comme l'élève de Socrate en avoit fait un sur celle du jeune Cyrus : mauvais imitateur d'un si excellent modèle, ce Philosophe cynique est reconnu par Strabon pour

dignes, à tous égards, d'être ensevelis dans la poussière de nos bibliothèques ; ces ouvrages, dont il y a 14 exemplaires

manuscrits à la Bibliothèque du Roi, ne mérite point de fixer notre attention, (1) Diog. Laert. L. vi, C. 17.

un Auteur fabuleux qui a surpassé tous les Historiens du Monarque Macédonien par son impudente démanœuvre de rapporter les choses les plus étranges & les plus absurdes (1). Peut-être croyoit-il par-là plaire à celui qui l'avoit emmené avec lui pour écrire son histoire, & qui l'entretenoit à sa Cour. Des mains vénales ne pouvoient que défigurer les expéditions d'Alexandre. La vérité ne sauroit être aux gages de personne ; des titres si avidement recherchés, des récompenses si souvent mandées ne sont, si j'ose m'exprimer ainsi, que les livrées de la corruption.

Hégésias de Magnésie fut le premier, suivant Strabon, qui introduisit dans la Grèce l'éloquence Asiaticque (2), semblable à une courtisane qui épuise toutes les ressources de l'art pour réveiller les sens engourdis par l'habitude. Il fut Orateur & Historien : mélange de professions dangereux dans un siècle où le bon goût s'altère, & ce qui en est une suite nécessaire, où les limites de tous les genres se confondent. Ses discours péchoient autant par les pensées que par la diction (3). Il écrivit l'histoire avec un style haché, bondissant & plein d'ornemens puérils (4). Photius nous a conservé quelques fragmens d'un ouvrage d'Agatharchide, dans lequel ce judicieux Critique censuroit vivement les écrits d'Hégésias ; il y tournoit en ridicule sa manière de décrire le siège de Thèbes & la prise de cette Ville par Alexandre, & de déplorer les malheurs de ses habitans. « L'adversité rendit muet, disoit le Sophiste historien, un lieu dont la voix retentissoit fort au

(1) Τὸς ἀναβιβῆσαι ἀπὸ τῆς βασιλείας
 (2) Strab. L. xiv, p. 446.
 (3) Ciccr. Orat. n.º 67.
 (4) Ciccr. de Clar. Orat. n.º 83, &
 Orat. n.º 67.

» loin . . . La phalange Macédonienne entrant les armes à la
 » main dans les murs (de Thèbes) arracha la vie à cette
 » Ville (1) ; ici étoit son tombeau , là étoit la mort . . . O
 » Alexandre ! en détruisant Thèbes , tu as fait comme si Jupiter
 » arrachoit la lune du ciel. &c. &c. » Agatharchide observoit
 avec raison que ce Sophiste sembloit se servir de cet événement
 plutôt pour s'égayer que pour marquer sa sensibilité sur le sort
 des infortunés Thébains (2). Longin nous dit qu'Hégésias sem-
 ble vouloir parler comme s'il étoit inspiré des Dieux ; mais qu'au
 lieu d'être rempli de l'esprit divin , il ne fait que jouer comme
 les enfans (3). Enfin Denys d'Halicarnasse prétend que , dans
 tous ses ouvrages , on ne trouvoit pas une seule phrase bien
 construite ; & , pour donner un exemple du style bas & risible
 de ce Sophiste , cet habile Rhéteur en rapporte un fragment
 sur le siège de Gaza & le supplice de Bétis : il compare cette
 manière de raconter les faits , aux traitemens ignominieux
 qu'Achille fait essuyer au corps d'Hector dans l'Iliade d'Homère ,
 que le Sophiste Magnésien a ridiculement imité (4). Quinte-
 Curce paroît n'avoir pas négligé cet ouvrage d'Hégésias , &
 principalement l'endroit dont je viens de parler , avec cette
 différence cependant qu'il n'est point entré dans des détails
 aussi dégoutans.

(1) *Τὴν αἰὲν ἀσπίδων.*(2) Ap. Phot. ex Lib. v. *Agath. de Mari rubro*, p. 1116-1117. Himérius semble avoir pris Hégésias pour modèle sur la prise de Thèbes. *Vid. Ap. Phot. bibl.* p. 1081. Il est cependant moins outré que lui. De tous les temps , les actions d'Alexandre donnèrent matière aux déclamations des Sophistes. On connoît celles de Sénèque le père : *Deliberat Alexander an Oceanum naviget*. *Suafor* 1.*Deliberat Alexander an Babyloniam intrat, cum denuntiatum esset illi responso auguris periculum.* *Snaf.* 17. Senèque le fils , quoique Philosophe , n'est pas moins déclamateur , lorsqu'il parle d'Alexandre. On peut porter le même jugement de Lucain.

(3) Long. de sublim. 1. C. 111, p. 16 ed. cit.

(4) Dionys. Halic. de struct. Orat. cd. Upton, p. 144-146-148.

Clitarque

Clitarque , fils de Dinon , rendit son nom célèbre dans l'Anti-
 quité par la publication de son ouvrage sur l'expédition
 d'Alexandre. L'enflure du style produit toujours l'exagération
 des faits. « Je ne vois point d'Ecrivain , dit Longin , aussi enflé
 » que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce ;
 » il ressemble à un homme , qui , pour me servir des termes
 » de Sophocle , enfle ses joues avec excès pour souffler , dans
 » une petite flûte (1). » Le judicieux Auteur du livre attribué à
 Démétrius de Phalère , confirme , par son autorité , ce jugement ,
 & se moque des expressions boursoufflées & impropres de cet
 Ecrivain (2). Cicéron reproche à Siséna d'écrire d'une manière
 puéile , & ajoute que cet Historien Romain sembloit n'avoir
 vu de tous les Grecs que Clitarque qu'il avoit imité (3) ; &
 dont les défauts n'excluoient point sans doute ce que nous
 appellons très-improprement esprit , & qui fait avorter de
 nos jours tant d'heureux talens. La narration de Clitarque devoit
 être pleine de cet esprit séduisant , si fatal aux progrès des
 Lettres , & qui en annonce toujours la décadence : c'est dans
 ce sens qu'on doit entendre le passage où Quintilien nous
 apprend que l'imagination de cet Historien d'Alexandre trou-
 voit des approbateurs ; mais que son témoignage étoit décrié ,
 & qu'on n'y ajoutoit aucune foi (4) : les Rhéteurs , selon
 Cicéron , s'étoient arrogés le droit de mentir impunément ,

(1) . . . ἐκπύου . . . ὡς ποσειδῶν , &c. Long. C. 111, p. 14-16, trad. de Boil.

(2) En parlant d'un insecte semblable à un abeille , Clitarque s'exprime ainsi : « Il pait sur les montagnes , & s'élançe

» dans les creux des chênes. » Démétrius observe très-bien que cet Historien parle de cet insecte comme d'un bœuf sauvage ou du sanglier d'Erymanthe , &

non pas comme d'une abeille , & que cette manière de s'énoncer est froide & sans grace. καὶ ἀγνοῦν τὴν ἐξοχότητα καὶ ἀσπίδα. De clocut. ap. rhet. Select. ed. Gal. p. 177.

(3) Cicér. de Legib. L. 1, n.º 2.

(4) *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.* Quintil. Instit. L. x, C. 1.

C

afin de mettre plus d'esprit dans leurs ouvrages. Clitarque autorisoit, par son exemple, cette observation (1), comme le prouvent plusieurs traits de cet Ecrivain répandus dans les écrits de Strabon, de Plinè & d'une foule d'autres anciens Auteurs.

Toutes les traditions fabuleuses, les faits exagérés, les récits hyperboliques & dénués de toute vraisemblance, les descriptions imaginaires de batailles, de sièges, &c. adoptés par les Historiens d'Alexandre, ont été puisés dans les ouvrages de Callisthène, d'Hégésias, de Clitarque, d'Onésicrite, de Megasthène, de Daimaque, &c. dont on s'empressoit d'autant plus de faire usage, que le goût étoit alors fort corrompu, & que l'on trouvoit aisément des approbateurs, dont le grand nombre étouffe toujours la voix de la critique.

Ce n'est point sans doute de pareils Ecrivains qui peuvent nous fournir des mémoires fidèles sur la vie & les exploits d'Alexandre; ces mémoires forment une classe distincte: nous ferons l'énumération de ceux qui la composent. Qu'un Pyrrhonisme audacieux ne prétende pas confondre les monumens authentiques avec ceux que la flatterie & l'amour du merveilleux ont vainement élevés; mêlant ensemble avec malignité le vrai & le faux, qu'on n'ose point publier que les exploits du Vainqueur de l'Asie ne méritent pas plus de foi que les travaux d'Hercule; enfin que, dans un moment de ce délire paradoxal, où, agitée par le démon de la renommée, une imagination déréglée n'enfante que des monstres, un Auteur n'ait point la témérité d'avancer que le Conquérant Macédonien ne pénétra jamais dans les Indes: assertions révoltantes, étranges écarts!

(1) *Concessum est Rhetoribus ementiri tuis . . . sic Clitarachus, Cicero, in Bruto, in Historiis, ut aliquid dicere possint argu-* n.º 42.

Notre raison sera-t-elle donc toujours le jouet de notre amour-propre?

Les Mémoires de Ptolémée & d'Aristobule doivent tenir le premier rang parmi les ouvrages qui méritent nos éloges. Témoins oculaires des faits qu'ils rapportoient, ces deux Généraux de l'armée d'Alexandre avoient attendu, pour les publier, la mort de ce Prince, afin que la flatterie n'eût plus aucun crédit sur leur esprit, & que la vérité pût paroître dans leurs écrits sans aucune entrave. Ces sages motifs attestés par Arrien (1) réfutent le récit de Lucien, qui nous dit qu'Alexandre ayant entendu lire à Aristobule sa relation du combat livré contre Porus, ce Prince indigné des fables dont elle étoit tissée, la jeta dans l'Hydaspe, en s'écriant: il falloit, Aristobule, se battre pour moi dans ce combat singulier, & pécer les éléphants d'un seul trait (2). Je crois que Lucien, dans ce passage, a voulu parler d'Onésicrite, puisqu'il fait mention, quelques pages après, d'une conversation que le Monarque Macédonien eut avec ce Philosophe, dans laquelle il lui parla de l'adulation de ceux qui écrivoient son histoire pendant sa vie, & du désir qu'il avoit de savoir ce que la postérité penseroit de ses actions. Alexandre avoit emmené Onésicrite avec lui pour être son historiographe. Le nom d'Aristobule aura pris la place de celui du Philosophe cynique par une équivoque de la part de l'Auteur ou de ses Copistes. Cette conjecture semble être appuyée sur ce que Lucien nous apprend de l'âge d'Aristobule qui, selon lui, vécut 90 ans, & composa son histoire à 80 (3). Croiroit-on sans peine que ce Général eût suivi, dans un âge aussi avancé,

(1) Arr. in Praef.

(2) *Βολύπτερος ἢ δεινὸν πολεμῶντα*. Luc. quom. scrib. hist. C. xii. Quelques Commentateurs n'ont point saisi la plaisanterie, qui se fait aisément sentir dans cette

réponse: ils ont cru qu'il s'étoit glissé quelque faute dans ce passage de Lucien, dont Jean-François Reitzius a très-bien développé le sens.

(3) De Macrob. C. xxii.

le Vainqueur de l'Asie, à travers une région immense, jusqu'aux bords de l'Hydaspe?

Le Journal des actions d'Alexandre avoit été rédigé par Diodore d'Erythrée, & par Eumène de Cardie qui partagea avec Ephastion la faveur de son maître, & fut un des plus habiles & des plus malheureux Capitaines de son siècle. Cet ouvrage doit être regardé, à en juger par des fragmens épars dans les écrits de quelques Auteurs de l'Antiquité (1), comme un journal très-exact & très-circonstancié des exploits & de la vie privée du Prince Macédonien.

L'Itinéraire de l'armée d'Alexandre décrit par Diognète & Béton, Arpenteurs que ce Monarque employa à la mesure de ses marches & des Régions qu'il parcouroit, pouvoit répandre un grand jour sur les expéditions du Vainqueur de l'Asie & sur la Géographie de l'Orient. Cet ouvrage précieux, qui n'avoit été négligé ni par Aristobule ni par Ptolémée, n'a point survécu aux ravages du temps. On doit y joindre les descriptions exactes qu'Alexandre avoit fait faire par des gens habiles, des provinces qui composoient son Empire. Patrocle assuroit que ces mémoires lui avoient été communiqués par Xenoclès, Garde du Trésor Royal (2). C'est sans doute cet ouvrage dont veut parler l'illustre Dominique Cassini. . . . « Les descriptions exactes, » dit ce célèbre Astronome, qu'Alexandre eut soin de faire faire » de ses Conquêtes, donnèrent une forme beaucoup plus par- » faite à la Géographie (3). »

On peut croire qu'il a existé long-temps, après la mort

(1) Arr. L. vii, C. xxv. Plut. Vit. Alex. p. 98. Id. Sympos. L. i. Oper. T. ii, p. 623. Athen. L. 8, p. 434. Elian. var. Hist. L. iii, C. xxxii.

(2) Ap. Strab. L. 11, p. 47. Le passage de ce Géographe offre quelques di-

cultés que le sçavant P. Politi a très-bien éclaircis. *Vid. Animadv. in Eustath. ad Dionys. Perieg. C. viii, p. 140-141.*

(3) De l'Orig. & des progrès de l'Astronom. Acad. des. Sciences, anc. Mém. Tom. viii, p. 13.

d'Alexandre, un recueil de ses lettres; du moins ne sauroit-on révoquer en doute que plusieurs de ces lettres n'eussent été rendues publiques, elles se trouvent citées dans plusieurs Auteurs anciens (1): si elles nous étoient parvenues, non-seulement elles nous auroient éclairé sur les actions militaires de ce Prince, mais encore elles nous auroient dévoilé les motifs secrets de sa conduite, ses mœurs & son caractère.

Patrocle, Eratosthène & Strabon avoient exercé leur critique sur les Historiens d'Alexandre, leurs ouvrages n'ont pas eu un meilleur sort que tant d'autres dont nous déplorons la perte. Leurs travaux auroient peut-être rendu le mien inutile; d'ailleurs le siècle où ils vivoient étoit bien plus propre que le nôtre à de pareilles discussions. Les traditions fabuleuses que les siècles entraînent avec eux, obscurcissent de plus en plus la lumière de la vérité; nos efforts, pour découvrir le vrai, deviennent toujours plus impuissans, à mesure que nous nous éloignons de l'époque des événemens: l'obscurité augmente, les difficultés s'accroissent, les systèmes naissent, les doutes se multiplient, & le laps du temps nous arrache des secours auxquels on ne sauroit suppléer.

Céphalæon, natif de Gergethe (2) dans la Troade, avoit fait un abrégé d'histoire universelle. L'exactitude & la précision caractérisoient cet ouvrage. Cet Ecrivain avoit évité avec soin les digressions, & tout ce qui étoit étranger au récit des faits. Son histoire divisée comme celle d'Hérodote en neuf Livres, qui portoient chacun le nom d'une des Muses, & écrite en

(1) Plut. Vit. Alex. p. 13-26-29-32-40-61-64-73, id. in Phoc. Vit. id. de Laud. sui, Arr. L. vii, &c. *Vid. Fabric. Bibl. Græc. Tom. 1, p. 419-420-421.*

(2) Strab. L. xiii, p. 405. Suidas a confondu Céphalæon ou Céphalon avec un Rhéteur de ce nom, qui vivoit du temps d'Adrien. *Vid. Lexic. in hac voc. & Vois. de Hist. Græc. L. 11, C. xii.*

Dialecte Ionique, étoit le fruit d'immenses recherches. Le dernier Livre, intitulé Uranie, contenoit les exploits du Vainqueur de Darius & avoit été extrait de trente Auteurs différens (1). Quel secours ne nous auroit-il pas fourni? La comparaison des divers témoignages est l'ame de la critique historique. La vérité naît souvent du choc des opinions, le mensonge s'accrédite au contraire par l'unanimité des suffrages, ou par le silence des Historiens. Sopater avoit employé, dans son utile compilation, l'abrégé de Céphalæon sur l'histoire d'Alexandre (2). Le temps nous a encore ravi cette ressource.

Charès, Anticlides, Philon le Thébain, Hécatée d'Erétie; Duris de Samos, Néarque, Timagène, &c. &c. méritent un rang distingué parmi les Historiens véridiques, & leur témoignage ne fauroit être refusé. Si ceux qui ont suivi la même carrière, s'étoient formés sur leur exemple & avoient mis en usage les matériaux dont je viens de parler, la critique n'auroit droit d'examiner leurs ouvrages que pour applaudir à leur discernement; mais plus ils ont négligé les mémoires dignes de foi, moins leur récit doit avoir d'autorité. Voyons celle qu'on ne peut contester aux Historiens qui ont transmis, jusqu'à nous, les exploits d'Alexandre. Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur chacun de ces Ecrivains; le jugement que nous en porterons, sera justifié par nos observations dans les sections suivantes.

Arrien de Nicomédie (3) vivoit sous Adrien, Antonin-Pie & Marc-Antonin (4). Disciple d'Epictète (5), cet Historien d'Alexandre fut zélé sectateur des maximes de son Maître. On

(1) Phot. Bibl. Col. 101, cod. LXVII.

(2) Phot. Bibl. Col. 341.

(3) Voyez Tillemont, Hist. des Emp. ed. in-12, Tom. IV, p. 413 & suiv. Ger. Voff. de Hist. Græc. L. II, C. XI.

(4) Phot. Bibl. Col. 225. Suidas in voc. Αἰλιανός.

(5) Eusebe, Chron. Dodwel de etate Per. mar. Eux. Geogr. min. Tom. 1.

reconnoît aisément que la même main a écrit les dissertations sur la morale d'Epictète & l'histoire du Conquérant Macédonien: le discours qu'Arrien met dans la bouche de Calanus (1) contient même plusieurs pensées, qui se lisent dans le recueil de celles du Philosophe stoïcien (2).

Les Villes les plus célèbres s'empresèrent de reconnoître le mérite d'Arrien, en le mettant au nombre de leurs Citoyens: Athènes & Rome lui firent cet honneur (3). Cette dernière lui confia le commandement de ses armées. Il fut Gouverneur de la Cappadoce; son courage & son habileté furent la préservation du fer des Alains, qui avoient fait une incursion dans l'Asie mineure (4), la dix-septième année du règne d'Adrien, cent trente-quatre ans après Jésus-Christ. Les services d'Arrien furent récompensés par la dignité consulaire (5).

Le Philosophe juge des actions, des mœurs, du génie des hommes, des motifs qui les font agir & des moyens qu'ils emploient. Il appartient encore à lui seul de développer les causes de l'accroissement & de la décadence des Empires; mais la science militaire réunie à l'expérience doit diriger la plume de celui qui veut décrire les marches d'une armée & les exploits d'un Conquérant. Personne ne possédoit les talens de la guerre à un si haut degré qu'Arrien: son ouvrage sur la tactique est un excellent abrégé de tout ce que les Grecs savoient sur cette matière (6). Les détails dans lesquels il entre sur l'ordonnance & les évolutions de la phalange sont d'une clarté & d'une précision justement admirées par les Connoisseurs (7). Le fragment

(1) L. VII, C. II.

(2) Pages 96-181-411-414.

(3) Arr. de Venat, C. I. Lucain. Pseudom. oper. Tom. 1, p. 747.

(4) Dion. Cass. L. LXIX, p. 792.

(5) Phot. col. 225. Suidas in voc. cit.

Galen. op. Tom. 1, ed. Las. p. 492.

(6) Pref. de M. Guichard, sur la traduction de ce Traité, p. XLIX.

(7) Mém. Milit. de M. Guichard, T. I. diu. prælim. p. XXXVIII.

qui nous reste de sa marche & de son ordre de bataille contre les Alains, prouve que sa théorie n'étoit que le résultat de la pratique. Ses connoissances & ses talens se laissent aisément appercevoir dans son histoire d'Alexandre.

Auroit-on pu imaginer que la manière lumineuse avec laquelle Arrien développe toutes les manœuvres de l'armée Macédonienne eût fait soupçonner sa fidélité? Un Savant tacticien ose cependant avancer que cet Ecrivain a voulu donner des Leçons de tactique aux dépens de la vérité dans la description qu'il nous a laissée de la bataille de Gaugamèle « Cette » bataille fût-elle un vrai thème, ajoute le Critique, pour la » théorie de l'art de la guerre? Tout cela ne présenteroit pas » mieux sous un seul coup d'œil, l'application de ces grands » principes (1) » . . . parce qu'une armée ayant à combattre des ennemis sans discipline, a fait dans un terrain égal des évolutions aussi savantes que régulières, peut-on en conclure que la description qu'en aura donnée un maître habile dans l'art meurtrier des combats, soit le fruit de son imagination ou le résultat de ses systèmes? M. Guischart ajoute ensuite . . . « qu'il ne se » seroit jamais avisé de répandre des doutes sur l'authenticité des » circonstances de cette bataille » . . . si Polybe ne traitoit pas » de même le récit que donne un certain Callisthène de la bataille » d'Issus (2) . . . Parce que Polybe démontre l'in vraisemblance des détails de Callisthène, donc Arrien, qui écrivoit d'après les mémoires des Généraux de l'armée d'Alexandre, doit être regardé comme un faussaire, si j'ose m'exprimer ainsi en matière de tactique? Cela n'est pas fort conséquent.

On peut reprocher à Arrien, avec plus de justice, une vanité

(1) Mém. Milit. sur les Grecs & les Romains, tom. 1, p. 281. Voyez p. 280.

(2) Mém. Milit. p. 280, tom. 1.

assez

assez singulière: il nous assure qu'il n'a pas besoin de se nommer; que sa naissance, sa patrie & ses emplois ne sont ignorés de personne; enfin qu'il est parmi les premiers Ecrivains de la Grèce, ce qu'Alexandre est parmi les Conquérans (1). Cet amour-propre ingénu mérite quelque indulgence; celui d'un Ecrivain ne croit que trop souvent en raison de sa célébrité, vain phantôme d'une âme qui s'égare dans ses desirs! Arrien termine son ouvrage, en nous apprenant qu'il ne s'est point engagé témérairement à écrire l'histoire du Vainqueur de l'Asie; mais qu'une inspiration divine l'a porté à cette entreprise (2). On reconnoît à cet enthousiasme superstitieux le prêtre de Cérès; Arrien en avoit exercé les fonctions (3).

Ptolémée, chef de la race des Lagides, & Aristobule sont les principaux guides qu'Arrien a suivis dans la composition de son ouvrage: il paroît cependant préférer le témoignage de Ptolémée (4). Cet Ecrivain judicieux ne les a point copiés l'un & l'autre sans discernement; il a extrait avec soin de leurs mémoires tout ce qui lui a paru mériter une croyance raisonnable. Arrien a aussi employé le récit de plusieurs autres Historiens, lorsqu'ils ont rapporté des choses dignes d'être conservées, & qui pouvoient passer pour croyables, parceque, selon lui, elles concernoient Alexandre (5): voilà une logique pitoyable;

(1) Arr. L. 1, C. XII. Cette vanité n'étoit point sans exemple dans le siècle d'Arrien; Amyntion, qui avoit fait une Histoire d'Alexandre dédiée à Marc-Antonin, permettoit à ses lecteurs d'égalier, par son style, les exploits du Conquérant de l'Asie, & d'écrire sa vie d'une manière hardie & avec chaleur. Il étoit cependant froid & pusillanime, & ses talens ne répondirent point à ses promesses; & Photius regarde cet Auteur comme fort inférieur à ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière. Bibl. col. 112.

(2) Ois. . . . tom. III, L. VII, C. XXX.

(3) Vid. Dodwel, de state Per. mar. eux. Sect. II.

(4) H. Mémoires de l'Empire, L. VI, C. II.

(5) In Præfat.

D

mais l'enthousiasme ne sauroit raisonner, c'est la fièvre de l'imagination.

Arrien nous apprend que personne n'a eu des Historiens en si grand nombre, & qui se soient autant contredits les uns les autres, qu'Alexandre (1); il finit ensuite sa préface en ces termes . . . « Si quelqu'un paroît être surpris de ce que j'ai » pensé à composer cet ouvrage, après ceux de tant d'Écrivains; » il n'a qu'à les parcourir, & ensuite lire le mien, & son étonnement cessera (2). » En réunissant ainsi ces deux passages, on concevra aisément quels furent les justes motifs qui engagèrent Arrien à entreprendre l'histoire d'Alexandre.

Cet Écrivain divisa son ouvrage en sept livres; le dernier ne nous est pas parvenu en entier, il y a une lacune qui n'est cependant pas fort considérable; on doit y rapporter la fuite d'Harpalus, comme il est facile de s'en convaincre par l'extrait que Photius nous a donné de ce livre qui, de son temps, n'avoit essuyé aucune altération (3).

Ce judicieux Critique donne les plus grands éloges à la noble simplicité & à la clarté du style d'Arrien (4). Il prétend que cet Écrivain n'est inférieur à aucun de ceux qui l'ont précédé dans la carrière de l'histoire, & le regarde comme l'imitateur de Xénophon. Photius reconnoît encore que la narration d'Arrien est toujours agréable à cause de sa précision, qu'on n'y trouve point de digressions fatigantes (5); celle qui regarde les ponts militaires des Romains (6) me semble cependant déplacée. Les

(1) *Vid.* Catalog. script. Alex. M. ap. Fabric. Bibl. Græc. tom. II, p. 207-310.

(2) *Præf. sub finem.* On y lit *ὅτι* *ὁμοιωμένης*; ce qui rend le sens de cette phrase fort obscur, comme l'avoient les Commentateurs d'Arrien; peut-être

faut-il mettre *ὅτι* au lieu d'*ὅτι*. J'ai admis cette conjecture, en traduisant ce passage.

(3) *Voyez* la note (II).

(4) *Bibl. col. 228.*

(5) *Id. col. 225.*

(6) *Art. L. v. C. VII.*

parenthèses, continue ce Critique, n'obscurcissent point son discours, qui n'est pas dénué d'éloquence (1). La harangue qu'il met dans la bouche de Cœnus portant la parole au nom des soldats Macédoniens rassasiés de gloire & de conquêtes, m'a paru très-sensée & très-pathétique (2). Photius, après avoir placé Arrien au-dessus même de plusieurs anciens Historiens, finit par lui donner la préférence sur tous ceux qui avoient écrit l'histoire d'Alexandre.

Ne déguisons point cependant l'inclination que paroît avoir eu cet Historien à exalter les actions du Monarque Macédonien, à présenter avec des couleurs favorables celles qui méritent une juste censure, & à exagérer ses succès. Peu content de le mettre au-dessus de tous les Conquérans, il nous assure que ce Prince ne fut pas moins illustre que Minos, Eacus & Rhadamante, enfans de Jupiter; cette comparaison avec les juges redoutables de l'enfer, lui paroît encore donner une trop foible idée de son héros qui ne le cède pas, selon cet Historien, à Thésée, fils de Neptune, & à Ion, fils d'Apollon (3). Malgré cet enthousiasme passager, Arrien fait usage d'une critique aussi sage que judicieuse dans la discussion des faits; il n'adopte ordinairement rien sans examen, & condamne même quelquefois avec sévérité Alexandre. A l'occasion d'une lettre que ce Prince écrivit à Cléomène, qui commandoit en Egypte, dans laquelle, après avoir désapprouvé la conduite de ce Gouverneur, il l'assuroit du pardon de ses crimes, même de tous ceux qu'il pourroit commettre à l'avenir, pourvu qu'à son retour il

(1) *Phot. col. 225.* On sait qu'Arrien s'est servi du Dialecte Attique, dans son ouvrage sur les expéditions d'Alexandre, & de l'Ionique dans les indiques; quoique ces Dialectes ne fussent plus en

usage du temps de cet Écrivain. Cum

ætate ejus nec Atticissimus nec Ionissimus, qualem affectabant scriptores in usu foret.

(2) *Art. L. v. C. XVII.*

(3) *L. VII, C. XXIX.*

trouvât, dans cette Région, des Temples & autres Monumens érigés à l'honneur d'Ephæstion; Arrien s'éleve avec force contre le danger d'une si coupable indulgence, & nous assure qu'il ne sauroit louer une pareille promesse faite à un méchant homme (1). Ce n'est point la seule fois qu'il censure le Conquérant de l'Asie, dans son ouvrage; il finit en ces termes. . . « Quoique j'aie blâmé plusieurs actions d'Alexandre, je ne rougis cependant point d'être son admirateur: en détruisant le crédit (que ses actions pourroit avoir,) je me suis acquité de ce que je dois à la vérité & au bien général de l'humanité (2). »

On rencontre quelques fautes de Géographie dans l'ouvrage d'Arrien; mais si on les compare avec celles qui ont été commises par les autres Historiens, elles paroîtront la plupart très-légères. D'ailleurs cette matière avoit été tellement embrouillée par ses prédécesseurs, qu'il est étonnant que ces fautes soient en si petit nombre. Je puis donc, sans craindre d'être contredit, donner la préférence au récit d'Arrien; Philosophe, Général d'armée, excellent Ecrivain, judicieux Critique, il doit être considéré, non-seulement comme le premier Historien d'Alexandre, mais encore comme le seul, sur le témoignage de qui on puisse compter. Les observations suivantes acheveront de prouver qu'on ne peut lui refuser cette prééminence, sans blesser également les règles d'une saine critique & celles de l'équité.

Je ne discuterai point ici le temps précis où a vécu Plutarque (3); il me suffit de remarquer qu'Eusèbe fait mention de ce Philosophe dans la troisième année de la CCXXIV^e Olympiade, cent vingt ans après Jésus-Christ. Les détails particu-

(1) L. VII, C. XXIII.
(2) L. VII, C. XXX. ad. fin.

(3) *Vid.* Corfini, vit. Plut. ad edit. Placit. Philol. Florent. 1760.

liers sur sa vie sont trop connus pour que j'en fasse mention.

La vie particulière que Plutarque nous a laissée d'Alexandre, ne peut être considérée comme une histoire suivie des actions de ce Prince. Personne n'ignore que les vies des Hommes illustres sont des tableaux peu corrects, où l'expression est supérieure à l'ordonnance. Cet Historien ne rassemble des faits que pour donner des leçons, & ne raconte que pour avoir l'occasion & le droit de réfléchir. Un pareil plan ne peut être que fort nuisible à l'exactitude. Quelle confusion aussi ne trouve-t-on pas dans les différens récits de cet Historien! Il abandonne souvent celui des événemens principaux qui ne sont, pour la plupart, qu'indiqués, pour se jeter dans les détails de la vie privée de son héros. Il est vrai qu'il en fait connoître assez bien les inclinations & le caractère, malgré la prévention qu'il laisse appercevoir en sa faveur, & malgré les traits fabuleux qui plusieurs fois lui échappent.

Cet Historien a prévu qu'on l'accuseroit d'être presque toujours minutieux. Il tâche de se disculper de ce reproche dans quelques observations, qui peuvent servir de préface aux vies d'Alexandre & de César: « Si nous n'entrons point, dit Plutarque, dans des détails circonstanciés sur les événemens les plus mémorables, méritons-nous d'être exposés à une injuste censure? Ce ne sont point des histoires, mais des vies particulières que nous écrivons. Notre objet est de dévoiler le vice, comme de présenter des exemples de vertu. Une anecdote, une parole, un jeu même sont souvent mieux connoître le caractère d'un homme, que des batailles sanglantes, des sièges & de grands exploits. Comme les Peintres faisoient les ressemblances par l'air & les traits du visage qui portent l'empreinte de nos inclinations, & négligent en même temps les autres parties du corps; qu'il nous soit de même permis de pénétrer

» jusqu'aux secrets de leur âme (1); (celles d'Alexandre & de
» César,) & d'offrir la peinture énergique de la vie de chacun
» d'eux, en abandonnant aux autres Ecrivains les combats & les
» faits éclatans. »

Plusieurs Auteurs tels que Callisthène (2), Aristobule (3) & Oénéficrite (4), paroissent avoir fourni les matériaux de la vie d'Alexandre à Plutarque, qui avoit aussi fait le parallèle de ce Prince avec César, ouvrage que nous avons perdu: on peut, en quelque sorte, y suppléer par celui qu'Appien nous a laissé de ces deux Conquérans, & qui n'en est vraisemblablement qu'un extrait (5), cet Ecrivain n'étant qu'un compilateur des ouvrages historiques de Plutarque.

Nous avons encore deux Discours attribués à ce Philosophe, & qui concernent tous deux Alexandre. Dans le premier, ce Prince est supposé répondre aux objections que pourroit lui faire la Fortune, à qui il ne veut rien devoir. Le Monarque Macédonien est ensuite comparé aux plus grands Philosophes; sa pratique y paroît supérieure à leur théorie, & ses paroles, ses actions sont toutes regardées comme très-philosophiques.

Le second Discours n'est qu'un fade panégyrique, une ennuyeuse & insipide dissertation, & le sujet en est à-peu-près le même que celui du premier. L'Auteur veut prouver qu'Alexandre fut toujours au-dessus de la fortune, son ennemie implacable. On y trouve quelques traits peu analogues à cet objet; tels sont ceux qui concernent Denys de Syracuse & Cléarque, tyran d'Héraclée. Le Héros Macédonien est mis en parallèle avec Agamemnon; on imagine bien qu'il lui est préféré: cela

(1) Je n'ai pu rendre ces expressions énergiques, *ὅτι τὰ πρὸς τοὺς ὀφθαλμοὺς μάλιστα ἰσχυροῦς*. Plur. vit. Alex. p. 6. On ne sauroit traduire littéralement en notre langue cette hardie métaphore.

(2) Cit. p. 49-49-19.

(3) p. 24-26-31-63-97.

(4) Cit. p. 21-63-81-82-86.

(5) App. de Bell. civ. L. II, p. 848 & seq. ed. Var. Ce parallèle se trouve même à la fin d'un ms. de Plutarque, n.° 1672, qui est à la Bibl. du Roi. Voy. la not. (III),

doit être, le parallèle n'étant, chez la plupart des Anciens & des Modernes, qu'une figure de rhétorique, mise en usage pour louer plus aisément quelque personne illustre, ou du moins qu'on veut illustrer aux dépens des autres.

L'Auteur du Discours dont je viens de parler, contredit plusieurs fois le récit de Plutarque; ce qui me fait croire qu'il n'est point de ce Philosophe, mais de quelque Sophiste qui a voulu l'imiter & accréditer son ouvrage, en le faisant paroître sous le nom de Plutarque: foible ressource de l'amour-propre. Mon opinion semble être confirmée par le catalogue que Lamprias, fils de Plutarque, a donné des ouvrages de son père, où le nombre des livres est exactement marqué; il n'y fait mention que d'un seul discours sur la fortune d'Alexandre (1); ouvrage qui, vraisemblablement, doit être le premier fruit de la jeunesse de cet Historien Philosophe. Sa vie d'Alexandre peut lui faire revendiquer, à plus juste titre, un rang distingué parmi les Historiens de ce Prince; nous lui accordons le second. Les traits qu'il rapporte peuvent être fort utiles pour connoître le caractère du Conquérant de l'Asie; mais on ne sauroit être trop en garde contre ses préjugés, & trop se méfier de son exactitude.

Diodore, natif d'Agyrie en Sicile (2), vivoit du temps de Jules-César (3); toute recherche sur sa personne & sur ses écrits, seroit ici superflue (4). Plin nous assure que cet Ecrivain est le premier, parmi les Grecs, qui se soit occupé de choses sérieuses, & qui ait abandonné les bagatelles (5): ce jugement est étrange. Les cinq premiers livres de cet Historien

(1) Lampr. Epist. ap. Fabric. Bibl. Græc. L. II, C. II. Fabric. Bibl. Græc. L. III, C. XXXI. Hen. Steph. de Diod. & de

(2) Diod. L. I, n.° 4, Cluver. Sicilia antiqu. p. 192.

(3) Euseb. Chr. ad ann. M. CCCXXVII.

(4) *Apud Græcos desit nugari Diodorus. Præf. Hist. Nat.*

(5) *Vid. Ger. Voss. de Hist. Græc.*

sont remplis de fables; entêté de l'opinion d'Evhémère; il ne fouille les annales de tous les Peuples, & ne rassemble leurs traditions religieuses, que pour y trouver des preuves qui puissent autoriser son système erroné. Ses premiers livres précieux par les faits qu'ils nous ont conservés, ne présentent souvent qu'un amas de conjectures & de contradictions. Dans la description que Diodore fait des différens pays de la terre, il paroît ordinairement Naturaliste crédule, & Physicien ignorant. S'il semble quelquefois se désier de la vérité de ce qu'il raconte, cela ne l'empêche pas d'ajouter foi, bientôt après, aux choses les moins croyables. On peut être fondé à soupçonner son exactitude, & croire qu'il a défigurés les Auteurs dont il s'est servi, à en juger par la façon dont il altère le récit d'Hérodote au sujet des Mèdes; récit que nous avons sous les yeux, & que nous pouvons comparer avec l'extrait peu fidèle qu'il en a laissé (1). Les Grecs ne savoient-ils donc ni penser, ni s'appliquer à la recherche du vrai avant Diodore? Quels peuvent être les motifs de l'opinion si avantageuse que le Naturaliste Romain paroît avoir conçu de cet Ecrivain? Il a vraisemblablement jugé de son ouvrage par la Préface, qui nous offre un tableau de la plus grande manière de traiter l'Histoire; mais malheureusement l'intérieur de l'édifice ne répond pas toujours à ce superbe frontispice.

Dans les autres livres où Diodore revient enfin à son sujet; après un si long préliminaire, la censure n'a plus à reprendre des défauts si considérables. Mais quel intervalle immense ne le sépare-t-il pas encore des anciens Historiens de la Grèce: Attachons-nous principalement à faire connoître son XVIII^e livre, qui contient le récit des actions d'Alexandre.

Le style en est lâche; les réflexions, quoique rares, n'en sont

(1) Acad. des Inscrip. tom. xxiii, p. 21 not.

pas moins triviales. Diodore n'y indique jamais les sources où il a puisé, & n'appuie ce qu'il raconte d'aucune autorité; enfin il manque souvent d'exactitude, & n'est point heureux dans l'arrangement des faits. La première partie de ce Livre comprend tous les événemens qui précèdent la bataille de Gaugamèle; elle m'a paru travaillée avec plus de soin, & supérieure à celle qui la suit: cet Ecrivain semble s'être fort négligé dans cette seconde partie, où il est difficile de bien saisir l'enchaînement des faits, & l'ordre des marches & des diverses expéditions de l'armée Macédonienne. La Chronologie y est entièrement bouleversée, & la lacune qu'on y trouve est fort propre à augmenter l'obscurité qui naît de ce désordre. La guerre des Scythes, la révolte des Sogdiens, la mort de Clitus & celle de Callisthène, le mariage de Roxane, & le commencement de l'expédition des Indes, ne se lisent plus dans le texte de Diodore, & aucun manuscrit n'a pu, jusqu'à présent, suppléer cette lacune.

Le vrai & le faux sont ordinairement racontés du même ton par Diodore, qui ne cherche, ni à éblouir, ni à surprendre. Si cet Historien paroît suivre souvent de bons guides; d'autres fois il se laisse égarer par Clitarque, dont il copie les récits fabuleux (1). Ces défauts n'empêchent point que cette partie de son Histoire ne serve utilement à éclaircir plusieurs faits de la Vie d'Alexandre, & qu'avec une attention suivie, on n'en puisse tirer un avantage très-réel dans la recherche du vrai. Ces considérations m'engagent à donner le troisième rang à Diodore, parmi les Historiens de ce Conquérant.

Les Romains qui écrivirent l'Histoire d'Alexandre, ne vécurent pas dans des siècles plus heureux que les Grecs qui les avoient précédés dans cette carrière, & dont ils employèrent

(1) Vid. Vesseling. not. in Diod. T. II, p. 170-216-219-220-230, &c.

les Mémoires. Cette éloquence verbeuse qui passa de l'Asie à Athènes, après avoir, comme un astre malfaisant, répandu la contagion parmi les jeunes gens que leurs talents invitoient à se distinguer (1), saisit bientôt les citoyens de Rome, gouvernée alors par un sceptre de fer. L'usage des déclamations acheva de corrompre le goût. Loin d'imiter ces Artistes, qui ne prenoient point pour modèle le corps d'un vil eunuque, mais celui d'un vigoureux athlète, ou d'un jeune homme exercé, dès l'enfance, aux travaux de Mars (2), les Romains aimèrent mieux contempler l'attitude d'une courtisane, & adoptèrent bientôt une élocution lâche & efféminée. Le genre de l'Histoire dûr ressentit les premières influences de ce changement; Juvenal adressa la parole à ceux qui, de son tems, se livroient à ce genre, en ces termes : « Vous enfilez souvent de mille pages, un stérile volume » qui vous ruine en papier (3). » C'est peut-être la mode de ces amplifications historiques qui a séduit Quinte-Curce.

Les opinions sont très-partagées sur le tems où vivoit cet Historien : on a même été jusqu'à soutenir qu'il avoit écrit son Ouvrage dans les dernières années du règne de Constantin, dit *Le Grand* (4); sentiment qui n'aura certainement aucun partisan. Vossius rapporte, avec plus de fondement, l'âge de Quinte-Curce au règne de Vespasien (5), & le savant Tillemont, à celui de Claude (6). Je ne déciderai point cette question; il me suffit d'observer que son style ne nous permet pas de douter qu'il n'ait

(6) Hist. des Emp. ed. cit. p. 370.

(1) . . . *Veluti pestilenti quodam sidere, adflavit.* Petron. Satiric. p. 4, ed. Nodot.

(2) . . . *Nunquam tamen in hunc inciderunt erigrem, ut Bagoam aut Megabum aliquem in exemplum operis assumarent sibi, sed Doryphoron illum, aptum vel militis, vel palestra, &c.* Quintil.

L. V, C. XII.

(3) Juven. L. III, Satir. XII, v. 100, 101. Je me fers ici de l'excellente traduction de M. Dufaulx.

(4) Voyez Della gente Curzia e dell'età di q. Curzio l'Historico ragionamento del Conte Bagnolo.

(5) Ger. Voss. de Hist. Lat. L. 1, C. XXIII.

publié son Histoire dans un siècle où le goût commençoit déjà à se corrompre.

Le trop fameux P. le Tellier accuse Quinte-Curce d'avoir souvent renversé l'ordre de la Géographie & de l'Histoire, d'ignorer la Tactique, de ne savoir point démêler le faux d'avec le vrai, de chercher plutôt le vraisemblable que le certain, d'aimer trop les pointes & d'affecter une subtilité ridicule dans ses maximes; enfin d'avoir répandu quelquefois des fleurs poétiques dans ses descriptions, & d'être déclamateur dans ses harangues (1). On ne peut taxer ce jugement de trop de sévérité : c'est un Commentateur qui parle. Ne refusons cependant point à Quinte-Curce une brillante & féconde imagination, de la chaleur & un style pittoresque, des expressions dont la grace & l'énergie sont difficiles à rendre dans les langues modernes. Les discours qu'il met dans la bouche des personnages introduits sur la scène, ne manquent jamais d'intérêt, & sont quelquefois très-pathétiques. Ces qualités mériteroient sans doute notre approbation dans un genre moins austère que celui de l'Histoire.

Quinte-Curce nous avoue ingénument qu'il copie beaucoup plus de faits qu'il n'en croit; qu'il n'assure point les choses dont il doute; mais qu'il n'a pu se résoudre à supprimer ce qu'il a appris (2). Après un pareil aveu, ne doit-on pas s'attendre, de sa part, à un monstrueux mélange de fables & de vérités? Quelques Savans ont cru que cet Auteur avoit puisé son récit dans Diodore de Sicile (3); il est plus probable, ce me semble, que

(1) *Geographiæ nonnunquam & Historiarum rationes turbasse; parum scienter in præliis describendis fuisse versatum; non satis accurate delectu vera discrevisse à falsis; speciosa magis, quam certiora, sceleratum esse; sententiarum aculeos affectasse plusculum; descriptionibus quandoque poeticos flores; orationibus declamatorum colorem adspersisse.* Præf. in edit. Curt. ad usum Delph.

(2) *Equidem plura transcribo quam credo, nam nec affirmare sustineo de quibus dubito nec subducere quæ accepti.* L. IX, C. 1.

(3) Freinsheim. in supplement. Curt. init. Cellar. Geogr. Antiq. Tom. II. Afric. p. 106.

Clitarque, Ecrivain fort connu des Romains, comme le prouvent plusieurs passages de Cicéron & de Pline, aura fourni également à tous deux les principaux matériaux de leur Histoire. Quinte-Curce ne le cite cependant que deux fois, la première, en le réfutant par l'autorité de Ptolémée (1). Les excellens Mémoires de l'illustre successeur d'Alexandre étoient donc parvenus jusqu'à lui; mais, entraîné par son penchant pour le merveilleux & les fables, il a vraisemblablement donné la préférence aux récits de Clitarque, dont le caractère s'accordoit si bien avec son génie.

Néron fit dorer la Statue d'Alexandre, faite par la main habile de Lyfippe (2), s'imaginant, par-là, lui donner un prix plus considérable: Quinte-Curce crut aussi, sans doute, que les fleurs de son imagination rehausseroient le mérite des exploits de ce Conquérant, & en augmenteroient la célébrité. Le Héros & l'Artiste perdirent également par ces décorations bizarres. L'Historien Romain s'abandonne à son goût immodéré pour les descriptions, sans considérer si elles sont liées au sujet qu'il traite; il rend souvent ses tableaux infidèles, en voulant les rendre brillans; confus, en voulant les rendre riches. Lorsque Lucien exhorte à la sobriété dans les descriptions des montagnes, des fleuves, &c. (3), cet ingénieux Critique semble avoir sous les yeux l'ouvrage de Quinte-Curce, & principalement les détails épisodiques dans lesquels il entre sur le cours du fleuve Marfyas (4) & sur celui du Pasitigris (5) & du Zioberis en Hyrcanie (6), qui paroissent lui faire oublier les événemens importans, & négliger des circonstances

(1) L. IX, C. V, C. VIII. Comme nous n'avons plus l'ouvrage de Clitarque, je cite toujours celui de Diodore, lorsque Quinte-Curce paroît avoir copié le récit du premier de ces Historiens.

(2) Plin. L. XXXIV, C. XXIX.

(3) Lucian. quom. scrib. Hist. C. LVII.

(4) L. III, C. I.

(5) L. V, C. III.

(6) L. VI, C. IV.

nécessaires (1): à peine parle-t-il de la guerre d'Alexandre contre le neveu de Porus, dont Arrien & Strabon font mention. On peut encore soupçonner qu'il a omis plusieurs faits essentiels dans les deux derniers livres de son Histoire (2): il passe rapidement sur des objets qui méritoient une attention particulière.

Cet Historien ne parle que d'une manière vague & obscure des faisons dans lesquelles sont arrivés les différens événemens, & ne fait aucune mention des années (3). Ce désordre est une suite de son inexactitude. Au reste, il s'embarrasse encore moins des détails Géographiques: son autorité sur cette matière est justement décriée (4); ce que j'avance ici est démontré dans la quatrième partie de cet Examen. L'explication que cet Ecrivain donne de la fameuse éclipse de lune qui précéda la bataille de Gaugamèle, prouve encore son ignorance dans les notions les plus communes de l'Astronomie (5).

Ajoutez à tout cela, les récits fabuleux & exagérés qui sont si familiers à Quinte-Curce; il sera pour lors difficile de ne pas convenir qu'aucun Auteur de l'Antiquité n'exige autant que cet Ecrivain d'être lu avec précaution, & qu'on ne sauroit être trop en garde contre les charmes de sa diction. Son témoignage ne doit donc avoir qu'une autorité très-limitée, & ne peut entrer en comparaison avec celui des autres Historiens d'Alexandre, & principalement avec celui d'Arrien.

Justin, abrégiateur de Trogue-Pompée, vivoit sous le regne

(1) Vid. Frenschim. not. in Lib. IX, crit. T. II, p. 594. Voyez la note (IV).

(2) Cette opinion est même autorisée par ces expressions de Quinte-Curce: *Hinc Porus usque superato ad interiora Indiarum processit*. L. IX, C. I. Vid. Frenschheim. not.

(3) Curt. L. IX, C. X. Voyez la note (V).

(4) Curt. L. IX, C. X. Voyez la note (V).

d'Antonin-Pie (1). Cet Auteur se fait lui-même son procès en relevant l'ordre & la méthode de son original. Désordre dans la narration, inexactitude dans les faits, ce sont les défauts ordinaires de Justin, qui consacre les onzième & douzième livres de son ouvrage au récit des exploits d'Alexandre. La précision doit caractériser un abrégé; l'Ecrivain Romain n'est cependant que superficiel, quand il parle de ce Conquérant. On ne peut guère s'en rapporter à son autorité qui ne doit point être mise en parallèle avec celle des Historiens dont je viens de parler; d'ailleurs le texte de cet Auteur est fort altéré, & la plupart des noms de villes & de peuples y sont défigurés.

Le Bas-Empire, temps de ténèbres, de superstition & de barbarie, a produit quelques Ecrivains qui ont fait mention d'Alexandre. Si leur témoignage ne sauroit être adopté qu'avec beaucoup de circonspection sur les événemens qui se passaient sous leurs yeux, quel poids peut-il donc avoir dans le récit des faits qui appartiennent à un temps fort éloigné de celui où ils vivoient? Aussi ne nous donnent-ils aucune lumière touchant les événemens qui précèdent la translation de l'Empire (2). Jugeons de ces informes compilations, faites sans goût & sans critique, par quelques traits *non est mora longa injecto ter pulvere*

George, dit le Syncelle, fait arriver Alexandre aussitôt après le combat d'Issus, au milieu de l'Asyrie (3); il met Arbèle, & la bataille connue sous ce nom, dans la Médie, & nous assure que ce Prince partit des Palus-Méotides, & qu'étant arrivé au Caucase, il dompta toutes les Nations barbares de cette contrée; il ajoute qu'après cette expédition, le Héros Grec sub-

(1) Ger. Voff. de Hist. Latin. L. 1, § C. XLV.
 (2) Voyez la note (VI).
 (3) Sync. Chronog. Typ. Reg. p. 161.

juga les peuples de l'Inde, & parvint jusqu'au Gange (1): telle est l'exactitude des Ecrivains du Bas-Empire. Les additions qui ont été faites, en différens temps, au Lexique de Suidas (2), y ont introduit plusieurs erreurs grossières; l'article d'Alexandre n'en est point exempt, & ne sauroit être d'aucune utilité pour éclaircir l'histoire de ce Prince.

Cédrenus entre dans des détails assez étendus sur les expéditions d'Alexandre. Ce Conquérant, après la réduction de la Judée & la prise de Cyrène, alla, selon cet Ecrivain, en Egypte; delà il parvint, par un bras du Nil, dans l'Asyrie, dirigea sa marche vers le Paropamisé & le pays arrosé par le Thermodon, & pénétra enfin jusqu'au Phase (3), jusqu'à Gades, chez les Nations mêmes de la Bretagne (4). Cet Historien bouleverse ainsi toute la Géographie du Monde connu des Anciens, & ne daigne pas seulement observer la vraisemblance historique. Il n'oublie point de faire mention, parmi tous ces événemens, du voyage d'Alexandre à Jérusalem, accompagné des principales circonstances imaginées par les Juifs, & avec des expressions (5), qu'on ne peut raisonnablement attribuer à un homme tel que Dexippe, voué à polythéisme, d'une famille sacerdotale, & Prêtre lui-même très-zélé (6). Pourquoi Scaliger (7) prête-t-il ce récit à cet Historien célèbre (8)? Ce savant homme n'a point fait attention que Cédrenus ne cite

(1) *Id.* p. 264.
 (2) Voyez les Observations sur Suidas, à la fin des notes.
 (3) On lit *Αραβον*, dans le Texte de Cédrenus, p. 323.
 (4) Cedren. Hist. Compend. Typ. Reg. p. 151, 154, 152, 153.
 (5) *ὅτι τὰς ἐπιπέδων*.
 (6) *Ὁμοίως ἔτι καὶ τῶν ἱερῶν*. Inscr. inf. cit. (7) *ΕΡΩΤΗΜΑΤΑ*, p. 166. En comparant la Traduction de la Chronique d'Eusèbe, faite par S. Jérôme, avec le prétendu Texte Grec que Scaliger a voulu nous en donner, il est facile de le convaincre que la plupart de ses Supplémens ne sauroient convenir à l'Ouvrage d'Eusèbe, qu'ils contredisent assez souvent.
 (8) Publius Herennius Dexippe vivoit dans le III^e siècle de l'ère vulgaire, & avoit exercé les principales Charges de la République d'Athènes. Il fut Archonte Roi, ensuite Archonte Eponyme (la 42^e année de la 661^e Olymp.), & présida aux grandes Panathénées. Rhéteur & Historien, Dexippe s'acquit une grande réputation par ses Ouvrages. Il fit d'immenses recherches pour son Histoire Universelle, *καὶ τὴν ἱστορίαν*

cet Ecrivain que sur l'éducation d'Alexandre : le reste de l'article qui concerne ce Prince, ne peut être regardé comme un extrait de Dexippe; il peut encore moins passer pour un fragment de cet Auteur, dont Photius compare la manière d'écrire à celle de Thucidide (1).

Paul-Orose ne sauroit être considéré que comme un copiste de Justin. Zonare paroît de même avoir tiré son récit de Diodore de Sicile (2); l'abrégé qu'il nous donne des expéditions d'Alexandre, est assez bien fait & plus exact qu'on ne devoit l'attendre d'un Ecrivain peu éclairé, du douzième siècle, & qui abandonna la Cour pour s'enfermer dans un Cloître.

Ne confondons point avec ces Ecrivains, Eusèbe de Césarée; ses ouvrages, également utiles à la Religion & aux Lettres, lui méritent cette distinction. Nous ne saurions cependant dissimuler que ses lumières n'égalent pas son savoir (3). Ce laborieux Ecrivain n'est point fort exact dans sa Chronique, sur ce qui concerne Alexandre. Selon lui, ce fut après la mort de Darius, que le Héros Grec s'empara de Babylone (4); cependant cet événement précéda la mort du Roi Perse. Eusèbe dit encore que le Prince Macédonien ayant soumis les Hyrcaniens & les Médes, revint sur ses pas, & fonda, dans le pays d'Ammon, Paratonium (5). Cette

ἡλικίας οὐκ ἴσχυσε ἀποδοῦναι ἰσοπέδη ἀντιπρῶτος : celle des temps les plus reculés dut beaucoup à sa sagacité, & τοῦ αὐτοῦ ἡλικίᾳ ἕνεκα κατῆκε, & ἡλικίᾳ ἀποδοῦναι ἰσοπέδη. Ses enfants autorisés par un Decret de l'Aréopage & du Conseil des 750, éleverent un monument à sa gloire. Ce monument présentoit une inscription, qui se voit encore à Athènes, & qui nous a fourni presque tout le détail dans lequel nous venons d'entrer. *Vid.* Chandler *Inscr. ant. Paris* 2, n^o xxxv, p. 16.

(1) *Vid.* Phot. *Bibl. col.* 200, 201. Ce Critique nous assure encore que, dans son Histoire des événemens qui suivirent la mort d'Alexandre, & dont il nous

donne un court extrait, Dexippe étoit conforme à Arrien.

(2) *Annal.* L. xv, p. 130 & seq. *Typ. Reg.*

(3) Ce jugement est conforme à celui que Photius porte d'Eusèbe. *V. Bibl.* p. ii.

(4) *Obtinuit Babylonem, interfecto Dario* : *Chron.* L. 1, p. 14.

(5) *Alexander Hircanos & Medos cepit : revertensque in Ammonem condidit Paratonium*, p. id. La Ville de Paratonium n'étoit point dans le pays d'Ammon; Eusèbe a été trompé par le surnom d'Ammonie qu'on donna à cette

Ville, par la raison que nous dirons dans la suite.

Ville

Ville existoit avant Alexandre (1), qui, des extrémités de l'Orient, ne retourna point en Lybie.

Athénagore (2), &, après lui, Saint Augustin (3) & Saint Cyprien (4), rapportent qu'Alexandre écrivit à sa mère, que les Prêtres d'Héliopolis, de Memphis & de Thèbes, lui avoient assuré que leurs Dieux étoient des hommes que l'on avoit, dans la fuite, déifiés : sentiment déshonoré par le témoignage de ces mêmes Prêtres (5), & qui ne sauroit se concilier avec l'essence de l'Egyptianisme. Saint Clément (6) & S. Cyrille, Patriarches d'Alexandrie (7), accusent les Payens d'avoir reconnu Alexandre pour leur treizième Dieu; jamais un pareil rang ne lui fut assigné. Les Athéniens eurent même assez de courage pour condamner à une amende de dix talens, l'orateur Démade, qui avoit osé leur proposer de mettre le Monarque Macédonien au nombre de leurs Divinités (8). Il est cependant vrai que les successeurs d'Alexandre firent rendre, à ce Prince, les honneurs divins (9); les Romains mêmes lui élevèrent des temples (10); mais ce peuple ne fut point obligé de l'adorer comme son trei-

(1) *Vid.* Scylac. *Perip.* p. 44. *Ap. Geogr. Min.* T. I.

(2) *Legat. pro Christ.* ad Calc. S. Justin. p. 325. Cet Ecrivain fait accompagner Alexandre en Egypte, par sa mère Olympias, qui cependant ne sortit jamais, pendant le règne de son fils, de la Macédoine.

(3) *De Civit. Dei.* L. viii, C. xxvii. L. xii, C. x.

(4) *De Idolorum vanit.* p. 205. *Oper. edit. Rigalt.* Voyez, sur cette Lettre, les savantes & judicieuses observations de Jablonski. *Panch. Egypt. Prolegom.* Sect. xvi.

(5) *Herodot.* L. ii, C. 25.

(6) *Cohort. ad gentes.* T. I, p. 77.

(7) *Contr. Julian.* L. vi. *Oper. T. VI,* p. 205.

(8) *Athen. Lib.* VI, pag. 211. Quelqu'un ayant dit au jeune Pithéas, qui le dispoit à s'opposer au decret en faveur d'Alexandre; tu oses, à ton âge, donner un avis sur des matieres aussi importantes; cet orateur lui répondit : Le Prince que vous voulez déifier par vos suffrages, est encore plus jeune que moi. *Plutar. Apophteg.* p. 187. Une pareille réponse pourroit bien avoir rendu inutiles l'éloquence & les intrigues de Démade.

(9) Voyez la Dissertation de M. l'Abbé Belley; T. XXXII, p. 68; des *Mém. de l'Acad. des Inscr.*

(10) Ce fut dans un de ces Temples que naquit Alexandre Sévère, suivant le témoignage de Lampridius, *Ap. Hist. August. Icript.* T. I, p. 889.

zième Dieu, par un décret du Sénat, quoique S. Jean Chrysofome fasse mention d'un pareil décret (1). Le culte des divinités étrangères fut souvent prohibé à Rome, & quelquefois simplement toléré. La critique fait respecter les écrits dans lesquels de semblables faits sont consignés, sans outrager la vérité par un coupable silence.

La mémoire des exploits du Conquérant Macédonien s'est conservée avec éclat dans les Régions de l'Orient. Les Ecrivains Persans & Arabes parlent beaucoup de ce Prince sous le nom d'*Efcander*, & en font un Héros de leurs romans. L'Eldrisi va même jusqu'à le confondre avec Hercule (2). Abulfarage & Ebn-batrîck lui donnent pour père un Roi d'Egypte (3); d'autres assurent que l'Empire de l'Iran, ou des Perses, échut à Alexandre plutôt par le droit de sa naissance que par le droit des armes (4). Parmi toutes ces fables & une multitude d'autres, on trouve cependant quelques traits qui caractérisent assez bien le Vainqueur de Darius & plusieurs événemens de sa vie qu'il est facile de reconnoître (5), quoique fort altérés.

(1) S. Joan. Chrysof. Homil. xxvi, in Epist. II ad Corinth.

(2) Eldrisi Geogr. Nub. p. 148.

(3) Abulfarag. Hist. Dynast. ex vers.

Pocok. p. 57.

(4) Mirkhond, Sect. xx.

(5) Voyez la note (VII).

Fin de la première Section.



SECONDE SECTION.

EXAMEN DU RÉCIT

D E S

HISTORIENS D'ALEXANDRE,

Sur les Expéditions Militaires de ce Prince.

HEUREUX le Peuple qui ne lit point, dans ses Annales, les entreprises d'un Prince ambitieux, & les exploits d'un Conquérant, toujours funestes à ses sujets. L'Histoire de la Macédoine nous offre un exemple frappant de cette vérité, dans le spectacle affligeant des calamités qui suivirent de près les momens de sa gloire. La puissance de Philippe fut le germe d'une foule de guerres & de révolutions. Son successeur profita du fruit de ses travaux, & saisit avec ardeur ces projets de conquêtes, au milieu desquels la mort surprit son père, la première année de la CXI^e Olympiade, sous l'Archonte Pythodème (1), l'an de la fondation de Rome, 418, & 336 avant l'ère vulgaire.

Le jeune Prince prit les rênes du gouvernement, selon Diodore de Sicile, l'année suivante, Evânète étant Archonte à Athènes (2). Cet Historien se contredit dans la suite, en

(1) Arr. de expedit. Alex. L. I, C. 1. edit. Raphael.

(2) Hist. d'Alexandre... Lib. XII, D^o 24.

rappoirtant qu'Alexandre regna douze ans & sept mois (1); ce qui fait remonter le temps où ce Conquérant entra en possession du Trône de ses pères, au cinquième mois de la Magistrature de Pythodème. Denys d'Halicarnasse paroît reculer ce temps à l'année précédente, la quatrième de la CX^e Olympiade, sous l'Archonte Phrynicus, puisqu'il nous assure que Démosthène prononça sa harangue sur la Couronne, sous Aristophon, la troisième année de la CXII^e Olympiade, huit ans après la mort de Philippe (2); calcul peu juste: ce fut dans le mois de Dius, qui étoit le premier de l'année solaire des Macédoniens, lequel répondoit à celui de Puanepsion de l'année Attique, que Philippe mourut, pendant l'Archontat de Pythodème. La certitude de cette date est prouvée par les douze ans & huit mois de règne qu'Arrien donne à Alexandre, qui mourut, comme nous le verrons dans la suite, à la fin de Thargélion. L'époque de ce règne est encore démontrée par le calcul d'Eratosthène, qui, depuis la bataille de Leuctres arrivée, suivant la chronique de Paros, sous l'Archonte Phraclidès, la seconde année de la CII^e (3) Olympiade, jusqu'à la mort de Philippe, comptoit trente-cinq ans (4), évidemment révolus au temps de la Magistrature de Pythodème.

La défaite des Tryballes, des Thraces, des Gètes, des Auto-riates, des Taulentiens & des Agrianiens, & la réduction de ces peuples, qui, à la mort de Philippe, s'étoient soulevés, dans l'espérance de profiter de la jeunesse de son fils, furent les premiers exploits d'Alexandre. Diodore (5) & Plutarque (6) passent

(1) N^o 117.
 (2) Epist. ad Amm. p. 124, T. II, Oper. edit. Sylb.
 (3) Epoc. 73.
 (4) Ap. Clément. Alex. Strom. L. 1, T. IV, p. 17.

T. I, p. 402.
 (5) Diod. edit. Weffeling, Tom. II, Lib. XLII, n^o 8.
 (6) Plut. Vit. Alex. edit. Bryani, T. IV, p. 17.

rapidement sur ces expéditions, qui développèrent les talens militaires du Conquérant de l'Asie. Arrien est le seul Ecrivain qui nous en ait conservé des détails satisfaisans (1), mais qui présentent cependant quelques difficultés. Le théâtre de la guerre étant dans la Thrace, on a peine à concevoir que les Taulentiens, qui habitoient un très-petit pays au nord de l'Épire, pussent avoir quelque démêlé avec Alexandre, & qu'ils fussent venus se joindre à ses ennemis. On doit entendre, ce me semble, par les Taulentiens, les Illyriens sur lesquels Glaucias, Roi du premier de ces peuples, avoit étendu son Empire, & qui ne formoient plus avec le peuple vainqueur, dont ils portent ici le nom, qu'une seule & même Nation. Cette conjecture, autorisée par le texte d'Arrien (2), a été adoptée par le savant Paulmier de Grentemesnil (3).

Les Celtes, dont le pays étoit voisin du Golfe Ionique (la mer Adriatique), envoyèrent une députation à Alexandre qui, croyant que le bruit de ses exploits avoit pénétré chez ce peuple, leur demanda quel étoit l'objet de leur crainte. Ces Envoyés lui répondirent avec fierté, la chute du Ciel (4). Ce récit qu'Arrien a tiré des Mémoires de Ptolémée, comme le texte de Strabon le prouve (5), pourroit bien être quelque épisode inventé pour orner l'Histoire d'Alexandre. Ces Celtes qui étoient les Boïens & les Senones, & qui habitoient un pays inaccessible par sa situation & très-éloigné de celui des Nations belligérentes (6), seroient-ils venus, sans aucun motif, profiter

(1) Arr. Liv. 1, Chap. 1-11-111-14-16.

Peut-être Arrien a-t-il pris la partie pour le tout.

(2) Arr. L. id. C. v-vi.

(4) Arr. Lib. 1, C. iv.

(3) Vid. Palmer. à Grent. Græcia antiqu. descript. L. 1, C. xviii. Les Taulentiens étoient, selon Thucydide, une nation Illyrienne, *Ἰλλυριοὶ* Strab. L. 1, n^o 24.

(5) Strab. edit. Calaub. L. VII, p. 208-209.

(6) Vid. Palmer. exercit. in anc. Grec. p. 235. Arr. L. 1, C. 14.

(6) Vid. Palmer. exercit. in anc. Grec. p. 235. Arr. L. 1, C. 14.

leur hommage à un Prince avec qui ils n'avoient rien à démêler :

Justin rapporte (1) qu'Alexandre choisit parmi les Rois des Nations nouvellement soumises, ceux que leur génie & leurs talens pouvoient rendre redoutables, & les amena avec lui. Frontin ne fait point cette distinction; il prétend que tous les Princes vaincus subirent un pareil sort, ce que les autres Historiens passent sous silence.

Alexandre devoit assurer sa domination dans la Grèce par quelque coup d'éclat, avant que de passer en Asie; la révolte de Thèbes lui présenta une occasion favorable à ses vues. Il fit le siège de cette Ville, qui fut entièrement détruite; & les semences d'une guerre qui auroit retardé l'exécution des vastes projets de ce Prince, furent étouffées sous ses ruines, dont le spectacle répandit une consternation générale dans la Grèce.

Thèbes fut-elle prise par stratagème, comme l'assure Polyen (2); Ptolémée, qui étoit présent à ce siège, nous apprend que les assiégés s'étant avancés trop loin dans une sortie, furent attaqués avec succès par la phalange Macédonienne, qui entra pêle-mêle avec les fuyards, dans la Ville (3). Diodore confirme le récit de Ptolémée (4), dont il diffère seulement dans quelques détails.

Les Historiens font monter le nombre des morts, parmi les vaincus, à six mille hommes, & à trente mille celui des prisonniers (5). Quelques-uns prétendoient que les Thébains avoient perdu dix mille hommes dans ce siège. Agatharchide regardoit, avec raison, ce calcul comme très-exagéré, & dénué de toute

(1) Justin. edit. varior. Lib. xi. Cap. v.

(2) Polyen. edit. Mascev. p. 333.

(3) Ap. Arr. L. 1, C. viii.

(4) Diod. L. xvii, n.º 11-12. Plut. id. p. 18.

(5) Diod. n.º 14, Plut. p. 18. Ælian. var. L. xiii, C. vii.

vraisemblance (1). On pourroit croire que la population de Thèbes montoit alors à près de cinquante mille âmes; dénombrement qui ne sauroit se concilier avec l'état de foiblesse de cette Ville, qui étoit fort déchue de son ancienne splendeur : affoiblie par plusieurs victoires, sa puissance avoit été entièrement détruite par la guerre sacrée (2). Clitarque n'évaluoit toutes les richesses de Thèbes, lorsqu'elle devint la proie du soldat Macédonien, qu'à 440 talens (3); évaluation qui dément le récit de Diodore sur les prétendues richesses que le Vainqueur trouva dans cette place (4). L'autorité de cet Ecrivain, trop souvent inexact, ne peut être ici d'un grand poids, puisqu'on lit dans son ouvrage le même calcul que celui de Clitarque. Ajoutons que les détails qu'Athénée nous a conservés sur la façon de vivre & la profession que suivoit le peuple Thébain (5), démontrent sa pauvreté, qu'il seroit difficile d'allier avec une population nombreuse, fruit ordinaire du commerce & des arts lucratifs.

Consternés de la prise de Thèbes, les Athéniens envoyèrent, à la persuasion de Démade, une ambassade à Alexandre, pour le féliciter sur son heureux retour du pays des Illyriens & de celui des Tryballes, & lui témoigner en même-temps leur joie, sur la punition qu'il venoit de faire de la révolte des Thébains. Ce Prince la reçut très-bien; mais il écrivit au peuple d'Athènes, pour qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Ephialte, Diotime & Moerocte, parce qu'il les croyoit auteurs des troubles qui avoient suivi la mort de Philippe, & la cause de la bataille de Chéronée. Les Athéniens envoyèrent une seconde députation pour fléchir

(1) Agath. Ap. phot. Bibl. ed. Paul. Xil. p. 455. Init. Pausan. Bœot. Cap. vi. Steph. col. 1337.

(2) Dinarchi-orat. cont. Demost. ed. Henr. Steph. p. 99. Strab. L. ix, edit.

(3) Ap. Athen. L. iv. p. 148.

(4) Diod. n.º 14.

(5) Athen. loc. sup. cit.

Alexandre, qui se contenta de faire exiler Charidème : tel est le récit d'Arrien (1). Il ne s'accorde ni avec celui des Auteurs contemporains, ni avec celui de Diodore, de Plutarque & de Justin. Thèbes n'étoit point encore détruite lorsque les Athéniens députèrent vers le jeune Conquérant; il en formoit alors le siège, ceci paroît démontré par la harangue d'Eschine contre Crésiphon, dans laquelle cet Orateur reproche à Démosthène, l'un des Députés, de n'avoir pas osé remplir sa commission, & d'être revenu sur ses pas du Mont-Citharon (2). Plutarque confirme le récit d'Eschine, & ajoute qu'Alexandre envoya lui-même, dans cette circonstance, des Députés pour demander les Orateurs ou Demagogues (3), au nombre de dix, selon Duris & Idoménée, ou plutôt de huit, suivant les Ecrivains les plus dignes de foi. Démade ayant pris, à cette occasion, le parti de Démosthène, fut nommé, par le peuple d'Athènes, Ambassadeur auprès d'Alexandre, de qui il obtint la grace des Orateurs (4). Diodore ne fait point mention de la première députation des Athéniens, quoique d'ailleurs il s'accorde assez avec Plutarque (5). Justin parle de cette députation avant même le siège de Thèbes; elle avoit, selon lui, pour objet, d'obtenir la paix du jeune Monarque, qui l'accorda (6). Cet Historien nous dit encore qu'Alexandre pardonna aux Orateurs, mais que les Généraux Athéniens furent obligés d'aller en exil, & qu'ils n'y furent pas d'une médiocre utilité aux affaires des Perses (7). Cette dernière circonstance ne se trouve dans aucun Ecrivain de l'Antiquité. Justin a peut-être voulu parler de Charidème

(1) L. 1, C. x.

(2) Eschin. contr. Crésiph. orat. ed. 8^o Taylori, p. 120.

(3) Vid. Mauillac. Dissert. Critic. in Harpocrat. Lexic. p. 368, 369, & not. p. 55-56.

(4) Plut. Vit. Demosth. p. 429-430,

T. IV.

(5) Vid. Diod. L. XVII, n. 215.

(6) L. XII, C. III.

(7) L. XI, C. IV.

qui

qui se distingua par ses exploits dans la guerre d'Olymthe; mais il paroît, par les expressions de Dinarque, que ce Général se bannit volontairement d'Athènes, afin de servir ses concitoyens auprès du Roi de Perse. Ephialte suivit, peu de tems après, son exemple, & s'exila lui-même de cette Ville (1). Enfin il n'est point vraisemblable, comme le rapporte Arrien, que le peuple d'Athènes ait félicité Alexandre sur le cruel traitement que les Thébains éprouvèrent de la part de ce Prince; puisque les Athéniens donnerent des marques publiques de leur douleur sur le sort déplorable de leurs voisins, interrompirent aussitôt la célébration des mystères (2), & reçurent dans leurs murs les infortunés qui avoient échappé au fer du Vainqueur, & à l'esclavage (3).

Après avoir assuré la tranquillité de la Grèce, Alexandre se disposa à attaquer l'Empire des Perses. La foiblesse d'une Nation voisine, de fortes probabilités qui annoncent un succès prochain & la ruine de son ennemi, sont souvent les motifs des guerres les plus justes en apparence. Le Conquérant de l'Asie n'en eut point d'autres. Le judicieux Polybe les a pénétrés avec sa sagacité ordinaire (4), & a su les distinguer des prétextes qui intéressoient trop l'amour-propre des Grecs, pour qu'ils en voulussent soupçonner alors la cause.

L'époque du passage des troupes Macédoniennes en Asie; devint célèbre dans les fastes de la Grèce. Duris comptoit depuis le sac de Troie, jusqu'à cette époque, 1000 ans: Ephore, depuis le retour des Héraclides jusqu'au même-tems, 735 ans; Timée & Clitarque, 820; Eratosthène, 773; enfin Phaniass affuroit

(1) Dinarchi Orat. contr. Demost.

p. 24, ed. Henr. Steph.

(2) Arr. L. 1, C. x.

(3) Eschin. contr. Crésiph. ed. cit. p. 116,

(4) Polyb. Hist. edit. Ernefti, Lib. III.

p. 259-260-261.

G

qu'il s'étoit écoulé 715 ans dans ce même espace d'années qui se terminoit à l'Archontat d'Evanète, tems où Alexandre passa en Asie (1). Diodore, après avoir assuré que ce Prince monta sur le Trône, pendant la Magistrature de cet Archonte, n'a pu rapporter ce passage que sous celle de Ctésiclès (2), la suite des faits supposant évidemment environ un an d'intervalle entre la mort de Philippe & le commencement de la guerre que son fils entreprit contre les Perses; sentiment qui ne peut être préféré à celui de S. Clément d'Alexandrie, qui rapporte cet événement sous la Magistrature d'Evanète, son prédécesseur (3). Il est certain que le passage d'Alexandre en Asie arriva la même année que la prise de Thèbes, 335 ans avant J. C. Arrien assure qu'Alexandre partit au commencement du printemps, & qu'après vingt jours de marche il arriva à Seste (4): ce qui prouve, comme l'a judicieusement observé Ufférius (5), que le passage de l'Hellespont doit être fixé environ trois mois avant le tems où Ctésiclès entra en charge (6). La suite des opérations militaires d'Alexandre dans l'Asie mineure, & l'époque de la bataille d'Issus (7), confirment cette opinion, adoptée par le Savant P. Corfini (8). L'illustre Petau, trop fidèle dans son attachement pour Diodore, a rapporté, sous la Magistrature de Ctésiclès, les événemens qui étoient arrivés pendant celle d'Evanète (9), & dont le plus remarquable est le passage du Granique.

L'avis du sage Memnon n'ayant point été suivi, les Perses résolurent de défendre ce passage: leur armée étoit composée,

(1) Auctor. cit. ap. Clement. Alex. Strom. L. 1, p. 403.

(2) Diod. L. xvii, n° 17.

(3) Clem. Alex. ed. Pot. Strom. L. 1, p. 403.

(4) Arr. L. 1, C. xi.

(5) Uffér. Annal. p. 151.

(6) Le premier jour du mois d'Hebdombeon.

(7) Vid. Arr. L. 11, C. xi.

(8) Eduard. Corfini, Fast. Attic. T. IV, p. 41-42.

(9) Petav. Doct. temp. L. xiii, pag. 195.

selon Arrien, de vingt mille hommes de cavalerie & d'autant d'infanterie, dont les mercénaires formoient la plus grande partie (1).

Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantassins & dix mille chevaux (2); Justin, à six cens mille combattans (3): ce dernier calcul choque toute vraisemblance.

Arrien décrit avec beaucoup d'exactitude ce combat célèbre où la vigoureuse résistance des Perses balança long-tems la victoire, qu'Alexandre détermina en sa faveur, après avoir enfoncé à la tête de la cavalerie Thessaliene, l'armée des ennemis, lesquels perdirent, selon Arrien, dans cette journée, toute leur infanterie, excepté deux mille mercénaires qui furent faits prisonniers, & mille hommes de cavalerie (4). Diodore réduit toute la perte de l'armée Persé à dix mille soldats (5); évaluation qui paroît assez juste.

En réfléchissant sur la résistance que les Perses opposerent aux efforts de l'armée Macédonienne, & sur les obstacles que présentoit le passage d'une rivière défendue par des troupes nombreuses & aux ordres d'un Général habile, on ne sauroit croire que les vainqueurs n'aient perdu que soixante & quinze cavaliers & trente fantassins (6). Tels sont cependant les calculs ordinaires des Historiens de la vie d'Alexandre, qui se plaissent toujours à exagérer la perte des vaincus, & à diminuer celle du parti victorieux.

La manière dont Arrien raconte le siège d'Halicarnasse, dé-

(1) L. 1, C. xiv.

(2) Diod. n° 19.

(3) L. xi, C. vi.

(4) Arr. L. 1, C. xiv-xv-xvi.

(5) N° 21.

(6) Arr. L. 1, C. xvi. Aristobule redoutoit encore cette perte à trente-quatre cavaliers & neuf fantassins. Ap. Plut. p. 24.



fendu par le brave Memnon (1), ne peut que lui mériter le suffrage des militaires, comme la raison qu'il donne de l'heureux passage du Mont Climax sur les bords de la mer de Pamphlie, aura sans doute l'approbation des Philosophes. Alexandre, selon cet Ecrivain, suivi d'une partie de son armée, traversa ce dangereux rivage avec autant de bonheur que de témérité: un vent du nord très-violent chassant au loin les vagues, empêchoit les eaux de la mer de couvrir cette plage (2); & Strabon, qui supprime toutes les circonstances miraculeuses de cet événement, nous apprend que les soldats Macédoniens n'eurent de l'eau que jusqu'à la ceinture (3). On lit dans Plutarque (4) trois vers de Ménandre, dans lesquels ce Poète tourne en ridicule le merveilleux de cette marche rapportée avec énfure par plusieurs Ecrivains (5). Alexandre disoit simplement dans une de ses lettres, qu'après son départ de Phafelis il s'étoit avancé vers le Mont Climax (6).

Joseph s'est laissé séduire par des relations fabuleuses; à l'occasion du passage de la mer rouge, il s'explique en ces termes. . . . « Personne ne doit être surpris qu'un peuple aussi ancien » que simple eût fait cette route, dont son salut dépendoit, ou » par la volonté expresse de Dieu, ou secondé par le cours » ordinaire des choses; puisque la mer de Pamphlie se retira » pendant deux jours, pour laisser libre le seul passage qui restoit » à l'armée Macédonienne, Dieu voulant renverser l'Empire des » Perses. Tous ceux qui ont parlé des exploits d'Alexandre, » s'accordent dans le récit de cet événement. Que chacun d'eux » leurs pense ce qu'il voudra sur ces faits (7) ». . . . Cet Histo-

(1) Lib. 1, C. xx-xxi-xxii-xxiii.

Voyez la note (VII).

(2) Arr. C. xxvi.

(3) Strab. L. xiv, p. 478.

(4) Plut. p. 26.

(5) Plut. p. 25 & 26.

(6) Plut. p. 26.

(7) Antiq. Jud. L. II, C. xvi, Sec. f

rien les rapprochant ainsi, semble répandre des doutes sur le miracle de la mer rouge, & n'en former aucun sur celui du passage du Mont Climax: il outrage tout-à-la-fois par ce parallèle indécent, la croyance de ses peres & les loix de la vérité.

Après le combat du Granique, Alexandre parcourut en vainqueur l'Ionie, la Carie, la Lyrie & la Pamphlie, où il abandonna les côtes de la mer Egée, pour pénétrer dans l'intérieur des terres par la Pisidie & la grande Phrygie jusqu'à Gordium, ancienne capitale de cette Province; delà, il dirigea sa marche du côté de l'orient & arriva à Ancyre. Ce fut dans cette dernière Ville qu'il reçut les Envoyés Paphlagoniens, qui venoient se soumettre à lui au nom de la Nation, & le prier de ne point faire entrer son armée dans leur pays, demande qui leur fut accordée à condition qu'ils obéiroient à Calas, Satrape de Phrygie (1). Le récit de Quinte-Curce qui fait pénétrer l'armée Macédonienne en Paphlagonie, n'est donc pas vrai: il est encore démenti par le propre témoignage de cet Historien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce Prince laissa donc, dans sa route, la Paphlagonie à sa gauche (2).

La Cappadoce subit le même sort que les régions circonvoisines, & se rendit à Alexandre, qui campa avec son armée dans le même endroit où le jeune Cyrus avoit séjourné en marchant à Cunaxa. Quinte-Curce prétend que ce campement étoit le même que celui où Cyrus le Grand s'arrêta dans son expédition contre les Lydiens (3). Quoique cet erreur soit peu importante, elle mérite cependant d'être relevée, pour prouver que cet Historien manque d'exactitude dans les moindres détails.

(1) Arr. L. II, C. IV.

(2) Curt. ex Typ. Barbon, L. III, C. I.

(3) Curt. L. III, C. IV.



Xénophon, témoin oculaire, rapporte que le jeune Cyrus arriva à Dana (1) grande & florissante Ville, & qu'après y avoir demeuré pendant trois jours, il traversa les montagnes de Cilicie (2). L'itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui du jeune Cyrus : Arrien, qui nous le trace toujours avec son exactitude accoutumée, dit que le Conquérant Macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de Cilicie, dans le même lieu où le Prince Perse, avec les dix mille Grecs, avoit établi son camp (3).

Les Macédoniens descendirent dans les plaines de Cilicie : Arsames, selon Quinte-Curce, en évacuant cette Province que Darius lui avoit confiée, brûla la Ville de Tarse, & dévasta toute cette contrée (4). Arrien assure, au contraire, qu'Alexandre ayant prévenu Arsames, ce Général Perse abandonna Tarse (5) & la Cilicie, sans y faire aucun dommage (6).

Alexandre ayant appris, à Malle, que Darius étoit campé, avec toutes ses forces, à Sochos, dans la Comagène, se mit en marche, passa les montagnes de la Cilicie, & campa près de

(1) De exped. Cyri, Typ. Foulis, L. 1, p. 29-30. Tous les manuscrits & les éditions de Xénophon ne varient point sur la leçon de Dana, que d'autres Ecrivains appellent *Σπυρα*. Vid. Hutchinson, Dissert. de exped. Cyr. p. v-vi, & ant. Cit. M. d'Anville veut que cette Ville soit Tyana, & que le texte de l'Historien de la retraite des dix mille ne soit pas ici correct. *Mem. itinér.* p. 78.

(2) Xen. exped. loc. cit.

(3) Arr. L. II, C. IV.

(4) Curt. L. III, C. IV.

(5) Alexandre arriva de Tarse, à Anchiale. On voyoit, près de cette dernière Ville, le tombeau de Sardanapale, avec une inscription rapportée par Arrien, L. II, Cap. IV, & par plusieurs autres Ecrivains de l'antiquité. M. de

Guignes, si célèbre par le rapport qu'il a trouvé entre les anciens caractères Chinois & les hiéroglyphes des Egyptiens, & par une profonde connoissance des Langues & de la Littérature de l'Orient, a très-bien prouvé, *Acad. des Inscrip. Tom. XXXIV, p. 416* & suiv. que cette inscription présente un sens entièrement conforme au style & aux mœurs des Orientaux, & offre une formule reçue de tout l'Orient, souvent employée dans les cérémonies funèbres, & destinée à rappeler le souvenir de la mort, au lieu même des plaisirs. Il résulte de cette ingénieuse explication, qu'Arrien & les anciens, qui nous ont conservé cette singulière Epitaphe, ne l'ont point altérée, & encore moins imaginée.

(6) Arr. L. II, C. IV.

Myriandre. Informé que l'armée Perse avoit abandonné le poste avantageux qu'elle occupoit, ce Prince fit, pendant la nuit, repasser les montagnes à ses troupes, par les Pyles de Syrie, en même tems que les Perses achevoient de défilier aux pyles Amaniques (1); deux gorges qui servoient de communication entre la Cilicie & les régions situées en-deça de l'Euphrate (2). Quinte-Curce, pour n'être entré dans aucun détail sur ces marches importantes, a répandu une grande obscurité sur les dispositions respectives des deux armées. Diodore n'a pas été plus exact (3).

Ayant descendu les montagnes au point du jour, les Macédoniens virent, avec surprise, les Perses, qui s'étendoient au loin dans la plaine. Alexandre mit alors son armée en bataille, appuya sa droite aux montagnes, & sa gauche à la mer (4): position qui auroit dû empêcher Quinte-Curce d'avancer, que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies (5).

Le combat s'engagea près d'Issus; la cavalerie Perse fit des prodiges de valeur dans cette journée célèbre, où la fortune suivit encore les étendards Macédoniens. Plusieurs Grands de la Cour de Darius furent tués, en combattant sous les yeux de cet infortuné Monarque (6). Les Grecs, qui étoient à sa solde, renversèrent tout ce qui leur étoit opposé, & la Phalange Macédonienne, manœuvrant sur un terrain inégal, fut obligée de se rompre, & ne repoussa qu'avec peine, les attaques vives & répétées des ennemis; Alexandre même fut blessé, mais non pas de la main de Darius, comme Charès le rapporte (7). Ce Prince auroit-il

(1) Arr. L. II, C. VII-VIII.

(2) Vid. Cellar. Geogr. ant. L. III, C. VI, T. II, p. 149.

(3) Curt. C. VIII-IX-X. Diod. n° 32-33.

(4) Arr. L. II, C. VIII.

(5) Curt. L. III, C. XI.

(6) Curt. loc. cit.

(7) Plut. p. 29.

supprimé une circonstance aussi remarquable, dans la lettre qu'il écrivit à Antipater; il y faisoit seulement mention d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse (1).

Quinte-Curce réduit toute la perte des vainqueurs à 32 hommes de pied & à 250 cavaliers (2); Justin, à 130 soldats d'infanterie; ce dernier Ecrivain ne diffère pas de Quinte-Curce dans le nombre des cavaliers tués à cette bataille (3), non plus que Diodore, qui, d'ailleurs, s'éloigne beaucoup du premier calcul, & fait monter jusqu'à trois cens hommes, la perte de l'infanterie (4). Arrien parle seulement de la mort de Ptolémée, fils de Séleucus, & de cent vingt Macédoniens du premier ordre, qui périrent au combat de la Phalange (5). Si, dans un seul choc, un nombre aussi considérable de gens distingués perdit la vie, quel doit être celui des soldats qui restèrent sur le champ de bataille, durant cette action, qui fut aussi longue que meurtrière?

Quoique les Historiens d'Alexandre s'accordent sur le nombre des morts parmi les vaincus, on ne doit pas, pour cela, ajouter plus de foi à leur récit. Cent mille hommes d'infanterie & dix mille de cavalerie, furent tués, selon eux, dans cette journée, ce qui seroit plus du sixième de l'armée Perse, qu'ils font monter à six cens mille combattans. Justin n'adopte point un calcul beaucoup plus modéré, quoiqu'il ne fasse mention que de soixante-un mille hommes d'infanterie de tués, parce qu'il réduit toutes les forces des Perses à quatre cens mille hommes d'infanterie, & à cent mille hommes de cavalerie (6). Peut-être ne lisoit-on autrefois dans le texte de cet Ecrivain, que trois cens mille hommes, au lieu de cinq cens mille, comme l'ouvrage de

(1) Plut. *Id.*

(2) L. III, C. XI.

(3) Just. L. XI, C. IX.

(4) Diod. n° 36.

(5) L. II, C. X.

(6) Just. L. XI, C. IX.

Paul-Orose

Paul-Orose, son copiste, donne lieu de le conjecturer (1).

Les manœuvres des deux armées, dans cette célèbre journée, sont décrites avec beaucoup de clarté & d'exactitude, par Arrien, qui ne paroît pas avoir commis les fautes grossières que Polybe reproche à Callisthène. Je rapporterai en entier le fragment de cet Auteur, qui contient cette critique judicieuse (2).

« Callisthène raconte qu'Alexandre avoit déjà passé les détroits, & ce que l'on appelle, dans la Cilicie, les Pyles; que Darius ayant pris sa route par les Pyles Amaniques, étoit entré, avec son armée, dans la Cilicie, & que ce Prince, averti par les habitans du pays, qu'Alexandre s'avançoit vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits, il campa sur le Pyrame; que le poste qu'il occupoit n'avoit pas, depuis la mer jusqu'au pied de la montagne, plus de quatorze stades; que le fleuve venant des montagnes, entre des côtes escarpées, traversoit obliquement cet espace, & alloit delà; par une plaine inégale & scabreuse (3), se décharger dans la mer.

» Après cette description, il dit, qu'Alexandre étant revenu sur ses pas, pour aller au-devant des ennemis, Darius & ses Généraux, avoient rangé leur Phalange en bataille, dans le camp même qu'il avoit pris d'abord; que le Monarque Perse s'étoit couvert du Pinare, qui couloit proche du camp; qu'il avoit rangé la cavalerie sur le bord de la mer, auprès d'elle les mercénaires, le

(1) Oros. L. II, C. XVI.

(2) Je me servirai de la traduction de Dom Thuillier, qui est assez exacte, & a été faite sous les yeux du Chevalier Polard, lequel ne sachant pas le grec, redressoit cependant le laborieux Bénédic- tin, & le remettait souvent sur les voies.

La sagacité du savant Militaire lui faisoit presque deviner le vrai sens du texte de Polybe.

(3) Je m'éloigne ici de la traduction de Dom Thuillier; elle n'est pas exacte dans cet endroit, & le texte de Polybe n'est point correct. Voyez la note (VIII).

» long du fleuve, & les peltastes, joignant le pied des montagnes.

» Mais comment ces troupes pouvoient-elles être postées devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela est difficile à concevoir, sur-tout si l'on fait attention à leur nombre. Au rapport même de Callisthène: il y avoit trois mille chevaux, & autant de mercénaires; il est aisé de savoir combien ce nombre de troupes devoit occuper d'espace. La meilleure méthode de ranger la cavalerie, est celle sur huit de hauteur; il faut laisser, sur le front, une distance convenable, pour faciliter les différens mouvemens. Ainsi, un stade ne peut contenir que huit cens chevaux; dix stades, huit mille; quatre stades, trois mille deux cens: de sorte que, dans quatorze stades, il ne peut tenir que onze mille deux cens chevaux. De plus, pour loger, dans ce terrain, trente mille chevaux, il faudroit en faire trois corps, les uns sur les autres, sans intervalle; & cela posé, où étoient donc les mercénaires? Derrière la cavalerie, peut-être? Mais Callisthène ne dit point cela, puisque, selon lui, au contraire, les mercénaires eurent affaire, dans le combat, aux Macédoniens: d'où l'on doit nécessairement conclure, que la moitié du terrain, du côté de la mer, étoit occupé par la cavalerie; & l'autre moitié, du côté des montagnes, par les mercénaires. On peut encore juger delà, sur quelle hauteur étoit rangée la cavalerie, & combien le fleuve étoit éloigné du camp.

» Callisthène dit ensuite que les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui étoit au centre de son armée, appella à lui les mercénaires d'une des aîles. Cela ne paroît pas encore trop aisé à comprendre: il falloit que la cavalerie & les mercénaires fussent joints ensemble au milieu de ce terrain; or Darius se trouvant là, parmi les mercénaires, comment & pourquoi les appelloit-

» il? Il ajoute que la cavalerie de l'aîle droite fondit sur Alexandre, & que ce Prince en foutint le choc avec vigueur, & attaquait ensuite à son tour ce même corps, & que le combat devint alors très-vif. Cet Historien a sans doute oublié qu'entre Darius & Alexandre, il y avoit un fleuve, & sur-tout, tel que celui qu'il venoit de décrire.

» Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre: selon lui, ce Prince passa en Asie avec quarante mille hommes de pied & quatre mille cinq cens chevaux, & pendant qu'il se dispoisoit à entrer dans la Cilicie, il lui vint, de Macédoine, un renfort de cinq mille hommes d'infanterie, & de huit cens de cavalerie. Otons de ce nombre trois mille fantassins & trois cens chevaux, pour différens usages; c'est le plus qu'on puisse détacher de l'armée pour cela: il lui restoit donc quarante-deux mille hommes de pied, & cinq mille chevaux (1). Alexandre, avec cette armée, ayant passé les détroits, apprit que Darius étoit dans la Cilicie, & qu'il n'étoit éloigné de lui que de cent stades. Aussi-tôt il revient sur ses pas & repasse les détroits: la phalange faisoit l'avant-garde, la cavalerie le corps de bataille, & les équipages, l'arrière-garde. Dès qu'il fut dans la plaine, il forma la phalange (2), & la mit sur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque tems sur seize; & quand il fut près des ennemis, sur huit.

» Ce récit est encore plus absurde que le précédent: en marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires, de

(1) Voyez la note (IX).

(2) Les différentes manœuvres de la phalange, dans les batailles qu'Alexandre a données, seroient l'objet d'une foule d'observations. Je laisse cette matière à traiter aux gens de l'art, & me contente seulement de remarquer, d'après Élien, qu'Alexandre se servit or-

dinairement de l'évolution Lacédémonienne, & qu'il évita d'employer la Macédonienne, inventée par Philippe, son père, mais qui, ayant l'apparence d'une fuite, ne s'accordoit point avec le génie & la bravoure, quelquefois téméraire, d'Alexandre. Élian. *Tact. C. xxxiii.*

» six pieds entre chaque rang, un stade contient seize cens hommes;
 » par conséquent, dix stades en contiendront seize mille, & vingt
 » stades, trente-deux mille: on voit par-là que, lorsqu'Alexandre
 » mit son armée sur seize de hauteur, il falloit que le terrain fût
 » de vingt stades, & cependant il lui restoit encore à poster toute
 » sa cavalerie, & dix mille fantassins.

» Callisthène ajoute que, quand Alexandre fut à quarante stades
 » des ennemis, il mena contre eux, son armée de front. On auroit
 » peine à imaginer une plus grande absurdité. Où trouver, sur-
 » tout dans la Cilicie, une plaine de vingt stades de largeur &
 » longue de quarante stades? Il n'en faut pas moins pour faire
 » marcher de front une phalange armée de sarisses; & d'ailleurs
 » à combien d'embarras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas
 » sujette? Je ne veux, pour le prouver, que le témoignage même
 » de Callisthène, qui dit que les torrens qui se précipitent des
 » montagnes, creusent tant d'abîmes dans la plaine, que la plu-
 » part des Perses y périrent en fuyant.

» Envain diroit-il qu'Alexandre vouloit, par-là, faire face aux
 » ennemis, en quelqu'endroit qu'ils parussent; rien n'est moins
 » en état de faire face, qu'une phalange dont le front est défini
 » & rompu: il étoit beaucoup plus aisé de se ranger en ordre
 » de marche, que de présenter de front, & sur une seule ligne
 » droite, une armée éparse & divisée, & de la mettre aux mains
 » dans un terrain couvert, haut & sillonné par des ravins, Alexan-
 » dre devoit donc plutôt former deux ou quatre phalanges, à la
 » queue les unes des autres; on auroit pu leur trouver des passa-
 » ges, & il n'auroit pas fallu beaucoup de tems pour les ranger
 » en bataille: & d'ailleurs, qui empêche qu'on ne se fasse infor-
 » mer, par des avant-coureurs, de l'arrivée des ennemis,
 » long-tems avant qu'ils soient en présence? Il commet encore
 » ici une autre faute, en menant l'armée de front dans une plaine,

» & ne la faisant pas précéder par la cavalerie, qui marche sur
 » une même ligne avec les gens de pied.

» Mais voici la plus grande de toutes les absurdités. Quand,
 » dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il se rangea sur huit de
 » hauteur; il falloit donc, de toute nécessité, que la phalange
 » eût quarante stades de longueur. Que l'on serre, si l'on veut,
 » les rangs de telle sorte, qu'ils se touchassent les uns les autres,
 » il faudra toujours que le terrain qu'elle occupoit fut long de
 » vingt stades, & cependant, il dit qu'il n'en avoit pas qua-
 » torze (1), & qu'entre
 » la bataille & les montagnes, on avoit laissé un espace raison-
 » nable pour n'être pas sous le corps qui étoit posté au pied de
 » la montagne. Il est vrai que, pour couvrir l'armée contre ce
 » corps, il lui en oppoë un autre en forme de tenaille; mais
 » aussi nous lui laissons, pour cela dix mille hommes de pied, ce
 » qui est plus qu'il ne demande. Il s'enfuit de tout ce que nous
 » venons de dire, que, selon cet Historien, la phalange avoit,
 » tout au plus, onze stades de longueur, &, par une conséquence
 » nécessaire, qu'on avoit logé, dans cet espace, trente-deux mille
 » hommes, sur trente de hauteur. Cependant, à l'heure du com-
 » bat, la phalange étoit sur huit de hauteur, au rapport de Cal-
 » listhène. Comment excuser des contradictions si manifestes?
 » On ne peut ajouter foi à ce qu'il rapporte. Après avoir remar-
 » qué l'intervalle qu'il y avoit entre chaque homme; déter-
 » miné la grandeur du terrain, compté le nombre des trou-
 » pes, il ne pouvoit mentir sans se rendre inexcusable.

» Je serois trop long de montrer toutes les absurdités où il est
 » tombé; j'en releverai seulement quelques-unes. Il dit qu'Alexan-

(1) On trouve ici une lacune que | Et, outre cela, qu'une partie étoit proche
 D. Thuillier a rempli par ces mots . . . | de la mer, l'autre partie sur l'alle droite.

» dre, en mettant son armée en bataille, la disposa de manière
 » qu'il pût combattre avec le corps que commandoit Darius,
 » & de même que Darius vouloit se battre contre Alexandre,
 » mais qu'ensuite il changea de sentiment; & il n'apprend ni com-
 » ment l'un & l'autre pouvoient connoître en quel quartier de
 » leurs armées ils étoient, ni où Darius se retira, après avoir
 » changé de résolution. Comment encore la phalange en bataille
 » est-elle montée sur le bord d'un fleuve, qui, presque par-tout,
 » est escarpé & couvert de buissons? Il n'est pas permis de mettre
 » une si grande ignorance sur le compte d'Alexandre, que l'on
 » fait avoir appris & exercé, dès son enfance, le métier des
 » armes: on ne peut donc en accuser que Callisthène, qui, à
 » cause de son impéritie dans l'art de la guerre, n'a su distinguer
 » l'impossible d'avec le possible (1) ».

Si des témoins oculaires ont publié des relations aussi infidèles,
 & commis des fautes aussi grossières; les Ecrivains postérieurs, qui
 ont marché, avec trop de confiance, sur leur trace, auront, sans
 doute, été égarés par ces guides dangereux.

La bataille d'Issus fut donnée la quatrième année de la CXI^e
 Olympiade, au mois de Mœmacteron, 333 ans avant Jésus-Christ,
 Nicocrate étant Archonte (2): elle mit au pouvoir d'Alexandre,
 toute la Syrie.

Tyr osa cependant lui fermer ses portes. Ce Prince, pour se
 venger d'une résistance qui lui avoit été jusqu'alors inconnue,
 assiégea cette Ville. Toutes les ressources de l'art furent em-
 ployées à seconder la valeur de ses habitans, qui s'enfermèrent
 sous les ruines de leur patrie. Une exactitude, qui, tout-à-la-fois,
 éclaire & instruit le lecteur, dirige toujours la plume d'Arrien

(1) Hist. de Polyb. Tom. VI, L. XII, C. VI. J'ai fait quelques légers change-
 mens en conférant la traduction française

avec le texte grec. Le style de D. Thuillier
 est vraiment bathologique.

(2) Arr. L. II, C. XI.

dans le récit des travaux de ce fameux siège (1). Quinte-Curce
 se laisse, au contraire, emporter par son imagination, & paroît
 bien plus Poète qu'Historien (2). La construction de la chaussée
 qu'Alexandre fit faire, pour joindre Tyr au continent (3), étoit
 un événement trop remarquable, pour que cet Ecrivain ne l'em-
 bellît point par une fiction. Un monstre marin, d'une grosseur
 prodigieuse, s'élança hors des flots, appuie le poids énorme de
 son corps sur les ouvrages des Macédoniens, s'élève en agi-
 tant la surface de la mer, & se plonge ensuite dans le sein des
 ondes, après avoir été l'objet des regards des combatans.
 Tantôt il laisse appercevoir sa lourde masse, tantôt il la cache
 sous les vagues, enfin il disparoit entièrement, non loin des murs
 de la Ville (4). Les assaillans, ajoute Quinte-Curce, crurent que
 ce poisson monstrueux leur avoit indiqué l'endroit par où ils
 devoient conduire leurs travaux.

Pendant le siège de Tyr, Alexandre fit, selon Arrien & Quinte-
 Curce, un voyage dans l'Arabie (5). Plutarque dit simplement
 que ce Prince marcha contre les Arabes qui habitoient l'anti-
 Liban (6), que Quinte-Curce prend mal-à-propos, pour le Liban.
 La première de ces montagnes devoit naturellement, par sa pro-
 ximité, fournir les matériaux dont les Macédoniens avoient
 besoin. Quelques Arabes étant venus troubler & voler les ouvriers
 de l'armée d'Alexandre, ce Prince, pour venger cette insulte,
 marcha contre eux; expédition qui aura, sans doute, donné lieu
 à sa prétendue conquête de l'Arabie. Pline avance donc sans
 aucun fondement, que ce Conquérant, après s'être rendu maître

(1) L. II, C. XVIII-XIX-XX-XXI-XXII-
 XXIII-XXIV. | Périple de Scylax, p. 41. Ap. Geogr.
 Minor. Tom. I. Voyez la note (X.)

(2) L. IV, C. I-II-III-IV.

(4) Curt. L. IV, C. IV.

(3) Elle n'en étoit éloignée, selon
 Quinte-Curce, L. IV, Cap. II, que de
 quatre stades, ou de huit, suivant le

(5) Arr. L. II, C. XX, Curt. L. IV,
 C. III.

(6) Plut. p. 36.

de cette contrée, envoya un vaisseau chargé d'encens à Léonides, son précepteur (1).

Une guerre civile empêcha Carthage de secourir Tyr (2). Quinte-Curce, en avançant que les Syracusains, qui dévastèrent alors l'Afrique, mirent des obstacles à l'exécution du dessein que les Carthaginois avoient, d'envoyer un puissant secours à leur Métropole, fait un anachronisme (3). L'heureuse diversion que fit Agathocle, par sa descente aux Lathomies (4), près de Tanète, l'an 310 avant Jésus-Christ, est la seule fois où l'on vit les étendards de Syracuse dans les plaines de l'Afrique : & cette époque est postérieure de 22 ans à la prise de Tyr, arrivée dans le mois d'Hécatombæon, 332 ans avant Jésus-Christ, la première année de la CXII^e Olympiade, au commencement de la Magistrature d'Anicète (5), qui est appelé Nicète par Denys d'Halicarnasse (6), & Nicérate par Diodore de Sicile (7); variations peu importantes.

Cette Ville, célèbre par ses richesses, & par ses nombreuses colonies, fut emportée d'assaut, après une résistance à laquelle on ne devoit pas s'attendre de la part d'un peuple marchand, qui négligeoit depuis long-tems le métier de la guerre; mais l'amour de la liberté fait souvent passer dans l'ame du plus lâche, les sentimens qui animent les Héros. Le nombre des morts, parmi les assiégés, fut de sept mille hommes, selon Diodore (8), & de six mille, selon Quinte-Curce (9). On remarque une différence plus considérable dans celui des prisonniers; ce dernier Ecrivain les fait monter à 15000 (10), Diodore à 13000 (11); Arrien en compte 30000 (12); calcul le plus vraisemblable, & analogue

(1) Plin. Hist. nat. L. xxi. C. xiv.

(2) Voyez la note (XI).

(3) L. iv, C. iii.

(4) Diod. L. xx. p. 410, Tom. II.

(5) Arr. L. II, C. viii.

(6) Dion. Halic. in Dinar, T. II, p. 116.

(7) L. xvii. n^o 40.

(8) N^o 46.

(9) L. iv, C. iv.

(10) Loc. sup. cit.

(11) N^o 46.

(12) L. II, C. xxiv.

a la

à la population d'une Ville aussi florissante que celle de Tyr. Deux mille de ces malheureux furent pendus, selon Quinte-Curce (1), sur le rivage de la mer, par ordre du Vainqueur. Diodore assure que toute la jeunesse Tyrienne fut comprise dans cet Arrêt sanguinaire (2), supprimé par Arrien (3), & qui ne fauroit se concilier avec l'humanité, qui caractérisoit alors toutes les actions d'Alexandre; la prospérité n'avoit point encore endurci le cœur de ce jeune Conquérant.

La précifion avec laquelle Justin parle du siège de Tyr, n'a pu lui faire éviter des fautes considérables. Cet Ecrivain prétend que cette Ville fut bientôt mise au pouvoir d'Alexandre, par une trahison (4). Sept mois de résistance prouvent que cette reddition ne fut pas aussi prompte, & le témoignage unanime de tous les Historiens démontre encore que la généreuse défense des Tyriens n'a point été ternie par la lâcheté de quelques traitres.

Polyen a voulu réduire la plupart des actions militaires en stratagèmes : il n'est donc pas étonnant qu'on lise dans son ouvrage, qu'Alexandre étant parti pour l'Arabie, les Tyriens profitèrent de son absence pour faire une sortie, dans laquelle les Macédoniens eurent du désavantage. Le jeune Roi averti de cet événement par Parménion, revint sur ses pas; & pendant qu'une partie de son armée sembloit céder aux alliés, il entra avec l'autre dans Tyr, dégarni de défenseurs (5). Ces détails sont bien analogues au plan que Polyen s'est proposé de suivre; mais ils ne s'accordent point avec ce qu'on lit dans les autres Historiens.

Alexandre marcha de Tyr à Gaza, & de cette dernière Ville en Egypte. Tel est l'itinéraire de l'armée Macédonienne, rap-

(1) C. sup. cit.

(2) Diod. n^o 46.

(3) Vid. L. II, C. xviii, & seq.

(4) Non magno post tempore per proditorem . . . L. xi, C. x.

(5) Polyen. L. IV, p. 327.

porté unanimement, & sans aucune différence, par tous ceux qui ont parlé de ses exploits. Joseph ose seul contredire le témoignage des compagnons d'armes du Conquérant de l'Asie : il raconte qu'Alexandre, mécontent des Juifs, s'avança, après la prise de Gaza, vers Jérusalem, avec la résolution d'en châtier les habitans, qui avoient donné du secours aux Tyriens (1). Comment un Général aussi habile que ce Prince, auroit-il laissé sur ses derrières une Ville dont les mauvaises intentions lui étoient connues, & qui auroit pu lui couper les vivres? Arrien fait mention des moindres exploits de son Héros; auroit-il négligé de rapporter la réduction d'une place aussi importante? On conviendra, du moins, que, dans le Journal exact & circonstancié qu'il nous a conservé des marches d'Alexandre, il n'auroit point oublié de parler du passage de ce Prince à Jérusalem, & des dispositions pacifiques de ses habitans, lorsque le Vainqueur s'approcha de leurs portes, si ce voyage de Gaza à la capitale de la Judée n'avoit été qu'un simple anachronisme, Joseph ayant pu renverser l'ordre des faits, sans altérer la vérité. Mais Arrien dit simplement que toute la Palestine s'étoit soumise, à l'exception de Gaza (2). Conséquemment Alexandre n'avoit pas besoin d'entrer, avec son armée, dans la Judée, pour la réduire sous son obéissance, & de se détourner, par-là, de son chemin. Examinons si les circonstances dont le récit de l'Historien Juif est accompagné, en prouvent la certitude.

Le Grand-Prêtre Jadduah (3), revêtu de ses ornemens pontificaux, sort de Jérusalem, & vient au-devant du Vainqueur, pour implorer sa clémence. Alexandre, frappé de l'air majestueux de ce vieillard, s'incline, & adore le nom de Dieu, qui

(1) *Jos. antiq. Jud. L. xi, C. viii.*(2) *L. ii, C. xxv.*(3) *Cedrenus, p. 124, edit. Basil. l'appelle Addon.*

étoit gravé sur la lame d'or de la Thiare du Pontife (1). Ce Prince avoit sans doute un interprète, pour connoître le sens de l'inscription sacerdotale. Parménion, continue Joseph, étonné de cette action, témoigna à son maître sa surprise, & lui demanda d'où venoit qu'il se prosternoit ainsi devant le Grand-Prêtre des Juifs, lui que tout le monde adoroit. Le Monarque répondit que ce n'étoit point le Grand-Prêtre qu'il adoroit, mais le Dieu dont il étoit le Ministre. Alexandre raconta ensuite à ce Général, qu'étant encore en Macédoine, un homme, avec la figure de Jadduah, & les mêmes habits, lui avoit apparu en songe, & lui avoit annoncé que Dieu seroit son conducteur dans la guerre qu'il méditoit alors contre les Perses, & mettroit leur Empire en son pouvoir. Ce Prince ajouta qu'il n'avoit pas plutôt aperçu le Grand-Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à son habit, aussi-bien qu'à sa taille & à son visage, pour la même personne qui lui étoit apparue (2).

Le discours de Parménion prouve la fausseté de tout ce récit. Alexandre n'exigea de ses sujets, des marques de vénération, qu'après la mort de Clytus; époque fort postérieure à cette scène, si peu analogue au caractère du Héros Grec. D'ailleurs le Grand-Prêtre Jadduah étoit mort, selon la Chronique d'Alexandrie, quelques années avant le tems où Darius monta sur le Trône.

L'immortel Newton, qui a très-bien éclairci la succession des grands Pontifes depuis le retour de la captivité, fait vivre Jadduah, sous le règne d'Artaxerxès-Mnemon; suivant son calcul Siméon le Juste étoit Grand-Prêtre au tems de l'invasion de l'Empire des Perses par les Grecs, & avoit succédé dans l'exercice de cette charge à Onias, son pere, fils de Jadduah (3).

(1) *L. xi, Cap. viii, Sect. 1.*(2) *Jos. loc. cit.*(3) *Chronol. corrig. p. 395-396-397.*

Alexandre étant entré dans la Ville de Jérusalem, monta au Temple où on lui fit voir les endroits de la prophétie de Daniel, qui le concernoient, & il y offrit des sacrifices au Dieu des Juifs. Jaloux de cette préférence, les Samaritains prièrent ce Prince de faire le même honneur à leur Temple (1). Joseph se contredit ici, & oublie qu'il a rapporté, quelques pages auparavant, la permission qu'Alexandre avoit donné, pendant le siège de Tyr, à ces ennemis du peuple Hébreux, de bâtir cet édifice (2), qui ne peut avoir été achevé en si peu de tems.

Le même Historien fait accompagner le Héros Grec dans cette expédition : par des Phéniciens & des Chaldéens, comment ces derniers pouvoient-ils être à la suite de ce Prince, puisqu'ils étoient ses ennemis, & ne le reconnoissoient point encore pour leur maître? Le Grand-Prêtre demande au jeune Conquérant, d'accorder aux Juifs qui demeuroient à Babylone & dans la Médie, le libre exercice de leur Religion (3). Cette requête, comme le remarque judicieusement le savant Moyle (4), suppose qu'Alexandre s'étoit déjà emparé de cette partie de l'Asie, située en-delà de l'Euphrate; ce qui est évidemment faux : elle ne lui fut fournie que l'année suivante.

Après avoir confirmé les privilèges de la nation Juive, Alexandre sortit de Jérusalem, & conduisit son armée dans les Villes voisines. Joseph finit ainsi son récit par une erreur. Le Conquérant Macédonien ne retarda point sa marche, en attaquant des Places qui lui avoient déjà ouvert leurs portes, ou en recevant des hommages inutiles : il vint de Gaza à Péluse, sans se détourner (5).

(1) Jos. id. Sect. 6.

(2) Jos. id. Sect. 4.

(3) Jos. id. Sect. 5.

(4) Lett. au Doct. Prid. Hist. des Juifs, Tom. II, p. 411.

(5) Voyez la note (XII).

Enfin le silence de l'Écriture dépose contre la narration de Joseph, adoptée & amplifiée par plusieurs Ecrivains du moyen-âge (1), & révoquée en doute par quelques critiques modernes (2).

Les circonstances de cet événement ne sauroient être aussi glorieuses à la religion que quelques personnes, plus pieuses qu'éclairées, pourroient d'abord le croire : la main qui prostitua son encens sur les autels d'Apis & de Bélus, pouvoit-elle honorer le culte du vrai Dieu? Les Juifs les auront, sans doute, imaginées après la mort d'Alexandre, afin de mériter la protection de ses postérieurs. Ce fut par le même motif, que, dans des siècles fort postérieurs, les Chrétiens de l'Orient inventèrent une histoire à-peu-près semblable. Gengiskhan y joue (3) le même rôle qu'Alexandre, & la vision du Prince Tartare est aussi avantageuse aux Chrétiens, que celle du Roi Macédonien l'avoit été aux Juifs.

Gaza s'opposa aux rapides projets des armes Macédoniennes, autant par sa position avantageuse, que par la généreuse défense de son Commandant (4). Alexandre fut blessé, durant le siège de cette Ville, à l'épaule, par une catapulte (5). Quinte-Curce décrit le combat singulier d'un soldat Arabe avec ce Prince, qui y reçut une seconde blessure (6). Ce fait est supprimé par les autres Historiens, qui ne parlent point du rôle ridicule que le même Ecrivain fait jouer à Alexandre. Après la prise de Gaza, ce Prince fit passer, selon lui, des courroies

(1) Euseb. Chron. num. u. dc. lxxxv. Georg. Syncel. Chron. Typ. Reg. p. 260. Cedren. ed. Basil. p. 127. Zonnar. Annal. Typ. Reg. L. IV, p. 197-198. &c.

(2) Prideaux, Hist. des Juifs, edit. in-4.° Tom. 1, p. 300 & suiv. Lett. de Moyle, cit. Vandale, diss. sup. Aristeam;

C. X, p. 68 & seq.

(3) Voyez Hist. des Huns, par M. de Guignes, qui rapporte ce trait d'après Abulfarage, Tom. III, p. 42.

(4) Arr. L. II, C. xxvii.

(5) Arr. loc. cit. Plut. p. 37.

(6) Curt. L. IV, C. vi.

aux talons de Bétis, & attacher à son char cet infortuné Gouverneur, qu'il traîna devant les murs de Gaza, voulant par cette action imiter Achille (1). Quinte-Curce, pour relever la défense de Bétis tombe dans une contradiction manifeste; il nous assure que ce Gouverneur soutint les efforts des assaillans avec une modique garnison (2), & ne craint point quelques lignes après, de faire monter la perte des assiégés à dix mille Perfes ou Arabes: cela ne sauroit se concilier.

Les habitans de Gaza furent réduits en esclavage, & Alexandre, selon Arrien, fit de sa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoisins (3). Strabon prétend, au contraire, que cette malheureuse Ville fut détruite & demeura déserte (4). Ce judicieux Géographe a confondu l'état où se trouvoit Gaza dans les deux premiers siècles de l'ère des Séleucides (elle y joue un rôle considérable pendant les différentes guerres des successeurs d'Alexandre), avec celui de la même Ville après sa destruction totale (5) par Alexandre-Zebina, l'an 96 avant Jésus-Christ: elle devint alors la proie des flammes, comme le Prophète Amos l'avoit annoncé (6), & ses habitans furent menés en captivité à cause de leur attachement pour les Ptolémés (7). Peut-être que la conformité du nom des deux Princes, qui avoient pris & saccagé Gaza, a induit Strabon en erreur (8).

L'Egypte se soumit sans résistance. Alexandre voulut signaler

(1) Curt. loc. cit.

(2) *Modicoque presidio*, L. IV. C. VI.

(3) Arr. L. II. C. XXVII.

(4) Strab. L. XVI. p. 122.

(5) Jos. Antiq. L. XIII. C. XIII.

(6) Amos, C. I, v. 7.

(7) Jos. loc. sup. cit.

(8) Il y a eu, sans doute, deux Gaza. *Strab.* fut vraisemblablement bâtie après

la destruction de l'ancienne, par Alexandre-Zebina. C'est celle dont il est fait mention sur les médailles, avec l'ère d'Hadrien; Solomène en parle, L. V, C. V. Elle eut six Evêques, dont les Actes des Conciles nous ont conservé les noms. *Vid. Plur. Ap. Reland. Palaest. L. III, p. 787, & seq.*

sa nouvelle domination par la fondation d'une Ville, qui devoit un jour réunir le commerce des deux mers, & lier, par un intérêt commun, les nations de l'Occident & de l'Orient; entreprise avouée par l'humanité, & bien plus digne de tenir une place distinguée dans l'histoire, que la construction de ces édifices, d'une architecture colossale & énigmatique, prodiges de travail & momens éternels de la tyrannie des Princes qui les firent élever, & de l'extrême misère de leurs sujets, qui ne consultèrent alors qu'un désespoir impuissant. Les temples furent fermés, les campagnes devinrent désertes, & des milliers d'hommes expirèrent sur des masses de pierres amoncelées sans goût & sans utilité. Le Conquérant Macédonien, en fondant Alexandrie, ouvrit une nouvelle source de richesses, & l'Egypte vit ses campagnes habitées par des cultivateurs industrieux, & les temples de ses Dieux fréquentés par un peuple nombreux & opulent.

L'époque de la fondation d'Alexandrie est rapportée par Plutarque & par Arrien (1), avant celle du départ d'Alexandre pour Ammon; Quinte-Curce, Diodore & Justin la mettent au retour de ce Prince (2). On peut concilier ces deux opinions: il est vraisemblable que le Conquérant Macédonien, dirigeant la marche de son armée près des bords de la mer, jeta d'abord les fondemens de cette Ville puissante, que de retour de son voyage, il augmenta le nombre des ouvriers, & accéléra, par sa présence, les travaux commencés.

Cette conjecture ne sauroit cependant disculper Diodore d'avoir rapporté la fondation d'Alexandrie sous l'Archonte Aristophane (3), la seconde année de la CXII^e Olympiade, qui étoit réellement la sixième année du règne d'Alexandre, mais

(1) Arr. L. III, C. 1. *Plur.* p. 39.

[n.° 31. *Just. Lib. XI, Cap. XII,*

(2) Curt. L. IV, Cap. VIII, *Diod.*

[(3) *Diod. L. XVII, n.° 32.*

qui n'en devient plus que la cinquième, suivant le calcul de cet Historien, le Conquéran Macédonien n'ayant, selon lui, commencé à régner, que sous l'Archontat d'Evzènète, comme nous l'avons déjà observé. L'erreur de Diodore peut être la source de celle d'Eusèbe (1) & de S. Cyrille (2), qui ont prétendu fixer cette même fondation à la septième année du règne d'Alexandre; elle doit être placée dans la cinquième, c'est-à-dire, dans la première année de la CXII^e Olympiade, Nicète étant Archonte, comme le démontre la suite des opérations militaires d'Alexandre. La certitude de cette époque est encore confirmée par le Canon des MSS. de Théon, qui ne donne que quatre années de règne à Darius Codoman, & commence à marquer celui de son vainqueur à l'an 417 de l'ère de Nabonassar; ce qui est relatif à la conquête de l'Egypte, & principalement à la fondation d'Alexandrie, qui se trouve ainsi rapportée quatre années après l'avènement d'Alexandre au Trône de ses pères (3).

La nouvelle Ville eut la figure d'un manteau Macédonien (4), qu'elle dû nécessairement perdre en s'aggrandissant. Le plan d'Alexandrie, tracé avec exactitude par M. d'Anville (5), ne fauroit avoir aucun rapport avec la forme de cet espèce d'habillement, que Cupér a fait graver, & qu'il tâche vainement d'appliquer au terrain (6) occupé par cette Ville, entre le lac Maréotis & le rivage de la mer d'Egypte. Son circuit étoit, selon Plinè, de quinze milles (7), qui seroient évaluées 120 stades,

(1) Chronic. p. 17.

(2) Cyril. Alex. cont. Julian. L. 1, p. 13, Tom. VI, Typ. Reg.

(3) Cet objet a été très-bien discuté par M. Fréret, Acad. des Inscri. T. XXVII, p. 149-150. Ainsi, nous n'entrons pas dans de plus grands détails.

(4) Χαμίδις μακεδόνιον. Diod. n.° 52,

ou, plus littéralement, qui approchoit de la figure de ce manteau. Plin. L. v, C. 8.

(5) Mém. sur l'Egypt. anc. & mod. p. 32 & suiv.

(6) Apoth. seu consecr. Homeris, p. 158 & seq.

(7) L. v, C. 8.

au

au lieu de 80 qu'il avoit, suivant le calcul de Quinte-Curce (1), mais les sentimens de ces deux Ecrivains se trouvent conciliés, en supposant, avec M. d'Anville, une évaluation du stade, moindre d'un tiers dans Plinè, que celui dont s'est servi Quinte-Curce (2). Cette mesure est conforme à la longueur de 30 stades, sur 10 de largeur, donnée par Strabon & Joseph, à cette Ville (3). Diodore rapporte, avec moins de vraisemblance, qu'elle avoit 400 stades de long & un plèthre de large (4). Il fait monter sa population, au tems qu'il voyageoit en Egypte, à trois cens mille hommes libres (5). En adoptant le même rapport qu'il y avoit en nombre, selon Crésicèlès, à Athènes, entre les citoyens de cette Ville & les esclaves (6), il est certain qu'on ne fauroit évaluer à moins de quinze cens mille, tant libres qu'esclaves, les habitans d'Alexandrie: population étonnante, si l'on fait attention aux maladies qui y mettoient obstacle. Malgré les précautions qu'Alexandre avoit prises pour que les rues de cette Ville fussent disposées de manière à être rafraichies par les vents Étéfiens (7), cette nouvelle capitale de l'Egypte étoit cependant très-malsaine; le peuple n'y pouvoit boire que de l'eau bourbeuse (8), & sa nourriture ne consistant qu'en légumes de la plus mauvaise espèce, en pâte, en fromage sec, en poissons, colima-

(1) L. iv, C. viii.

(2) Mém. sur l'Egypt. anc. & mod. p. 15-17.

(3) Joseph. bell. jud. L. ii, C. xvi, Strab. L. xvii, p. 546.

(4) Diod. n.° 52.

(5) Diod. jd.

(6) Il y avoit 21000 citoyens, 10000 étrangers & 400000 esclaves dans l'Attique, lors du recensement qu'en fit Démétrius de Phalère, la CXVII^e Olymp.(7) *in la noi d'étéfiens*, Athen. L. vi, p. 272. C'est ainsi que je lis, au lieu de *étéfiens*, qui est dans le texte de cet Auteur, & de

de la noi d'étéfiens, qui est à la marge: Démétrius fut évidemment Archonte, la IV^e année de cette même Olymp. *Vid. Contin. East. Attic. Tom. IV, p. 63, 64.* Je suppose dans mon calcul, que les deux tiers des esclaves étoient occupés, dans l'Attique, aux travaux de l'agriculture, aux carrières & à l'exploitation des mines, & que l'autre tiers étoit dans la Ville d'Athènes.

(8) Diod. n.° 52.

(9) *Aded est limosa atque turbida, ut multos variisque morbos efficiat*: Hirtius de bello Alexand. C. v.

K

çons, serpens, en chair d'âne, de chameau, & généralement en toutes fortes de viandes salées, il étoit naturel, comme le remarque Galien, que ce peuple fût très-sujet à l'éléphantiasis, espèce de scorbut invétéré (1). Le célèbre Docteur Cocchi, qui nous fournit cette observation, ajoute, que le terrain d'Alexandrie étant aride & salé, les herbages n'y pouvoient être arrosés qu'avec beaucoup de soins & de dépenses; cette maladie causée par une longue abstinence de végétaux frais, y devoit donc être fort commune. L'emplacement qu'occupoit cette Ville, étoit uniquement employé autrefois à nourrir des bœufs (2); c'étoit la retraite de quelques misérables bergers ou pêcheurs, qui habitoient le village de Rhacotis. Nous pouvons donc conclure qu'Alexandrie, en choisissant l'emplacement d'Alexandrie consulta moins la salubrité du lieu, que son heureuse situation, qui la rendit, en peu de tems, une des plus florissantes Villes du monde.

Les difficultés que les soldats Macédoniens eurent à surmonter dans leur marche, depuis les frontières de l'Egypte jusqu'au Temple de Jupiter-Ammon, ont été fort exagérées, & décrites par tous les Historiens, & principalement par Quinte-Curce, avec des expressions hyperboliques, qui doivent répandre quelque soupçon sur la vérité de leur récit.

Diodore fait remonter l'origine du Temple d'Ammon, au tems de Danatis (3). Ce fut par le conseil de l'oracle de Jupiter Ammon, que Céphée, selon Apollodore, exposa sa fille Andromède (4). Les fables qu'Hérodote débite sur la fondation de cet édifice, ne peuvent qu'être favorables à son antiquité (5). Les oracles

(1) Régim. de Pythag. p. 73, 74, trad. françoise.

(2) Strab. L. xvii, p. 147. Heliodor. Aethiopic. L. 1, C. 11, init.

(3) L. id. n.º 10.

(4) Apollod. Bibl. L. 11, C. 14, p. 86, edit. Gal.

(5) L. 11, C. 55.

que rendoit Jupiter-Ammon, furent célèbres dès les premiers siècles de la Grèce. Cræsus consulta ce Dieu sur la guerre qu'il méditoit contre les Perses (1); les Grecs, & principalement les Lacédémoniens & les Eléens, eurent souvent recours à lui. Ce fut, sans doute, par reconnoissance, qu'ils lui consacèrent plusieurs Temples (2): Pindare composa même des Hymnes en son honneur, qu'il envoya en Lybie aux Ammoniens. On voyoit encore, du tems de Pausanias, un de ces Hymnes gravés sur une colonne triangulaire, près d'un autel élevé à Jupiter-Ammon, par Ptolémée, fils de Lagus (3).

L'Oracle d'Ammon, ainsi que ceux de Dodone & de Delphes, jouissoit du plus grand crédit chez les Grecs, & avoit toute leur confiance. Ce peuple ne manquoit jamais de consulter un de ces trois principaux Oracles, lorsqu'il vouloit prendre les armes, ou fonder quelque colonie (4). La réputation de l'Oracle que rendoit Jupiter, dans le pays d'Ammon, sous la figure d'un bélier (5), ne commença à déchoir que sous le gouvernement des Romains, qui ajoutèrent plus de foi aux vers Sybillains & aux divinations Etrusques (6). Cependant le Temple de ce Dieu subsistoit encore avec quelque éclat au commencement du cinquième siècle, comme nous le voyons par les ouvrages de Synésius, Evêque de Ptolémaïde (7), qui écrivoit dans ce tems.

(1) Herodot. L. 1, C. 46.

(2) Pausan. Lacon. C. xviii.

(3) Pausan. Bœot. C. xvi.

(4) Cicér. de divinât. L. 1, Cap. 1.

Les hommages des Lacédémoniens firent cependant toujours les plus agréables à Jupiter-Ammon, comme nous le voyons par la réponse qu'il fit aux Athéniens. Vid. Platon. Alcib. 11, p. 458, edit. Ficin.

(5) Le Scholiaste de Pindare nous a conservé ce Vers de Phœtus, *ἄϊός τε Ἄμμων ἀρκαδικὸν κίρκου μίμνῃ*. Schol. ad. Pyth. iv. On connoît ce passage de S. Athanasie: *ἄϊός τε Ἄμμων, ὃ κίρκου ἄμμου, ὅτις ἔκρινε, &c.* Advers. gentes, p. 20, edit. Comelin.

(6) Strab. L. xvii, p. 159.

(7) De Infomniis, pag. 116, Oper. Typ. Reg.

La réputation de ce Dieu étant aussi ancienne, & le crédit de son oracle si bien établi, on ne sauroit douter que le pays où il se rendoit ne fut fréquenté par un nombre prodigieux de personnes qui venoient le consulter. Strabon, pour sauver la contradiction qu'il lui paroissoit y avoir entre l'antique renommée d'Ammon & la difficulté d'y aborder, adopte l'opinion d'Eratosthène, lequel, appuyé sur de foibles conjectures, aïuroit que ce temple étoit autrefois situé sur le bord de la mer, qui s'étoit dans la suite retirée (1). S'il avoit fait quelqu'attention au texte d'Hérodote, & à la route tracée par cet Historien, laquelle traversoit l'intérieur de l'Afrique, & étoit vraisemblablement pratiquée par les Grecs qui alloient visiter le temple d'Ammon, lorsqu'à l'époque du règne de Phammétique il leur fut permis de commercer en Egypte & de s'y établir (2); si ce Géographe avoit fait ces observations, il auroit pu concevoir que les avenues de ce temple n'étoient point impraticables (3). Cette route démontre encore la fausseté de la tradition, selon laquelle une partie de l'armée de Cambyse avoit péri dans cette contrée (4).

Alexandre prit le chemin de Parætorium qui, quoique moins fréquenté, n'en étoit pas moins praticable (5) : les Ambassadeurs de Cyrène y vinrent au-devant de lui (6). Ce Prince, selon Aristobule (7), ramena son armée par la même route. Si elle eût déjà été dans un danger éminent d'y périr, peut-on imaginer qu'un Général aussi habile eût voulu, sans aucune nécessité,

(1) Strab. L. 1, p. 14.

(2) Avant ce tems, il est probable que les Cyrénéens, pour aller de leur Ville à l'Oracle, s'étoient frayé une route particulière, fréquentée par tous les peuples de la Grèce. Voyez la note (XIII).

(3) Comme le prouvent encore les

routes de Cyrène & de Parætorium. Hipparque avoit très-bien réfuté le sentiment d'Eratosthène, ap. Strab. L. 1, p. 19.

(4) Herod. Voyez la note (XIV).

(5) Voyez la note (XV).

(6) Diod. n.º 49.

(7) Ap. Arr. L. 111, C. 11.

l'exposer une seconde fois à être enseveli avec ses troupes sous des montagnes de sable, ou de mourir de faim & de soif (1).

Dans un éloignement considérable du rivage de la mer, & dans le sein de la Lybie, Ammon étoit fréquenté, comme nous venons de le voir, par toutes les nations de l'Europe: il fournissoit d'ailleurs plusieurs objets d'exportation (2), & avoit été peuplé par une colonie d'Ethiopiens & d'Egyptiens; la langue que parloient les Ammoniens du tems d'Hérodote, & qui étoit un mélange de celle de ces deux nations (3), le démontre suffisamment. Est-il vraisemblable que des hommes, dont l'objet, dans leurs migrations, est autant de se procurer les commodités de la vie que de jouir du nécessaire, fussent venus s'établir dans une contrée, qui ne pouvoit être que le repaire des lions & des tygres, si, pour y arriver, les difficultés étoient aussi insurmontables qu'on nous les représente? Est-il encore probable que ces mêmes colons eussent fixé leur domicile dans un pays qui auroit été dépourvu d'eau, comme Aristobule (4) & après lui, plusieurs autres Historiens d'Alexandre, ont osé l'avancer? Arrien réfute cette opinion absurde (5).

Synésius qui étoit né à Cyrène (6), & dont le témoignage, par cette raison, doit être d'un grand poids, rapporte, comme un fait connu de tout le monde, que le pays d'Ammon étoit remarquable par la nourriture qu'il fournissoit avec abondance, tant à ses

(1) Ptolémée prétendoit qu'Alexandre avoit pris une route beaucoup plus courte pour aller à Memphis. Ap. Arr. L. 111, C. 11. C'étoit, sans doute, celle dont parle Hérodote.

(2) Voyez la note (XVI).

(3) Hérod. L. 11, C. 42.

(4) Ap. Arr. L. 111, C. 111.

(5) Arr. loc. sup. cit. On connoit la fameuse fontaine d'Ammon, décrite par Hérodote, L. 11, C. 181. Quinte-Curce ne l'a point oublié. Voyez L. 11, C. 111.

Elle fut peut-être cause que les anciens habitans de cette contrée, donnèrent à ce lieu le nom d'Ammon, qui signifie de Peau, dans la langue des Kabyles ou du Showiah, & fut changé, dans la suite, en celui d'Ammon, par les Egyptiens, qui faillirent avec empressement, le rapport de ces deux mots, afin d'établir, dans cette région, le culte du Dieu adoré sous ce dernier nom, à Thèbes.

(6) Vid. epist. 11.

habitans qu'à leurs troupeaux (1); ce qui ne sauroit s'accorder avec la prétendue aridité de son sol, que Diodore reconnoît pourtant avoir été très-fertile (2). Enfin Strabon compare un pays situé à quatre journées de la grande Syrte (3), abondant en palmiers, & très-arrosé, au pays d'Ammon (4).

Les sables du pays que traversa l'armée Macédonienne, étoient tellement échauffés, selon Quinte-Curce (5), par les rayons du soleil, qu'ils brûloient la plante des pieds: ils s'ébouloient sous les pas des voyageurs, & menaçoient, à chaque instant, de les engloutir; le ciel & la terre refusoient également de l'eau à cette terre infortunée. Quelques lignes après cette description hyperbolique, l'Historien que je viens de citer, fait mention d'un orage accompagné d'une grosse pluie, qui soulagea beaucoup les soldats Macédoniens, & n'est point propre à justifier les détails dans lesquels il vient d'entrer. Comment Alexandre pût-il pénétrer dans cette vaste solitude? Quinte-Curce lui donne pour guides des corbeaux (6), dont le croassement, suivant Callisthène, servoit de signal de ralliement à ceux qui s'écartoient.

Darius rassembla des troupes innombrables; toutes les parties

(1) Τῶν Ἀμμωνίων, ἢ Ἀμμωνίων γὰρ αἱ μάσσας ἴσως μετακλήσειν ἢ ἀνοστήσειν ἀγαθόν. Epist. IV, edit. Paris. p. 41. Tertullien appelle Ammon, *Ovisum Dives*, de pallio, C. III, ce qui ne sauroit se rapporter qu'au pays où ce Dieu rendoit les Oracles, & non pas à la figure de ce même Dieu, comme l'avance le savant Jablonski. Panth. Egypt. T. I, p. 161. Pindare donne encore l'épithète de fertile au temple d'Ammon, πῶς τρυφῆς. Pyth. Od. IV. Le culte de Jupiter-Ammon devoit être principalement établi dans un pays abondant en troupeaux, & sa figure devoit naturellement avoir rapport à celle de ces animaux, dont il avoit appris aux hommes l'usage. *Qui simulachra faciunt Hammonis, capite*

cornuto institunt, ut homines memoriam teneant, cum primum pecus ostendisse. Hygin. poetic. Astronom. L. II, C. XX.

(2) Diod. L. XVII, n.º 50.

(3) Ce pays fertile ce sont les jardins des Hespérides, dans le texte de l'édition de Xylandre; Casanbon a supprimé dans la sienne, le nom de ce pays, & dit dans une de ses notes: *Nullus est in toto Strabone locus tam anticipitis lætionis atque hinc est*, p. 222. Peut-être Strabon avoit-il fait mention, dans cet endroit, de la fertile région de Cinyps. *Vid.* Herodot. L. IV, C. 198.

(4) L. XVII, p. 177.

(5) Curt. L. IV, C. VII.

(6) Curt. *Ibid.*

de son vaste Empire contribuèrent à former cette armée, destinée à s'opposer aux entreprises de son ennemi qui, après avoir quitté l'Egypte, s'avança vers l'Euphrate, qu'il passa à Tapfague (1). Plin & Dion-Cassius (2) rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces Ecrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée Macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbele, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit.

Mazée, envoyé par Darius, pour défendre le passage de l'Euphrate, abandonna son poste, & se retira en dévalant le pays, qui auroit pu fournir des vivres aux troupes Macédoniennes. Quatre jours après qu'Alexandre eut passé sans résistance l'Euphrate & le Tygre, ce Prince découvrit un corps de cavalerie, étant à sa poursuite, il fit plusieurs prisonniers, qui lui apprirent que Darius étoit campé dans une grande plaine, sur la rivière de Boumade, près de Gaugamèle. Quatre jours de repos délassèrent de leurs fatigues les soldats Macédoniens, qui se mirent ensuite en marche, & arrivèrent dans un lieu qui n'étoit éloigné que de 60 stades du camp des Perses. Ces détails que fournit Arrien (3), sont très-propres à démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore.

Ce dernier Historien rapporte que Mazée fut détaché pour défendre le passage du fleuve (4). Quel étoit ce fleuve? Sans doute l'Euphrate, que Diodore ne nomme point. L'armée Macédonienne passe ce fleuve anonyme, & Alexandre la conduit le lendemain à l'ennemi, & campe en sa présence (5). La fuite de la narration

(1) Arr. L. III, C. VII.

(2) Plin. L. V, C. XXIV. Dion-Cassius, L. XI, T. II, p. 128.

(3) Arr. L. III, C. VIII. VII. IX.

(4) Τῶν δὲ ἰσθμῶν ἢ ὀρεῶν. Diod. n.º 55.

(5) Τῶν δὲ ἰσθμῶν, n.º id.

de cet Auteur pourroit faire croire que les deux armées en vinrent aux mains deux jours après le passage de l'Euphrate, que Diodore peut avoir pris pour celui du Tigre. Ses fautes deviennent, par cette conjecture, moins grossières, mais le nombre n'en est point diminué.

L'imagination cherche toujours à secouer le joug de la vérité, l'exactitude historique ne lui offre que des entraves, qu'elle s'efforce de briser, afin de suivre avec plus de liberté, son effort, sans s'embarasser des conséquences ni des contradictions. Les détails dans lesquels est entré Quinte-Curce sur la bataille de Gaugamèle, nous en fournissent la preuve. On n'appercevoit dans la plaine où ces deux armées combattirent, selon cet Historien, ni arbres ni buissons, & la vue n'étoit bornée par aucun objet; description qui ne s'accorde point avec l'ordre qu'Alexandre donna d'applanir tout ce qui pourroit mettre quelque obstacle à la marche de son armée, dont un détachement occupa, peu de tems avant l'action, une hauteur que les Perses venoient d'abandonner (1).

La plupart des Historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est point hors de toute vraisemblance: toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, ayant envoyé de puissans secours à Darius. On doit observer que plusieurs peuples de l'Asie avoient coutume d'emmener avec eux à la guerre, leurs femmes & leurs enfans; que le luxe des Perses traînoit à sa suite une foule de gens inutiles: classe d'hommes qui devoit beaucoup diminuer le nombre des combattans. Si l'on fait encore attention à cette nuée de barbares, qui envahirent de toutes parts l'Em-

(1) CURT. L. IV, C. IX. *Macedones occupaverunt.* L. id. Cap. XII, *però eum ipsum collem quem deseruerat,*

pire

pire d'Occident, & aux troupes nombreuses qui, sous la conduite de plusieurs Princes Tartares, s'emparèrent de presque tous les Royaumes de l'Asie. On conviendra sans peine que cette partie de notre globe a pu fournir toute cette multitude de soldats, qui se vouèrent au salut de l'Empire des Perses dans les plaines de l'Assyrie.

Les Scythes & les Bactriens combattirent avec beaucoup de valeur dans cette fameuse journée, & poussèrent vivement l'aile gauche de l'armée Macédonienne; un détachement des troupes Perses parvint même jusqu'aux équipages de leurs ennemis, qui ne perdirent cependant dans l'action que trois cens hommes; selon Quinte-Curce (1), ou cinq cens, au rapport de Diodore (2). Cent hommes & mille chevaux restèrent sur le champ de bataille, ou périrent à la poursuite des vaincus, suivant le récit d'Arrien, (3), qui exagère beaucoup la perte de ces derniers; il la fait monter à trente myriades, c'est-à-dire, à trois cens mille: Dexippe réduit ce nombre à cent trente mille (4), & Diodore à quatre-vingt dix mille (5). Zozime n'a point craint d'avancer que presque toute l'armée des Perses fut détruite par le fer du soldat Macédonien (6). Quinte-Curce paroît avoir adopté le calcul le plus vraisemblable; il ne fait mention que de quarante mille hommes de tués du côté des Perses (7). C'est le seul trait de sa relation qui mérite d'être approuvé; en vain y chercheroit-on les qualités qui forment un Historien, c'est toujours un Poète qui décrit, & un Rhéteur qui déclame. Voici quelques phrases du discours qu'il met dans la bouche de Darius, parlant à son armée, au moment que le combat alloit commencer. . . .

(1) L. id. C. XVI.

(2) N° 61.

(3) L. III, C. XV.

(4) Ap. Cedrenum, p. 127.

(5) Loc. sup. cit.

(6) *Basias pîn 214*. L. I, init.

(7) L. IV, C. XVI.

L

« La bravoure que vous avez redoutée, n'est qu'une témérité, » qui n'a pas plutôt jeté son premier feu ; que semblable à ces animaux qui, après avoir perdu leur aiguillon, demeurent engourdis, &c. . . . Quoiqu'Alexandre soit favorisé par la fortune, cependant elle ne peut fournir à une continuelle témérité. . . . La majeure partie de moi-même est captive ; arrachez mes entrailles des fers (1) ». Il est impossible de rendre dans notre langue, toutes les expressions pittoresques dont se sert Quinte-Curce; elles font l'éloge de son esprit, & non pas celui de son goût. Toute cette harangue est fort peu analogue au caractère de Darius, qui paroît plutôt s'exprimer dans l'école d'un Rhéteur, que parler devant ses troupes avec la dignité de son rang, & la précision qu'exigeoient les circonstances où il se trouvoit. La narration de cet Historien est encore pleine de réflexions hors d'œuvre; son impétuosité dans l'art de la guerre, aime à se cacher dans une obscurité impénétrable, & dans un labyrinthe de mots accumulés sans nécessité. Cette fastidieuse loquacité rend souvent ses descriptions presque incompréhensibles. La manière dont Quinte-Curce parle de la construction & de l'usage des chars armés de faux, en est une preuve démonstrative (2). Arrien mérite, à tous égards, de lui être préféré : son ouvrage est l'unique source où il soit permis de puiser les détails de la journée de Gaugamèle (3); il peut seul nous instruire des manœuvres de l'armée d'Alexandre & de celle des Perses.

L'éclipse de lune arrivée dans le mois de Boedromion, au commencement de la célébration des mystères, c'est-à-dire, le 15 du même mois, précéda de onze jours, selon Plutarque (4),

(1) L. id. C. XIV.
 (2) Vid. Joan. Schœffer. de re vehicul. L. II, C. XV. Joan. Cleric. Judic. de Q. Curcio, Ars Crit. Tom. II, p. 475 & seq.

(3) Arr. L. III, C. XII-XIII-XIV-XV.
 (4) Plut. p. 46. Cet Historien donne le nom de Gaugamèle, à la bataille qui porte ordinairement celui d'Arbele,

la bataille de Gaugamèle, dont l'époque se trouve par-là, irrévocablement fixée au 26 de Boedromion, la seconde année de la CXII^e Olympiade, 331 ans avant Jésus-Christ. Le calcul d'Arrien, qui met cette action dans le mois de Puanepzion, n'est donc point juste (1). Aristophane étoit alors Archonte à Athènes (2); Denis d'Halicarnasse & Théophraste rapportent cet événement sous la magistrature d'Aristophon, son successeur (3). Ces deux Ecrivains, trompés par le tems où cette nouvelle parvint à Athènes, ce qui arriva lorsqu'Aristophane eut quitté sa charge (4), auront, sans doute, cru que la bataille de Gaugamèle s'étoit donnée dans l'année d'Aristophon. Ce fut la sixième année de son règne, qu'Alexandre défit toutes les forces réunies de l'Empire des Perses, & non pas la cinquième, comme le rapporte Justin (5).

Le Vainqueur de l'Orient, après s'être emparé de Babylone (6) & de Suze, se mit en marche pour Persépolis. Quinte-Curce raconte que, lorsqu'il approchoit de cette Ville, quatre mille Grecs, qui joignoient aux maux de leur captivité, celui d'avoir été honteusement mutilés, vinrent au-devant de ce Prince. Emu par ce spectacle attendrissant, Alexandre leur offrit de demeurer dans le pays où ils étoient alors, ou de retourner dans leur Patrie. Ces malheureux préférèrent de vivre loin des regards de leurs parents & de leurs Concitoyens (7). Le même Historien ne manque point, selon son usage, de faire prononcer

Ville éloignée de 600 stades du lieu où les deux armées en vinrent aux mains. Tom. IV, p. 41. Teophrast. Caract. C. VIII. Arrien réfute l'opinion vulgaire, L. III, C. VIII. J'ai suivi le sentiment de ces deux Ecrivains.

(1) Arr. L. III, C. XV.
 (2) Arr. id.
 (3) Dion. Hal. epist. ad Amm. n° 11. Vid. in loc. Meurs. Archont. Athen.

L. IV, C. XIII, & Corfini, Fast. Attic. Tom. IV, p. 41. Teophrast. Caract. C. VIII. Je suis la correction de Casaubon, Comment. p. 198, edit. Lugd.
 (4) Diod. n° 62.
 (5) L. XI, C. XIV.
 (6) Voyez la note (XVII).
 (7) Curt. L. V, C. V.

de belles harangues à ces captifs infortunés, dont le nombre est réduit à huit cens par Diodore & Justin (1). Arrien n'en fait aucune mention, & son silence doit faire révoquer en doute cet étrange excès de barbarie.

Les Macédoniens passent les portes Caspiennes, & suivent avec une étonnante célérité Darius dans sa retraite. Ils apprennent bientôt que Bessus & ses complices avoient chargé de fers cet infortuné Monarque &, peu de tems après, l'avoient assassiné. Les Historiens d'Alexandre, & principalement Quint-Curce, ont fait leurs efforts pour rendre les circonstances de la mort de Darius aussi intéressantes que pathétiques. Ils mettent dans la bouche de ce Prince agonisant un discours dans lequel il adresse des vœux au ciel pour la prospérité de son Vainqueur; grandeur d'ame que ses interprètes pourroient bien lui avoir prêtée. Ils finissent par louer son caractère doux & humain; & ses bonnes qualités: ne seroit-ce point pour présenter un contraste frappant entre ses vertus & ses malheurs? La tradition orientale nous dépeint ce dernier Roi de la race des Kaianides, comme un homme violent & cruel qui s'étoit attiré par ses vices la haine des grands & du peuple (2).

Ce dernier Roi des Perses mourut, selon Arrien, au mois d'Hécatombœon, Aristophon étant Archonte à Athènes (3); c'est-à-dire, la troisième année de la CXII^e Olympiade, neuf mois, suivant la remarque d'Ussérius (4), après la bataille de Gaugamèle, & non pas un an & quelques mois, comme l'a avancé, sans aucun fondement, l'illustre Newton (5).

Les mercénaires Grecs n'abandonnèrent jamais Darius. Après la mort de ce Prince, ils suivirent au nombre de mille cinq

(1) Diod. n.º 69. Just. L. xi, C. iv.
(2) Voyez Herbelot, Bibl. orientale, art. Darab. p. 287.

(3) L. iii, C. xxii.
(4) Annal. p. 173.
(5) Chron. corrig. p. 386.

cens Artabaze qui, s'étant rendu, les obligea de se livrer à la merci du Vainqueur. Alexandre, selon Diodore & Quinte-Curce, les distribua dans les différens corps de son armée (1). Arrien assure au contraire que ces mercénaires furent réunis sous les ordres d'Andronique, qui les avoit engagés à chercher leur salut dans la clémence de ce Prince (2). Ce petit nombre de soldats avoit survécu à l'Empire des Perses pour lequel ils avoient combattu avec valeur aux journées du Granique, d'Issus & de Gaugamèle. La plus grande partie de leurs compagnons d'armes étoit tombé sous le fer de l'ennemi, & les autres avoient été faits prisonniers. Qui peut donc engager Pausanias à mettre Léosthène dans la classe des bienfaiteurs de la Grèce pour avoir embarqué, contre le gré d'Alexandre, cinquante mille Grecs qui servoient dans les armées de Darius, & les avoir ramenés dans leur Patrie (3)? La Grèce fut-elle jamais en état de mettre sur pied une Armée aussi nombreuse? Ce fait ne se trouve d'ailleurs rapporté dans aucun ouvrage des Anciens qui soit parvenu jusqu'à nous.

Le parti que prit Alexandre étant à la poursuite de Bessus, seroit honneur à sa pénétration, si l'on pouvoit ajouter foi au récit de Quinte-Curce. Les Macédoniens se prêtant avec répugnance, selon cet Ecrivain, aux volontés de leur Roi dont les projets ne leur offroient que des travaux toujours renaissans, ce Prince fit brûler ses équipages & ceux de son armée (4). Plutarque rapporte aussi le même événement, mais il en recule l'époque jusqu'au commencement de l'expédition des Indes (5);

(1) Diod. n.º 76, Curt. L. vi, C. v.

(2) Arr. L. iii, C. xxiii-xxiv.

(3) Pausan. Arcad. C. ii.

(4) Curt. L. vi, C. vi.

(5) Plut. p. 67-77.

Ptolemée & Aristobule n'en avoient point fait mention, puisqu'Arrien, qui s'est servi de leurs Mémoires, supprime ce trait remarquable.

Le Monarque Macédonien, portant ses armes au-delà du Jaxarte, défit les Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, envoyèrent des Députés à Alexandre. Quinte-Curce leur fait adresser à ce Prince un discours dont on a attaqué la vraisemblance : il commence en ces termes. . . . « Si les Dieux t'avoient » donné un corps proportionné à ton ambition, l'Univers entier » ne pourroit te contenir; d'une main tu toucherois l'orient, & » de l'autre l'occident, & peu satisfait encore, tu voudrois savoir où » le soleil, cette divinité si puissante, va ensevelir l'éclat de ses » rayons. Tel que tu es, tu desires ce que tu ne peux posséder. De » l'Europe tu passes en Asie, & de l'Asie tu repasses en Europe; » & quand tu auras subjugué tout le genre humain, tu feras la » guerre à la neige, aux rivières, aux forêts & aux bêtes fau- » vages. Ne fais-tu pas que les grands arbres sont long-tems » à croître, & qu'il ne faut qu'un instant pour les arracher? » C'est une folie de regarder leur fruit, sans en mesurer la hau- » teur; tandis que tu fais des efforts pour parvenir jusqu'au » sommet, prends garde de tomber avec les branches que » tu auras saisies. Le lion sert quelquefois de pâture aux plus » petits oiseaux, & le fer est consumé par la rouille : rien n'est » tellement assuré qu'il ne puisse être renversé par les plus foibles » moyens. Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'a- » vons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux » qui vivent dans de vastes forêts, d'ignorer qui tu es, & d'où » tu viens? Nous ne saurions subir le joug, ni l'imposer ». Quinte-Curce continue à faire parler les Scythes sur le même ton, peut-être s'exprime-t-il quelquefois avec un peu trop de

délicatesse & de philosophie (1). . . . « Notre pauvreté, » disent-ils, sera plus agile que ton armée chargée de dépouil- » les ». Ils exhortent ensuite Alexandre à ferrer la fortune entre ses mains, parce qu'elle est glissante, & qu'on ne peut la retenir malgré elle. . . . « Impose un frein à ta prospérité, afin » que tu puisses la gouverner plus facilement. Nos Compatriotes » disent que la fortune est sans pieds, & qu'elle n'a que des » mains & des ailes; lorsqu'elle tend la main, elle ne permet » pas de lui saisir les ailes (2) ». Cette allégorie sur l'instabilité de la fortune, pourroit paroître peut-être trop ingénieuse pour un peuple pasteur, qui n'avoit aucune teinture des Lettres.

Si Quinte-Curce avoit abrégé ce discours, les pensées en auroient eu plus de force, & les images plus d'expression : mais il n'a pu se résoudre à s'oublier l'espace de quelques lignes. Le fond d'ailleurs en est très-analogue au caractère des personnes qui ont prononcé cette harangue, où l'on peut dire, en quelque sorte, que le costume est conservé : c'est donc injustement qu'on en a attaqué la vraisemblance (3).

Moins les peuples sont civilisés, plus leur langage est figuré; les métaphores sont plus hardies & plus familières dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans notre poésie épique. Il n'est donc pas étonnant que leurs harangues soient remplies d'images, d'énergie & de mouvemens. On doit trouver beaucoup de rapport entre le discours des Scythes & ceux des Sauvages : l'imagination d'un peuple qui n'a pas le malheur d'être enchaîné par nos besoins & subjugué par nos préjugés fera

(1) Et certainement il parle quelquefois en Rhéteur. . . *Scythæ ipsi omnium Litterarum rudis Rhetorico calamitro inuisti in medium procedunt.* Cleric. judic. Curt.

— toujours extrême dans ses critiques.

(2) Curt. L. VII. C. VIII.

(3) Mascardi, tract. dell. art. Hist. C. II, ep. 3. Jean Rooke, Trad. angloise d'Arrien. not.

sans doute mûe par tous les grands objets de la nature; tout ce qui intéresse la conservation & la liberté de ce même peuple, est pour elle un puissant ressort.

Toutes les pensées de la harangue des Scythes sont puisées dans la nature, les comparaisons sont tirées des objets sensibles, tels qu'ils se présentent journellement aux yeux d'un peuple sauvage. Tantôt c'est le coucher du soleil, la chute d'un arbre, la rouille qui dévore le fer; tantôt c'est la guerre déclarée aux bois, aux rivières; enfin la crainte de gémir sous un joug étranger & de voir pénétrer dans leurs forêts un ennemi qui troubleroit leur repos, & voudroit peut-être les civiliser. Cette crainte est l'unique motif qui les anime, & qui donne l'impulsion à leur éloquence pour chasser, loin de leur paisible retraite, l'orage qui menace leur liberté & leurs mœurs.

Quinte-Curce avoit prévu que l'on pourroit soupçonner sa fidélité, ou du moins ne point applaudir à cette harangue. « Peut-être, dit-il, le goût délicat & les mœurs polies » de notre siècle ne sauroient l'approuver, mais si l'éloquence » des Scythes est méprisée, notre fidélité ne doit pas l'être; » quand nous rapportons ce qui nous a été transmis, sans l'al- » térer (1) ». malgré cette protestation, il seroit difficile de ne point s'apercevoir des changemens que cet Historien a faits à la forme de ce discours, en lui prêtant des couleurs un peu étrangères, autant pour le rapprocher du goût de ces contemporains, que pour faire briller son esprit. Il semble prévenir ce dernier reproche en nous assurant que ces Scythes qui envoyèrent une députation à Alexandre, avoient l'esprit beaucoup plus cultivé que les autres Barbares (2): cela ne s'accorde point parfaitement avec ce qu'il vient de dire sur la différence qu'il y

(1) CURT. L. VII, C. VIII.

(2) Voyez la note (XVIII).

avoit

avoit entre le goût de son siècle & celui des Scythes. D'ailleurs cet Auteur n'avoit point réfléchi sur la nature de l'éloquence des peuples sauvages: l'indigence même de leur langue (1), & la simplicité de leurs mœurs sont la source de cette éloquence. Si les Nations se civilisent, leurs idées changent, & leur imagination n'est plus frappée par les mêmes objets. Il est donc impossible que leur manière de voir & de s'exprimer ne reçoive alors une grande altération. Conséquemment leurs discours ne peuvent porter tout à la fois l'empreinte du caractère distinctif d'un peuple sauvage & celle du goût d'une Nation policée: Quinte-Curce ne sauroit échapper à cette contradiction. Il est temps de reprendre la suite des expéditions d'Alexandre.

Si les témoins oculaires des exploits de ce Héros, ne s'accordent pas toujours sur les circonstances des faits qu'ils rapportent; les Ecrivains postérieurs, qui ont traité le même sujet, doivent mériter quelque indulgence, lorsque leur récit nous offre des différences remarquables. Arrien nous a conservé avec fidélité les sentimens opposés de Ptolémée & d'Aristobule sur la prise de Cyropolis. Le premier prétendoit que cette Ville s'étoit rendue, & que ses habitans avoient été faits prisonniers; le second assuroit au contraire qu'ayant été prise d'assaut, ses défenseurs & ses Citoyens avoient tous été mis à mort (2). Il est assez singulier de trouver dans ces régions éloignées une Ville qui porte le nom de Cyrus. Les Grecs traduisoient quelquefois en leur langue les noms des Villes étrangères; mais ils aimoient encore mieux leur en donner de particuliers, qui avoient quel-

(1) Voyez les excellentes observations de M. l'Abbé Arnaud sur cet objet, Gazette litt. & principalement dans son Discours sur les Langues Var. lit. T. I, p. 1. répandues dans son Journal étranger, la

(2) ARR. L. IV, C. III.

M

ques rapports avec des traditions qu'ils adoptoient sans beaucoup de discernement ; peut-être celui de Cyropolis est-il de ce nombre.

Quinte-Curce a été induit en erreur par le nom d'Hécatompile que Seleucus-Nicator a donné à une Ville de la Parthie (1). Cet Historien, en faisant mention de cette Ville dans le cours des expéditions d'Alexandre, rapporte qu'elle avoit été fondée par les Grecs (2) ; peuple qui ne connoissoit point la région des Parthes avant la Conquête qu'en fit ce Prince. Des origines fabuleuses & des anachronismes devoient nécessairement naître de ces changemens de noms.

Après diverses expéditions, l'armée Macédonienne passa une partie de l'hiver à Mautaca ; & au commencement du printemps elle attaque le rocher sur lequel Oxyarte s'étoit retiré avec plusieurs Sogdiens qui se rendirent, frappés du courage & des efforts surprenans que firent les assaillans.

La prise d'Aorne qui avoit résisté à Hercule, & la soumission de Nisa fondée par Bacchus, furent deux événemens qui fournirent aux soldats d'Alexandre le sujet d'un parallèle entre ce Prince & ces deux divinités. Bacchus & Hercule furent-ils jamais connus des peuples de l'orient, & particulièrement des Indiens ? Le culte de ces Dieux répugne également aux principes religieux & aux mœurs de ces Nations ; objet que je me propose de discuter avec quelque étendue dans une autre occasion : il me suffit ici de remarquer que Mégasthène, quoique partisan de cette opinion, n'en parle cependant que comme d'une tradition (3), sans doute hellénique. L'arrivée d'Hercule, dans l'Inde, est même regardée par cet Ecrivain comme très-

(1) Appian. Syriac. p. 201.

(2) Curt. L. vi, C. 11. *Vid.* Cellar. Geogr. antiq. Tom. II, p. 503.

(3) En parlant de l'expédition de Bacchus, il dit : *Μεγασθένης*. Ap. Arr. Indic. C. v.

problématique & fondée seulement sur des bruits légers (1) : elle n'a pourtant pas laissé d'être adoptée par les Ecrivains postérieurs au règne d'Alexandre, & d'être transmise à la postérité par des monumens publics (2). Strabon, après avoir rapporté ce que plusieurs Auteurs disoient des Oxydraques qu'ils supposoient être les descendans de Bacchus, & des Sibes qu'ils faisoient sortir des compagnons d'Hercule, réfute avec raison cette fausse tradition (3), & finit en ces termes. . . . « Mégasthène » avec un petit nombre d'autres Ecrivains, croit ce qu'on débite » de Bacchus & d'Hercule : mais Eratosthène, avec le plus grand » nombre, traite cela de fable, & ne veut point qu'on ajoute foi » à ce que les Grecs en rapportent (4) ».

Alexandre traverse le Paropamisé, fait alliance avec Taxile & Abisare, & s'avance pour combattre Porus qui osoit s'opposer à la rapidité de ses Conquêtes. Ce Prince Indien étoit avantageusement posté sur les bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage contre les Macédoniens. Alexandre divisa son armée en plusieurs corps qui firent diverses manœuvres, afin de tromper l'ennemi sur l'endroit où ils devoient passer cette rivière : les premières tentatives ne réussirent pas. Une nuit orageuse & une grosse pluie secondèrent mieux les desseins du Conquérant : il profita encore des avantages du local, les bords de l'Hydaspe étant très-hauts & très-escarpés, & le lit de cette rivière parsemé d'îles ; une forêt couvroit le rivage opposé où les troupes Macédoniennes parvinrent heureusement. Je ne m'arrêterai point

(1) *Οξυδρακ.* Ind. id.

(2) On conserve à Rome, au palais Farnèse, une inscription qui contient les exploits d'Hercule : il y est fait mention au v. 108 & suiv. de l'arrivée de ce Héros sur les bords de l'Indus, & de la fondation d'une Ville de ce nom chez les

Sibes. Le judicieux P. Corssini a très-bien expliqué & commenté cette inscription. *Vid.* *Herculis expiat. gesta & labores*, p. xxxvii.

(3) *Voyez* la note (XIX).

(4) *Voyez* la note (XX).

aux détails aussi exacts qu'intéressans, qu'Arrien nous fournit sur les dispositions & les manœuvres de ces deux armées; je dirai seulement qu'Ariftobule rapportoit que le fils de Porus ayant paru d'abord s'opposer au passage de l'armée ennemie, s'étoit ensuite retiré avec les soixante chars qui l'accompagnoient (1). D'autres Ecrivains, que Justin a pris pour guides (2), affuroient au contraire que ce jeune Prince avoit combattu les Macédoniens avec des forces plus considérables, & blessé de sa propre main Alexandre & son cheval bucephale. Arrien rejette ces deux récits pour s'attacher à celui de Ptolémée qui se signala dans cette fameuse journée. Suivant ce Général, le fils de Porus fut détaché avec cent vingt chars & deux mille chevaux : mais il arriva trop tard; Alexandre venoit de passer le dernier gué. Le Héros Grec se mit aussi-tôt à la poursuite des Indiens; leur chef demeura sur la place, & une partie de ses troupes & de ses chars furent pris (3).

L'action générale s'engagea. Alexandre voyant le désordre que les éléphants causoient dans les rangs des ennemis, rassembla sa cavalerie, fit ferrer la phalange, & attaqua les Indiens qui se précipitèrent en foule sous le fer du vainqueur. Cratère, qui avoit été laissé avec un corps de troupes en deçà de l'Hydaspe pour tromper la vigilance de Porus, traversa sur ces entrefaites cette rivière & acheva la déroute de Porus. Ce Prince perdit dans cette bataille deux de ses fils, deux mille hommes de pied & trois mille hommes de cavalerie, tous ses chars & tous ses éléphants. Arrien, de qui nous empruntons ces détails, réduit toute la perte de des Macédoniens à 230 chevaux & 80 fantassins (4).

(1) Ap. Arr. L. v, C. xiv.

(2) Vid. Arr. loc. sup. cit. Just. L. xii, C. viii.

(3) Arr. L. v, C. xv.

(4) Arr. L. v, C. xviii.

Les Indiens laissèrent, selon Diodore, douze mille hommes sur le champ de bataille, & on fit sur eux neuf mille prisonniers. Cette victoire coûta deux cens quatre-vingt cavaliers & plus de sept cens fantassins à Alexandre (1); calcul plus vraisemblable que ceux d'Arrien, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges dans la relation qu'il a donnée de cette bataille : celle de Diodore est caractérisée par une négligence extrême, qui va même jusqu'à supprimer le passage de l'Hydaspe, circonstance la plus essentielle de cette action.

Le désordre de la narration de Quinte-Curce, les contradictions & les fautes absurdes de cet Ecrivain, seroient le sujet d'une longue digression : il suffira d'en citer quelques exemples. . . . « Quand j'aurai attaqué, dit Alexandre à Cœnus, » avec Ptolémée, Perdicas & Ephastion l'aîle gauche des ennemis, & que vous verrez le combat engagé, mettez en mouvement l'aîle droite & chargez (2) ». . . . Il est évident que, pour attaquer l'aîle gauche des Indiens, Alexandre étoit obligé d'être à la tête de son aîle droite; Cœnus ne pouvoit donc la commander : cependant quelques lignes après, Quinte-Curce nous dit que le Prince Macédonien ayant commencé le combat, suivant ces dispositions, Cœnus se porta avec impétuosité sur l'aîle gauche des ennemis.

La Stature extraordinaire de Porus étoit, selon le même Historien, augmentée par la grandeur de l'éléphant que ce Prince montoit (3); cela choque les règles les plus connues de la perspective. Porus reçut dans cette bataille neuf blessures qui lui firent perdre beaucoup de sang; il en fut si affoibli, que

(1) Diod. n° 89.

(2) Curt. L. viii, C. xiv.

(3) On plus littéralement encore, la grandeur de cet éléphant sembloit ajou-

ter à celle de Porus. . . . *Magnitudinai adjicere videbatur bellus, quâ videbatur. . . . Curt. L. viii, C. xiv.*

les dards lui tombaient des mains (1). Quinte-Curce ajoute que le frere de Taxile vint alors le trouver de la part d'Alexandre, pour l'engager à se rendre. Porus à la voix de ce transfuge ranima ses forces, saisit la seule flèche qui restât dans son carquois, & la décocha avec une si grande roideur, qu'elle perça de part en part cet imprudent Négociateur (2). Ce dernier effort auroit dû sans doute l'épuiser entièrement; malgré son extrême foiblesse, il prit encore la fuite avec plus d'ardeur qu'auparavant, & sa course ne fut ralentie que par les blessures de son éléphant (3).

Le récit d'Arrien ne présente point de semblables absurdités, ni des contradictions aussi manifestes: Porus reçut une blessure à l'épaule droite; le seul endroit de son corps qui fut exposé aux traits de l'ennemi: une forte & excellente cuirasse en défendoit le reste (4). Cet accident l'obligea de fuir; Taxile vint alors trouver ce Prince, qui ne pouvant soutenir la vûe de son ancien ennemi, lança contre lui une flèche qu'il n'évita qu'avec peine. Méroë fut plus heureux dans sa négociation, il détermina l'intrepide Monarque à se rendre (5).

L'époque de cette célèbre bataille est fixée par Arrien au mois de Munychion, pendant la magistrature d'Hégémon (6), qui étoit Archonte la seconde année de la CXIII^e Olympiade, 327 ans avant Jésus-Christ. Diodore rapporte cette action mémorable (7) sous Chremes, successeur d'Hégémon. Le sentiment d'Arrien, appuyé de l'autorité de Denys d'Halicarnasse,

(1) Multo quæ sanguine profuso languidis membris magis elapsa, quam excussa tela mittebantur. Curt. loc. cit.
 (2) Quamquam exhaustæ erant vires, desistebatque sanguis . . . & telum . . . contorsit in eum, quod per medium pectus penetravit ad tergum. . . Id.
 (3) Curt. id.
 (4) Arr. L. V, C. XVIII.
 (5) Arr. L. V, C. XVIII.
 (6) Arr. L. V, C. XIV.
 (7) Diod. n.º 87.

doit prévaloir sur celui de Diodore: le P. Corsini l'a démontré dans ses Fastes Attiques (1).

Après cette victoire, tout plioit devant Alexandre. Plein d'ardeur & d'espérance ce Prince passa l'Hyphase, résolu de pénétrer jusqu'au Gange, & de ne mettre d'autres bornes à ses Conquêtes que celles de l'Univers; mais les murmures de son armée l'arrêtèrent au milieu de ses vastes projets. Plutarque nous indique les vraies causes du découragement des soldats victorieux (2). La valeur de Porus & celle de ses troupes leur faisoient prévoir une résistance à laquelle ils ne s'étoient point attendus. Des difficultés sans nombre se présentèrent alors à leurs yeux. La puissance des Gangarides & des Prasîens, qui habitoient les bords du Gange, leur annonçoit de nouveaux combats, où peut-être leur bravoure auroit succombé sous les efforts d'une multitude d'ennemis.

Les rives de l'Hyphase furent donc la barrière qu'Alexandre ne put franchir (3). Ceux qui suivoient ce Conquérant osèrent cependant dans leurs lettres prolonger sa course: Cratère écrivit à Aristopatre sa mère, que le Prince Macédonien étoit parvenu jusqu'au Gange (4). Cette lettre qui fut rendue publique peut avoir accrédité cette erreur (5); elle contenoit encore plusieurs détails aussi fabuleux. Justin rapporte qu'Alexandre soumit les Arestes, les Prasîdes, les Gangarides, & qu'il porta ses armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de plusieurs autres peuples dont le nom est aussi inconnu que celui des Arestes; ce qui vient peut-être de la corruption de son texte. Les manuscrits & l'ouvrage de Paul-

(1) Tom. IV, p. 47-48.
 (2) Plut. p. 83.
 (3) Arr. Lib. V, C. XXV - XXVI, &c.
 (4) Curt. L. IX, C. I, II, III, &c. Voyez la note
 (5) Ἀγρη καὶ Τάγγυ δῆσδς. Periopl. Mar. Erytr. id. Georg. Sync. Typ. Reg. p. 264. Zonare Annal. L. IV, p. 193. Ignos . . . misceit amnes . . . Indorum sanguine Gangen. Luc. Pharf. L. X, v. 32-33.
 (4) Ap. Strab. L. XV, p. 483.

Orose ne fournissent aucune leçon satisfaisante sur ces noms de Villes & de peuples, la plupart défigurés dans l'Histoire de Justin. On ne peut soupçonner aucune altération dans les expressions de Plutarque : si elles peuvent faire croire que le Royaume de Porus fut la dernière région où parvint l'armée Macédonienne (1); cette obscurité ne doit être attribuée qu'au désordre de la narration de cet Ecrivain qui intervient toujours la suite des faits.

L'Itinéraire de Béton & de Diogète & les lettres même d'Alexandre (2), font mention, ainsi que tous les Historiens de ce Prince, des Autels qui furent élevés, par son ordre, près de la rive orientale de l'Hyphase. Ils étoient au nombre de douze, & surpassoient les plus hautes tours. Ces pierres amoncelées devoient constater aux siècles futurs les conquêtes d'Alexandre, qui crut encore par là faire une action agréable aux Dieux. Des monumens érigés par des mains teintes du sang de presque tous les peuples de l'Asie, pouvoient-ils donc mériter de leur part un regard favorable? On ne peut en rapporter la construction qu'à l'insatiable vanité de ce Héros.

Toutes les Villes que ce Prince fonda dans les différentes régions qu'il parcourut, doivent être encore regardées comme autant de trophées de ses victoires (3). Plutarque en compte jusqu'à soixante-dix, & nous assure que l'Asie fut peuplée par des colonies Grecques, sous le règne d'Alexandre (4). Diodore prétend que ce Conquérant bâtit près du Paropamisé plusieurs Villes qui n'étoient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin (5): Bucéphalie dut son nom au fameux

(1) Plut. p. 83.

(2) Plin. L. VI, C. XVII.

(3) Voyez la note (XXI).

(4) De fort. Alex. Plut. Op. T. II, p. 327.

(5) Diod. n° 83.

cheval

cheval qu'Alexandre montoit, & qui mourut dans ces contrées. Potamon de Lesbos racontoit que ce Prince fit construire une autre Ville qui portoit le nom de Périte, son chien favori (1). Etienne de Byfance parle de dix-huit Alexandries dont une étoit située dans l'Isle de Chypre (2). L'Auteur de la chronique d'Alexandrie en place une autre dans la Pentapole d'Afrique (3), région où le Vainqueur de l'Orient ne parvint jamais.

La fondation de cette multitude de Villes doit-elle être attribuée sans examen à Alexandre? La marche ou plutôt la course rapide de ce Prince lui permettoit-elle de songer à leur établissement? Son armée auroit-elle pu lui fournir suffisamment de colons pour les peupler? On n'ignore pas que l'amour de la patrie conserva toujours des droits imprescriptibles sur l'ame des Grecs: ceux qui composoient le fameux corps de troupes qui vint se ranger sous les étendards du jeune Cyrus, préférèrent de retourner dans leur patrie à travers mille périls, aux avantages qu'ils pouvoient espérer du plus grand Monarque qui fût alors. Xénophon ne put les déterminer à faire une conquête facile en Asie, & à y fonder une colonie qui eût été la plus puissante & bientôt la plus riche du Pont. Des soldats de cette nation auroient-ils voulu renoncer à ce bonheur, si précieux pour des Grecs, d'expirer sur le tombeau de leurs peres, & de revoir leurs foyers où plusieurs d'eux étoient rappelés par les vœux de leurs femmes & de leurs enfans? Auroient-ils voulu s'exiler dans le sein de l'Asie, environnés par des peuples ennemis, qui voyoient d'un œil jaloux, des étrangers s'emparer de leur pays, & se préparer à les dominer? Quels progrès peut

(1) Ap. Plut. p. 83.

(2) Steph. in voce Ἀλεξάνδριαι.

(3) Chronic. Alex. edit. Raderi, p. 398.

N

faire une colonie qui est toujours en armes pour repousser les attaques de ses voisins? Les travaux de la guerre sont peu comparables avec la culture des champs.

Seroit-ce le commerce, qui eût fait fleurir ces nouveaux établissemens? Pour l'exercer il falloit nécessairement qu'ils eussent une communication libre & facile avec leur Métropole, afin d'en tirer des matières d'échange. Si les peuples chez qui ces Villes venoient d'être fondées, n'y avoient trouvé que des denrées de leur propre sol, ils n'auroient, sans doute, formé aucune liaison d'intérêt avec leurs habitans. Quel espoir pouvoient avoir des colons exilés sur les bords du Jaxarte, ou sous le Paropamisé, d'entretenir des relations assurées avec leur patrie?

Le nombre de ces Villes doit, ce me semble, être réduit. Celles dont on ne peut révoquer en doute l'existence, étoient comme des trophées qui auroient été bientôt renversés par les peuples circonvoisins, ou bien elles auroient été abandonnées par leurs propres Citoyens (1). La position avantageuse de quelques unes de ces Villes les aura dans la fuite fait rétablir, & leur ancien nom (2) aura été conservé dans l'orient par respect pour la mémoire du Conquérant de l'Asie: celles dont parle Abulféda d'après Ibn-Saïd, doivent vraisemblablement être rangées dans cette classe. Peut-être encore les successeurs d'Alexandre, soit par reconnaissance, soit même par ambur-propre, donnèrent-ils le nom de ce Prince à des Villes qu'ils fondèrent.

Les hommes communiquent tous leurs préjugés à la société

(1) Quinte-Curce rapporte que les Grecs abandonnèrent bientôt les colonies qu'Alexandre avoit fondées dans la Bactriane, & qu'ils retournèrent sous les ordres de Bicon, dans leur patrie. L. IX, C. VII.

(2) Appien nous apprend que Selenus rétablit plusieurs Villes, qui portoient le nom d'Alexandrie. In Syriac. pag. 201. Appian. edit. var. Tom. I.

dont ils sont membres. La noblesse d'extraction est un de ceux qui, de tous les temps, a généralement séduit les Nations & les Cités les plus illustres. Elles se sont empressées de fouiller les fastes du monde pour y découvrir une origine qu'elles ignoroient. Plusieurs Villes auront sans doute choisi, par ce motif, Alexandre pour leur fondateur. Smyrne ne pouvant revendiquer un semblable honneur, sans choquer toute vraisemblance, a prétendu que ce Prince avoit été son restaurateur (1); titre peu certain, puisque son authenticité n'est constatée par le témoignage d'aucun Ecrivain contemporain.

Continuons de suivre dans ses expéditions l'armée Macédonienne qui s'embarqua dans des bâtimens construits & rassemblés sur le bord de l'Hyphase, & descendit par cette rivière, jusqu'à l'Indus (2). Diodore & Quinte-Curce se trompent en faisant construire la flotte d'Alexandre sur le rivage de l'Acésine, & lorsqu'ils disent que ce Prince retourna de l'Hyphase à l'Acésine où il s'embarqua, imaginans ainsi une marche rétrograde (3), aussi inutile que contraire au témoignage des autres Ecrivains. La guerre que firent les Macédoniens dans le pays des Malles, manqua coûter la vie à leur Roi; le Héros de la Grèce, le Maître de l'orient fut sur le point d'y périr comme un aventurier. Les Oxydraques, les Abastanes, les Ossadiens, &c furent ensuite soumis.

Arrivé aux bouches de l'Indus, Alexandre dirigea sa marche vers la Gédrosie, sans s'éloigner des bords de la mer: toute cette contrée étoit fort aride & dépourvue d'habitans. Diodore, après avoir parlé de la pauvreté des Gédrosiens & des déserts

(1) Pausan. Achaïc. C. v. Ariflide met ce rétablissement dans la classe des fables, & y ajoute. éd. Jebb. Tom. I, p. 333.

(2) Just. L. XII, C. IX.
(3) Diod. n. 97. Curt. L. IX, C. 117.

que traversèrent les troupes Macédoniennes (1), ne craint pas d'avancer qu'Alexandre, ayant divisé son armée en trois corps, ordonna aux Commandans de ces divisions de ravager tout ce pays; ce qui fut exécuté. Ses soldats revinrent chargés de dépouilles teintes du sang de plusieurs milliers d'hommes qu'ils avoient massacrés (2). Les autres Historiens ne font aucune mention de cet exploit sanguinaire.

La marche Bachique de l'armée victorieuse traversant la Carmanie, a été admise, sans examen, par tous les Historiens (3). Le seul Arrien l'a rejetée comme un fait absurde & dénué de vraisemblance. Ptolémée, Aristobule, enfin aucun Auteur contemporain n'en avoit parlé (4). Les troupes Macédoniennes épuisées par la faim, la soif & par les fatigues excessives qu'elles avoient essuyées dans la Gédrosie, & considérablement diminuées par les maladies, n'auroient pu se livrer à une joie ou plutôt à une débauche si immodérée; un Général aussi habile qu'Alexandre, auroit-il autorisé, par son exemple, une licence qui renversoit la discipline militaire, ou l'auroit-il même approuvée par une coupable tolérance?

Ce Prince ayant ramené son armée dans la Perse, lui fit part du projet qu'il avoit de renvoyer les Soldats invalides; ce qui causa dans le camp des Macédoniens, une émeute dont les progrès furent arrêtés par un coup d'autorité. Treize des plus séditieux sont saisis & conduits au supplice; Alexandre se renferme dans sa tente & donne sa confiance aux Perses; touché enfin par les larmes & le repentir de ses troupes, il veut bien

(1) Diod. n.° 104 - 105.

(2) Diod. Περσικὴ ἱστορία . . . τὸν ἄνθρωπον ἀποκτείνουσαν.
n.° 104.

(3) Curt. L. IX, C. X. n.° 106. Plut.

p. 88. Plin. L. XVI, C. XXXIV.

(4) Arr. L. VI, C. XXXIII.

leur pardonner & se réconcilier avec elles. Dix mille vétérans retournèrent bientôt après cet événement en Macédoine, & chacun d'eux reçut sa solde, les frais du voyage & un talent de gratification (1). Diodore rapporte que les vétérans furent renvoyés, leurs dettes acquittées, & que le reste de l'armée se révolta (2). Le paiement des dettes est un fait antérieur; la générosité du Monarque s'étendit non-seulement sur une partie de ses troupes, mais encore sur toute son armée (3): la sédition précéda le départ des vétérans, comme nous l'avons déjà observé.

Les derniers exploits d'Alexandre sont la réduction des Cosséens. Plutarque, ordinairement si prévenu en faveur de ce Prince, a adopté le récit le plus faux & le plus injurieux à sa mémoire; il prétend que, pour se consoler de la mort d'Héphaestion, ce Prince alla à la chasse des hommes (4), & détruisit la Nation des Cosséens qu'il massacra sans distinction d'âge ni de sexe. Arrien & Diodore suppriment cette sanglante expédition qui paroît peu vraisemblable.

Des Marches d'Alexandre.

L'écriture nous représente le Vainqueur de Darius venant de l'occident sur la surface de la terre, que sa vélocité ne lui permettoit pas même de toucher (5). En effet rien de plus étonnant que les marches rapides d'Alexandre. . . . « Vous croyez, dit M. de Montesquieu, voir l'Empire de l'Univers

(1) Arr. L. VII, C. VIII-IX-X-XI-XII.
Plut. p. 91.

(2) Diod. n.° 109.

(3) Arr. L. VII, C. V.

(4) Plut. p. 94.

(5) Daniel. L. VII, V. 5.



» plutôt le prix de la course comme dans les jeux de la Grèce;
» que le prix de la victoire (1) ».

Les Historiens de la vie d'Alexandre n'ont-ils pas exagéré la longueur de ses marches, & leur récit n'offre-t-il point de difficulté? Je ne puis mieux terminer cette section qu'en discutant cet objet. La justification de ces Ecrivains naîtra principalement des observations qui suivent sur la valeur des mesures itinéraires qu'ils ont employées, & de la comparaison des marches de l'armée Macédonienne avec celle des Dix mille.

Les Anciens se servoient de stades de différentes grandeur. Plusieurs Savans on fait des recherches utiles pour en fixer la valeur (2). Guillaume de l'Isle est un de ceux qui a prouvé avec plus de solidité la réduction des mesures employées par les Ecrivains de la vie d'Alexandre.

La distance, en longitude, d'Ecbatane & d'Aria, suivant les Astronomes orientaux, est de onze degrés & vingt minutes, qui sont égaux à 8 degrés 57 minutes d'un grand cercle, la diminution des degrés de longitude du parallèle de ces deux Villes calculée : ce qui est très-différent des mesures qui résultent de 10290 stades, qui seroient plus de 14 degrés dans la mesure d'Eratosthène, & plus de 20 par celle de Ptolémée. Cette seule différence doit nous persuader que les stades employées par les Arpenteurs d'Alexandre, étoient beaucoup plus petits que ceux des Géographes postérieurs.

Le calcul qui résulte de la mesure de la terre rapportée par Aristote dans son livre de *Cælo*, fournit une preuve convain-

(1) Esprit des Loix. L. x, C. xiv.
(2) Voyez les Mem. de Guill. de l'Isle. Acad. des Sciences, 1714, p. 175. Essai sur les mes. itin. par M. de la Barre,

second Mem. Tom. XIX. Acad. des Inscr. Observ. sur les Mes. itin. par M. Gibert, Tom. XIX. - Traité des Mes. itin. par M. d'Anville.

cante de cette diminution : il réduit la distance de 10290 entre Ecbatane & Aria, à 9 degrés & 16 minutes d'un grand cercle; donc elle ne diffère des observations astronomiques que de 19 minutes, ou de 350 stades qu'on peut déduire pour la courbure des chemins (1).

M. d'Anville nous a donné de nouvelles lumières sur les marches de l'armée d'Alexandre, en fixant le stade dont se servoient les Arpenteurs de ce Prince à 50 toises (2) : évaluation la plus vraisemblable & qui fait disparaître toutes les difficultés (3).

Cinq cens cavaliers, chacun d'eux ayant un soldat en croupe, parcoururent un espace de 400 stades, suivant Arrien, dans une partie d'un jour & une nuit entière (4). En employant le stade Pythique de 125 toises, ce détachement de cavalerie auroit fait 20 lieues, chacune évaluée à 2500 toises; ce qui est impossible : si, au contraire, on se sert du stade de 50 toises, cette marche se trouve réduite à 8 lieues & devient très-vraisemblable.

Les Macédoniens, en suivant Saltibazanes dans sa retraite, firent en deux jours 600 stades (5), évalués par le calcul ordinaire à 30 lieues; ils en auroient donc fait 15 par jour, au lieu de 6 que donne le petit stade.

Alexandre marchant à Maracanda pour en chasser Spitamène, parcourut 1500 stades en trois jours (6). Le stade

(1) Rech. Geogr. sur l'étend. de l'Empire d'Alexandre, par M. Buache, Acad. des Sciences, 1751, p. 117-118-120-121.
(2) M. d'Anville réduit le stade employé par les Historiens d'Alexandre, à 50 toises 2 pieds 5 pouces, Mes. itin. p. 84. Je retranche les fractions.
(3) Voyez la note (XXII).
(4) Arrian. L. III, C. XXI. *Ælian*. var. Hist. L. x. C. iv. *Id.*
(5) Arr. L. III, C. xxv.
(6) Arr. L. IV, C. vi.

Pythique fournit une évaluation de 75 lieues, qui se trouvent réduites à 30 par le stade de 50 toises. Les soldats Macédoniens étant très-robustes & accoutumés aux travaux les plus pénibles, peuvent avoir fait, dans une marche forcée, 10 lieues par jour, puisqu'ils les légionnaires faisoient pour s'exercer jusqu'à 24 milles, c'est-à-dire, 8 lieues dans un jour, suivant Vegèce (1) qui écrivoit du tems de la décadence de la discipline Romaine.

La comparaison des marches du Jeune Cyrus & des Dix milles, exactement décrites par Xénophon, avec celles de l'armée d'Alexandre, démontrera encore la possibilité de ces dernières.

Les troupes du Jeune Cyrus marchant à Cunaxa, faisoient ordinairement cinq parasanges par campement, & quelquefois davantage; par exemple, lorsqu'elles traversèrent la Lydie pour arriver au fleuve Mœandre, elles firent trois campemens & vingt deux parasanges (2), c'est-à-dire, sept parasanges & plus d'un tiers par campement. Ces troupes arrivant à Iconium, Ville de Phrygie, firent encore trois campemens & vingt parasanges (3); dirigeant leur route à la gauche de l'Euphrate, cinq campemens & trente-cinq parasanges (4).

Les marches des Dix mille dans leur retraite après la bataille de Cunaxa, ne diffèrent pas beaucoup de celles qu'ils exécutèrent étant sous les ordres du Jeune Cyrus. Quelquefois elles sont plus courtes à cause de la difficulté des chemins. On en trouve cependant de très-longues, comme celles du pays des Taochiens

(1) Dere milit. L. 1, Cap. xi, Voyez l'excellent Mem. de M. le Beau, sur les exercices de la Légion. Acad. des Inscrip. Tom. XXXV, p. 246.

(2) Exped. Cyri, L. 1, p. 14, ex Typ. Foulis.

(3) *Id.* p. 16.

(4) *Id.* p. 69.

qui

qui est de cinq campemens & trente parasanges (1); & la marche à travers celui des Chalybes, qui harceloient continuellement les Grecs, est encore de sept campemens & cinquante parasanges (2).

Xénophon, selon M. d'Anville, emploie des parasanges évaluée chacune à 2268 toises (3) qui, fraction retranchée, donnent 45 stades par parasange. Les Dix mille auront donc faits par campement 226, 272, 317, & jusqu'à 370 stades; & leurs marches égalent conséquemment les plus longues de l'armée d'Alexandre.

On peut encore croire que les Dix milles faisoient plusieurs campemens dans un jour. Le mot *σαβμῆς* dont se sert Xénophon, ne signifie point l'espace parcouru dans une journée, mais simplement le repos qu'on donnoit aux troupes, après une certaine route. Diodore rapporte que Démétrius, fils d'Antigone, ayant été informé de l'invasion faite par Ptolémée en Cilicie & dans l'Isle de Chypre, fit vingt-quatre campemens, dans six jours (4). Arrien assure que Ptolémée étant à la poursuite de Bessus, fit, dans quatre jours, dix campemens (5). Si les Dix mille en ont fait plusieurs dans une journée, on peut supposer que leurs marches ont souvent surpassé celles d'Alexandre, mesurées avec exactitude par Diognète & Béton, Arpenteurs de ce Prince (6); ce dernier les avoit décrites dans un ouvrage particulier (7), dont Strabon, Plin & Arrien ont fait un fréquent usage.

(1) L. 1^{re}, p. 221.

(2) *Id.* p. 228.

(3) *Mez. itin.* p. 95. Voyez la note (XXIII).

(4) L. XIX, p. 381.

(5) *Ev. iulian. vitæ alex.*, *capit. d'inn.*,

L. III, C. XXIX.

(6) Plin. L. VI, C. XVII.

(7) Athen. L. X, p. 442. Casaub.

Comment. p. 737. Plin. L. VIII, C. XIII, Jos. contr. Apion.

En réfléchissant sur les marches rapides de Tamerlan & de Gengiskhan, & sur celles des Patanes & des Marattes, tout le merveilleux des courses militaires d'Alexandre s'évanouit, & il n'est plus permis d'en attaquer la possibilité. . . . « Ce n'est » pas entendre assez bien le pyrrhonisme, dit judicieusement » M. de Fontenelle, que de douter des faits extraordinaires; il » faut aller jusqu'à douter qu'ils soient aussi extraordinaires qu'ils » le paroissent (1) ».

(1) Cet ingénieux Ecrivain s'exprime ainsi, en finissant l'extrait du Mem. de M. de Lisle, sur les Mef. Geogr. des Anciens, dans l'histoire de l'Acad. des Sciences, 1714, p. 83.

Fin de la seconde Section.



TROISIEME SECTION.

EXAMEN DU RÉCIT

D E S

HISTORIENS D'ALEXANDRE,

Sur les Actions particulières de ce Prince.

L'EXPRESSION exacte & fidelle du caractère d'Alexandre; résulte des discussions dans lesquelles nous allons entrer sur les actions de ce Prince, considéré simplement comme Souverain & comme particulier: le degré de louange ou de blâme qu'elles méritent, ne peut être indéterminé, puisqu'il est fixé par les règles invariables du juste, le principe de toutes les vertus, ou qui du moins, selon la pensée d'Aristote, les entraîne toutes (1). Ces loix ne sauroient être abrogées par les caprices de l'opinion, ou obscurcies par les sophismes de notre amour-propre: le Sage en est l'interprète, & c'est à son tribunal que nous appellons des décrets du vulgaire, toujours le jouet de ses passions & de ses préjugés.

Cette vertu intime, dont la privation rend l'ame inhabile au bien, & incapable de commander ou de se conduire (2), n'est autre chose que la vraie justice. C'étoit du moins ainsi qu'en

(1) Polit. L. III, C. VIII. p. 330. ed. Heins. (2) οὐρανοῦ τῆς ἀρετῆς ἀπορία, &c. Plat. de Justo, L. 1, ed. Maffey, p. 78.

parloit Platon, lorsqu'il réfutoit, sous le nom de Soerate, les étranges maximes de Thrafymaque (1); maximes qui, malgré les efforts des Philosophes de tous les âges, auront toujours du crédit auprès des Princes vicieux, ou aveuglés par la prospérité. Alexandre doit être mis dans cette dernière classe. Si nous pouvions nous attacher scrupuleusement à l'ordre chronologique, & éviter toute digression, dans cette partie, on appercevroit, sans peine, les progrès sensibles de la corruption dans le cœur de ce Prince. Ses victoires y firent éclore une foule de vices fomentés par la flatterie, & presque justifiés par la bassesse de ses vils esclaves.

La naissance d'Alexandre arriva dans les premiers jours de l'Archontat d'Elpinés, la première année de la CVI^e Olympiade. La certitude de cette époque paroît démontrée par les synchronismes rapportés par Plutarque (2).

Philippe n'oublia rien pour donner à son fils une éducation digne de son rang. Léonides, parent d'Olympias, homme d'une austérité de mœurs généralement reconnue, dirigea l'éducation du jeune Prince. Lyfimaque d'Acarnanie fut son précepteur, & fut captiver sa bienveillance, & celle de son pere, par une vile adulation : il donnoit le surnom d'Achille à Alexandre, celui de Pelée à Philippe, & osoit se nommer lui-même Phœnix (3). On doit présumer que cet Acarnanien jeta dans l'ame de son élève, la semence des vices qui ternirent dans la suite ses exploits. Quintilien accusé injustement Léonides, sur la foi de Diogène de Babylone (4), d'avoir corrompu le cœur d'Alexandre; mais il a confondu avec Lyfimaque, cet homme respectable

(1) *Τὸ Πλάτων ἐν Σοκράτει ἢ τὸ ἐν Ἐπινοῖαις* Id. p. 36.

(2) Voyez la dissertation sur l'année de la naissance d'Alexandre, & sur les

dernières époques de la Chronique de Paros, à la fin de cet ouvrage.

(3) Plut. p. 10.

(4) Institut. L. 2, C. 1.

qu'il qualifie, sans aucun fondement, de Pédagogue. Léonides avoit toujours refusé, selon Plutarque, ce titre (1), qui peut avoir trompé le judicieux Rhéteur. Quintilien met sur le compte de ce dernier, la conduite de Lyfimaque, dont les leçons nuisent, sans doute, aux préceptes d'Aristote.

Ce grand homme fut appelé par Philippe, sous l'Archonte Pythodote, la seconde année de la CIX^e Olympiade, pour instruire son fils, qu'il exhorta à écouter les avis d'un si habile maître; afin, lui dit-il, que tu ne m'imites point dans tant d'actions dont je me repens (2): paroles mémorables qui dans ces derniers momens où tout, jusqu'à notre amour-propre, nous abandonne, où la flatterie sans espoir se tait & l'orgueil sans mérite s'humilie, ont été quelquefois arrachées par la vérité aux Rois; mais avec magnanimité qui ne sortit peut-être jamais de leur bouche dans toute autre occasion. Alexandre étoit alors dans sa treizième année (3), & non pas dans sa quinzième, comme le rapporte Diogène-Laërce (4). Cet Ecrivain prolonge ainsi par ce calcul, la vie de ce Prince, de plus de deux ans. Le fils de Philippe fut initié dans toutes les sciences, & parcourut avec son habile maître la sphère des connoissances humaines. Aristote, après avoir demeuré à la Cour de Macédoine, pendant dix-huit années (5), réduites à cinq par Justin, sans aucun fondement (6), se retira à Athènes; Evænète étant alors

(1) *Μὴ ἐπὶ παιδῶν*, il ne faut point lire *ἐπὶ παιδῶν*, comme l'ont prétendu Aug. de Bryane & Moyle du Soul qui ne sont point entrés dans la pensée de Plutarque; cet Historien veut faire connoître la modestie de Léonides. p. 10.

(2) Plut. Apophteg. Oper. T. II, p. 178.

(3) Dion. Halic. Op. T. II, edit. Sylb. Epist. ad Amm. p. 121. Apollod. Chron. apud Diod. Laert. L. v, C. 1.

(4) Diog. Laert. loc. sup. cit.

(5) Dion. Halic. & Apollod. Chron. loc. cit.

(6) *Per quinque annos sub Aristotele*, L. XII, C. XVI.

Archonte (1). Le Philosophe ne revit plus son disciple (2), & lui survécut peu de tems (3).

Entrons dans quelques détails sur l'éducation d'Alexandre & sur les différens goûts qu'il y puisa. Il est très-vraisemblable, dit Plutarque (4), que non-seulement ce Prince apprit d'Aristote les principes de la morale & de la politique; mais encore que ce jeune Héros pénétra dans le sanctuaire des connoissances les plus profondes & les plus cachées aux yeux du Vulgaire, celles qu'on nomme *acroatiques* & *épopiques* (5). Cet Historien en rapporte comme une preuve, la lettre qu'Alexandre écrivit à Aristote pour le blâmer, & se plaindre à lui de la publication de ses ouvrages *acroatiques*, c'est-à-dire, de ceux qui contenoient sa doctrine *ésotérique* (6), ce Prince vouloit seul la posséder : basse jalousie également indigne d'un homme de génie & d'un Souverain. Peut-on croire qu'Aristote ait daigné le rassurer, en lui annonçant que ces ouvrages ne seroient entendus que par le petit nombre des adeptes (7). Cette réponse ne fait sans doute point d'honneur à ce Philosophe, tâchons de venger sa mémoire.

En dédiant sa rhétorique à Alexandre, Aristote fait mention de la prière que ce Prince lui avoit faite de ne communiquer cet ouvrage à personne (8); ce Conquérant vouloit en avoir seul

(1) Dion. Halic. loc. cit.

(2) Voyez la note (XXIV).

(3) Voyez la note (XXV).

(4) Plut. Vit. Alex. p. 12.

(5) *Épopiques*, c'est-à-dire, contemplatives; ce mot étoit emprunté du langage mystérieux de l'initiation. Saumaïse l'a très-bien expliqué. *Vid. not. in Simpl. p. 14.*

(6) Depuis la page 126 jusqu'à la page 144 de son Commentaire sur *sim-*

plicius, Saumaïse discute avec autant de savoir que de prolixité, tout ce qui concerne la doctrine *ésotérique* & la doctrine *exotérique* des Anciens. Nous ne conviendrons cependant pas avec lui, p. 131, que la première étoit restreinte aux seuls livres de *Dialectique* & de *Physique*.

(7) Plut. Vit. Alex. p. 13. A. Gett. not. Attic. L. xx, C. v.

(8) *Rhet. ad. Alex. C. r.*

la jouissance. Le Philosophe répond, à son illustre élève, que l'amour de ses découvertes est aussi vif dans un Ecrivain, que celui de ses propres enfans, & ajoute, que cette espèce de Sophistes qui, ne produisant rien, méconnoissent, à cause de cette paresse stérile, la tendresse que l'on ressent pour ses ouvrages, se contentent d'exiger de l'argent de leurs disciples & les renvoient ensuite avec indifférence. Aristote finit par exhorter Alexandre à garder ces préceptes dont l'origine n'est point souillée par la vénalité, & qui, dans tous les tems de sa vie, l'accompagneront avec décence, & acquerront par-là une grande réputation. Ce Philosophe insinue ainsi avec adresse, que l'amour vraiment paternel qu'il a pour ses ouvrages, l'engage à les publier; & que d'ailleurs c'est un devoir dont il s'acquitte envers ses disciples. Il fait ensuite sentir à ce Prince qu'il doit chercher plutôt à profiter des préceptes utiles & désintéressés (1), qu'à en envier la connoissance au public. Enfin Aristote adoucit l'amertume de cette dernière leçon, en assurant ce Conquérant que l'usage qu'il fera de ces mêmes préceptes, concourra à leur célébrité. Non-seulement le maître du Lycée n'approuva jamais les sentimens qu'une basse jalousie & un amour-propre peu éclairé inspiroient à son ancien élève, mais, au contraire, il l'incita à répandre les lumières de la Philosophie. Ce grand homme, en adressant son ouvrage sur le système du monde, à Alexandre, lui parle en ces termes. « Il vous appartient, comme au plus grand Prince du monde, de connoître ce qu'il y a de plus

(1) *Isocrate*, dans sa cinquième lettre adressée à Alexandre, exhorte également ce Prince à éloigner de sa personne ceux qui ne pouvoient lui donner que de mauvais principes, & à s'attacher seulement à ceux dont la doctrine & le commerce l'instrueroient, & lui

inspiroient les vertus nécessaires pour le conduire lui-même, & gouverner les autres. Cette lettre paroît avoir été écrite peu de tems avant la bataille de *Chéronnée*; *Isocrate* y fait mention de son extrême vieillesse.

« grand dans les sciences, d'élever vos pensées aussi haut que
 « la Philosophie, & d'enrichir de ses dons, plus précieux que
 « l'or, les Grands qui vous environnent (1) ». Telle est la
 manière noble dont la réponse d'Aristote devoit être conçue ;
 celle qu'on lui prête outrage sa mémoire & calomnie sa doctrine
 aux yeux de la postérité. Mais ni cette lettre, ni celles qu'on
 lit à la fin de ses ouvrages, dans laquelle il exhorte Alexandre
 à traiter ses sujets avec bonté, & à se distinguer par ses vertus,
 ne me paroissent point être d'Aristote.

L'Auteur du traité sur l'élocution, faussement attribué à
 Démétrius de Phalère, nous assure que les lettres qu'Aristote
 écrivit à Alexandre, étoient d'un style fort élevé, & ressembloient
 plutôt à des traités particuliers, qu'à de simples lettres (2). On
 avouera que les deux dont nous parlons n'ont point ce caractère &
 n'ont rien de commun avec elles, pour la forme. Artémon avoit
 fait un recueil des lettres d'Aristote (3). Le Rhéteur qui cite cet
 ouvrage l'avoit sans doute sous les yeux ; on ne sauroit donc
 révoquer en doute que si ces prétendues lettres du Philosophe
 péripatéticien s'y fussent trouvées, il en auroit porté un juge-
 ment bien différent de celui que nous venons de voir. Quelque
 Sophiste ayant lu le commencement de la rhétorique adressée
 à Alexandre, aura peut-être composé la lettre de ce Prince,
 qui fait l'objet de cette discussion, & la réponse de son ancien
 maître. On sait que les Savans de Pergame & d'Alexandrie fabri-
 quoient des écrits, qu'ils faisoient passer pour des ouvrages d'Au-

(1) De Coelo, C. 1. Je me fers ici
 de l'excellente traduction de M. l'Abbé
 Bateux.

(2) Sect. cexliiii.

(3) Demetr. de Eloc. Sect. ccxxxi,
 Henri de Valois traduit ces mots, ὁ τὰς
 ἀριστοτέλους ἀποκρίσεις ἐπιγράψας, par ces ex-

pressions, *indicem Aristotelis Epistolarum
 scripserat.* not. ad. exc. Nic. Lamasc. Il
 est certain que le mot ἀποκρίσεις signifie
 ici publier, mettre au jour, ἀποκρίσεις,
 ἀποκρίσεις γράφειν. Heijch. Lexic. &c. :
 sens qui n'autorise point l'interprétation
 de ce lavant.

TEURS

teurs anciens (1) ; c'est vraisemblablement de quelqu'un de ces
 faussaires qu'Andronique de Rhodes, Philosophe de la secte
 péripatéticienne qui vivoit dans la CLXXX^e Olympiade, c'est-
 à-dire, environ 60 ans avant Jésus-Christ, aura tiré les deux
 lettres d'Alexandre & d'Aristote (2), adoptées ensuite sans exam-
 en par Plutarque & Aulu-Gelle. Celle d'Alexandre étant
 conforme au récit d'Aristote, nous ne pouvons douter que ;
 quoique supposée, elle ne contienne les vrais sentimens du
 Monarque Macédonien. Ceux de son maître furent toujours
 exempts de flatterie, & sa conduite n'en fut jamais souillée :
 Tertullien a osé cependant la calomnier (3).

Ce maître éclairé fut inspirer à son élève un grand amour
 pour Homère ; il lui en développa toutes les beautés, & releva à
 ses yeux l'excellence des maximes contenues dans ses poésies (4).
 Alexandre avoit même appris par cœur toute l'Iliade, & une
 grande partie de l'Odyssée, & il récitoit souvent différens
 morceaux de ces deux Poèmes (5). Il devient donc alors inutile
 de favoir si ce Prince en faisoit fréquemment la lecture, comme
 un illustre Ecrivain a voulu le deviner (6). Alexandre mon-
 troit encore son discernement, si nous pouvons ajouter foi au
 récit de Dion Chrysostome, en préférant, comme Souverain, les
 poésies d'Homère à celles d'Hésiode, qu'il croyoit ne pouvoir
 être utiles qu'aux agriculteurs & aux bergers (7). On trouva

(1) Vid. Galen. de Hippocrat. de nat.
 homin. ed. Basil.

(2) *Exempla utrarumque litterarum,
 sumpta ex Andronici Philosophi libro sub-
 didi.* A. Gell. l. xx, C. v.

(3) *Aristoteles tam turpiter Alexandro
 regendo postius adulatur,* &c. Tertull.
 Apolog. C. xlvi. Cet Ecrivain fait,
 dans ce Chapitre, le procès aux plus
 grands hommes de l'antiquité. La reli-

gion avoit-elle besoin de ces victimes ?

(4) Dion. Chyloft. Orat. 11, de
 regno passim & præcip. p. 36, edit.
 Morel.

(5) *Id.* De regno, Orat. 1v. p. 65.
 Lucian. Dial. Mort. xii, & Schol.

(6) Hist. de l'Acad. des Inscri. T. XXXI,
 p. 34.

(7) De regno, Orat. 11, p. 19.

sous le chevet d'Alexandre, non-seulement l'Iliade d'Homère, mais encore l'Événidas de Cratinus, célèbre Poète comique (1). Le jeune Conquérant ordonna à Harpalus de lui envoyer les ouvrages de Philiste, les tragédies de Sophocle & d'Euripide, & les poésies dithyrambiques de Téléstis & de Philoxène, les livres étant très-rare dans les provinces septentrionales de la Grèce (2).

Alexandre se plaçoit beaucoup aux représentations des pièces tragiques (3). Achénodore & Thessalus, fameux Acteurs dans ce genre, se disputoient le prix de la supériorité : ce dernier ayant été vaincu, le jeune Héros dit qu'il eût mieux aimé perdre une partie de ses États, que de voir Thessalus obligé de céder à son émule (4). Il paroît n'avoir pas eu le même goût pour la Comédie, si nous pouvons en juger par un trait que rapporte Athénée. « Antiphane, célèbre Poète comique (5), lisant un jour » une de ses pièces à Alexandre qui n'y faisoit aucune attention, » lui dit: cette Comédie vous intéresseroit sans doute, si vous » aviez souvent assisté à ces repas, où chacun paye sa part, » & qu'auprès d'une maîtresse vous eussiez reçu & donné quelques coups (6) ». Les distractions de ce Prince n'empêchèrent cependant point les effets de sa libéralité. Le Comédien Lycon de Scarphée ayant adroitement inséré dans une pièce des vers pour demander une gratification, Alexandre en fourrant lui fit donner dix talens (7). Cette générosité devoit avoir des bornes & ne point s'étendre jusques sur le Poète Chérile (8).

(1) Ptolem. Hephaest. Ap. Hist. Poet. script. p. 326. *videtur hinc Fort. leg. ne Stobaeus iustitiam.*

(2) Plut. Vit. Alex. p. 13.

(3) Plut. id. p. 9.

(4) De Fort. Alex. Orat. II, in Plut. Oper. T. II, p. 334.

(5) Ce Poète avoit composé 361 Comédies, ou, selon d'autres, 260. *Vid. Fabric. Bibl. T. I, p. 742 & seq.*

(6) Athen. L. XIII, init. p. 555.

(7) De Fort. Alex. Orat. II, p. 334.

(8) Virgile n'avoit point dédaigné, selon Muret, d'imiter quelques Vers de

C'est donc avec raison qu'elle a essuyé la censure d'Horace (1), qui paroît cependant avoir exagéré, ou même entièrement dénaturé le trait concernant ce méchant Poète. Alexandre fit avec lui une singulière convention. Pour chacun de ses vers qu'on auroit jugé bon, Chérile devoit recevoir une pièce d'or, & pour chacun des mauvais, un coup sur la joue. Combien de nos Poètes ne succomberoient-ils pas à un pareil supplice, avant que de toucher une seule obole? Le Monarque Macédonien connoissoit très-bien le méchant Poète dont nous parlons; & il disoit ordinairement qu'il préféreroit d'être le Thersite d'Homère, à devenir l'Achille de Chérile (2). Mais pourquoi, demandera-t-on sans doute, ce Prince souffroit-il à sa Cour ce même Chérile, un Agis d'Argos le plus mauvais des Poètes après lui, un Cleon de Sicile, & tant d'autres, la lie de différentes Villes de la Grèce (3)? Ce n'étoit point à cause de leurs prétendus talens qu'Alexandre protégeoit ces hommes méprisables; mais parce que, vils flatteurs, ils corrompirent son cœur sans pouvoir néanmoins séduire son esprit.

Personne n'ignore la manière libre dont notre jeune Conquérant permit à Diogène d'en user à son égard : ce Prince ne put s'empêcher d'admirer le Philosophe cynique. Dion Chrysostome a fait de la conversation de ces deux personnages célèbres, le sujet d'un de ses discours : le caractère des interlo-

ce Poète. Var. Lect. L. XXI, C. XIV. Mais ces Vers que Muret rapporte, sans nous apprendre l'endroit d'où il les a tirés, pourroient bien être de l'ancien Chérile, qui avoit chanté les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses.

(1) Epist. I, L. II, v. 232, 233, 234.

(2) Choerilus Poeta fuit qui Alexandrum M. secutus, bella ejusdem descripsit: cui Alexander dixisse fertur, malle se Ther-

stem Homeri esse, quam hujus Achillem. Choerilus Alexandri Poeta depectus est cum eo, ut si versum bonum faceret, aureo numismate donaretur: si malum, eul phis ferretur: per se male dicendo colaphis coesus est. Acro ad Horatii Art. Poet. v. 557.

(3) Et cætera urbium suarum purgamenta, que propinquis citam maximorumque exercituum ducibus à Rege præferbantur. Curt. L. VIII, C. V.

cuteurs y est très-bien rendu; mais on voudroit que Diogène n'y plaifantât pas Alexandre sur son père Ammon (1). C'est un anachronifme : ce Prince ne voulut passer pour le fils de ce Dieu, qu'après le voyage de Lybie fort postérieur à ce tems. La magnificence vraiment royale avec laquelle Alexandre encouragea les travaux d'Aristote, devoit seule lui mériter la reconnoissance des Gens de lettres. Ce Conquérant envoya une somme considérable à Xénocrate, pour subvenir à ses besoins. Plutarque fixe à cinquante talens cette somme (2); mais il auroit dû ajouter, pour l'honneur de Xénocrate, que ce Philosophe, de qui Alexandre ne dédaignoit point de prendre les conseils (3), n'en accepta que trente mines (4). Pyrrhon reçut, selon Sextus Empyricus, de ce Prince, dix mille pièces d'or, pour un poëme qu'il avoit composé en son honneur (5). Ce fait apocryphe est réfuté par le témoignage d'Aristocle & de Diogène-Laerce qui nous assurent que ce célèbre Philosophe sceptique ne laissa point d'ouvrages, & n'en écrivit même aucun (6). Alexandre traita d'une manière très-distinguée les Gymnosophistes Dandamis & Calanus (7): il fit faire à ce dernier des obfèques magnifiques. Callisthène, Onésicrite & Anaxarque jouirent auprès de ce Prince d'une grande considération, & furent honorés de sa bienveillance. Le premier de ces Philosophes la perdit, comme

(1) De regno, Orat. IV, p. 162. Lucien a évité cette faute en mettant la scène dans les enfers, après la mort d'Alexandre. Dial. Mort. XIII.

(2) Plut. Vit. Alex. p. 14.

(3) Plut. Oper. Tom. II, adverb. Colot. p. 1126.

(4) Diód. Laert. L. IV, C. II, Sect. V. Il est vrai que Plutarque rapporte dans un autre ouvrage, que Xénocrate ne voulut rien recevoir. Apophteg. Oper. T. II, p. 181.

(5) Sext. Empyric. adverb. Grammat. p. 278, ed. Fabric.

(6) Aristonic. Ap. Euseb. preparat. Evang. p. 718. Diog. Laert. L. IX, C. XI, Sect. XII. Cet Auteur met ailleurs Pyrrhon dans la classe de ceux qui n'avoient absolument rien écrit: *si si locus à evi. 728-421. Proœm. Sect. XI. Ces expressions ne sauroient le concilier avec l'interprétation forcée de Ménage & de Fabricius.*

(7) Plut. Vit. Alex. p. 14.

nous verrons dans la suite; les deux autres la conservèrent par la bassesse de leur adulation. S'imaginant peut-être s'acquitter ainsi envers leur maître des bienfaits qu'ils en avoient reçus, ils manquèrent aux devoirs que la vérité impose à tous les Ecrivains, qu'elle seule a droit de dispenser de la reconnoissance.

Les Arts floriffoient dans la Grèce lorsqu'Alexandre monta sur le Trône: la tranquillité qui régna dans cette contrée pendant le cours de ses expéditions contribua beaucoup aux progrès & à la perfection du goût (1). Le Conquérant Macédonien favorisa les Artistes & les encouragea par des récompenses. On connoit le choix exclusif qu'il fit de Lysippe, de Pyrgotèle & d'Apelle (2). La manière dont ce Prince reçut Dinocrates, habile Architecte Macédonien (3), prouve qu'il accorda avec plaisir sa protection à tous les gens célèbres dans leur art; & en rejetant le projet de cet Architecte, qui vouloit faire du mont Athos une statue colossale (4) représentant ce même Prince, il donna également des preuves de son bon goût & d'élevation d'ame. Un esprit médiocre, comme le remarque, à cette occasion, Lucien, ne sauroit se mettre au-dessus des honneurs excessifs & extraordinaires (5). J'ose ajouter qu'un goût sain & délicat devient alors un préservatif efficace contre les illusions de l'amour-propre. Alexandre ne laissa cependant pas de se servir dans la suite de Dinocrates pour la construction d'Alexandrie. Cet Artiste traça le plan de cette Ville célèbre & en dirigea l'exécution (6). Lucien s'est donc trompé,

(1) Voyez Winkelmann, Hist. de l'Art, Tom. II, p. 110 & suiv.

(2) Cicér. Epist. famil. L. V, Epist. 12. Horat. Epist. citat. v. 219 & seq. Plin. L. VII, C. XXXVII. Plut. Vit. Alex. p. 8. Arrian, L. 2, C. XVI, &c.

(3) *Architectus pluris modis memora-*

bili ingenio. Plin. L. V, C. X.

(4) Vitruv. de Architect. L. II, Proœmium, Lucian. pro imagin. Sect. 9. Oper. Tom. II, p. 489, &c.

(5) Lucian. loc. sup. cit.

(6) Plin. L. V, C. X. L. VII, C. XXXVII. Vitruv. loc. sup. cit.

lorsqu'il a avancé que Dinocrates perdit, par le trait de flatterie que nous venons de rapporter, la confiance que son maître avoit en lui, & qu'il cessa d'être employé comme auparavant (1). Le récit circonstancié que nous donne Vitruve (2), des moyens qu'employa cet Architecte pour entrer au service d'Alexandre, démontre que ce Prince ne connoissoit pas même Dinocrates, avant l'exposition que lui fit cet Artiste de son singulier projet. Le séjour que fit le Conquérant Macédonien dans l'orient, corrompit son goût pour les Arts; la décoration du bucher d'Héphaestion en peut être regardée comme une preuve convaincante. On entassa sur ce monument funèbre, des Perses, des Macédoniens, des Quinquarèmes, des tapis de Phénicie, des Trophées; & l'on y vit avec étonnement un mélange bizarre de Centaures, de Lions, de Sirènes, &c (3). L'éloge que fait Horace du jugement exquis d'Alexandre dans les Arts (4), ne sauroit donc être vrai qu'avant le changement que produisit en lui le luxe Asiatique.

La nature n'avoit point refusé à Alexandre cette sensibilité d'organes dont les Grecs étoient si heureusement doués. Aristote connoissoit trop l'utilité qu'on pouvoit retirer de la musique dans l'éducation, pour négliger les talens de son disciple, ou pour ne pas s'efforcer à les développer. Mais les principes de ce Philosophe n'admettoient pas toute sorte de musique instrumentale; il rejettoit la flûte (5); & c'est vraisemblablement

(1) Quom. Hist. conscrib. Sect. 12, Tom. II. Oper. p. 17.

(2) Loc. supr. cit.

(3) Voyez l'Hist. de l'Acad. des Inscrip. Tom. XXXI, p. 76 & suiv.

(4) *Judicium subtile videndis artibus.* Epist. 1, L. II, v. 242.

(5) « Il faut bien se garder, dit Aris-

» tote, d'employer ni la flûte, ni aucun
» instrument qui demande un certain
» art, tel que la cithare, ou quelque
» autre de cette espèce; mais simplement
» ceux qui peuvent fixer l'attention des
» enfans, pour leur faire recevoir avec
» fruit les leçons de musique, ou toute
» autre instruction: d'autant plus que la

pour cette raison qu'il dut empêcher qu'on ne jouât de cet instrument devant le jeune Prince confié à ses soins. Cette conjecture sert à expliquer comment Alexandre a pu être tellement ému des airs que Timothée (1) jouoit un jour avec la flûte sur le mode Orthien, airs qui lui avoient été jusqu'alors inconnus, qu'il courut aussi-tôt aux armes (2). Antigénide (3) agita encore plus vivement dans un repas l'ame d'Alexandre, en se servant du nom Harmatien (4). Plutarque nous assure que ce Prince ne se livra point à ceux qui enseignoient la musique ou d'autres arts d'agrément (5). Cet Historien a voulu sans doute parler ici du tems où le fils de Philippe étoit encore sous la direction de Léonides & d'Aristote: quelques pages auparavant il avoit fait mention du goût qu'Alexan-

» flûte n'est pas un instrument moral,
» mais plutôt enthousiastique, & tel
» qu'il convient pour ce tems où le
» spectacle sert plus à purger le cœur
» qu'à instruire. Ajoutons que la flûte
» ayant le pouvoir d'empêcher l'usage
» de la raison, est entièrement contraire
» à l'éducation; & ce n'est pas sans fon-
» dement que nos ancêtres défendirent
» cet instrument aux jeunes gens & aux
» hommes libres, &c. . . Notre Philo-
» sophie explique la doctrine, quelques
» lignes après, en ces termes: « Quand nous
» désapprouvons pour l'éducation la
» science technique des instrumens & de
» l'exécution qu'ils demandent, nous en-
» tendons, par science technique, celle
» qui concerne les combats de musique.

» C'est dans celle-là que celui qui s'y
» exerce ne travaille point pour la per-
» fection de son ame, mais pour le plai-
» sir de les auditeurs; plaisir qui a quel-
» que chose de vil & de grossier: & nous
» ne croyons pas, en conséquence,
» qu'elle puisse être l'occupation des
» hommes libres, mais des mercéna-

» res, &c. » Arist. Polit. Lib VIII. C. VI.

(1) Il ne faut point confondre ce Timothée, qui étoit de Thèbes, avec le célèbre Musicien & Poète dithyrambique de ce nom, natif de Milet, qui inventa le dodécacorde, fit un heureux mélange de l'épique & du dithyrambique, & dans ses nomes de cithare se permit une liberté de mètre, jusqu'alors inconnue. Hephæst. Alex. Enchir. de Metris, p. 64, ed. de Pauw.

(2) Dion Chrysost. de regn. init. Eustath. in Homer. Iliad. L. II, v. 2. Suid. Lex. in voc. ἰσθαυατέρω. Saint Basile nous dit que Timothée joua sur le mode Phrygien: il paroît avoir confondu les deux Musiciens de ce nom. Admonit. serm. 192. v. 10.

(3) Ce Musicien ne peut être le célèbre joueur de flûte du même nom, qui donna des leçons à Alcibiade. M. Burette ne les a point cependant distingués. Acad. des Inscrip. Tom. XIII, p. 297 & suiv.

(4) De Fort. Alex. Orat. II, p. 335.

(5) Vit. Alex. p. 12.

dre avoit pour les rapsodes & les joueurs de flûte & de cithare (1). Ce Prince leur proposa même des récompenses & donna des fêtes où l'on disputoit le prix de la musique (2). Pour célébrer les noces des filles de Perles avec les Macédoniens, Alexandre appella auprès de lui les plus célèbres Musiciens. Les uns jouoient de la flûte ou de la cithare, les autres accompagnoient avec la voix ces instrumens, qui étoient aussi employés dans les Chœurs. Les Musiciens qui se distinguèrent par leurs talens furent récompensés magnifiquement. Les Couronnes qu'on leur distribua furent seules, selon Charès, évaluées à dix mille talens. Les Chanteurs, les Rapsodes, ceux qui représentoient la Tragédie ou la Comédie, les Saltimbanques mêmes eurent part à ces récompenses (3).

Le Conquérant Macédonien s'adonna dès son enfance, selon Dexippe, aux exercices du corps (4); il étoit fort léger à la course (5), & s'y exerçoit avec l'Athlète Crifson (6). Il s'amusa même dans la suite à la sphéristique ou balle avec Aristonique (7), à qui les Athéniens donnèrent le droit de Citoyen & élevèrent une statue à cause de son habileté dans cet art (8). Alexandre aimoit si tendrement cet Athlète, qu'ayant trouvé quelques traits de ressemblance dans sa figure avec celle de Palamède représenté dans un tableau, à Ephèse, expirant dans les embûches de ses ennemis, il en fit paroître la plus vive émotion (9). Ce Prince paroît avoir eu aussi de l'affec-

(1) *Id.* p. 9.(2) *Att.* L. II, C. v, L. III, C. 1, &c.(3) *Athen.* L. XII, p. 138-139.

(4) Πάσαι ἀρεταὶ ἐκκαταίετο ἀποπτηγμῶν, ap. Euseb. Chron. p. 17. ap. Sync. p. 263, id.

(5) *Plut.* Vit. Alex. p. 9. Apophtegm.

p. 179.

(6) *Plut.* de Adulat. & Amic. Discrim. Oper. Tom. II, p. 58. Le mot

tion

Crifson est sans doute corrompu, ou Plutarque s'est trompé. *Vid.* Palmer. *Observ.* in *Auctor. Græc.* p. 214.(7) *Ptolem.* Hephæst. Ap. *Hist. Poët. Script.* ubi *legend.* Ἀριστονικῶν ut *Athen.* loc. *infr.* cit. pro Ἀριστονικῶν.(8) Δὴ καὶ τὴν εἰκόνα. *Athen.* L. I, p. 39.(9) *Ptolem.* Hephæst. p. 301-306.

tion pour Dioxipe, célèbre Athlète, avant la disgrâce qu'il encourut injustement (1). Clitomaque, vainqueur à la lutte & au pancrace, fut l'intéresser à sa triste situation; c'étoit un de ces malheureux Thébains qui survécurent à la ruine de leur Patrie; mais il n'est point vrai, comme l'assure Tzetzés, qu'Alexandre ait rétabli Thèbes en sa considération (2). Ces exemples suffisoient pour faire révoquer en doute l'aversion que ce Prince avoit, suivant Plutarque, pour les Athlètes (3). On peut cependant croire, avec cet Historien, que ce ne fut pas avec plaisir qu'il introduisit le pugilat & le pancrace dans les jeux gymniques dont il donna le spectacle à son armée. Tel est, ce me semble, le vrai sens du texte de Plutarque. Le savant M. Burette a cru cependant y trouver que le Conquérant Macédonien « faisoit si peu de » cas du pugilat & du pancrace, qu'il ne se mit jamais en peine » de leur donner place parmi les autres spectacles qui composoient ces sortes de fêtes publiques (4). Il est assez vraisemblable que la haine qu'Alexandre avoit contre les Athlètes, ne regardoit que ceux qui se vouoient uniquement aux exercices du pancrace & du pugilat. On peut donc croire qu'aux jeux gymniques qui furent donnés à Ecbatane, & dans lesquels des enfans entrèrent seuls en lice (5), ce Prince suivit alors d'autant plus son goût, que ces sortes de jeux étoient moins en usage, & conséquemment peu sujets à des règles fixes, ou du moins qu'il étoit facile de s'en écarter. Le stade ou la course simple, & le Dolique ou la grande course (6), dont les enfans pouvoient disputer

(1) *Diod.* L. XVII, n^o 101. *Curt.* L. IX, C. VII.(2) *Chil.* cxxxix.(3) *Vit. Alex.* p. 9. Ce Prince regardant à Milet plusieurs statues d'Athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques ou(4) *Voyez* sur cette course, *Acad. des Insér.* Tom. III, p. 312.corps vigoureux, lorsque les Barbares assiégeoient votre Ville? *Plut.* Apopht. p. 130.(5) *Acad. des Insér.* Tom. III, p. 263.(6) *Arrian.* L. VII, C. XIV.(7) *Voyez* sur cette course, *Acad. des Insér.* Tom. III, p. 312.

le prix entr'eux, dans les jeux Néméens, Asclépiens, Aléens & Olympiques (1), ou même encore le Diaule ou courfe double, à laquelle ces enfans s'exerçoient dans les jeux Pythiques (2), durent donc être préférés au pugilat & au pancrace (3). Alexandre, avant que de partir pour l'Asie, célébra à *Ægas* les jeux Olympiques qui y avoient été établis par Archélaus (4), un de ses prédéceffeurs, & donna des combats gymniques dans toutes les occasions remarquables.

Les détails qu'on vient de lire fourniront quelques lumières fur l'éducation & les goûts d'Alexandre. Les actions de ce Héros demandent autant que ses victoires, une attention particulière. En difcutant le récit de ses Hiftoriens, la fonction de critique ne doit pas nous faire oublier le devoir du Philofophe. L'ombre d'un grand nom, nous en impoferoit-elle? Croirions-nous que le fils de Philippe méritât le furnom de *grand*, fi proffitué par les hommes, autant pour ses vertus que pour ses exploits, les titres les plus fastueux font toujours des marques certaines de despotifme & d'avisiffement?

Justin rapporte qu'Alexandre, prêt à partir pour l'Asie, fit mettre à mort tous les parens de fa belle-mère, & que cet Arrêt fanguinaire s'étendit même fur tous ceux que leurs talens auroient pu faire aspirer au Trône (5); on ne trouve aucun veffige de ce trait calomnieux dans les écrits des Anciens.

Les colonies Grecques de l'Asie rétablies dans leurs privilèges; & l'odieufe oligarchie détruite, furent les premiers fruits des

(1) *Vid.* Inscript. in Tegeæ urbe re-pert. Ap. Corfini, Dissert. IV, ad Calc. not. Græc. p. LXXII, & Obferv.

(2) Pausân. Phoc. C. VII.

(3) Le pugilat avoit été permis aux enfans dans les jeux Olympiques, depuis la XLII^e Olymp. *Vid.* Corfini Dissert.

Agonist. I, p. 14 & le Pancrace dans les jeux Pythiques, depuis la LXIII^e Pythiade, dont le commencement répond à la troisième année de la CIX^e Olymp.

Vid. Corfini, Dissert. Pyth. p. 46-47.

(4) Arr. L. I, C. XI.

(5) L. XI, C. V.

Conquêtes d'Alexandre (1); fa modération & fon équité se montrèrent avec éclat dans plusieurs occasions: les Hiftoriens de ce Prince, n'en auroient-il point multiplié les exemples? N'admettons rien fans examen. Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre ayant privé de ses Etats Straton, Roi de Sidon, à cause de fon attachement pour Darius, permit à Ephæstion de disposer à fon gré de cette Couronne. Le favori jeta les yeux sur deux jeunes gens qui étoient ses hôtes; ils refusèrent cet honneur, & lui proposèrent Abdolonyme, ifsu de leurs anciens Rois; mais si pauvre que le travail de ses mains suffisoit à peine à fa subsistance: ce choix fut adopté par Ephæstion (2). Justin prétend que ce nouveau Roi étoit d'une naissance obscure (3). Diodore transporte la scène à Tyr, après la prise de cette Ville, & nomme Ballonyme celui qui y joue le principale rôle, & qui remplace Straton (4). Cet Hiftorien se trompe; c'étoit Azelmicus qui régnoit alors sur les Tyriens, & non pas Straton (5). L'Auteur du second discours sur la fortune d'Alexandre, attribué à Plutarque, assure que cet événement arriva à Paphos qui étoit alors gouvernée par un Prince méchant & injuste, de la race des Cynarides. Le Prince Macédonien chassa le Tyrân, & lui donna pour successeur un homme de fa famille, mais inconnu jusqu'alors, & vivant du produit d'un jardin qu'il cultivoit. En montant sur le Trône, le nouveau Roi prit le nom d'Abdolonyme (6): on ne trouve point dans cette rélation celui d'Ephæstion.

La diversité du récit des Hiftoriens que je viens de nommer, est une forte présomption contre la certitude de l'anecdote d'Abdolonyme. Le silence d'Arrien doit nous la faire regarder comme une fable dont peut-être voici l'origine. Straton, pen-

(1) Arr. L. I, C. XVII, XVIII.

(2) Curt. L. IV, C. I.

(3) L. XI, C. X.

(4) Diod. n^o 47.

(5) Arr. L. II, C. XXIV.

(6) De fortunâ Alex. Orat. II. Ap. Plut. T. II, Oper. p. 340.

dant l'absence de Gérostrate, son père, Roi des Aradiens qui étoient alors auprès d'Autophradates avec les vaisseaux de Phénicie, vint au-devant d'Alexandre, & mit en son pouvoir Arade, Marathon, Mariamne & le reste de ses Etats.

Il est vraisemblable que les mêmes Historiens ont voulu nous présenter, sous des couleurs plus agréables que vraies, l'entrevue d'Alexandre avec la femme & la mère de Darius, après la bataille d'Issus. La méprise de Sygigambis qui prit Ephæstion pour le Roi, & la réponse de ce Prince ne sont cités par Arrien que comme une tradition qui n'étoit point rapportée dans les Mémoires de Ptolémée & d'Aristobule. Cet Ecrivain ne la croit cependant point hors de vraisemblance; il loue ensuite Alexandre d'avoir mérité qu'on débitât sur son compte une pareille aventure (1). Plaisante réflexion !

M. de Bougainville a très-bien vengé l'honneur de Statrice, femme de Darius, des soupçons que l'ambiguïté & l'inexactitude du récit de Plutarque & de Justin auroient pu répandre sur la conduite de cette Princesse; son apologie est fondée sur des observations très-judicieuses, & auxquelles on ne sauroit rien ajouter (2).

Le récit que Tyriotes fit à Darius des procédés généreux d'Alexandre à l'égard de sa famille, engagea, selon Quinte-Curce, ce Roi Perse à envoyer des Ambassadeurs pour demander la paix (3). Diodore & Justin ne parlent point de la scène pathétique qui se passa entre Darius & Tyriotes ou Tyréus, comme le nomme Plutarque (4), quoiqu'ils fassent mention de l'Ambassade qui avoit la paix de l'Asie pour objet. Tous ces Historiens fixent l'époque de cette Députation quelques jours

(1) Arr. L. II, C. XII.

(2) Hist. de l'Ac. des Inscri. T. XXV. p. 37.

(3) Curt. L. IV, C. XI.

(4) Diod. n.º 54. Just. L. XI, C. XII.

avant la bataille de Gaugamèle. Arrien met celle de la conversation de Darius avec son eunuque, peu de tems après le combat d'Issus; il avoue cependant que la certitude de cet entretien n'étoit établie que sur des bruits vagues (1). Quelle foi peut-on donc y ajouter?

Le plus grand politique de ce siècle dit qu'Alexandre fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis & tua Clytus (2). M. de Montesquieu s'est laissé égarer par Quinte-Curce, qui raconte que le Conquérant de l'Asie presque ivre, & excité par les propos de la courtisane Thais, mit, au sortir d'un festin, le feu au Palais & à la Ville de Persépolis qui furent entièrement détruits (3). Cet Historien a donné une signification trop étendue aux termes de Diodore qu'il paroît avoir copiés; cet Auteur dit simplement que les environs du Palais furent brûlés (4). Arrien ne parle que du désastre arrivé à cet ancien Palais des Rois de Perse (5), & se trouve en cela, d'accord avec Clitarque & Strabon (6), Plutarque diminue même ce désastre, il nous assure que non-seulement il n'y eut que cet édifice d'exposé à la fureur des flammes; mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée: Alexandre étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna qu'on éteignît le feu (7). Les ruines de ce fameux Palais subsistent encore (8); d'ailleurs une masse de pierres d'une grosseur prodigieuse & qui étoient d'une dureté à toute épreuve,

(1) *Δίγοι κενόβη*. Arr. L. IV, C. XX.

(2) *Εσπίρ* des Loix, L. X, C. XIV.

(3) Curt. L. V, C. VII. Cet Auteur

ajoute que Persépolis ne se releva pas de ses défaits, & qu'il étoit impossible de trouver aucun vestige de cette Ville. Plin. a adop.é cette erreur. *Persépolis caput regni, dirutum ab Alexan-*

dro. L. VI, C. XXVI.

(4) *Ο κήπι τῶν βασιλέων τῶν περσικῶν*. Diod. n.º 72.

(5) Arr. L. III, C. XVIII.

(6) Strab. L. XV, p. 102. Clitarq. *Ap. Athen*. L. XIII, p. 176.

(7) Plut. p. 11.

(8) Voyez la note (XXVI).

comme le montrent les expériences de le Bruyn (3), ne pouvoit être tellement dévorée par les flammes qu'il n'en restât quelques vestiges. On doit donc présumer que le feu, après avoir consumé toutes les matières combustibles, s'éteignit. Plusieurs Savans ayant adopté, sans examen, le récit de Quinte-Curce (2), il me paroît nécessaire de disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, en démontrant que cette Ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce Prince.

Diodore parle d'un sacrifice que Peuceste, Satrape de Perse, fit aux manes de Philippe & d'Alexandre, dans la Ville de Persépolis, quelque tems après la mort de ce dernier Prince (3). Antiochus-Epiphane, selon l'Auteur du livre des Machabées, voulut piller un Temple fameux par ses richesses dans la même Ville : mais il fut repoussé par la multitude, & obligé de prendre la fuite (4); ce qui prouve l'opulence & la grande population de Persépolis vers l'an 164 ans avant Jésus-Christ, tems où se rapporte cette expédition. Ptolémée l'Astronome, qui vivoit sous Hadrien & Antonin (5), met Persépolis au nombre des Villes principales (6) de la Perse. Ammien-Marcellin parle de cette Ville comme existente encore avec éclat, sous le règne de Julien (7).

La destruction totale de cette Cité fameuse ne peut être rapportée qu'aux premiers tems du Mahométisme (8). Ses habitans ayant manqué à la foi des Traités qu'ils avoient conclus avec les Musulmans, furent massacrés & leur Ville détruite. Addeuleh-

(1) Voyag. Tom. IV, C. LII.

(2) Salmas. exercit. Plin. p. 226-228. Bochart, Geogr. Sacr. L. II, C. II. Uffertii, Annal. p. 102. Prideaux, Hist. des Juifs, Tom. I, p. 309. Hist. Univ. par une Soc. de gens de Lettres, Tom. VI, not. aux p. 58-59, & p. 125, &c.

(3) L. XIX, n^o 22.

(4) *Multitudine ad arma concurrente....*

Mac. L. II, C. IX, v. 2.

(5) Petav. Doctr. temp. T. II, p. 634.

(6) Geogr. L. VI, C. IV.

(7) L. XXIII, C. IX.

(8) Geogr. Turc. Ms. de la Bibl. du Roi, p. 488.

Katil-Mich acheva quelque tems après de la ruiner de fond en comble (1), & ses débris servirent à bâtir, dans le voisinage, Chiras, fondé la soixante & seizième année de l'Hégire, sous le règne des Ommiades (2). Voilà l'époque réelle de la subversion totale de Persépolis, appelée Isthakhar par les Orientaux : cette Ville n'offre plus actuellement aux voyageurs qu'un petit Bourg au milieu d'immenses décombres (3).

On m'objectera peut-être que Persépolis a été rétablie depuis sa destruction par Alexandre. Le sacrifice de Peuceste est trop voisin de cette époque, pour que cette Ville ait pu renaître de ses cendres dans un aussi court espace de tems. Donnons une dernière preuve qui dissipera tous les doutes. Strabon & Arrien rapportent qu'Alexandre séjourna dans cette ancienne Capitale de la Perse au retour de son expédition des Indes, & ajoutent, en parlant de l'état florissant où elle trouvoit, qu'il ne manquoit à sa splendeur que le Palais de ses anciens Rois (4). Persépolis avoit été brûlée l'an 330 avant Jésus-Christ (5); le retour d'Alexandre tombe à l'an 326 : quatre années auroient-elles donc suffi au rétablissement d'une Ville aussi considérable ?

Les victoires d'Alexandre avoient rendu son nom célèbre dans tout l'Orient. Thalestris, Reine des Amazones, eut envie de voir ce Prince & vint elle-même le trouver. Quinte-Curce & Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie (6); Diodore, au retour d'un second voyage que

(1) Ouv. cit. p. 467.

(2) Voyag. de le Bruyn, Tom. IV, p. 301. Voyez celui de Pietro della Valle, Tom. V, p. 312. Ambass. de Figueroa, p. 144.

(3) Voyez la note (XXVII).

(4) Strab. L. XV, p. 501. Arr. L. IV,

C. XXX.

(5) Petav. Doctr. temp. T. II, p. 596. Tom. V, p. 312. Ambass. de Figueroa,

(6) Curt. L. VI, C. v. Just. L. XII,

C. III.

fit Alexandre dans cette contrée (1); Plutarque, après le passage du Jaxarte (2), & Arrien en fait mention parmi les événemens qui suivirent l'expédition des Indes (3). Les trois premiers Historiens, que je viens de citer, regardent le voyage de Thalestris comme certain, & prêtent les mêmes motifs à cette Reine.

Le nom des Auteurs qui avoient adopté cette aventure, où la galanterie, selon eux, avoit beaucoup de part, nous a été conservé par Plutarque. Les principaux de ces Ecrivains étoient Clitarque, Onésicrite, Policrite, Antigènes & Ister. Les plus judicieux, tels qu'Aristobule, Charès, Ptolémée, Anticlide, Philon le Thébain, Philippe-Isangele, Hécatee d'Erétric, Philippe de Chalceis & Duris de Samos, la rejetoient comme une fable (4). Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parloit de la proposition que lui avoit fait le Roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disoit rien des Amazones ni de leur Reine. Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour devant le Roi Lyfimaque, le quatrième livre de son histoire où il faisoit mention de l'aventure de Thalestris, ce Prince, en éclatant de rire, s'écria: où étois-je donc alors (5)?

Arrien assure encore que Ptolémée, Aristobule & les Ecrivains les plus dignes de foi n'avoient point consigné dans leurs écrits ce singulier événement. Pour démontrer que les Amazones n'existoient plus au siècle d'Alexandre, il s'autorise du silence de Xénophon qui, dans son ouvrage sur la retraite des Dix mille, parle des habitans de la Colchide & des bords du Phafe, sans nommer les Amazones qu'on croyoit avoir fixé autrefois leur demeure dans cette contrée (6). La Chronique de Paros rapporte cette fameuse

(1) Diod. n.º 77.

(2) Plut. p. 64.

(3) L. VII, C. XIII.

(4) Plut. p. 64.

(5) Plut. id.

(6) L. VII, C. XIII.

retraite

retraite sous Lachés (1), Archonte à Athènes, l'an 400 avant Jésus-Christ; elle précéda donc de quarante-quatre ans la naissance d'Alexandre.

La vie active & guerrière des femmes Sauromates avoit donné lieu à l'idée que les Scythes s'étoient faite sur les Amazones; fiction que les Grecs (2) adoptèrent, & qui plut tellement aux Ecrivains de cette Nation, qu'ils ne manquèrent pas d'en embellir l'histoire de plusieurs de leurs Héros. Strabon réfute avec raison le voyage de Thalestris, qu'on prétend être venue des bords du Thermodon jusqu'aux portes Caspiennes, qui en étoient éloignées de plus de 6000 stades. Ce Géographe regarde en général comme très-fabuleux tout ce qu'on avoit débité sur les Amazones (3). Ce sentiment doit prévaloir sur celui d'un illustre Académicien qui, adoptant les traditions vagues & incertaines des Indiens du Maragnon & de quelques autres contrées de l'Amérique méridionale, fait ses efforts pour accréditer l'existence des Amazones (4). Non, les organes foibles & délicats des femmes n'ont dû jamais soutenir les travaux pénibles de la guerre, & les deux sexes unis par des besoins & des desirs mutuels n'ont pu se séparer. Le hasard auroit-il interverti jusqu'à ce point l'économie de la nature?

Atropates, Satrape de Médie, envoya cent Amazones à Alexandre, qui leur ordonna de retourner dans leur pays & d'annoncer à leur Reine qu'il iroit bientôt l'y trouver. Arrien qui raconte ce fait (5), conjecture avec beaucoup de vraisemblance que ce fut ce Satrape qui fit venir quelques femmes barbares habillées en Amazones: c'étoit sans doute pour amuser son maître, & cette

(1) Epoc. 67.

(2) Voyez la note (XXVIII).

(3) Πλεῖστέναι τῶν ἀμαζῶνων ἃ ἴσῃ
ἢ πῶσαι ἰσχυρῶς γένοιτο. Strab. L. XI,

P. 348.

(4) Voyez la note (XXIX).

(5) Art. L. VII, C. XIII.

R

plaisanterie qui aura donné lieu à l'épisode de Thalestris. La conspiration & la mort de Philotas, sont rapportées par Quinte-Curce d'une manière intéressante & pathétique; ce morceau est son chef-d'œuvre. L'infortuné Général y parle avec beaucoup d'éloquence; son apostrophe à Parménion est admirable. « O mon Père, il faut donc que tu meures à cause de moi & avec moi. Je t'arrache la vie, j'éteins ta vieillesse; pourquoi m'avois-tu donné le jour sous des auspices malheureux? Etoit-ce pour en recueillir les fruits qu'on te prépare? Je ne fais laquelle est la plus déplorable, de ta vieillesse ou de ma jeunesse. Je suis enlevé à la fleur de mon âge; & pour toi, un bourreau te ravira bientôt le peu de vie qui te reste, & que la nature alloit te redemander, si la fortune avoit voulu attendre (1) ». On sauroit gré à Quinte-Curce de ces beautés dans un genre moins austère que celui de l'histoire, laquelle n'exige que cette froide vraisemblance qui peut convaincre la raison & non pas celle qui fait lui faire illusion & la séduire. Dépouillons le récit de cet ingénieux Auteur de ses ornemens étrangers. Nous apprend-il si Philotas étoit coupable ou non du crime de trahison? Le discours qu'il met dans la bouche de l'accusé prouve son innocence; cependant il ne craint point ensuite d'avancer que sa mort ne mérita pas même la commiseration de ses amis (2). Comment concilier la justice de cette cruelle indifférence avec les regrets des soldats Macédoniens, qui paroissent d'abord très-animés contre Philotas & murmurent bientôt après contre l'auteur de son supplice (3). Peut-être que cet orgueil qui, né de la prospérité irrite le vulgaire & est méprisé du sage, fut le

(1) L. VI, C. X.

(2) *Ne amicorum quidem misericordiam**meruit.* L. VI, C. XI.

(3) Curt. L. VII, C. 2.

seul crime de ce Général : sa mort ayant assouvi la vengeance toujours inexorable de l'amour-propre, les soldats Macédoniens oublièrent alors ses défauts pour ne plus se rappeler que ses vertus, & déplorèrent sincèrement sa perte.

Dans le discours qu'Alexandre prononça devant ses troupes, ce Prince accusa, selon Quinte-Curce, Parménion d'être complice des desseins de son fils, lequel avoua, dans les douleurs de la torture, que son père en avoit été le moteur, & pour le prouver, découvrit les projets criminels d'un certain Hégélochus (1). Arrien & Plutarque ne parlent point de l'accusation formée contre Parménion; ils ne nomment pas même Hégélochus, Diodore qui paroît avoir fourni à Quinte-Curce les principaux détails de ce fameux procès, nous assure que Parménion étoit au nombre de ceux qui furent condamnés à mort avec son fils (2); ce qui pourroit faire croire qu'il l'accompagna au supplice: erreur grossière adoptée par Justin (3). Ce grand homme fut assassiné peu de tems après en Médie par Cléandre, Sitacès & Ménidas, ministres de la politique sanguinaire d'Alexandre qui ne put croire que ce Général n'eût point trempé dans la conjuration de Philotas. Peut-être aussi ce Prince jugea-t-il qu'il étoit dangereux de le laisser vivre après la mort de son fils (4).

Philotas & Parménion furent, selon Justin, appliqués à la question (5). Il est certain que ce dernier n'essuya point ce traitement ignominieux; nous osons même croire, malgré le témoignage de Diodore, de Plutarque & de Quinte-Curce, que le fils de ce Héros en fut aussi exempt. Ptolémée & Aristo-

(1) Curt. L. VI, C. XI.

(2) Diod. n° 30.

(3) Just. L. XII, C. V.

(4) Arr. L. III, C. XXVI.

(5) Just. L. XII, C. V.

bule, témoins oculaires, n'en parloient point dans leurs Mémoires où ils rapportoient seulement que Philotas avoit été percé de traits (1).

Justin, se trompe encore, lorsqu'il avance que dans le repas dont la fin tragique ternit la gloire du Vainqueur de Darius, Alexandre exalta lui-même ses exploits & se préféra à Philippe (2). Plutarque nous apprend que la dispute s'échauffa par la lecture des vers qu'un certain Pranique, ou Piérion, avoit faits contre les anciens Capitaines vaincus par les barbares (3) : ce récit est confirmé par celui de Quinte-Curce (4). Le Philosophe Historien aggrave le discours de Clytus, & tâche de rendre moins atroce l'action d'Alexandre, vraie époque du changement des mœurs & de la conduite de ce Prince.

L'homme lutte souvent avec avantage contre la fortune; mais si elle lui est favorable, il tombe dans ses fers. Son ame alors enflée par la prospérité, perd sa force & ne peut résister aux passions qui l'agitent. Alexandre au faite de la gloire, maître en quelque sorte de l'Univers, oublia bientôt les vertus qu'on avoit admirées en lui, lorsque ses succès dépendoient du sort des combats, & que Darius vivoit encore. Les Historiens de ce Prince n'ont point assez fait sentir ce changement arrivé dans sa conduite; ils prennent souvent le ton d'Apologistes: ce reproche s'adresse principalement à Plutarque. L'Écriture, après avoir parlé des victoires du Conquérant de l'Asie, remarque très-bien les effets qu'elles produisirent dans son cœur. . . . : *Et exaltatum est & elevatum cor ejus* (5).

Semblable aux astres qui nous éclairent, la gloire des hommes

(1) Ap. Arr. L. III, C. XXVI.

(2) Just. L. XII, C. VI.

(3) Plut. p. 69-70-71.

(4) L. VIII, C. I.

(5) Machab. L. I, C. I, V. 4.

célèbres à ses phases & ses éclipses: tantôt elle est obscurcie par des actions blâmables, tantôt elle disparaît sous le voile épais des vices. C'est donc à l'Ecrivain de leur vie, d'observer avec soin toutes ces révolutions, d'en présenter le tableau sans l'altérer & de ne point chercher à rendre les Héros parfaits.

La mort de Callisthène mérita les larmes de Théophraste (1); & l'indignation d'Aristote (2). Devenu cruel & vindicatif, Alexandre prêta l'oreille à la délation, & prit le prétexte de la conjuration d'Hermolaüs pour perdre le disciple de son ancien maître. Ce Philosophe l'avoit offensé par des traits satyriques, & par une censure imprudente. Ptolémée & Aristobule prétendoient que ses discours avoient porté Hermolaüs & ses complices, qui prenoient chez lui des leçons de philosophie, à conspirer contre leur Roi (3). Tous les autres Historiens assurent au contraire que la familiarité de Callisthène avec ce jeune homme, avoit fait naître des soupçons que la haine de ses ennemis érigeoit en preuves (4). Ce Philosophe n'étoit point coupable, selon Quinte-Curce, qui met dans la bouche d'Hermolaüs une apologie peut-être trop ingénieuse; elle ne laisse aucun doute sur l'innocence du Philosophe.

Le même Ecrivain ajoute que Callisthène fut condamné sans avoir été entendu. Ce sentiment paroît contredit par le témoignage, d'Aristote qui rapporte que son ancien disciple fut condamné par les Macédoniens (5) : peuple qui avoit conservé le droit de juger les crimes d'Etat, sans jamais permettre que l'autorité de son Roi prévalût dans ses délibérations (6). Si les Macédoniens ont jugé Callisthène, l'Arrêt prononcé contre lui a dû être

(1) Cic. Tuscul. L. III, n° 10.

(2) Diog. Laert. I, v, C. 2, n° 6.

(3) Arr. L. IV, C. XIV.

(4) Loc. sup. cit.

(5) Arist. Rhetor. L. II, C. III.

(6) *Nihil potestas regum; nisi prius valuisse auctoritas.* . . . L. VI, C. VIII.

conforme à leurs usages : ce Philosophe aura donc été lapidé ou percé de traits (1), & non pas crucifié, comme le rapportoit Ptolémée, ou, selon d'autres, mis dans une cage & mangé des vers (2), & moins encore exposé à un lion, ou enfermé dans une caverne, après qu'on lui eût coupé le nez, les lèvres, les oreilles & plusieurs autres membres (3); supplices usités chez les Orientaux & les Nations barbares (4).

Aristobule disoit que Callisthène chargé de chaînes, avoit été mené à la suite de l'armée & étoit mort de maladie (5). Charès confirmoit cette relation, en assurant que ce Philosophe avoit expiré dans les fers, sept mois après sa détention, lorsqu'Alexandre assiégeoit la Ville de Malle (6). Ce Prince écrit à Antipater en ces termes. « Je me réserve de punir en son tems » le Sophiste (il parle de Callisthène), ceux qui l'ont envoyé, » & ceux qui reçoivent dans leur Ville des personnes qui conf- » pireront contre moi (7) &c. ». Plutarque, qui nous a conservé le fragment de cette lettre, ajoute que plusieurs Auteurs croyoient que Callisthène avoit fini ses jours d'une manière naturelle dans sa prison (8). Les Ecrivains de l'antiquité, qui ont fait mention de la mort de ce Philosophe, ne parlent d'aucun supplice extraordinaire (9), & semblent par là autoriser l'opinion d'Aristobule & de Charès. Alexandre étoit trop bon politique pour étaler aux yeux des Macédoniens l'appareil des tourmens inventés

(1) Supplices Macédoniens, Curt. L. vi, C. xi. Arr. L. iii, C. xxvi.
 (2) Ptolem. Ap. Arr. L. iv, C. xiv. Strab. p. 787. Edit. Basil. Diog. Laert. L. v, C. 1, n.º 6, Plut. p. 76.
 (3) Just. L. xv, C. iii. Diog. Laert, loc. cit. Schol. Luc. Dial. Mort. C. xiii.
 (4) Herod. L. iii, C. 133. Diod. L. xvii, n.º 69. Curt. L. iii, C. viii. L. vii, C. v. Just. L. 1, C. x. Amm.

Marc. L. xxx, p. 227, &c.

(5) Ap. Arr. L. iv, C. xiv.

(6) Plut. p. 76.

(7) Loc. sup. cit.

(8) Νεοστροφος. Plut. p. 76.

(9) Luc. Dial. Mort. xiii, except. ex Polyb. de virt. & vit. L. xii. Valer. Maxim. ix, 3. Senec. Quæst. nat. L. vi. Philost. Vit. Apoll. L. vii, C. ii, &c.

par les peuples qu'il venoit de vaincre. Ce Conquérant avoit suspendu l'exécution de Callisthène, pour ne point soulever son armée, qui auroit regardé ce Philosophe comme la victime de son attachement aux usages & aux mœurs de sa Patrie.

C'est avec raison qu'on accuse Alexandre d'avoir répandu le sang de ses meilleurs amis (1). La malignité peut cependant avoir augmenté le nombre de ceux qu'il immola à ses soupçons ou à ses caprices. Justin prétend que Lyfimaque, qui monta depuis sur le Trône, fut exposé à un lion, à cause des liaisons qu'il avoit avec Callisthène dont il écoutoit les leçons. Ce Général étouffa cette bête féroce en lui enfonçant dans la gueule sa main enveloppée d'un manteau (2). L'origine de cette fable, adoptée par plusieurs Ecrivains (3), a été très-bien aperçue par Quinte-Curce, qui rapporte qu'Alexandre chassant dans la Sogdiane, rencontra sur ses pas un lion; Lyfimaque accourut pour le tuer (4) : ce qui peut avoir donné lieu à la fable de son exposition, qui ne fut pourtant que volontaire & même produite par le hasard. Plutarque compte ce Général parmi les accusateurs de Callisthène (5); il ne put donc être la victime de son attachement pour ce Philosophe. La condamnation d'Agathocle de Samos n'a pas de meilleurs fondemens. Les pleurs dont il arrosa le tombeau d'Ephæstion pouvoient-ils être un crime aux yeux d'Alexandre qui en avoit versé lui-même avec abondance à cette occasion?

(1) Plut. de Multit. Amic. C. 10. Senec. de ira, p. 72, ed. Elzevir. de benefic. p. 366. Arr. L. vii, C. iv. Curt. L. vi, C. i. Plut. Vit. Alex. p. 77. Vit. Demosth. Tom. IV, p. 431. Luc. Dial. Mort. xiii, xiv. Tite-Liv. L. ix, C. xviii. Dion. Chrysof. Orat. L. xiv, p. 198. Julian. Cæsar. p. 841. Ap. script. Hist.

Rom. Græc. Anthol. à Ceph. Cond. edit. Oxon. Epigr. Antipatri, p. 123.

(2) Just. L. xv, C. iii.

(3) Plin. L. viii, C. xvi. Valer. Maxim. Senec. de ira iii, 17. De Clem. 1, 25. Panfan. Attic. C. ix.

(4) Curt. L. viii, C. 1.

(5) Plut. p. 75.

D'ailleurs Lucien est le seul Ecrivain qui nous ait transmis ce fait apocryphe (1).

Les regrets que produisit dans le cœur d'Alexandre le meurtre de Clytus, furent infructueux; ils ne purent empêcher ce Prince de s'abandonner aux passions qui ont dégradé son caractère. Il voulut être adoré; mais l'éloquence de Callisthène renversa les projets criminels de ses adulateurs. Les motifs du refus des Macédoniens, quoique très-louables en eux-mêmes, ne portoient cependant point sur des principes vrais. Les Perses rendoient à leurs Rois des honneurs purement civils. Trompées par les marques extérieures de vénération qui sont encore de nos jours en usage dans l'orient, les Grecs crurent faussement qu'elles étoient les signes réels d'une adoration criminelle, & refusèrent d'imiter les Nations vaincues. Les hommages excessifs que les Monarques Perses paroissoient recevoir de leurs sujets, n'étoient qu'un culte relatif; les Rois, suivant les *Livres Zends*, ayant un feu particulier qui les anime, le même qui est en présence d'Ormuzd (2).

L'illustre Auteur de l'Esprit des Loix prétend qu'Alexandre... « prit les mœurs des Perses, pour ne pas désolez les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs » (3). Arrien a aussi fait l'apologie de ce changement (4) auquel je ne saurois cependant applaudir. Adopter les usages des vaincus, c'est insulter à la gloire du vainqueur; c'est détruire cette

(1) Luc. de Calumniâ, Tom. III. Oper. p. 148, 149.

(2) Précis du syst. de Zoroastre, Zend-Avesta, Tom. III, p. 607. . . . C'est pourquoi, sans doute, le feu précédoit immédiatement les Rois de Perse dans leur marche les jours de cérémonie. Xenoph. Cyrop. L. VIII, p. 197,

ed. Hutch. Cet usage fut adopté, non-seulement par les Princes de l'Orient, Amm. Marcell. L. XXIII, C. VI. mais encore, par les Empereurs Romains, Herodian. L. II, C. IX. L. VIII, C. III.

(3) Esprit des Loix.

(4) Arr. L. VII, C. XXIX.

heureuse

heureuse distinction qui foment l'enthousiasme belliqueux, ce véhicule des conquêtes. Le luxe qu'entraînoient nécessairement les mœurs Asiatiques, devoit énerver le courage des soldats Macédoniens, en étouffant cette noble ardeur qui s'allume par la réaction de l'ame sur les objets qui l'affectent avec force. « Pour plaire aux Perses, dit un judicieux politique, étoit-il » prudent de choquer les Macédoniens? Donner aux vain- » queurs les mœurs des vaincus, c'est préparer leur ruine; c'est » la rendre certaine; & l'on veut qu'Alexandre, ignorant cette » vérité commune, ait regardé la corruption & l'avidité » des Macédoniens comme le fondement de sa puissance: Les » Asiatiques accoutumés à ramper sous le despotisme, devoient » porter leur chaîne avec docilité: les Grecs seuls méritoient » des ménagemens (1).

Les Historiens d'Alexandre laissent à peine échapper quelques traits qui dévoilent les vices de leur Héros, ils tâchent toujours de l'excuser. Arrien, quoique moins coupable, n'est cependant point exempt de ce reproche (2). Aristobule osoit avancer qu'Alexandre ne s'abandonnoit aux plaisirs de la table que par complaisance pour ses amis, & que d'ailleurs il ne buvoit pas beaucoup (3). Cela ne s'accorde point avec les détails dans lesquels plusieurs Auteurs étoient entrés sur la vie privée de ce Prince. Les expressions de Ménandre prouvent que son intempérance avoit même passé en proverbe (4). Charès de Mitylène rapportoit que le Conquéreur Macédonien avoit donné des jeux Gymniques après la mort de Calanus, & qu'il y avoit proposé des prix pour ceux qui auroient bu plus que les autres. Trente-cinq

(1) Observat. sur l'Histoire de la Grèce, par M. l'Abbé de Mably, p. 227, & suiv.

(2) Vid. L. VII, C. XXIX, xxx.

(3) Ap. Arr. L. VII, C. XXIX. Plut. p. 33, id.

(4) Menand. in adulat. apud Athen. L. X, p. 474.

de ces athlètes moururent sur le champ des violens efforts qu'ils firent, & six autres expirèrent quelques momens après dans leur tente. Promachus remporta le premier prix, qui étoit un talent (1). Nicobule assure encore qu'Alexandre soupant chez Midias, but à lui seul plus que les vingt convives, qui assistèrent à ce repas, ne burent entre tous. A l'issue de ce festin, ce Prince s'endormit d'un profond sommeil (2), effet sans doute de sa sobriété.

Plutarque dément le moins qu'il peut son caractère d'apologiste; il prétend qu'Alexandre censura très-fortement la vie molle & luxurieuse d'Agnon & de Philotas (3). Elien assure, au contraire, que ce Prince les avoit lui-même corrompus (4); ce sentiment est confirmé par le témoignage d'Agatharchide de Gnide (5), & par la lettre qu'Alexandre écrivit aux Villes d'Ionie, & principalement aux Insulaires de Chio, pour leur ordonner de lui envoyer de la pourpre, dont il vouloit revêtir tous ses amis (6). Loin de réprimer le luxe, ce Monarque l'autorisa par son exemple; il faisoit tous les jours, selon Phylarque (7), une dépense immense. Sa tente contenoit plus de cent lits; les colonnes qui la soutenoient étoient incrustées d'or; on en avoit encore embelli le plafond avec une variété admirable: ce Prince donnoit ses audiences entouré d'une garde nombreuse & assis au milieu de cette tente sur un trône d'or. Iphippus d'Olinthe ajoute qu'on arrosoit le pavé de sa tente avec des liqueurs précieuses & des vins odoriférans, & qu'on brûloit devant lui de la myrrhe & d'autres parfums recherchés (8).

(1) Ap. Athen. L. x, p. 436.

(2) Ap. Athen. L. x, p. 434.

(3) Plut. p. 57, & seq.

(4) Aelian. Var. Hist. L. ix, C. III.

(5) Dans son huitième livre des cho-

ses Asiatiques. Ap. Athen. L. iv, p. 155.

(6) Ap. Athen. L. xii, p. 540.

(7) Ap. Athen. Id. p. 539.

(8) Ap. Athen. L. xii, p. 537.

Alexandre étoit-il donc fort économe, quand il s'agissoit de ses plaisirs, comme Arrien veut nous le persuader (1), & les détails que l'on vient de voir justifient-ils ces paroles de M. de Montesquieu? « Sa main se fermoit pour les dépenses » privées falloit-il régler sa maison, c'étoit un Macédonien (2). Comment ce judicieux Ecrivain a-t-il encore pu avancer qu'Alexandre trouva les moyens d'augmenter sa puissance dans sa frugalité & son économie particulière (3)? Cela peut être vrai du tems où ce Conquérant fit les premières hostilités contre les Perses; sa politique & la nécessité le forcèrent alors d'adopter un plan de conduite bien différent de celui qu'il suivit après la bataille de Gaugamèle.

Depuis cette époque le Conquérant de l'Asie s'abandonna à un faste qui insultoit également aux mœurs de sa Patrie & au malheur des vaincus. Rien n'égalait celui qu'il fit paroître dans la célébration du mariage des filles Perses avec les Macédoniens. Il réunit dans un seul appartement quatre-vingt-douze lits nuptiaux dont les couvertures valoient chacune vingt mines; le sien étoit distingué par des pieds d'or. Le festin qu'il donna à cette occasion & où furent invités tous les gens de sa maison & les étrangers, avoit été préparé dans une tente supportée par des colonnes de vingt coudées de haut revêtues d'or, de pierres précieuses & d'argent: elle étoit encore décorée par des tapisseries de pourpre tissues d'or. Les plus habiles Historiens & les Musiciens célèbres furent appelés à cette fête. Athénée nous a conservé les noms des principaux, qu'il a tirés du

(1) *ἡμετέρας δὲ ἐκ μὲν ἰστορίας τὰς αὐτῶν, ἐπιδαμναστέας.* ARR. L. VII, C. XXVIII.

(2) *Esprit des Loix*, L. x, C. xiv.

(3) M. de Montesquieu s'appuie de

l'autorité d'Arrien, qui ne dit autre chose sur ce sujet; que ce que je viens de rapporter.

dixième livre de Charès (1) ainsi que tous les détails que je viens de rapporter.

Plutarque a voulu excuser son Héros sur ce qu'il adopta les mœurs & les vêtemens des peuples vaincus, en nous assurant que ce Prince prit un milieu entre l'habillement des Mèdes & celui des Perses (2). Ce Conquérant poussa bien plus loin encore, & même jusqu'à l'extravagance, la manière de s'habiller. Iphippus d'Olinthe rapportoit qu'Alexandre paroissoit dans les festins avec la pourpre & les cornes de Jupiter - Ammon, qu'il se faisoit traîner dans un char ayant sur les épaules un manteau Persé avec l'arc & le carquois de Diane. On le voyoit dans la société de ses amis porter les ailes, les talonnières & le caducée de Mercure qu'il changeoit une autrefois pour la peau de lion & la massue d'Hercule. (3).

« Les remparts élevés, dit Plutarque, sont d'un accès difficile aux ennemis; mais la hauteur & l'orgueil d'une ame qu'enivrent son bonheur & la gloire, cèdent aisément aux plus vils & aux plus bas des hommes (4) ». Alexandre fut bientôt en proie à la flatterie la plus outrée, & son despotisme empêcha ses meilleurs amis de lui parler le langage de la vérité. Maxime de Tyr semble indiquer cette dernière cause des progrès rapides que l'adulation fit parmi les Macédoniens (5). Lorsque la crainte, suivant la pensée de ce Philosophe, & la puissance d'un despote étouffent la voix de ses sujets, la flatterie est alors sur le Trône & l'amitié dans le tombeau (6). Iphippus d'Olinthe nous apprend que les amis d'Alexandre l'applaudissoient

(1) Ap. Athen. L. XII, p. 538.

(2) Plut. p. 63.

(3) Ap. Athen. L. XII, p. 537.

(4) Plut. Trait. sur la manière de discernier un flatteur d'avec un ami. Trad. de M. de la Porte du Theil, p. 97.

(5) Maxim. Tyr. infr. cit.

(6) Littéralement, il faut que la flatterie fleurisse, & que l'amitié soit enfouie, *κατακλιθήτω ἡ φιλία, καὶ ἡ ἀγαθότης κενώσῃται*. Diss. Maxim. Tyr. xx, C. 8, p. 243. ed. Davil.

malgré eux, & gardoient souvent un profond silence dans les momens où ce Prince s'abandonnoit à des excès qui ternissoient sa gloire, craignant toujours de réveiller en lui le penchant qu'il avoit à répandre le sang, ou d'exciter son humeur atrabilaire (1). Lucien assure que la calomnie & l'adulation eurent un libre accès (2) auprès de ce Monarque, qui souffrit qu'Anaxarchus prononçât en sa présence, pour le consoler du meurtre de Clytus, cette exécration maxime : *le juste n'a d'autres règles que la volonté des Rois* (3). Ce Sophiste étoit sans doute un des plus distingués dans l'infame troupe de Médius, « qui étoit » le Coryphée, si l'on peut parler ainsi, le Chef adroit que » les adulateurs d'Alexandre s'étoient choisis. En conséquence, » il leur avoit ordonné d'attaquer hardiment, & de déchirer » dans leurs propos, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à » la Cour; certain, quand même la plaie se guériroit au fond » du cœur d'Alexandre, que la cicatrice y resteroit : & ce fut » ainsi que ce cœur, en effet cicatrisé, ou plutôt ulcéré & em- » poisonné, se résolut à perdre Callisthène, Philotas & Parménion, pour s'abandonner aux Agnons, aux Bagoas, aux Agésias, aux Démétrius qui gouvernèrent aisément leur maître; » en l'adorant, le vêtissant & le façonnant comme une idole » des barbares (4) ». Ce tableau des effets que produisit l'adulation dans la conduite d'Alexandre ne peut être infidèle; c'est Plutarque qui nous l'a tracé.

Cet Ecrivain, toujours disposé à excuser son Héros, voudroit cependant nous persuader qu'il fut opposer une courageuse

(1) Ap. Athen. L. XII, p. 538.

(2) Lucian. de Calumn. Op. T. III, p. 150.

(3) Plut. p. 72.

(4) Trait. de Plut. déjà cit. p. 96-97. de goût.

Voyez aussi les recherches sur les Passions, par M. du Theil, à la suite de la trad. de ce Traité, p. 176 : elles sont fort intéressantes, & faites avec beaucoup de goût.

résistance aux sollicitations d'Agnon & de Philoxène qui lui offroient des objets illicites & pros crits par la nature, pour assouvir ses desirs. Si ces adulateurs avoient bien eu le pouvoir de porter ce Prince à répandre le sang de ses amis & des plus habiles Capitaines de son armée, que ne devoient-ils point attendre de sa facilité, quand ils lui présentoient de nouvelles voluptés, quelques criminelles qu'elles pussent être? On fait d'ailleurs le penchant que les Grecs avoient pour la pédérastie. Alexandre se livra sans pudeur à l'eunuque Bagoas. Dicaarque nous apprend qu'il le baisa lascivement sur un théâtre devant une foule de spectateurs qui ne rougirent point d'applaudir à cette action (1). Les reproches qu'Orsines fait dans Quinte - Curce à cet eunuque, ne permettant pas de douter de l'infâme commerce qu'il avoit avec Alexandre. Comment cet Historien ose-t-il ensuite avancer que le Monarque Macédonien n'usa d'aucun plaisir qui ne fût dans les bornes de la nature (2).

L'humanité d'Alexandre envers les Nations vaincues ne se démentit-elle jamais? Plusieurs traits de sa vie démontrent qu'il oublia, à la fin de son règne, cette clémence dont il s'étoit servi au commencement, pour diminuer chez les vaincus, l'amertume de ses succès; clémence qui n'étoit peut être, dans Alexandre, qu'un effet de sa vanité & de sa politique: celle qui émane du cœur n'en sauroit être arrachée qu'avec le mouvement & la vie. La dévastation du pays de Sambus & de celui des Pathaliens (3), l'incendie de la Ville des Magalasiens (4), le crucifement de Musican, Prince Indien (5), le supplice de plusieurs Brachmanes qui

(1) Ap. Athen. l. xiii, p. 603.

(2) *Veneris intra naturale desiderium hujus, nec ultra nisi ex permisso voluptas.* l. 2, C. 7.

(3) Diod. n.º 102. Curt. l. ix, C. viii.

(4) Diod. n.º 96.

(5) Arr. l. vi, C. xvii. Diod. n.º 102. Curt. l. ix, C. viii.

avoient excité leurs compatriotes à défendre leur liberté, enfin le sac de plusieurs Villes Indiennes qui osèrent arrêter ou retarder l'exécution des projets d'Alexandre, ne font point certainement l'éloge de son humanité. Après avoir accordé la paix à une Ville Indienne, ce Prince retourne bientôt sur ses pas, entre dans cette malheureuse Cité & en massacre tous les habitans. Plutarque qui rapporte cette barbare expédition, avoue qu'elle est une tache à la vie de ce Héros (1), qui perça encore de sa propre main Orsodates qui s'étoit révolté contre lui (2).

La cruauté de ce Conquérant est désignée dans l'écriture: & *interfecit reges terre*, il massacra les Rois de la terre (3). Les Ecrivains profanes ont pu nous dérober des actions qui avoient eu pour théâtre une région éloignée où il étoit difficile d'aller chercher des preuves qui auroient infirmé leur témoignage. La vérité se montre cependant, malgré eux, dans leurs écrits (4). Arrien avoue l'inclination qu'Alexandre avoit pour les exécutions sanguinaires (5).

Les Annales de Gentoux font mention de ce Conquérant & lui donnent les épithètes de *Mhaahah*, *Dukkoyt* & *Kooncah*, brigand & insigne assassin (6); mais la plupart des traditions que les Orientaux ont conservées sur Alexandre, lui sont avantageuses & nous le représentent comme un Prince fort humain. Les Indiens en ont jugé par comparaison; le malheur présent leur a fait oublier ce que leurs pères ont souffert dans l'expédition des Macédoniens. Depuis le règne de Mahmoud, qui

(1) Plut. de exor. p. 80. Arr. l. vi, C. xvii.

(2) P. 77.

(3) Machab. l. 1, C. 2, v. 2. Le mot *interfecit* du texte grec, dit plus que celui d'*interfecit* employé par la Vulgate.

(4) Diod. n.º 89 - 91 - 102. Curt. l. ix, C. vii, xi, &c.

(5) Arr. l. vi, C. iv.

(6) De la Religion de Gentoux, dans les éven. Hist. par M. Holwel, II part. p. 5.

dans le onzième siècle, soumit l'Inde & traita ses habitans avec toute la rigueur d'un Conquérant & l'inhumanité d'un fanatique, ces peuples accoutumés aux spectacles affreux des meurtres, des incendies & des ravages, fruits terribles des invasions fréquentes qu'ils ont essuyées, doivent naturellement regarder Alexandre comme un vainqueur fort-humain. La haute idée qu'ils ont conçue de ce Prince, les a porté à lui attribuer les monumens les plus remarquables de leur immense région (1).

Les Perses eurent sans doute plus de raison de consacrer dans leurs fastes la clémence d'Alexandre; la prospérité ne l'avoit point encore corrompu lorsqu'il s'empara de cette partie de l'Asie. Le Vainqueur de Darius traita ses nouveaux sujets avec une douceur qui leur avoit été jusqu'alors inconnue. La condition de la Nation Persé n'en fut cependant pas meilleure; elle continua d'être gouvernée par un Despote, essuya encore les vexations des Commandans Macédoniens, & se trouva exposée au choc de la révolution sans en sentir moins le poids de ses chaînes (2).

On accuse injustement Quinte-Curce d'avoir écrit plutôt l'éloge que la vie d'Alexandre (3). Ce trop ingénieux Ecrivain a cependant relevé plusieurs fois avec beaucoup d'impartialité les défauts de son Héros. Ce Prince, dit-il, se livra après son changement à la volupté; & celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Le jeu & les festins devinrent les occupations ordinaires du Conquérant de l'Asie, qui passoit les nuits entières à boire (4). Le même Historien assure, dans un autre endroit de son ouvrage, qu'Alexan-

(1) Voyag. de M. Anquetil, Zend-Avesta, Tom. 1, p. 192, &c.

(2) Voyez la note (XXII).

(3) Cleric. Judic. de Curt. ix, &c.

(4) Curt. L. 1, C. 11. *Intempestiva convivia & perpotandi pervigilantique insana dulcedo, ludique, & grege pellucum, &c.*

dre

dre changea, dans la prospérité, la modération & la continence dont il avoit fait jusqu'alors profession, en orgueil & en intempérance. Son Palais étoit rempli de trois cens soixante concubines, & la garde de ce ferrail étoit confiée à une troupe d'eunuques (1). De pareils traits, & plusieurs autres que nous supprimons, n'ont point été rapportées pour orner un panégyrique. Alexandre étoit-il donc alors conduit par cette faillie de raison dont parle M. de Montesquieu, « & que ceux qui avoient voulu faire un roman de son histoire, ajoute ce grand politique, » & qui avoient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober (2) » ? Il désigne sans doute ici Quinte-Curce qui, pour avoir exposé avec assez de vérité la conduite de ce Prince, ne mérite point une si vive censure.

Non - seulement Quinte-Curce ne doit point être regardé comme un panégyriste outré; mais il peut être au contraire soupçonné d'avoir imaginé des faits propres à ternir la gloire d'Alexandre. La cause de la mort d'Orsines est de ce nombre. Ce Persé, d'une naissance illustre, faisant des présens au Vainqueur de l'Asie, & à tous les Grands de sa Cour, omit l'eunuque Bagoas, celui-ci, pour s'en venger, l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus, dans lequel il assuroit qu'on avoit enfoui trois mille talens. Ce monument funèbre fut ouvert par ordre d'Alexandre, & on y trouva deux arcs Scythes, un fabre & une couronne d'or. L'eunuque persuada à son maître qu'Orsines en avoit enlevé toutes les richesses, & ce malheureux Persé subit la peine de mort (3).

Ce récit de Quinte-Curce ne s'accorde point avec ceux des autres Ecrivains. Plutarque nous apprend que ce fut Polymaque

(1) *Hic verò palam cupiditates suas pellices ccc & xx. &c. L. vi, C. vi. solvit continentiamque & moderationem...* (2) *Esprit des Loix, L. x, C. xiii. in Superbiam ac lasciviam vertit. . . .* (3) Curt. L. x, C. 1.

T

de Pella qui fut condamné à mort pour avoir pillé le tombeau de Cyrus (1). Des brigands furent, selon Strabon, les seuls auteurs de ce crime : la preuve qu'en donne ce Géographe est la fracture des effets qu'ils n'avoient pu emporter (2). Arrien prétend que les Mages à qui on avoit confié la garde de ce monument, furent appliqués à la question ; mais qu'on ne tira d'eux aucun éclaircissement (3). Cet Historien parle ensuite du supplice d'Orsines, lequel, ayant eu le commandement de la Perse après la mort de Phraforte, fut convaincu de vexation ; & d'avoir expolié les Temples & les tombeaux des Rois (4) qui étoient à Persépolis ; monumens qui n'avoient rien de commun avec le tombeau de Cyrus qui choisit Pasagarde pour le lieu de sa sépulture (5). La description qu'en avoit fait Aristobule nous a été conservée par Arrien (6).

Le tombeau de Cyrus étoit dans un bois sacré arrosé par des eaux qui fécondoient la terre couverte d'une herbe épaisse comme celle des prairies. Au milieu des arbres s'élevoit un petit édifice dans lequel on entroit par une porte fort étroite ; il contenoit le cercueil de Cyrus qui étoit d'or massif, un lit avec les pieds du même métal, un Trône aussi d'or, des habillemens, des tapis précieux, des épées, des colliers, des pierres précieuses montées en or, &c. Ces richesses ne sauroient se concilier avec le sens de l'épithape rapportée par Plutarque (7). . . . HOMME, QUI QUE TU SOIS, DE QUEL QU'ENDROIT QUE TU VIENNES. . . . JE SUIS CYRUS, CELUI QUI ÉTABLIT L'EMPIRE DES PERSES, NE M'ENVIE POINT CE PEU DE TERRE QUI COUVRE MON CORPS (8) : Inscription modeste qui peut avoir donné à

(1) Plut. p. 91.

(2) Strab. L. XV, p. 162.

(3) Arr. L. VI, C. XXIX.

(4) *Tâpôt Baranâvôr*. Arr. L. VI, C. XXX.

(5) Strab. L. XV, p. 102. &c.

(6) Arr. L. VI, C. XXIX.

(7) Plut. p. 90.

(8) Voyez la note (XXI).

Xénophon l'idée du discours qu'il met dans la bouche de Cyrus. Ce Prince, sur le point de rendre le dernier soupir, parle en ces termes. . . . « Mes enfans, ne mettez point mon corps, » lorsque je serai mort, dans l'or, l'argent, ou dans quelque » autre matière ; mais rendez-le à la terre. Quoi de plus » heureux, si mes cendres sont mêlées avec elle? . . . &c. (1) » . . . On fait que les Rois étoient les seuls, chez les Perses, qui eussent les honneurs de la sépulture (2). Leurs tombeaux existent encore & sont situés à l'est de la montagne d'Istakhar ; ils ne ressemblent en rien, non plus que ceux de Naxi-rustan (3), à la description d'Aristobule. Le bois sacré dont il environne celui de Cyrus nous découvre l'infidélité de ces détails. Cet Auteur transporte chez les Perses les usages de sa Nation qui inhumoit souvent les morts au milieu d'un bosquet (4). Cette forme d'inhumation n'étoit point autorisée par les rites Perses. Les prétendues richesses contenues dans le monument funèbre de Cyrus n'ont été imaginées que d'après des bruits vulgaires adoptés trop légèrement par Aristobule ; Quinte-Curce ne nous les a pas laissé ignorer. Alexandre, selon cet Ecrivain, en reconnut lui-même la fausseté, & fut surpris qu'un Roi aussi puissant que Cyrus n'eut pas été enseveli plus somptueusement.

Arrien nous dit que Cambyse avoit confié la garde du mau-

(1) Cyropéd. L. VIII, p. 238, edit. Leuncl.

(2) Vid. Thom. Hyde de Relig. Veter. Persiarum, Cap. xxxiv. Pourquoy donc Plutarque nous dit-il qu'Alexandre permit à la mere & à la femme de Darius, d'ensevelir tous les Perses qu'elles voudroient, p. 31 ? Les Grecs péchent toujours contre le costume des nations étrangères.

(3) Peut-être ces derniers ne sont-ils

pas d'une antiquité aussi reculée que ceux de Persépolis. Voyez les Observations de M. de Caylus, Hist. de l'Acad. des Inscri. Tom. XXIX, p. 144, & sur les premiers tombeaux, le Voyage de le Brûn, T. IV, p. 393, &c. Celui de Chardin, T. II, in-4°, p. 162 & suiv.

(4) Van-Göens diatr. de Csepotaph. C. IV, V. VI.

solée de son père aux Mages, qui recevoit tous les jours une brebis, une mesure de farine & une de vin, & tous les mois un cheval, pour être employés aux sacrifices qu'ils faisoient aux manes de Cyrus (1). Ce récit est peu vraisemblable : d'un Héros mort, les Perses ne firent jamais un Dieu. Le costume religieux de cette Nation n'est pas mieux observé dans l'ouvrage de Quinte-Curce; Darius y est représenté sacrifiant aux divinités locales de Cilicie (2). On ne sauroit encore approuver Arrien, lorsqu'il donne un Jupiter (3) aux Perses, qui ne connurent jamais ni son nom, ni son culte. Ces Ecrivains avoient été séduits par l'exemple des Auteurs les plus célèbres de l'Antiquité, qui ne traitent pas avec plus d'exactitude la religion de ce peuple (4).

Harpalus évita par la fuite le supplice qu'Orsines avoit subi & dont j'ai tâché de développer la cause. Le Général Macédonien avoit eu des liaisons intimes avec Alexandre lorsque Philippe vivoit encore. En montant sur le Trône, le nouveau Monarque lui donna la garde de ses trésors; mais Harpalus répondit mal à cette marque de confiance; il se livra aux conseils pernicieux d'un certain Tauriscus, & s'enfuit à Mégare peu de tems avant la bataille d'Issus. Alexandre le fit revenir en lui accordant sa grace, & voulut bien lui confier encore l'administration de ses finances (5) & bientôt après son trésor d'Ecbarane (6). Il est nécessaire de rapporter ces faits conservés par Arrien, parce qu'ils répandent, sur la conduite d'Harpalus, une clarté que le récit des autres Historiens n'offre point; tous suppriment ce premier délit qu'il est essentiel de connoître; afin de ne pas le confondre avec celui dont je vais examiner les circonstances.

(1) Arr. L. VI, C. XXIX.
(2) *Sacrificium diis præsidibus loci*
scit Curt. L. III, C. VIII.
(3) Arr. L. IV, C. XX.

(4) Voyez la note (XXXIII).
(5) Arr. L. III, C. VI.
(6) Arr. L. III, C. XX.

La nouvelle des châtimens qu'Alexandre avoit fait subir, à son retour des Indes, aux Gouverneurs convaincus de vexation & d'avoir malversé dans leur charge, étant parvenue jusqu'à Harpalus dont la conduite n'étoit point exempte de reproches, cet homme ingrat & coupable, accompagné de six mille hommes qu'il avoit pris à sa solde, vint se réfugier à Athènes & emporta avec lui d'immenses richesses (1). Quinte-Curce rapporte que le Monarque Macédonien « également irrité » contre Harpalus & contre les Athéniens, fit équiper une flotte » dans l'intention d'aller lui-même à Athènes. Pendant qu'il » méditoit en secret cette expédition, il reçut des lettres qui » lui apprennoient que ce Général s'étoit concilié avec son argent » la bienveillance des principaux citoyens de cette Ville; mais » que bientôt après, il avoit été forcé d'en sortir par une déli- » bération du peuple, & s'étoit réfugié auprès des troupes Grec- » ques, qui l'avoient arrêté; qu'enfin un certain voyageur l'avoit » tué par trahison. Satisfait de ces nouvelles, ce Prince renonça » au dessein qu'il avoit de passer en Europe (2). . . Comment un homme enfermé dans une prison, au milieu d'un corps de troupes, peut-il être assassiné par un certain voyageur (3)? Cela ne se conçoit pas aisément.

Il est vrai qu'Harpalus fut chassé d'Athènes quelque tems avant la mort d'Alexandre, comme Diodore l'assure, & comme il est facile de l'inférer de ce que Plutarque rapporte sur l'exil de Démosthène (4). Le Général Macédonien ne fut point suivi par ses troupes jusqu'à Athènes; au sortir de cette Ville, il fut les joindre à Ténare, dans la Laconie, où ils les avoit laissées,

(1) Plut. in Demost. T. IV, p. 431, *infiditas*.
Diod. n.º 108.

(2) Curt. L. X, C. II.

(3) *Trucidatum à quodam viatore per*

(4) Diod. n.º 108. Plut. in Demost.
Tom. IV, p. 431-433, & dec. Orat.
Vit. T. II, Oper. p. 846.

lors de son débarquement (1). Il partit de ce lieu pour se rendre dans l'île de Crète, où Thimbron, un de ses amis, qui s'empara dans la fuite de Cyrène, le tua par trahison (2). Ce Thimbron est sans doute le certain voyageur de Quinte-Curce, qui fait un anachronisme, en faisant mourir Harpalus avant Alexandre. Il est démontré par le témoignage de Diodore & d'Arrien (3), que ce Prince étoit déjà mort lorsque son infidèle Trésorier fut assassiné. Les paroles que Cicéron met dans la bouche de Diogène, qui mourut le même jour que le Conquérant de l'Asie (4), sembleroient encore confirmer le récit de ces Historiens. Ce Philosophe cynique avoit coutume de dire que la fortune d'Harpalus accusoit les Dieux, puisque cet heureux brigand en jouissoit aussi long-tems (5).

L'expulsion de ce Général Macédonien du territoire de l'Attique, arriva la troisième année de la CXIII^e Olympiade, sous l'Archonte Chrémès (6), deux ans avant la mort d'Alexandre. Ussérius fixe avec raison l'assassinat d'Harpalus à l'année qui suivit celle de la mort de son maître (7), 323 ans avant Jésus-Christ, Cephifodore étant Archonte. Le P. Petau réunit dans la même année la fuite & la mort d'Harpalus (8) : l'autorité de Diodore & d'Arrien sur lesquels il s'appuie, lui sont absolument contraires. Le projet de repasser en Europe que Quinte-Curce fait former à Alexandre, n'est pas rapporté par les autres Historiens : l'exécution de ce projet auroit porté un préjudice notable aux intérêts de ce Prince qui déploroit alors la perte d'Ephésion.

(1) Diod. n.° 108.

(2) Diod. loc. cit. *id.* L. XVIII, n.° 19, Arr. de reb. post. Alex. apud. Phot. col. 208. Strab. L. XVII, p. 176.

(3) Loc. sup. cit.

(4) Plut. Sympol. L. VIII, p. 715, T. II.

Oper. Diog. Laert. L. VI, C. II, n.° II.

(1) Cic. de nat. Deor. L. III, C. 34.

(6) Corinti Fast. Attic. T. IV, p. 43.

(7) Usser. Annal. p. 215.

(8) Petav. Doct. temp. L. XIII, T. II, p. 197.

Alexandre, selon quelques Auteurs, fit crucifier Glaucias, Médecin de ce favori (1); il conduisit lui-même le char qui portoit le corps d'Ephésion, il ordonna de raser le Temple d'Esculape qui étoit à Ecbatane (2) : ce Dieu fut-il jamais connu des peuples de l'Orient? Pour avoir la permission de rendre des honneurs divins à son favori, il envoya consulter Jupiter Ammon, &c. &c. Arrien rejeté avec raison toutes ces marques d'une douleur peu décente à un Souverain, & dignes d'un Barbare (3). Plutarque & plusieurs autres Ecrivains ont compilé ces fables sans aucun jugement (4). Ce Philosophe nous assure qu'Alexandre fit abattre tous les créneaux des Villes circonvoisines, & couper le poil aux chevaux & aux mulets. Ce dernier signe de deuil n'est cependant point hors de vraisemblance : ce Prince imitoit en cela les Perses. Les soldats de l'armée de Mardonius tondirent, par le même motif, leurs chevaux & toutes leurs bêtes de charge, à la mort de Masistius (5). Diodore rapporte qu'Alexandre ordonna aux peuples de l'Asie d'éteindre le feu sacré, ce qui ne se pratiquoit qu'au décès des Rois de Perse (6). Cet Ecrivain ajoute qu'Ephésion mourut des suites de son intempérance, à Ecbatane & non pas à Babylone, comme Justin & Polyen l'ont faussement avancé (7).

(1) Ap. Arr. L. VII, C. XIV.

(2) Diod. n.° 110.

(3) Arr. L. VII, C. XIV. Ce passage semble prouver qu'Arrien avoit composé son Histoire d'Alexandre, après ses dissertations sur la morale d'Epicète, où il adopte le sentiment qu'il réfute ici. *Vid.* Arr. Diss. Epict. p. 114. ed. Upton. Un examen plus réfléchi lui fit rejeter ces bruits vulgaires, sur la mort d'Ephésion; peut-être aussi ne faisoit-il que rapporter les propres paroles de son maître.(4) Plut. p. 64. In Pelopid. Tom. II, p. 238. *Aliau.* Var. Hist. L. VII, C. VIII. Lucian. de Calumn. T. III, p. 148-149.

(5) Herod. L. IX, C. 24.

(6) Diod. n.° 110. Cet Historien ne veut sans doute parler ici que des feux particuliers, & non pas du feu *Bekram*, que chaque province honoroit dans un sanctuaire particulier. *Voyez* sur ce feu, *Vendidad*, p. 141 & suiv. *Boundeshsch*, art. des feux.

(7) Just. L. XII, C. XII. Polyan. L. IV, C. III, p. 334.

Les détails dans lesquels est entré Diodore à l'occasion de la pompe funèbre qu'Alexandre fit à son favori, & du fastueux monument qu'il éleva en son honneur, sont d'autant plus croyables, qu'ils s'accordent avec les règles de l'art (1). Ils paroissent avoir été extraits de l'ouvrage qu'Iphippus d'Olinthe avoit composé sur la mort d'Alexandre & d'Ephæstion (2).

Le Conquérant de l'Asie s'avance vers Babylone, & les Députés de toutes les Nations viennent pour le féliciter de ses succès. Les Lybiens, les Carthaginois, les Brutiens, les Lucaniens, les Toscans, les Scythes, les Celtes, les Ibériens &c. peuples dont la plupart connoissoient à peine le nom Macédonien, s'empresèrent de rendre hommage au Vainqueur de l'Asie, ou plutôt à sa fortune: l'orgueil de l'homme prend toujours le change. Diodore dit en général que tous ceux qui habitoient cette immense région, située entre les côtes septentrionales du golfe Adriatique & les colonnes d'Hercule, envoyèrent des Ambassadeurs à ce Prince (3). Aristus & Asclépiades rapportoient qu'Alexandre avoit donné audience aux Députés des Romains, & que s'étant informé des mœurs & de la constitution politique de cette Nation, il avoit alors prédit sa grandeur future (4). Clitarque avoit adopté cette Ambassade (5), rejetée, avec raison, par Arrien, (6) qui paroît encore n'ajouter aucune foi à la singulière nomenclature des peuples dont j'ai déjà fait mention; il en parle

(1) Diod. n.º 113. Hist. de l'Acad. des Insér. Tom. XXXI. p. 76.

(2) Vid. Athen. L. IV, p. 146.

(3) Diod. n.º 113.

(4) Loc. supr. cit. Tite-Live nous assure que la réputation d'Alexandre n'étoit pas même parvenue dans ce tems jusqu'aux Romains, quem ne fandum quidem illis notum arbitror fuisse, L. IX, C. XVII; ce qui est très-vraisemblable.

Cet Historien contredit ici ce qu'il a avancé quelques pages auparavant, savoir que les Romains avoient destiné Papirius Cursor à s'opposer aux entreprises d'Alexandre, si après avoir conquis l'Asie, ce Prince en passoit Italie, C. XVII. La digression que Tite-Live fait à cette occasion, est aussi ridicule que déplacée.

(5) Ap. Plin. L. III, C. V.

(6) L. VII, C. XV.

comme

comme d'un bruit public; on l'auroit sans doute dispensé de l'insérer dans son ouvrage. La réputation même des fables ne doit point entrer dans l'histoire qui n'est qu'un choix de vérités ou de vraisemblance; la critique des faits n'en est que l'échafaudage.

Parmi les projets dont s'occupoit Alexandre, au retour de son expédition des Indes, Quinte-Curce en suppose un très-analogue au génie de ce Prince; mais les moyens qui devoient en procurer l'exécution, n'ont pu être imaginés que par cet Historien. Les Gouverneurs de la Mésopotamie eurent ordre, selon lui, de faire couper des bois au Mont-Liban, d'où ils devoient être transportés à Thapsaque. Ce lieu étoit destiné à la construction de plusieurs septirèmes; de-là ils auroient ensuite été conduits jusqu'à la mer, pour composer la flotte Macédonienne (1).

Thapsaque étoit située sur l'Euphrate dont le cours, depuis cette Ville jusqu'à Babylone, étoit évalué à 4800 stades par Hypparque & Eratosthène. Ce dernier Ecrivain comptoit ensuite, depuis Babylone jusqu'aux embouchures de l'Euphrate, 3000 stades (2). En admettant le système ordinaire sur les galères des Anciens à plusieurs rangs de rames (3), un septirème auroit dû tirer trente-neuf pieds & huit pouces d'eau; c'est-à-dire, autant que nos vaisseaux à trois ponts de cent ou cent vingt pièces de canon. Est-il possible que, dans un si grand éloignement de la mer, l'Euphrate fût assez considérable pour porter ces masses énormes? On ne pouvoit d'ailleurs, à cette distance, avoir le secours de la

(1) Septirèmes omnes esse, deducique Babylonem. Curt. L. X, C. I.

(2) Hypparque faisoit dire à Eratosthène des choses qu'il n'avoit jamais avancé. Vid. Strab. L. II, p. 13 & seq.

Je rapporte seulement ici le calcul sur lequel ces deux Auteurs s'accordoient.

(3) Scheffer. de Milit. Nav. Veter. L. I, C. IV.

marée pour les mettre à flot. Polybe nous apprend que les eaux de ce fleuve étoient très-basses en hiver, & qu'elles croissoient beaucoup pendant l'été par la fonte des neiges : mais comme dans ce temps on les dériveroit pour arroser les terres, le lit de l'Euphrate n'étoit presque pas navigable, & pouvoit encore moins servir aux transports des troupes & des munitions de guerre (1). C'est sans doute la raison qui obligeoit les Arméniens, lorsqu'ils descendoient jusqu'à Babylone, de n'employer dans ce trajet que des bateaux de tronc de saule, couverts extérieurement avec des peaux (2). Dans l'endroit même où devoit être le chantier des septirèmes, il y avoit au milieu de ce fleuve un gué, lorsque l'armée Macédonienne traversa l'Euphrate pour entrer dans la Mésopotamie (3) : tout concourt donc à démontrer que le projet d'Alexandre n'a pu être imaginé que par Quinte-Curce (4).

Les prédications de Calanus, du Devin Pythagore & des Chaldéens, & cette foule de présages qui annoncèrent la mort du Conquérant de l'Asie, ont été présentés avec des couleurs tristes & sombres par ses Historiens, pour rendre, selon la pensée de Plutarque, très-pathétiques les derniers momens du Maître du monde, & finir sa vie par un coup de théâtre capable de produire tout-à-la-fois la terreur & la pitié (5) : sentimens plus propres à la tragédie qu'à l'histoire, comme le remarque Polybe qui fait, à l'occasion de la mort d'Agathocle, des observations judicieuses sur les Historiens qui la rapportent. Ces observations peuvent s'appliquer naturellement aux Ecrivains de la vie d'Alexandre qui méritent cependant quelque indulgence.

(1) Polyb. T. II, p. 191.

(2) Herod. L. 1, C. 194. Voyez la

note (XXXIII).

(3) Arr. L. III, C. VII.

(4) Voyez la note (XXXIV).

(5) Plut. 97.

L'imagination se plaît toujours à ajouter à cette idée commune : celui qui hier étoit assis sur le Trône de l'Univers, est aujourd'hui plongé dans la nuit du tombeau ; pensée affligeante pour l'humanité, mais qui soulage l'amour-propre.

Les sinistres présages qui devancèrent la mort du Vainqueur de l'Orient n'ont point été inventés par les Historiens de ce Prince. Plutarque n'a pas raison de croire qu'ils en furent les auteurs. Ces bruits, accrédités dans la suite par la superstition, avoient été répandus par les Gouverneurs des Provinces conquises. Frappés des punitions qu'Alexandre avoit fait subir à ceux qui avoient malversé ou vexé les peuples pendant son absence, ils vouloient éloigner leur maître de la capitale de son Empire, où il auroit joui d'un loisir qui auroit pu leur être funeste. C'est pour cela qu'Apollodore d'Amphipolis, Commandant de Babylone, gagna son frere le Devin Pythagore, lequel découvrit alors dans les entrailles des victimes les marques sinistres qui défendoient l'entrée de cette Ville au Monarque Macédonien (1).

Les Prêtres Chaldéens avoient favorisé les vues de leur Gouverneur, par des motifs très-pressans, puisqu'ils étoient dictés par l'intérêt : Arrien nous les fait connoître. Au retour de son expédition malheureuse contre la Grèce, Xerxès avoit détruit tous les Temples des Babyloniens ; le plus célèbre & le plus riche, celui de Bélus, ne fut point épargné. Les Rois d'Assyrie avoient annexé à ce Temple un domaine considérable & un trésor particulier, également destiné à son entretien & aux dépenses des sacrifices. Depuis l'époque de sa destruction, les Prêtres Chaldéens jouissoient paisiblement & sans aucuns frais de ces revenus. Les ordres qu'avoit donnés Alexandre pour rétablir cet édifice

(1) Plut. 97.

pendant son absence, n'ayant produits que des effets très-lents ; ce Prince résolut d'employer son armée pour en hâter l'exécution. Ces Prêtres craignant d'être recherchés sur l'administration des biens consacrés à Bélus, & d'être privés d'une jouissance commode, publièrent que l'entrée de Babylone seroit funeste à leur nouveau maître, & supposèrent une multitude de présages, afin de l'éloigner de cette Ville (1).

Si Alexandre avoit paru ajouter foi à ces prédictions, il auroit démenti sa divinité. Ce Prince avoit l'ambition de passer pour immortel, s'embarassant fort peu que sa mort découvrit l'imposture, qui n'en auroit pas moins favorisé pendant sa vie ses vastes projets. Il conçut aisément de quelle utilité il seroit pour lui, que les Nations de la Grèce & de l'Orient pussent imaginer qu'il étoit un homme d'une trempe céleste. Quinte-Curce, dans le discours qu'il fait prononcer à Alexandre contre Hermolaus, développe très bien les motifs de la conduite de ce Prince. « Jupiter, dit-il, m'a offert le nom de son fils. » L'acceptation de cette qualité n'est point contraire à nos intérêts. Plût au ciel que les Indiens me crussent un Dieu ! La renommée détermine le succès de la guerre, & ce qui est faux tient souvent la place du vrai (2).

Ce Conquérant employa souvent avec succès le pouvoir de la superstition. Veut-il se défaire d'un sujet dont il soupçonne la fidélité, Aristandre interprète suivant ses vues un songe que ce Prince a eu ; & Alexandre, fils d'Érope, est déposé de sa charge (3). L'apparition d'une aigle lui suffit pour ne pas adopter le sentiment de Parménion, en ménageant le crédit que ce vieux Capitaine avoit sur l'esprit des soldats (4). Faut-il

(1) Arr. L. VII, C. XVII.
(2) Curt. L. VIII, C. VIII.

(3) Arr. I. 1, C. XXV.
(4) Arr. L. 1, C. XVIIII.

intimider les Grecs & subjuguier leur inquiétude, une multitude de présages annoncent la destruction de Thèbes (1). Les émissaires du Monarque Macédonien eurent sans doute soin d'enfler le récit de ces espèces de prodiges & d'en augmenter le nombre à proportion de l'effet qu'ils produisoient. Les Historiens de ce Prince n'ont point inventé les faits surnaturels & incroyables répandus dans leurs ouvrages ; on doit seulement leur reprocher de les avoir rapportés sans discerner ce qui a pu les faire supposer, ou simplement appliquer au Conquérant de l'Asie. Il est tems d'examiner le récit de ces Ecrivains sur la mort d'Alexandre.

Dans un fragment des Éphémérides conservé par Arrien (2), & extrait avec peu d'exactitude par Plutarque (3), les progrès de la dernière maladie de ce Prince sont marqués jour par jour, & les symptômes du mal y sont trop bien caractérisés pour qu'on puisse méconnoître la cause de sa mort. Alexandre passa la journée chez Médias à jouer, & , quoiqu'il eût la fièvre, il mangea beaucoup le soir (4). Aristobule rapportoit qu'étant dans la chaleur de la fièvre & fort altéré, ce Prince but du vin, ce qui lui donna des accès de frénésie (5), & il mourut le vingt-huit du mois de Dæsius (6). Diodore de Sicile & plusieurs autres Ecrivains (7) réunissent leurs autorités en faveur de l'opinion d'Aristobule & des Éphémérides. Quinte-Curce & Justin voudroient cependant nous persuader qu'Alexandre fut empoisonné ; & pour accréditer leur opinion ils ajoutent que le pouvoir de ses successeurs empêcha que la connoissance & les preuves de ce forfait ne parvinssent à la postérité (8). Je pense au contraire que la guerre

(1) Aelian. L. XII, C. LVI. Diod. n.º

10. Paulan. Bceot. C. VI.

(2) Arr. L. VII. C. XXV.

(3) Plut. p. 98.

(4) Loc. sup. cit.

(5) Ap. Plut. p. 98.

(6) Arr. loc. sup. cit.

(7) Diod. n.º 117. Just. L. XII, C. XIII.

Corn. Nep. de Regib. Aelian. Var. Hist.

L. III, C. XXXII. Senec. Epist. 83. Macro-

bius. v. 21, &c.

(8) Curt. L. X, C. X. Diod. n.º 118.

Just. L. XII, C. XIII.

opiniâtre qu'ils se faisoient, auroit dû les engager à publier ce crime & à s'en accuser mutuellement. Chaque prétendant au Trône avoit intérêt à décrier son concurrent.

Empruntons de Quinte - Curce les détails de ce prétendu complot. Alexandre se plaignoit depuis long-tems d'Antipater, & l'on disoit qu'il avoit envoyé Cratère pour l'en défaire. Le Gouverneur de la Macédoine prévint le coup, & remit entre les mains de Cassandre, son fils, un poison violent en lui ordonnant de le porter à Iolas, son frere, Echanfon du Roi, qui devoit le verser dans la coupe de ce Prince (1). Cette fable a donné lieu à plusieurs Auteurs de croire que le Conquérant de l'Asie avoit été enlevé par une mort violente (2). Arrien nous dit qu'il rapporte cette conspiration d'Antipater, plutôt afin de ne pas paroître l'ignorer, que pour la foi qu'on doit y ajouter (3).

Selon Plutarque, on n'eut point de soupçon de cet empoisonnement dans le tems de la mort d'Alexandre; ils furent sans doute répandus par Olympias. Cette Princesse, pour flétrir la mémoire d'Antipater à qui elle avoit voué une haine éternelle, fit jeter au vent, huit ans après la mort de son fils, les cendres d'Iolas accusé injustement d'avoir donné le poison à Alexandre. Sous le prétexte de punir les complices de ce Régicide, cette méchante femme fit mourir une multitude de personnes (4), victimes de sa vengeance & de ses caprices.

Les Éphémérides d'Alexandre rapportent la mort de ce Prince au vingt-huit du mois de Dæsius de l'année Macédonienne, lequel

(1) Curt. L. x, C. x.
(2) Plin. L. xxx, C. xvii. Ælian. Hist. Anim. L. v, C. xxxix. Plut. de Invid. C. v. Dion. Chrysol. Orat. de Fort. Sextus Empiric. adv. Gramm. L. 1, C. xii.

Pausan. Arcad. C. xviii. Vitruv. L. xiii, C. iii. Tacit. Annal. L. ii, C. xxxii. &c.
(3) Arr. L. vii, C. xxvii.
(4) Plut. p. 98.

répond à celui de Thargelion, pénultième mois de l'année Attique. L'époque de cet événement doit donc être fixée à la fin de la première année de la CXIV^e Olympiade, Hégéfius étant Archonte, 430 ans après la fondation de Rome, & 324 ans avant Jésus-Christ. Alexandre vécut 32 ans 10 mois & 22 jours, & non pas 32 ans & 8 mois moins 3 jours, comme le rapportoit Aristobule (1). Ce Prince fut 12 ans & 8 mois sur le Trône (2). Le P. Pétau place, sans aucun fondement, la mort de ce Prince au commencement de la première année de la CXIV^e Olympiade (3) : je ne saurois rien ajouter à la réfutation qu'a fait de son sentiment le judicieux P. Corfini (4), qui s'est fait par ses ouvrages un nom qui ne périra qu'avec le goût de l'érudition.

Division de l'Empire d'Alexandre.

Les Historiens de la vie d'Alexandre nous en ont-ils imposé, en nous assurant que ce Prince ne se nomma point de successeur, & qu'il répondit simplement à ceux qui lui demandèrent à qui il laissoit son Empire, *au meilleur, au plus digne* (5)? Ce récit semble être en opposé à celui du Livre des Macchabées. Tâchons de concilier ces différens Écrivains, sans pourtant nous écarter des principes avoués par la saine critique, ni du respect qui est dû à l'autorité du Texte sacré.

Après avoir dit qu'Alexandre se mit au lit, & qu'il connut que le moment de sa mort approchoit, l'Auteur du Livre des Macchabées, suivant la Vulgate, qui ne diffère point

(1) Ap. Arrian. L. vii, C. xxviii.

(2) Arrian. L. vii, C. xxviii.

(3) De Doct. temp. Lib. Paralip.

T. II, p. 819 & seq.

(4) Corfini, Fast. Attic. Tom. IV,

p. 10-11.

(5) *Ei qui esse optimus*, Curt. L. x,

C. v. *Dignissimum*. Justin. L. xii, C. xv.

ἢ ἄλλοις. Arr. L. vii, C. xxvi. Diod.

n.º 117.

dans ce verset du Texte Grec ni de la version Syriacque, s'exprime en ces termes : *Et vocavit pueros suos nobiles, qui secum erant nutriti à juventute ; & divisit illis regnum suum, cum adhuc viveret* (1). « Et il appella les jeunes Seigneurs de sa Cour qui avoient été nourris avec lui, dès l'enfance ; & il leur partagea son Royaume lorsqu'il vivoit encore ».

Le vrai sens de ce passage a été entrevu par plusieurs Commentateurs : je me flatte cependant de le mettre, par une marche différente de la leur & beaucoup plus simple, dans un nouveau jour.

Ces expressions & *divisit illis regnum suum*, signifient qu'Alexandre partagea son Royaume aux Grands de sa Cour, pour le posséder, non pas en toute souveraineté, mais seulement en qualité de Satrapes.

Nous lisons dans les neuvième & dixième versets, que les Généraux Macédoniens s'étant fortifiés, ou ayant établi leur autorité dans les contrées qui leur étoient échues en partage (2), se mirent la Couronne sur la tête, après la mort de ce Prince (3). Ce récit de l'Auteur du Livre des Macchabées nous développe parfaitement la conduite des successeurs d'Alexandre, qui, après avoir étendu leur puissance, & l'avoir assurée par la mort de ceux qui auroient pu leur disputer le Trône, se firent proclamer Rois & ceignirent le Diadème.

Le texte de l'Écriture distingue donc deux faits très-différens ; le choix que fit Alexandre de plusieurs Seigneurs de sa Cour pour gouverner ses États, & l'usurpation de l'autorité Royale

(1) Mac. L. I, C. I, N. 7.
(2) Et obtinuerunt pueri ejus Regnum, misquissue in loco suo, §. 9. Vid. Menoch. Comment. script. Tom. II, ed. Aven.

p. 116, ubi explic. voc. Pueri ejus.
(3) Et imposuerunt omnes sibi diademata post mortem ejus. §. 10.

dont

par ces Seigneurs quelque tems après le décès de ce Prince, qui n'eut point intention d'arracher le sceptre des mains de ses descendans. Si l'Écrivain sacré eût entendu que cette élection emportoit avec elle le droit de regner, auroit-il caractérisé en termes clairs & précis la manière dont les Généraux Macédoniens s'arrogèrent dans la suite ce même droit? On ne peut à la-fois hériter du Trône & l'usurper.

Le premier des faits, dont je viens de parler, n'est littéralement énoncé dans aucun Auteur profane ; mais il est une conséquence nécessaire des événemens que ces Auteurs rapportent, puisqu'ils en supposent la vérité. D'ailleurs ce fait est appuyé par une tradition dont nous trouvons des vestiges chez les Anciens & chez les peuples de l'orient : cette tradition fixera bientôt toute mon attention.

Aridée, frère d'Alexandre, monta sur le Trône après la mort de ce Monarque, regna quelques années & mourut (1). Les Généraux Macédoniens, qui n'avoient d'autre autorité que celle qu'ils exerçoient en son nom & sous celui des enfans d'Alexandre, n'osèrent se déclarer Rois. Roxane & son fils ayant été tués par Cassandre (2), & Hercule, fils de Barcine, par Polyperchon (3), l'ambitieux Antigone laissa alors tomber le masque, & prit les ornemens & le titre de Roi (4). Ses rivaux se hâtèrent d'imiter son exemple. Jusqu'à cette époque, ces Généraux avoient usuré le pouvoir & les États de leur maître, mais sous le spécieux prétexte de le servir (5). Seleucus, qui souffroit avec impatience ce dé-

(1) Diod. L. XVIII, n.º 2. Just. L. XIII, in Demetr. p. 22-23.
C. III. (2) Quippe paulò ante Regis Ministri, specie Imperii alieni procurandì, singuli ingenita invaserunt regna. Curt. L. 8.
(2) Diod. L. XIX, n.º 101.
(3) Diod. L. XX, n.º 28.
(4) Diod. L. XX, n.º 33. Plut. T. V, C. IX.

guisement, avoit cependant toujours craint de se montrer aux yeux des Macédoniens avec les marques de la Royauté; il se contentoit de les prendre lorsqu'il donnoit audience aux peuples barbares ou étrangers (1).

Si Alexandre eût distribué ses conquêtes aux Grands de sa Cour pour les posséder en pleine souveraineté, il est très-probable que les ordres de ce Prince auroient été exécutés, du moins en partie, & que ceux qui auroient été choisis pour regner, n'auroient pas manqué de le publier. Mais au contraire la Race Royale fut toujours respectée, & personne ne s'en arrogea les droits (2), qu'après qu'elle eût été entièrement éteinte, & lorsque la mort de Perdicas & celle d'Eumène qui s'étoient déclarés protecteurs de la famille d'Alexandre, eurent laissé le champ libre aux concurrents (3).

On pourroit m'objecter que les Seigneurs Macédoniens se partagèrent eux-mêmes l'Empire (4); mais il est aisé d'apercevoir que ce furent le crédit & l'autorité des prétendants qui mirent des obstacles aux dernières volontés d'Alexandre. Dans cette espèce d'Anarchie militaire, la force dut l'emporter sur le droit & être l'unique règle de ce partage illégal. Peut-être encore que Perdicas, qui présidoit à toutes les délibérations, se permit, suivant ses caprices ou son intérêt, de faire des changemens aux ordres de son maître, qui lui avoit remis en mourant son anneau en signe de prédilection, & comme à son exécuteur testa-

(1) Plut. in Demetr. p. 23.

(2) *Hujus honoris ornamentis tamdiu omnes abstinerunt, quamdiu filii regis sui superesse potuerunt. Tanta in illis reverentia fuit, ut, cum opes regias haberent, regum tamen nominibus, & quo animo carus-*

rint, quoad Alexandro justus hæres fuit.

Just. L. xv, C. 11. Voyez la note (XXXV).

(3) Corn. Nep. in Eumen. C. vi.

(4) Curt. L. x, C. x. Diod. L. xviii, p. 2. Just. L. xiii, C. iv.

mentaire, au conservateur de son Empire (1), au Tuteur de ses enfans (2).

Ce fut vraisemblablement ce Général qui lui étoit attaché par les liens du sang (3), qu'Alexandre voulut désigner, en répondant à ceux qui l'interrogeoient, qu'il laissoit son Empire *au meilleur, au plus digne*; entendant par-là sans doute la régence de ses Etats qu'il donnoit à Perdicas pendant la minorité de ses enfans, & non le pouvoir de les gouverner en qualité de Roi, ni le droit de les transmettre à ses descendans au préjudice de ceux de son légitime maître.

Peut-être encore que ce Monarque, ne laissant que des enfans en bas-âge, qu'il avoit eus des veuves ou des filles des vaincus, n'osa faire tomber directement son choix sur aucun d'eux, de peur de mécontenter les Macédoniens. Il crut donc qu'il étoit plus prudent de laisser aux grands de sa Cour le droit de lui choisir pour successeur celui qu'ils jugeroient le plus capable de porter le fardeau de l'Empire, de le choisir, dis-je, dans sa famille, mais non pas de la priver du Trône de ses Pères. Tel est, ce me semble, l'explication assez plausible que l'on peut donner aux dernières paroles d'Alexandre, qui s'imagina satisfaire l'ambition des Grands de sa Cour, en leur distribuant, avant de mourir, ses conquêtes en forme de Satrapies, & que le respect dû à sa mémoire, conserveroit à ses enfans ou à ses parens la suprême puissance.

On nous permettra encore une conjecture; elle est favorable au récit du Livre des Macchabées. Les dernières paroles d'Alexandre peuvent avoir été supposées par ses Généraux. L'ambiguïté des dispositions de ce Prince disculpoit aux yeux de l'armée

(1) Diod. L. xviii, n° 2.

(2) Curt. L. x, C. 11. Corn. Nep. in

Eumen. C. 11.

(3) Polyan. L. viii, C. lx.

leur conduite tumultueuse, & autorisoit leurs prétentions qui devoient bientôt embraser l'Univers, & faire couler des ruisseaux de sang. C'est sans doute par le même motif qu'ils ont fait dire au Monarque expirant, qu'il prevoit que les dissensions, produites par sa mort, lui prépareroient d'étranges jeux funèbres (1).

Plusieurs anciens Auteurs dont les écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous, assuroient qu'Alexandre avoit distribué par son Testament les Provinces de son Empire. Les expressions de Quinte-Curce ne sont point équivoques sur ce sujet, elles s'accordent avec le récit du Livre des Macchabées. Il ne faut cependant pas conclure comme cet Historien profane, que ces traditions étoient fausses (2); il est à présumer au contraire que les successeurs du Conquérant de l'Asie, devoient gêner la plume des Ecrivains contemporains, & les empêcher de publier les dispositions de ce Prince. Une politique prévoyante leur faisoit craindre que s'ils n'eussent pas été élus, le titre fondamental de leur Royauté, qui étoit l'autorité qu'Alexandre avoit consignée avant que de mourir, *cum adhuc viveret*, aux Grands de sa Cour, autorité devenue souveraine par la mort de ses héritiers, que ce titre ne fût anéanti; & que les peuples désabusés, & soulevés à cause de leur gouvernement tyrannique, n'eussent saisi ce prétexte pour secouer le joug & changer de domination.

Quinte-Curce n'est pas le seul Ecrivain de l'Antiquité qui ait fait mention des dernières dispositions d'Alexandre. Diodore nous assure que ce Prince avoit mis en dépôt chez les Rhodiens un Testament qui contenoit ses volontés sur le sort de son

(1) Curt. L. x, C. v. Plut. Apoph. p. 180, T. II.

(2) *Credidere quidam testamento Alexan-*

dri distributas esse Provincias; sed samam hujus rei, quamquam ab auctoribus tradita est, vanam fuisse comperimus. Curt. L. x, C. x.

Empire (1). Ammien-Marcellin parle aussi d'un Testament de ce Prince, dans lequel il se choisissoit un successeur (2). Moysè de Chorène, Ecrivain du cinquième siècle & dont l'autorité n'est pas méprisable, n'a point oublié cette division de l'Empire d'Orient, & ces dernières dispositions du Conquérant Macédonien (3). Malala rapporte dans sa Chronique qu'avant d'expirer, Alexandre ordonna que chacun de ses Capitaines regneroit dans la Province qu'il gouvernoit alors (4). L'Auteur de la Chronique dont Scaliger a publié l'extrait ne diffère point de Malala (5); mais le témoignage de ces Ecrivains du moyen âge ne peut être ici d'un grand poids: ils n'ont fait que copier le Livre des Macchabées.

Les Orientaux ont conservé dans leurs écrits quelques débris de la tradition qui concerne le partage qu'Alexandre fit de son Empire avant sa mort. Le Tarikh-Montekheb dit que « ce Roi partagea, un peu avant son décès, les Provinces de la Perse entre les enfans des Princes qu'il avoit dépouillés, & les leur donna à foi & hommage ». Sangiac-Tharikilè ajoute, « qu'Alexandre étant mort, ces Princes, de tributaires ou feudataires qu'ils étoient, se rendirent absolus & Souverains (6) ». La division de la Perse entre les Princes détronés, est une erreur. Par les feudataires, ces Auteurs veulent sans doute désigner les Satrapes qui avoient presque une aussi grande autorité que celle des anciens Vassaux de nos Rois,

(1) Diod. L. xx, n.º 80.

(2) Amm. Marc. L. xxiii, C. vi.

(3) *Igitur Alexander ille Macedo.*

totius orbis Imperio potius, cum regnum

suum inter plures testamento partibus est,

ita tamen ut Macedonum Imperium gene-

ratim univesque appellaretur, ipse è viid

excessit. Hist. Armen. ex vers. Wisthon, L. II, C. 1, p. 22, 23.

(4) Chron. L. viii, p. 82. Ap. script. Hist. Byl. ed. Ven.

(5) Chron. exc. p. 72.

(6) Herbelot, Bibl. Orient. p. 318.

Voyez Mirkhond. Sect. xxi.

Cyrus, pour subvenir aux besoins de son vaste Empire, & se soulager, lui & ses successeurs, du fardeau du gouvernement, créa la charge de Satrape. Ceux qui l'exerçoient avoient une autorité presque sans bornes; le droit de lever des impôts leur appartenoit, & ils étoient chargés du paiement des troupes (1) dans leurs gouvernemens, qui furent même donnés en apanage aux enfans des Rois de Perse. Hystape, fils d'Artaxerxès, posséda la Bactriane en qualité de Satrape (2). Le jeune Cyrus jouissoit, sous le même titre, du commandement de l'Asie Mineure. On peut juger par les préliminaires de son expédition qui se termina à la bataille de Cunaxa, quelle étoit l'étendue du pouvoir confié au Satrape, & combien cette charge étoit dangereuse entre les mains d'un homme ambitieux & doué des talens qui forment un Général.

Alexandre adopta non-seulement les mœurs des Perses, mais encore les principes & la forme de leur gouvernement. Il établit des Satrapes dans tout son Empire. La plupart des Historiens qui ont parlé du partage qui en fut fait à sa mort, ont désigné par le nom de Satrapie, les portions qui échurent à chacun de ces Généraux, & ont appelé Satrapes ceux qui les gouvernèrent (3). Appien, en faisant mention des événemens qui suivirent la mort du Conquérant Macédonien, nous dit que ses Généraux, de Satrapes devinrent Rois (4). Ils abusèrent donc du pouvoir qui leur avoit été donné. Alexandre n'avoit point prévu le danger de cette distribution lorsqu'il partagea les Provinces de son Empire, quelque tems avant que de rendre le

(1) Xenop. Cyrop. L. VIII, p. 637
ed. Hut. Voyez la note (XXXVI).

(2) Diod. L. XI, n.º 69.

(3) Plut. in Eumen. in Demet. Diod.
L. XVIII. Appian. Syriac. Arr. de reb.

post. Alex. Ap. Phot. &c.

(4) *ἡσασάντων ἑαυτοῦς ἐν ταῖς ἐπαρχίαις.*
Syr. T. I, p. 197. *Sic reges ex praefectis*
saedi. Just. L. VIII, C. IV.

dernier soupir, *cum adhuc viveret*; distribution qui, dans son origine, n'étoit point différente de celle que Cyrus fit aussi de ses Etats (1), peu de tems avant sa mort, à ceux de ses amis qui lui parurent les plus propres au gouvernement. Les suites de celle-ci auroient peut-être été également funestes, si, comme Alexandre, Cyrus n'avoit laissé de sa race qu'un frère imbécille, des enfans à naître ou en bas-âge.

La Prophétie de Daniel sur le Conquérant Macédonien autorise l'explication que je viens de donner du septième verset du premier Livre des Macchabées, & elle s'accorde avec le récit des Auteurs profanes. Ce Prophète, après avoir annoncé qu'il s'élèvera un Roi puissant dont les Etats s'étendront fort loin & qui fera tout, au gré de ses desirs, continue en ces termes. . . . « Son Empire existant encore, sera renversé » & divisé en quatre parties (2). . . . Daniel a voulu indiquer, par ces paroles que les Etats d'Alexandre, se trouvant réunis après la mort de ce Prince, seront ensuite divisés : l'événement justifia cette prédiction.

Non-seulement les conquêtes d'Alexandre furent partagées en quatre grandes Monarchies; mais même des étrangers, suivant la Vulgate, ou simplement d'autres particuliers, comme porte le texte hébreu de Daniel & les Septante, eurent part à ce démembrement & se firent proclamer Rois. Arrien, Diodore, Dexippe & Justin (3) nous apprennent que plusieurs Satrapes des Provinces éloignées de l'Orient profitèrent des dissensions

(1) Xenop. Cyrop. L. VIII, p. 637,
639.

(2) Arr. de reb. post. Alex. Ap. Phot.
Col. 211. Diod. L. XVIII, n.º 3. Dexip.
Ap. Phot. col. 202. Just. L. XIII, C. IV.
cū à Bactria avit, Dan. C. XI, v. 4.

des Macédoniens pour se soustraire à leur domination. Theodote, Gouverneur de la Bactriane, en donna le premier exemple, qui fut bientôt suivi par les autres peuples de ces contrées (1).

(1) Defecit, regemque se appellari iussit: | Il, à Macedonibus defecere. Just. l. xli.
quod exemplum secuti totius Orientis popu- | C. iv.

Fin de la troisième Section:



QUATRIEME SECTION.

QUATRIEME SECTION.

EXAMEN

DES DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES,

Rapportés par les Historiens d'Alexandre.

LES ANCIENS Historiens rassembloient avec soin & par de longues & pénibles courses, les matériaux de leurs ouvrages. Ils ne sauroient être comparés à ces Ecrivains oisifs, qui compilent dans leur Cabinet tous les mémoires qu'ils peuvent avoir, & dont l'imagination supplée à ceux qu'ils n'ont pas: des relations souvent infidèles & toujours insuffisantes sur les diverses régions où se passent les événemens qu'ils racontent, sont leur unique ressource. Polybe gravit au sommet des Alpes pour y reconnoître la marche d'Annibal; il voyagea beaucoup, avant que de publier son histoire. Hérodote lui en avoit donné l'exemple: cet Auteur a mis une si grande exactitude dans ses descriptions, que la plupart méritent d'être préférées à celles des Ecrivains postérieurs, & quelquefois même aux détails géographiques des Historiens d'Alexandre.

La science du Globe terrestre doit sans doute beaucoup aux exploits de ce Conquérant; mais ceux qui l'accompagnèrent dans les expéditions, ne donnant pas à la réflexion le temps d'effacer les fausses impressions que le premier coup-d'œil, toujours inexact & incertain, produit sur des esprits aveuglés par la prof-

périté, induisirent en erreur leurs contemporains. J'examinerai donc non-seulement les fautes commises par les Historiens d'Alexandre, mais encore celles que les conquêtes de ce Prince avoient introduites dans l'ancienne Géographie; ce qui m'entraînera quelquefois dans des digressions qui m'ont paru nécessaires: si le lecteur en juge comme moi, elles méritent son indulgence.

De l'Asie Mineure.

Le docteur Saumaisé a très-bien observé que Quinte-Curce confond le Marfyas (1) qui traversoit Céléne, Ville détruite & ensuite réédifiée à quelque distance de son ancienne situation sous le nom d'Apamée par Antiochus-Soter (2), avec le Lycus qui baignoit les murs de Laodicée. Ces deux rivières se jetoient dans le Méandre à plus de 500 stades l'une de l'autre, du nord au sud-est, dans la Phrygie Pacatienne (3).

Quinte-Curce, en parlant de l'arrivée d'Alexandre à Gordium, Capitale de la Phrygie & qui fut autrefois le séjour du fameux Roi Midas, nous assure que cette Ville étoit située sur la rivière de Sangaris, & également distante de la mer du Pont & de celle de Cilicie (4). Gordium qui n'étoit plus du tems de Strabon (5) qu'un Village, fut rétabli bientôt après pendant le règne d'Auguste, sous le nom de Juliopolis (6). La position que lui donne M. d'Anville (7), à 25 lieues du Pont-Euxin & à 80 lieues de la mer de Cilicie, s'accorde avec sa latitude de 40 degrés &

(1) Salmas. Exercit. Plin. p. 182. Curt. L. III, C. 1.

(2) Strab. L. XIII, p. 792. Edit. Xyl.

(3) Strab. Loc. Cit. Voyez la carte de M. d'Anville, Asia minor.

(4) *Pari intervallo, Pontico & Cilicio mari distantem* Curt. L. III, C. 1.

(5) Strab. L. XIII, p. 392.

(6) Plin. L. V, C. XXXIII.

(7) Voyez sa carte intit. Asia minor.

10 minutes rapportée par Ptolémée (1); & elle est encore autorisée par la distance qui étoit entre Constantinople & Juliopolis suivant les mesures que nous fournit l'Itinéraire d'Antonin (2). Ainfi Quinte-Curce a donné à cette Ville une position de 27 lieues plus méridionale qu'elle ne devoit avoir.

Cet Historien comment encore une faute plus grossière, lorsqu'il semble mettre l'Isthme de l'Asie mineure à la longitude de Gordium, quoique cet Isthme soit formé par cette portion de terre située entre le golfe d'Amifus & celui de Tarse, pris à l'embouchure du Cygne (3). Cet Isthme est donc à 5 degrés plus Est que Gordium (4). On trouveroit peut-être dans le texte de Quinte-Curce quelque raison apparente pour le justifier; mais rien ne sauroit donner un sens raisonnable aux expressions suivantes. « Nous avons observé, dit-il, que l'endroit » le plus étroit de l'Asie, est entre ces deux mers qui retrécif » sent la terre des deux côtés comme une gorge fort resserrée. » Elle ressemble à une île qui est attachée au Continent, mais » qui est environnée en grande partie par les flots. Ces mers » mêleroit leurs eaux, si le court espace qui les separe ne » s'opposoit à leur réunion (5) ». . . . Cet Historien parle de l'Isthme qui joint cette partie de l'Asie connue dans les siècles postérieurs sous le nom d'Asie mineure (6), au grand Continent de cette même partie du monde, comme s'il avoit voulu décrire celui de Corinthe; cependant l'espace de terre situé entre les golfes d'Amifus & de Tarse étoit divisé en trois grandes régions,

(1) Geogr. L. V, C. II.

(2) Anton. itin. edit. Weffel. p. 112-141-144.

(3) Strab. L. XIV, p. 457-463.

(4) Voyez la carte: Asia minor.

(5) *Sed magna ex parte cingitur fluc-*

tibus, speciem insulae praebet; ac nisi tenuis *distrahitur obiceret, maria quae nunc divi-* *dit, committeret.* Curt. L. III, C. 1.

(6) Je lui donnerai toujours ce nom dans cet ouvrage, pour ne point la confondre avec le reste de l'Asie.

le Pont, la Cappadoce & la Cilicie, & avoit près de 80 lieues d'étendue en latitude.

Arrien a confondu (1) la grande Phrygie arrosée par le Sangaris, & dont la Galatie, où l'ancien Gordium étoit situé, devint un démembrement, avec la petite Phrygie connue d'avantage sous le nom de Phrygie au-dessus de l'Hellepont, & dont la Troade faisoit partie (2). Cette erreur en a produit plusieurs autres, comme le remarque très-bien Cellarius (3).

Alexandre vint de Gordium à Ancyre, Ville de Galatie, selon Arrien (4). Il est certain que du tems de cet Ecrivain, Ancyre étoit dans la Galatie; mais au siècle du Conquérant Macédonien, ce pays que les Gaulois n'occupèrent que 250 ans avant Jésus-Christ, & qui porta depuis cette époque le nom de ses Vainqueurs, étoit appelé grande Phrygie: il devoit donc conserver cette dénomination dans l'itinéraire de l'armée d'Alexandre.

On trouve une faute à peu près semblable dans l'ouvrage de Quinte-Curce, on y lit qu'Amphotère & Hegélochus souvirent routes les Isles entre l'Achaïe & l'Asie (5). L'Achaïe, située sur les côtes septentrionales du Péloponnèse, n'avoit pas alors plus d'étendue que du tems d'Hérodote (6); elle ne peut donc être regardée comme le Continent opposé à celui de l'Asie; ce qui n'est juste que dans l'extension que reçut cette Province, sous la domination Romaine.

Les Ecrivains de l'Antiquité sont tombés quelquefois dans des fautes pareilles à celles que je viens de relever, pour n'avoir pas su

(1) Arr. L. I, C. xxix.

(2) Ptolémée, L. v, C. II, p. 117. prétend que la petite Phrygie étoit la même chose que la Troade, qui n'en étoit qu'une partie, suivant Strabon dont je suis le sentiment. L. II, p. 89. L. XII,

p. 391-397.

(3) Geogr. Antiq. Tom. II, p. 97.

(4) Arr. L. II, C. IV.

(5) Inter Achaïam atque Asiam. Curt.

L. IV, C. v.

(6) Herod. L. I, C. 141.

distinguer les différens âges de la Géographie, qui paroît n'être utile qu'autant qu'elle est liée avec l'histoire. Il faudroit donc remarquer avec soin les migrations des divers peuples de la terre, les révolutions arrivées dans les lieux mêmes, les limites & la dénomination des régions que ces peuples ont conquis & habités; fixer de tout cela des époques qui serviroient à réunir dans le même espace, suivant l'ordre des tems, ces différens changemens. Si l'on s'écarte de cette méthode, la Géographie n'est plus qu'une sèche nomenclature qui fatigue la mémoire; elle ne fait naître alors que des contradictions & même des anachronismes. L'Asie mineure avoit essuyé plusieurs révolutions nécessaires à observer dans la description de cette partie du monde. Strabon, qui joignoit les vues du Philosophe aux connoissances du Géographe, ne les a point oubliées. « Après la guerre de Troie, » dit ce judicieux Ecrivain, l'émigration des Grecs & des Trères, » les incursions des Cimmériens & des Lydiens, enfin les conquêtes des Perses, des Macédoniens & des Galates répandirent » par-tout le trouble & la confusion. L'obscurité naquit non-seulement de ces révolutions, mais encore de la diversité d'opinion des Auteurs qui ne s'accordoient en rien; ils appelloient les Phrygiens, Troyens; comme les Poëtes tragiques, les Lyciens, Cariens; &c. &c. Il faut, continue Strabon, faire ses efforts pour discerner l'état de ces différens peuples (1). Lorsque les monumens historiques manquent, il est permis d'abandonner son entreprise, l'objet de la Géographie n'étant point restreint à cette seule discussion, pour s'attacher à la situation actuelle des lieux (2). . . Ces observations ne nous

(1) Le texte de Strabon présente, dans cette phrase & la suivante, quelques difficultés; je me suis attaché au sens, &

non à la lettre. (2) Strab. L. XII, p. 394-395.

indiquent pas seulement les différens changemens arrivés dans l'Asie, & les erreurs qu'ils ont produites, elles nous montrent encore la marche qu'il faut suivre dans les recherches géographiques, quel en doit être le terme, & quel en peut être l'usage.

De l'Egypte & de la Lybie.

On trouve peu de détails géographiques dans l'histoire que Diodore nous a donnée des expéditions d'Alexandre; dans la division des sarrapies, après la mort de ce Prince, il parle superficiellement des Provinces qui formoient son vaste Empire: la clarté & l'exactitude ne font pas le mérite de cette digression. « Aux extrémités de la Cœle-Syrie & du désert » voisin, près duquel le cours du Nil sépare la Syrie de l'E- » gypte &c (1). Il seroit difficile de se faire une idée bien juste de ce que Diodore veut dire dans ce peu de mots aussi obscurs querronnés. La Cœle-Syrie, proprement dite, étoit située au milieu des terres entre le Liban & l'Anti-Liban (2). Cette dénomination s'étendit sous le règne des successeurs d'Alexandre, à toute la partie méridionale de la Syrie jusqu'aux frontières de l'Egypte & de l'Arabie (3). Diodore a adopté cette dernière extension; il a encore confondu l'Arabie Pétrée avec celle d'Héroum qui confinoit à l'Egypte, dont les limites étoient fixées au lac Serbonis, près de ce promoteur appelé, dans quelques Portulans, *Kas Kazaron* ou cap *Delkas* (4), & célèbre dans l'Antiquité sous le nom de Mont-Cassius (5). Les Ioniens réduisoient toute l'Egypte au

(1) ἡ γῆ Συρίας (forté legend-
Ναβιάου) ἐν τῇ Ἀραβίᾳ - Diod. Lib. xviii.
Tom. II, p. 261.

(2) Strab. L. xvi, p. 264. edit. Xyl.
(3) Strab. Epitom. Geogr. min. Tom. II, p. 208. Eustath. Com. in Dionys. Perieg.
V. 970.

(4) Egypte ancienne & moderne, par
M. d'Anville, p. 99.

(5) Herod. L. II, C. vi.

Delta, & prétendoient que le pays situé à l'orient de la bouche Pélusiaque faisoit partie de l'Arabie, comme celui qui étoit au-delà de la bouche Canopique, devoit être annexé à la Lybie. Cette opinion réfutée avec raison par Hérodote (1), est la source de toutes les erreurs de Diodore; elle a encore engagé cet Ecrivain à prolonger jusqu'au Nil cette portion de la Syrie, qui ayant au midi l'Arabie d'Héroum se terminoit au lac Serbonis.

Si Diodore a reculé trop loin les limites de la Syrie, Arrien au contraire, les a trop resserrées en avançant que Gaza étoit la dernière Ville habitée sur le chemin de l'Egypte (2). La Syrie avoit cependant plusieurs autres Villes remarquables, telles qu'Anthédon, Bethaila, Jenyfus, Raphia & Rhinocolura, celle-ci, le dernier lieu de cette Province, selon Pline (3), du côté de l'Egypte, étoit éloignée d'environ 400 stades olympiques de Gaza.

Quinte-Curce nous dit que le pays d'Ammon avoit à l'orient les Ethiopiens; au midi, les Arabes surnommés Troglodytes, dont les possessions s'étendoient jusqu'à la mer rouge; à l'occident, les Ethiopiens Scenites; & au septentrion, les Nasamons (4). On jugera de l'exactitude de cet Historien, en comparant les positions qu'il donne à ces différentes Nations, avec celles qui ont été adoptées par les Géographes Anciens & Modernes. L'Oracle de Jupiter-Ammon, situé dans la Marmarique (5), & non pas dans la Cyrénaïque comme Pline & Pomponius-Méla

(1) L. II, C. xv.

(2) Arr. L. II, C. xxvi.

(3) Plin. L. v, C. xiii.

(4) Accole sedis sunt ab oriente proximi Æthiopum: in meridiem versus Arabes spectant, Troglodytis cognomen est: quorum regio usque ad rubrum mare excurrit.

At quæ vergit ad occidentem, alii Æthiopes colunt, quos Scenitas vocant: à septentrione Nasamones sunt, gens Syriaca &c. Curt. L. iv, C. vii.

(5) Strab. L. xvii, p. 377. Vid. Cell. Afr. p. 68.

Pont faussement avancé (1), avoit au nord la Lybie, dont la partie voisine de la mer étoit habitée,elon Hérodote, par un peuple Nomade (2); à l'orient, l'Égypte; au midi, les Nobates & les Garamantes qu'Hérodote semble cependant mettre à vingt journées au couchant des Ammoniens (3); & à l'occident, la Lybie intérieure (4). Les Troglodytes qui habitoient sur les côtes occidentales du golfe Arabe, au midi de l'Égypte (5), ne peuvent entrer dans la nomenclature des Nations circonvoisines de l'Oracle, ainsi que les Ethiopiens Scénies ou Nomades, qui faisoient leur résidence près de l'Isle de Meroë (6), dont la position au midi de la Thébaidé est connue. L'autorité des anciens Géographes fixe la position des Nasamons près de la grande Syrie, & des limites de Cyrene & de Carthage (7), connues sous le nom d'*Aræ Philenorum* (8). Hérodote recule les frontières de ce peuple Lybien du côté du midi jusqu'à un endroit qu'il appelle Augila (9), éloigné de dix journées de chemin d'Ammon, dont la latitude ne différoit alors que d'environ un degré, 20 minutes, de celle du pays des Nasamons. Quinte-Curce ne mérite pas d'être chicané pour une erreur aussi peu considérable; mais on ne fauroit excuser Diodore d'avoir mis cette Nation Lybienne au midi de l'Oracle (10).

(1) Plin. L. v, C. v. Pomp. Mela, L. 1, C. viii.

(2) Herod. L. iv, C. 181.

(3) Herod. L. iv, C. 187.

(4) Strab. L. ii, p. 122. edit. Xyl.

(5) Strab. L. xvii, p. 134. Plin. L. v, Cap. viii.

(6) Herod. L. ii, C. 29.

(7) Strab. L. ii, 132. edit. Xyl. Plin. L. v, C. v. Scylac. peripl. Geogr. min. Tom. 1, p. 46. Eustath. Comm. in V. 209. Dionys.

(8) Pomp. Mela, L. 1, C. vii.

(9) Herod. L. ii, C. 31. L. iv, C. 182. Le texte d'Hérodote, Liv. v. C. 172, nous induiroit cependant à croire que les Nasamons ne venoient, à Augila, qu'au tems de la récolte des dattes. Ces Nomades vivoient sur les bords de la mer & y laissoient, pendant leur absence, pâturer leurs troupeaux.

(10) Diod. n^o 10. Voyez sur les positions de ces différens peuples la carte de M. d'Anville, *Orbes veter. not. & celle de M. de l'Isle Imperium Alex.*

Des

Des pays situés au-delà de l'Euphrate.

On lit dans le texte d'Arrien que l'armée Macédonienne, en partant des rives du Tigre, pour arriver dans la plaine de Gaugamèle, avoit à sa gauche les montagnes de la Sogdiane (1), Il est évident que cette erreur ne vient que de la négligence des copistes qui ont mis à la place de *Γορδυαίων* ou *Γορδυανών* le mot *Σογδιανών*, comme l'ont judicieusement observé Pausanias de Gretemesnil & Holstenius (2). La nécessité de cette correction est démontrée par la marche d'Alexandre. Les monts de la Gordyene ou Corduene étoient situés au nord d'Arbele; conséquemment les Macédoniens les avoient à leur gauche. Strabon, Plutarque & Quinte-Curce réunissent leur autorité en faveur de cette leçon (3). M. Fréret au lieu de chercher dans le texte même d'Arrien la solution des difficultés qu'il présente, veut que cet Historien donne au pays voisin d'Arbele le nom de Sogdiane, terme qui, selon lui, signifie en général une vallée (4); dans son mémoire sur la Chronologie de l'Assyrie, cet illustre Savant ne craint pas ensuite d'avancer que « ce nom » de Sogdiane se donnoit communément à tous les pays de montagnes (5). . . . Cela ne se concilie pas sans peine. Abulféda ne laisse aucun doute sur ce sujet: *Soghd* (6) est, selon cet Auteur Arabe, le nom d'une grande Province de la Tranfoxiene dont

(1) Arr. L. iii, C. vii.

(2) Palmer. exercit. p. 238. Holsten. not. in Steph. Eys.

(3) Strab. L. xi, p. 608. edit. Xyl.

Plutarque en parlant de la plaine qu'occupoit l'armée Macédonienne avant la bataille de Gaugamèle, *αὐτῶν τῶ ἀναστῶν*

τῶ Νηπέου ἐπὶ τῶν ἰσθμῶν τῶν Γορδυαίων, p. 46. *Secunda vigilia castra movit: dextra tigrim*

habebat; à lava montes, quos Gordecos

voicant. Curt. L. iv, C. x. Voyez la note (XXXVII.)

(4) Observ. sur la Cyrop. Acad. des Inscri. Tom. iv, p. 611-612.

(5) Acad. des Inscri. Tom. v, p. 190

(6) *Soghd* signifie en persan, *lieu bas où les eaux se rassemblent &c.* je dois cette explication à M. Anquetil dont les lumières & l'amitié m'ont été également utiles.

Z

Smarcande est la Capitale (1). Alfragan met la Sogdiane au nombre des Provinces du *Khorassan* (2). Ainsi, les Ecrivains Orientaux qui paroissent avoir donné quelque lieu aux conjectures de M. Fréret, ne lui sont pas favorables. L'autorité d'Herbelot n'est pas moins contraire au sentiment de ce Savant Académicien,

Alexandre, traversant la Mésopotamie, du nord au sud, depuis Gaugamèle jusqu'à Memnium ou Menin, laissa à sa droite la plus grande partie de cette contrée. Quinte-Curce assure que l'armée de ce Prince avoit à sa gauche l'Arabie Heureuse (3), qui est au sud & au sud-ouest de la Déserte qui étoit voisine de l'Euphrate & de Babylone (4); il prend donc l'Arabie Déserte pour l'Arabie Heureuse, & met à gauche ce qui est à droite. Le récit de cet Historien pourroit nous faire croire qu'Alexandre avoit, pendant toute sa marche, l'Arabie à sa droite, tandis qu'il ne l'eût qu'un assez court espace de chemin.

L'altération d'un seul mot peut quelquefois, en matière de Géographie, produire des erreurs considérables. Justin nous en fournit un exemple (5). Cet Historien donne au Lycus, rivière qui couloit dans la plaine d'Arbele, le nom du Cydnus, fleuve de Cilicie, qui baignoit les murs de Tarfe. Cette faute n'est qu'une négligence très-pardonnable, qui pourroit même être attribuée au copiste. Elle a cependant égaré Paul-Orose, qui suit toujours les traces de l'abrégiateur de Trogue-Pompée: ce compilateur fait en consé-

(1) *Sogd est nomen unius ac magnæ Provincie ex transjoxiane Provinciis. . . Urbes verò Sogd hæc sunt &c. . .* Trad. manuscrite de feu M. l'Abbé Askari, dont je me sers ordinairement: elle est à la Bibliothèque du Roi.

(2) Element. Astron. C. ix. Il met

dans la même région, plusieurs autres Provinces.

(3) *Euntibus à parte læva, Arabia odorum fertilitate nobilis Regio, L. v, C. 1.*

(4) Strab. L. xv, p. 886, édit. Xyl.

(5) L. xi, C. xiv.

quence donner près de Tarfe la dernière bataille qu'Alexandre livra à Darius (1).

Le Tigre & l'Euphrate, si l'on en croit Quinte-Curce, traversoient la Médie & la Gordyene (2). Ces fleuves dirigeoient, au contraire, leur cours à l'ouest de la Médie, au sud & à l'ouest de la Gordyene (3). Diodore peut avoir induit en erreur cet Ecrivain; il fait arroser par le Tigre & l'Euphrate la Médie & le Paratracene (4), Province septentrionale de la Perse (5).

Dans la lettre que Quinte-Curce fait écrire à Alexandre par Darius, après le siège de Tyr, ce dernier Prince dit à son ennemi . . . « qu'il sera obligé de passer l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe & l'Hydaspe, ces grands remparts de l'Empire Persé (6). Ces expressions nous feroient croire que cet Empire étoit situé au-delà de l'Hydaspe. L'Araxe paroît être transporté à l'orient du Tigre. Peut-être a-t-il voulu parler de la rivière de ce nom qui passoit près de Persépolis; mais, en faisant mention de l'Araxe parmi les autres grands fleuves de l'Asie, on peut soupçonner que c'est celui qui va décharger ses eaux dans la Mer Caspienne. Alexandre assure, dans sa réponse à Darius, que son dessein est de se rendre maître de Persépolis, Capitale des Etats de ce Prince, ensuite de *Bactra* & d'*Ecbatane* (7), que Quinte-Curce nomme la dernière, comme si elle avoit été située au-delà de *Bactra*.

L'armée Macédonienne s'étant mise en marche de Suse, pour pénétrer dans les Provinces intérieures de l'Orient, fut obligée,

(1) Oros. L. iii, C. xvii.

(2) Curt. L. v, C. 1.

(3) Strab. L. ii, p. 82-84, édit. Xyl. Vid. tab. Orb. veteribus not.

(4) Diod. L. ii, p. 99.

(5) Vid. Herod. L. i, C. 101.

(6) *Transendum esse Alexandro Euphratem, Tigrimque Araxem & Hydaspem, magna munimenta Regni sui.* Curt. L. iv, C. v.

(7) *Persépolim caput Regni ejus, Bactra deinde, & Ecbatana.* Curt. L. iv, C. v.

selon Diodore, de passer le Tigre (1). Cette erreur est une conséquence de celle que cet Historien a commise sur le cours de ce fleuve, & dont j'ai déjà parlé. Le judicieux Paumier ne l'a point aperçu, puisqu'il veut qu'on lise Πασιγρις au lieu de Τίγρις (2), qui se trouve plusieurs fois dans le texte de Diodore. Cette répétition peut encore prouver que la leçon ordinaire n'est point une faute de copiste. D'ailleurs, on n'est point en droit de corriger tous les passages des anciens Auteurs qui présentent quelques erreurs. Une semblable règle de critique livreroit les meilleurs ouvrages de l'antiquité aux caprices des Grammairiens.

L'opinion de ceux qui croyoient que le Tigre, ramassant les eaux de la Susiane, & recevant divers canaux de l'Euphrate, étoit, par cette raison, appelé Pasitigris (3), semble être confirmée par la navigation de Néarque (4) & par les expressions de Pline (5). Les Historiens d'Alexandre paroissent avoir confondu le Pasitigris avec l'Oroate, ou Oroatis, fleuve qui sépare la Perse de la Susiane (6), & que Diodore a pris vraisemblablement pour le Tigre.

Après la mort de Darius, Alexandre, son ennemi, poursuivit ses meurtriers & les débris de l'armée Persé; il pénétra dans cette partie de l'Asie, circonvoisine de la Mer Caspienne, jusqu'au-delà du Jaxarte; découverte intéressante pour les Grecs qui ne connoissoient guères auparavant que les pays situés à l'occident du Tigre & de l'Euphrate. Les Orateurs Athéniens furent frappés de ses progrès rapides, & la tribune aux harangues retentit du bruit des exploits du Monarque Macédonien. Eschine

(1) Diod. n° 67.
 (2) Palmer, exerc. p. 138-139.
 (3) Recherch. Geogr. sur le Golfe Persique, par M. d'Anville, Acad. des Inscri. Tom. xxx, p. 173 & suiv.

(4) Arr. Indic. C. XLII.
 (5) Plin. L. VI, C. XXVII.
 (6) Strab. L. XV, p. 838. edit. Xyl. Marcian. Heracl. Peripl. p. 17-18-19. Geogr. min. Tom. I. Plin. L. VI, C. XXVII.

s'écria, en présence du peuple assemblé, qu'Alexandre étoit parvenu jusqu'au-delà de l'Ourse, & qu'il avoit presque franchi les barrières du monde (1). Telle fut l'impression que les découvertes de ce Prince fit sur l'esprit de ses contemporains. L'Orateur se livre à son enthousiasme, mais le Critique n'écoute jamais que la raison & l'autorité, qui doivent être inséparables dans la recherche du vrai.

De la Mer Caspienne.

Les anciens Perses avoient des notions assez exactes, quoique insuffisantes, sur la situation & la figure de la Mer Caspienne: j'en juge par celles d'Hérodote. Cet Historien les devoit, sans doute, à cette nation qui, peut-être, ne poussa pas plus loin ses connoissances, & ne leur donna pas le degré de certitude qu'on en pouvoit attendre, parce qu'elle abhorroit les expéditions maritimes; sentiment qui dériveroit de ses principes religieux. Ce peuple étoit d'ailleurs persuadé que les mauvais Génies fréquentoient les côtes de cette mer (2). Les Grecs, qui lui succédèrent dans l'Empire de l'Asie, ne naviguoient ordinairement que dans la partie méridionale. Les vents d'est & ceux d'ouest, qui soufflent sans cesse dans ces parages (3), & le défaut de port (4), les empêchoient de prolonger leur navigation & de séjourner sur ces côtes orageuses. Ils s'en rapportèrent aux peuples circonvoisins, dont

(1) Eschin. orat. contr. Ctesiph. p. 77. gens in litus mare incumbit. L. VI, C. IV. edit. Henr. Steph.

(2) Voyez les mémoires de M. Anquetil sur les anciennes langues des Perses, Acad. des Inscri. Tom. xxxi, p. 373. que celui de Mankichlak, dans le pays

(3) Les vents du nord n'y excitent point de tempêtes, quoique Quinte-Curce de Khareim au nord de l'embouchure de l'Amu, not. sur Abulgazi, p. 497. n'ait pas craint de dire à septuaginta in-

le récit fut la source de bien des erreurs, comme nous le verron bientôt. Ces erreurs n'ont été entièrement dissipées que par les observations des Russes, qui ont démontré, 1° Que la plus grande étendue de la mer Caspienne, en longueur, est du nord au midi: 2° Qu'elle n'a aucune communication avec l'Océan ni avec les mers voisines (1). J'examinerai les opinions des Anciens sur ces deux articles, les fautes que les Historiens d'Alexandre ont commises, & quelle en fut l'origine.

Les sentimens des anciens Géographes étoient partagés sur la figure de la mer Caspienne, que les uns faisoient ronde & les autres oblongue (2). Il est étonnant que celui d'Hérodote n'eût point entièrement prévalu. Cet Historien nous dit que cette mer avoit, en longueur, quinze jours de navigation d'un bâtiment à rames, & huit en largeur (3). Si l'on évalue, suivant le témoignage de plusieurs Auteurs de l'Antiquité & d'Hérodote lui-même (4), la route de ce bâtiment, à cinq cens stades par jour, lesquels doivent être de huit au mille, la longueur de la mer Caspienne se trouvera à cinq cens stades près, telle que les découvertes modernes nous la représentent; mais sa largeur de quatre mille cens stades que donnent les huit jours de navigation rapportés par cet Historien, ne sauroit se concilier avec les cartes les plus exactes. Nous lisons dans l'ouvrage d'Agathemere un calcul plus modéré; il réduit cette même étendue à deux mille cinq cens stades (5): c'est celle que cette mer a dans sa partie méridionale. La mesure de huit mille deux cens stades que ce Géographe donne aux côtes de la mer Caspienne, depuis l'embouchure du Cyrus jusqu'à celle du Jaxarte, n'est pas aussi juste.

(1) Voyez mém. de M. de l'Isle, Acad. des Sciences 1727, p. 245.

(2) *ισομήκης* & *μηκλή*, Agathem. edit. tenuil. p. 7.

(3) Hérod. L. 1. C. 207.

(4) Voyez la note (XXXVIII.)

(5) Agathem. L. 11, C. XIV. Voyez la note. (XXXIX.)

Eratosthène avoit recueilli avec soin les observations de différens Voyageurs sur les distances & l'étendue des côtes de cette mer, qui bornoit l'Albanie & le pays des Caduséens pendant l'espace de cinq mille quatre cens stades, la région des Mardes jusqu'aux bouches de l'Oxus, pendant celui de quatre mille huit cens stades; delà jusqu'à celles du Jaxarte, il y avoit deux mille quatre cens stades (1): total, douze mille six cens stades qu'Artemidore évaluoit à quinze cens cinquante milles, & Pline à quinze cens soixante & quinze (2); ce qui n'est pas fort éloigné des notions actuelles, qui ne sont pas cependant aussi parfaites qu'on pourroit le desirer. Strabon nous assure que la mer Caspienne étoit peu connue au-delà du Jaxarte, & qu'on ne pouvoit trop se défier des relations qui parloient de cette partie septentrionale (3) sur laquelle les Anciens n'avoient que des connoissances très-incertaines. Le nom de Caspienne, qu'ils donnoient à cette mer, ne s'étendoit même pas, selon Pline, au-delà du Cyrus (4).

Il paroît, par les différens calculs que je viens de rapporter, que plusieurs Auteurs de l'Antiquité ont su, quoique d'une manière très-imparfaite, que la plus grande étendue de la mer Caspienne étoit du nord au sud. Ptolémée a négligé ces notions: il donne à cette mer vingt-trois degrés & demi d'occident en orient; ce qui est le quadruple de sa largeur (5).

Il résulte de cette étendue excessive en longitude, que les terres de l'Asie, contenues entre les vingtième & quarantième degrés de latitude septentrionale, ont été prolongées jusqu'au cent quatre-vingt-dixième degré de longitude; de sorte que la Chine s'est trou-

(1) Ap. Strab. L. XI, p. 149.

(2) Plin. L. VI, C. XII.

(3) Strab. L. XI, p. 149.

(4) *A Cyro caspium mare vocari incipit.* 1721, p. 247.

Plin. L. VI, C. XII.

(5) Voyez remarq. sur la carte de la mer Caspienne, Acad. des Sciences

vée plus orientale qu'elle n'est d'environ six cens lieues (1), & que la position de différens peuples a été fort reculée du côté de l'Est. Les régions situées à l'occident n'ont pas été moins déplacées; une partie de l'Albanie, le pays des Caspiens, celui des Caduféens & des Gèles, au lieu d'occuper la côte occidentale de la mer Caspienne, ont été transportés à la côte méridionale (2).

M. de Buffon attribue l'origine de cette erreur à ce que le lac Arall peut avoir été regardé comme faisant partie de la Mer Caspienne. Dans cette hypothèse. . . « on trouvera encore, dit l'illustre Naturaliste, que la longueur, depuis le bord occidental de la Mer Caspienne jusqu'au bord oriental du lac Arall, est plus grande que la longueur depuis le bord méridional jusqu'au bord septentrional de la même mer (3) ». . . Les meilleures cartes modernes ne sont point favorables à ce système; & en mesurant l'espace dont parle M. de Buffon, on trouvera, au contraire, que la mer Caspienne aura encore un tiers de plus en latitude qu'en longitude. D'ailleurs les anciens Géographes n'ont point confondu le lac Arall avec cette mer, comme nous le verrons bientôt; & les Orientaux, qui nous ont fait connoître plus particulièrement ce lac, se sont aussi trompés sur l'étendue en longitude de la mer Caspienne.

Abulféda, Prince Arabe, qui écrivoit au commencement du quatorzième siècle, rapporte l'opinion de Kottiddin, qui fixoit l'étendue en longitude de cette mer à deux cens soixante-dix parasanges (4) Ali-Kohesgi, Astronome célèbre chez les Orientaux, dans le quinzième siècle, fait entrer dans un degré vingt-deux parasanges, avec une fraction de deux tiers de mille, dont

(1) Acad. des Insér. Tom. xxv, p. 41.

(2) Ptolem. L. vi, C. ii. Vid. tab.

(3) Hist. nat. Tom. II. édit. in-12. p. 44.

(4) Tradit Kottiddinus ejus longitudinem ab oriente ad occid. ut in 270, Parasanges. Abulf. ex verb. Askari.

trois composent cette mesure itinéraire (1). Suivant ce calcul Kottiddin aura donné onze degrés, un tiers de degré & deux milles en longitude à la mer Caspienne; diminution de plus de la moitié de l'estime de Ptolémée.

Il est probable que la mer Caspienne n'a pas toujours eu une étendue bien déterminée, soit du côté de l'orient, soit de celui de l'occident & du midi, & que ses bords ont éprouvé bien des changemens. Peut-être cette mer a-t-elle autrefois occupé une partie de la plaine de sable qui la sépare du lac Arall; la masse de ses eaux devant être anciennement plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisque plusieurs grands fleuves, dont le cours a été détourné, ne s'y déchargent plus comme auparavant. Le récit de M. Hanway semble démontrer les changemens qu'ont essuyés les pays circonvoisins. Ce Voyageur éclairé remarqua, en entrant dans la baie d'Astrabat, située sur les côtes méridionales, que cette mer avoit tellement gagné dans les terres & rongé ses bords, que, dans beaucoup d'endroits, on voyoit des troncs d'arbres qui barroient le rivage; ce qui rendoit le débarquement difficile (2). Lorsque les Russes navigèrent pour la première fois sur cette mer, on prétend qu'ils ne trouvèrent que cinq pieds d'eau pendant près de neuf lieues au sud & au sud-est de Chiterie-Bogorie; mais, depuis trente ans, l'eau a monté si considérablement, qu'à quelque distance de la côte, M. Hanway tâcha inutilement de trouver le fond avec une ligne de quatre cens cinquante brasses (3).

Peut-être ce changement a-t-il produit l'incertitude où l'on a été long-tems sur la vraie figure de cette mer, que les Orientaux

(1) D'Anville mes. itiner. p. 96.

voy. mod. Tom. III, p. 194.

(2) Voyag. d'Hanway dans le rec. des

(3) Voyag. id. p. 193.

n'ont guère plus connue que les Anciens. Les premiers la font tantôt ronde ou ovale, tantôt triangulaire, comme la voile d'un bâtiment à rames (1). Les observations envoyées par le Czar Pierre I ont enfin déterminé la figure de la mer Caspienne, non cependant avec une précision géométrique. La carte que M. d'Anville en publia, en 1754, est différente en plusieurs points importants de celle du Czar rédigée par M. de l'Isle. Le golfe d'Imba, qui s'enfonçoit dans les terres, & dont les bords formoient la partie la plus septentrionale de cette mer, a changé de configuration dans la carte de M. d'Anville, & il est avancé de plus d'un degré & demi du côté du midi. La pointe qu'il sembloit faire, nommée *Mertovit Kultuk*, y est prolongée en longitude beaucoup plus qu'aucune partie de la carte de M. de l'Isle. La figure de la baie de Balkan n'a pas moins éprouvé de changements. Enfin les observations qu'a faites M. d'Anville l'ont engagé à s'éloigner de la plupart des positions que son prédécesseur avoit admises dans le gissement des côtes de cette mer.

Hérodote avoit assuré que la mer Caspienne n'avoit aucune communication avec les mers voisines (2), & Aristote, que c'étoit un lac situé au pied du Caucase, & qu'on donnoit le nom de mer à ce lac circonscrit par les habitations de différens peuples (3).

Les conquêtes d'Alexandre, au lieu de confirmer la non-communication de la mer Caspienne, ne firent qu'accréditer une

(1) *Esseque ovale, aut alii dicunt forme triangularis ad instar veli navis*, Abulf. ex verb. Askari. Moysé de Chorène assure que la plus grande étendue de la mer Caspienne, est depuis les bouches du Cyrus & de l'Araxe jusqu'à celles du Polytmète. Geogr. ad calc. Hist. Arm. p. 342. Il entend sans doute

par ce dernier fleuve l'Oxus, le Polytmète n'ayant aucune communication apparente avec la mer Caspienne.

(2) L. 1, C. 203.

(3) Arist. meteorol. L. II, C. 1. *Μετρε, ην ονομασθησιν ην ονομα Βελουτιου* - meteor. L. 1, C. XIII. Voyez la note (XXXIII.)

faute d'erreurs. Diodore est le seul des Historiens de ce Prince qui ait suivi l'opinion d'Hérodote (1). Quoique Plutarque avoue que le Monarque Macédonien ne put rien apprendre de certain sur cette mer, il ne laisse pas ensuite d'avancer qu'elle est un golfe de l'Océan septentrional (2). Ce sentiment erroné a été adopté par la plupart des Ecrivains Grecs & Latins (3); il est inutile d'en faire ici la nomenclature. Le judicieux Strabon n'en peut être excepté; il critique, sans aucun fondement, Polyclète, pour avoir dit que la mer Caspienne étoit un lac (4). M. de l'Isle conjecture que les Anciens ont été trompés par la grande ressemblance qu'il peut y avoir entre le détroit par lequel, selon eux, les eaux de cette mer se déchargeoient, dans l'Océan septentrional & l'embouchure du Wolga : ce fleuve coule du nord au midi, & s'élargit en entrant dans la mer Caspienne, qui reçoit plusieurs rivières considérables, & ne se déborde cependant jamais (5). Ce phénomène peut s'expliquer par l'évaporation qui enlève une quantité d'eau égale à celle que cette mer reçoit (6).

Une conjecture, qui n'est pas moins probable, nous est indiquée par la route que tenoient autrefois les Scythes lorsqu'ils venoient commercer dans la mer du nord, ils remontoient le Wolga & la Kama, & faisoient ensuite, pour joindre le Petzora qui se jette dans cette mer, un portage d'une demi-lieue, dont ils ne faisoient pas mention par rapport à la longueur du chemin

(1) Diod. L. XVIII, n.° 5.

(2) Plut. vit. Alex. p. 62.

(3) Strab. L. XI, p. 349. Plin. L. VI, C. XIII. Pomp.-Mela. L. 1, C. II. Dionys. Perieg. v. 49-722. Eustath. comment. Arr. 1. Perip. Geogr. min. Solin C. XXI, &c., &c.

(4) Strab. L. XI, p. 351.

(5) Remarques sur la carte de la mer Caspienne, Acad. des Scienc. 1721, p. 47.

(6) Voyez mém. du célèbre Halley, Trans. philosop. 1687, p. 186 202. Le Chevalier Perry avoit calculé la quantité d'eau que la mer Caspienne reçoit du Wolga par minute : Etat de la Russie, p. 125 & suiv.

qu'ils étoient obligés de faire par eau (1). On peut voir un exemple de cette manière de concevoir un long voyage exécuté, en grande partie, sur des rivières, dans la carte Japonoise, apportée en Europe par Kœmpfer, déposée dans le cabinet de feu M. Hanf sloane, & publiée par M. de Guignes (2). Le Saghalien y est représenté comme uni par le lac Paikal ou Baikalmore, au Lena, quoique ceux qui ont pris cette route ayent dû faire deux portages.

Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne diffèrent point des Japonois dans l'idée qu'ils se forment de la jonction des lacs & des rivières : il est facile de s'en convaincre par la comparaison de la carte tracée par le Sauvage Ochagach devant les Officiers de la Nouvelle-France envoyés pour tenter des découvertes à l'ouest du lac Supérieur, avec celle qui résulte des observations faites, sur les mêmes lieux, par ces Officiers (3). Champlain, à qui la Colonie Françoisé du Canada doit sa naissance, rapporte que les Sauvages lui dirent qu'en remontant le Saguenai, il parviendroit en quarante ou cinquante jours à la mer du nord (4). Nous savons effectivement que cette rivière reçoit celle de Chefoumatau par laquelle on arrive aux lacs des Mistassins en faisant un seul portage; & de ces lacs on descend par le Kiché-Kupitan ou la grande décharge, dans la baie d'Hudson.

Les objets se présentent sous la même face aux peuples qui n'ont que des connoissances fort imparfaites, & à ceux qui ne sont point encore civilisés. Les Scythes étoient les Sauvages de l'ancien continent : c'est sans doute d'après leur récit que Scimnus de Chio rapporte que le Tanais prend sa source dans l'Araxe, qui est le Rha ou Wolga. Araxe, est un terme appellatif donné

(1) Consider. Geogr. de M. Buache, p. 147. Descrip. de l'Empire Russe, par M. Strahlenberg, Tom. 1, p. 301. & suiv.

(2) Acad. des Insér. Tom. xxviii,

p. 503.

(3) Consider. Geogr. de M. Buache, carte viii.

(4) Voyag. L. iii, C. iv.

dans l'antiquité à plusieurs fleuves (1). Hérodote désigne principalement, par ce nom, le Wolga (2), qui s'approche près de Twia, à la distance de huit lieues du Tanais (3); ce dernier fleuve, selon Aristote, en est une branche (4). Les Scythes, qui naviguoient sur ces deux fleuves, auront répandu le bruit qu'ils communiquoient l'un à l'autre par la même raison qu'ils assuroient que la mer Caspienne communiquoit à l'Océan. Un fragment d'Artemidore, publié depuis peu d'années, confirme encore cette explication. Nous y lisons que le Tanais a deux embouchures, l'une qui décharge ses eaux dans les Palus-Mæoticides, & l'autre dans la Scythie (5) : on doit entendre, par cette dernière, le Rha ou Wolga qui traverse la Scythie Asiatique avant de se jeter dans la mer Caspienne, & dont Artemidore fait, en suivant l'opinion d'Aristote, adoptée par Ptolémée, une branche du Tanais.

Ce n'est point le seul exemple que l'on puisse donner de ces communications introduites dans la Géographie par le rapport des Scythes (6). Cette nation occupoit l'espace qui est entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne; le Phase, l'Araxe & les rivières qui viennent perdre leur nom dans ces fleuves, servoient à

(1) Scimn. v. 128-129.

(2) Voyez la note (XXXIX.)

(3) Not. sur Abulgazi, p. 45. Cette distance est encore fort diminuée par deux petites rivières, dont l'une appelée l'Avla ou l'Asla se jette dans le Don, ou Tanais, & l'autre qu'on nomme Camishinka se perd dans le Wolga : l'espace qui sépare ces deux rivières à environ trois quarts de lieue. Etat de la Russie par Perry p. 3-4. Voy. la carte.

(4) Aristot. meteorol. L. 1, C. xiii. Ptolem. L. v, C. ix. idem.

(5) Voyez la note (XXXIX.)

(6) On peut aussi rapporter ces idées de communications de fleuves à l'imper-

fection de la Géographie. Lorsque nos connoissances se sont perfectionnées, on n'a plus vu sur nos cartes, comme auparavant, plusieurs fleuves de l'Asie, de l'Afrique & même de l'Europe communiquer les uns aux autres; ce qui est également contraire aux relations les plus exactes & aux principes de cette Philosophie de notre Globe, selon laquelle la continuité des hauteurs ou montagnes indiquées par la source des fleuves, montre les points qui forment le partage naturel des terrains. Voy un mem. de M. Buache sur cet objet, Acad. des Sciences, 1714, p. 14-15-16-17-18.

entretenir les liaisons qui étoient entre les différentes Tribus ou peuplades Scythes de cette région; &c, avec un court portage dont ils ne faisoient pas mention, ils alloient toujours par eau. Leur récit peut donc avoir accrédité la jonction du Phafe & de l'Araxe par le Lycus, dont parle Apollonius de Rhode (1). Celle de l'Ister avec la mer d'Ionie (le golfe Adriatique) & le Pont-Euxin, rapportée par le même Auteur, n'a point d'autre origine. Ce Poète a suivi l'opinion de Timostènes (2), qui assuroit que les Argonautes, en remontant l'Ister, étoient parvenus dans la mer qui baigne les côtes de l'Italie & de la Grèce. On fait que le Danube s'approche, à quelque distance de sa source, du golfe Adriatique, avec lequel il communiqueroit, si on pouvoit le joindre à la rivière qui a son embouchure près d'Aquilée: le Danube n'est séparé de cette rivière que par un espace de terre peu considérable.

Il est donc probable que Patrocle, Amiral des flottes de Seleucus & d'Antiochus (3), aura pris d'autant plus aisément les bouches du Wolga pour un détroit, que ses conjectures auront été appuyées par le rapport des gens du pays, qui, comme nous l'avons déjà dit, alloient presque toujours par eau jusqu'à la mer du nord. Ce Navigateur se sera empressé de publier cette prétendue découverte, ou, plutôt, il aura confirmé celle que les Macédoniens qui suivoient Alexandre s'imaginoient avoir faite; ce qui aura induit en erreur les Contemporains de cet Amiral, & les Ecrivains postérieurs. Pomponius-Mela nous représente le détroit, qui seroit de communication entre la mer Caspienne & celle du nord, comme long, fort resserré, & semblable à un fleuve:

(1) Apollon. Rhod. L. IV, v. 131-132-133-134-135. in vers. 132, L. IV. Voyez la note (XL)
 (2) Apollon. Rhod. L. IV, v. 289-290. Schol. Apollon. in vers. 258. Voy. la note (XLI)
 (3) Vid. Strab. L. II, p. 47. & alib. Vid. Politi animadv. in Eustath. p. 141.

ce détroit séparoit, selon lui, les terres & dirigeoit son cours en ligne droite lorsqu'il s'approchoit de son embouchure (1). On ne fauroit méconnoître le Wolga dans cette description.

Ptolémée, éclairé sans doute par d'autres relations, est revenu au sentiment d'Hérodote, d'Aristote, de Diodore & de Polyclète; il dit, dans sa Géographie, que la mer Caspienne est environnée de tous côtés par la terre, & qu'elle ressemble, par rapport au Continent, à ce qu'une île paroît au milieu des ondes (2).

Il étoit dans l'ordre des événemens que les révolutions, quelquefois utiles à la science du globe, mais toujours funestes à ses malheureux habitans, missent enfin dans tout son jour la non-communication de la mer Caspienne. Sous les Khalifes Arabes on pénétra dans les régions septentrionales; comme le démontrent les médailles de ces Souverains qui se trouvent fréquemment dans une foule d'anciens tombeaux répandus sur les bords du Petzora (3). On se convainquit alors que cette mer n'avoit aucune communication avec l'Océan septentrional. Abulfeda & les autres Géographes Orientaux n'ont jamais méconnu cette vérité (4).

Arrien & Quinte-Curce ont osé avancer que la mer Caspienne communiquoit, par un détroit, avec celle des Indes (5); opinion qui rétrécit prodigieusement cette partie de la terre qui est entre ces deux mers. Le sentiment erroné de ces Historiens a peut-être induit Artemidore à croire que la mer Caspienne étoit voisine de l'Océan, & que les Caspiens, habitans de ses bords, étoient

(1) *Mare Caspium, ut angusto, ita longo etiam freto, primum terras quasi flavius, irrupit:* &c. Pomp.-Mela L. III, C. v. Strab. nous dit que ce détroit est au commencement assez étroit, & qu'ensuite en s'approchant de la mer Caspienne, il s'élargit. L. XI, p. 349.

(2) Ptolem. L. VII, C. v, p. 181-182. edit. Mercat.

(3) Descrip. de l'Emp. Russ. par Strahlenberg. Tom. 13 p. 110.

(4) *Nec conjungitur cum mari ambiente, nec cum alio ex maribus de quibus sermo processit.* Abulf. ex vers. Askari, Eldrisi Geogr. nub. p. 243.

(5) Arr. L. v, C. xxvi. Curt. L. vi, C. 17.

limitrophes de la Perse (1) : conséquemment la partie de l'Asie, située entre la mer Caspienne & celle des Indes (j'étends ce nom à toute la mer qui baigne les côtes méridionales de l'Asie), est diminuée de cinq degrés en latitude, & les nations qui occupoient cet espace disparoissent.

Polyclète avoit avancé que les eaux de la mer Caspienne étoient douces (2); Plutarque & Quinte-Curce ont adopté cette opinion (3), qui n'est pas dénuée de tout fondement. Abulféda rapporte, d'après un Voyageur qu'il ne nomme point, que les eaux de cette mer changent de couleur près du rivage septentrional, & qu'elles sont adoucies jusqu'au point d'être potables, par le fleuve Atalque ou Atal (le Wolga) l'espace de près d'un jour de navigation (4), c'est-à-dire, d'environ douze lieues. Le P. Avril assure que cette douceur ne s'étend qu'à deux lieues des côtes (5). Les Anciens, qui les perdoient rarement de vue dans leurs voyages, auront jugé que le reste des eaux de la mer Caspienne n'étoit pas d'une nature différente de celles qu'ils avoient sous les yeux. Corneille-le-Bruyn (6), & plusieurs autres Voyageurs

(1) Ap. Schol. Apollon. ad v. 818, l. III. Ce passage d'Artemidore d'Ephèse étoit vraisemblablement tiré de sa Géographie, divisée en huit livres, Diod. l. III, n.º II. On ne doit point confondre cet ouvrage avec le Périples de la mer Méditerranée, que cet habile Géographe avoit parcourue avec soin & dont il avoit décrit les côtes, d'une manière aussi claire qu'exacte, *οπισθεν ος εις βορειον*, en onze livres. Marc. Hera. cl. ap. Geogr. min. Tom. I, p. 61. Il n'est point étonnant qu'Artemidore ait commis dans sa Géographie des fautes sur des contrées qui ne lui étoient connues que par les relations des Voyageurs.

(2) Ap. Strab. l. XI, p. 371.

(3) Plut. vit. Alex. p. 62. Curt. l. VI, C. IV.

(4) *Mercator, qui in hoc mari navigavit, ita dicens, cum ad finem illius maris ad septentrionem pervenimus, illam aquam fassam ac limpidam colore mutatam comperi; tunc dictum fuit mihi illam aquam esse fluminis Atalci maris aquam mixtam, cumque ex illa bibissem eam dulcem esse deprehendi, & ita prope diem per mare dulce navigavimus.* Abulféda ex vers. cit.

(5) Voyag. en divers Etats d'Europe & d'Asie, p. 86.

(6) Voyag. de le Bruyn Tom. III, édit in-4.º p. 479, Voyag. d'Olearius Col. 513. &c.

n'ont

n'ont point oublié de faire mention de cette singularité. On pourroit croire, en adoptant le système de M. de Buffon, que la masse entière de ces eaux a dû être, dans l'antiquité la plus reculée, totalement douce, & qu'elle sera ensuite devenue salée. Les fleuves qui se jettent dans cette mer y ont amené successivement tous les sels qu'ils ont détachés des terres, & ces sels n'ont pu se dissiper par l'évaporation (1). La différence qu'on trouve entre la relation, citée par Abulféda & celle du P. Avril, ne doit être attribuée qu'à la diversité des lieux où ils avoient abordé. La douceur de la mer Caspienne ne peut toujours être la même à une distance égale de la côte; elle varie suivant les fleuves voisins qui s'y déchargent, & qui conservent la qualité de leurs eaux dans un éloignement plus ou moins grand, selon leur rapidité, qui est toujours en raison de la masse de ces mêmes eaux.

Strabon reproche à ceux qui accompagnoient Alexandre dans son expédition, d'avoir débité beaucoup de mensonges sur la mer Caspienne, & d'avoir confondu les Palus-Mæotides avec cette mer (2). Plutarque & Quinte-Curce ont avancé que ce lac de la Scythie Européenne y venoit décharger ses eaux (3): cette erreur tire son origine des notions peu exactes que ces Ecrivains ont eues du lac Arall, qu'ils ont pris pour les Palus-Mæotides. Cet objet mérite une attention particulière.

Hérodote rapporte que le pays habité par les Chorasmiens, les Hyrcaniens & quelques autres peuples, étoit arrosé par les eaux d'un fleuve qu'il nomme Acès ou Akès. L'endroit où elles se dégor-

(1) Hist. nat. Tom. II, p. 176. Le système de l'illustre Naturaliste françois, est ici d'autant mieux fondé que nous savons, par le témoignage de Plin., que l'Ochus & l'Oxus entraînoient beaucoup de parties salines détachées des mon-

tagnes voisines de leur lit: *Præterea apud bactros amnes Ochus & Oxus ex adpositis montibus deferunt salisamenta.* Plin. l. XXXI, C. VII.

(2) Strab. XI, p. 311.

(3) Plut. p. 62. Curt. l. VI, C. IV.

B b

geoient entre deux montagnes ayant été bouché par les ordres d'un Roi de Perse, qui y fit mettre des portes (1) le cours en fut alors intercepté; & il se forma de ces eaux un grand lac dans la plaine située entre ces mêmes montagnes (2). Le Monarque Perse, touché ensuite du malheur des habitans de cette région, laissa reprendre au fleuve Akès son ancien lit, & ordonna qu'on ouvrit les portes qui retenoient des eaux nécessaires pour faire fructifier les terres voisines, & dont l'écoulement étoit toujours acheté par un tribut considérable (3). On ne sauroit méconnoître, dans ce récit, l'Oxus, & le lieu où ce fleuve est fort rétréci, les gorges de *Dehani-Chir*. Il n'est point étonnant qu'Hérodote, qui ne parle que d'après des oui dire, confonde ici cet endroit avec le lac formé par les eaux de l'Oxus, lequel n'est autre chose que le lac Arall (4). Les montagnes ou côtes très-élevées qui l'environnoient auront donné lieu à cette méprise, qui n'empêche point que cet Historien n'ait eu des notions certaines, quoique imparfaites, de ce lac, connu dans la suite sous le nom d'Oxien. Le fleuve Oxus dans l'antiquité la plus reculée a dû s'y jeter en partie & en augmenter les eaux.

Le Géographe Turc nous apprend que le Dgeihoun, (l'Oxus) en sortant des sables, dont je parlerai dans la suite, se divise en plusieurs bras; ceux de Kiahvaré, d'Hezar-Asb, de Kierdan, de Kierbé & de Haré, donnent de l'eau à tout ce pays, & sont navigables (5). Quelques-uns de ces bras du Dgeihoun se jettent

(1) L'endroit où ces portes furent mises est appelé, par Cherefeddin, *Cologu*, c'est-à-dire, porte de fer. Hist. de Timur. L. III, C. II. L. VI, C. XXI.

(2) *ὁ ἄλιος ἢ ἱερὸς ἵππος ἰσχυρὸς ἡνιόχος*. Her. L. III, C. 117. La plaine que décrit Hérodote au commencement de ce chapitre & qui est habitée, selon lui, par les Chorasméens, ne peut être que

celle de Kapjak située à l'orient de la mer Caspienne & arrosée par l'Oxus.

(3) Herod. id.

(4) Voyez la note. (XLII.)

(5) Voy. le Géogr. Turc. p. 884-895, & ce qu'il dit sur les différens canaux du Dgeihoun qui travertent le kharefm, p. 821-822. Ce Géographe donne trois cens lieues de cours à ce fleuve.

dans le lac de Kharefm ou Arall, tandis que ce fleuve passe par la vallée de Kierlavé avec un bruit qui s'entend de deux lieues, & va décharger ses eaux dans la mer Caspienne, auprès de Kahlkahl, à six journées du chemin de Kharefme (1). Ces détails servent d'éclaircissement au texte de Ptolémée, qui nous dit que plusieurs rivières prennent leur source dans les montagnes Sogdiennes, situées entre deux fleuves: ces fleuves ne peuvent être que l'Oxus & le Jaxarte; ils reçoivent les eaux de ces rivières dont une forme le lac Oxien (2). Ammien-Marcellin, qui traduit souvent la Géographie de Ptolémée & quelquefois semble y ajouter, nous donne une idée de l'étendue du lac Oxien (3) par ces paroles: *longè latequè diffusam*, qui ne peuvent convenir qu'au lac Arall. Pline en fait aussi une mention expresse; mais il se trompe en y mettant les sources de l'Oxus (4), que Ptolémée fixe au trente-neuvième degré de lat. sept. en même temps qu'il place ce lac au quarante-cinquième (5); ce qui se rapporte avec les observations modernes. Il est vrai que ce Géographe cette latitude au milieu du lac Oxien, tandis que ce doit être celle de ses bords septentrionaux. Cette erreur est le résultat du système de Ptolémée, qui recule toute la partie de l'Asie au-delà du Paropamisé, beaucoup plus au nord qu'elle n'y est effectivement. M. de l'Isle a très-bien remarqué que l'embouchure du Wolga, qui devoit être à quarante-six degrés, est à quarante-neuf

(1) Ibn-Haukal, dans Abulfeda, nous dit que le Dgeihoun, après différentes sinuosités, se replie ensuite vers l'est en tirant vers le nord jusqu'à ce qu'il tombe dans le lac de Kharefm. M. d'Anville a suivi ce sentiment dans la confection de sa carte de l'Asie.

(2) *ὁ ἄλιος ἢ ἱερὸς ἵππος ἰσχυρὸς*, L. VI, C. XII, p. 160. Le traducteur latin de Ptolémée a obscurci ce passage qui n'é-

toit pas déjà trop clair.

(3) Ammian-Marcell. L. XXIII, p. 266. edit. Hamb. Cet Auteur a rendu le mot *μυρῶν* du texte de Ptolémée par *palus*. Le terme grec signifiant également marais & étang, Ammien a choisi le sens qui convient le moins au local actuel & au texte de ce Géographe.

(4) *Ortus in lacu Oxio*. L. VI, C. XVII.

(5) Loc. Supr. cit.

dans ce Géographe, & la côte méridionale de la mer Caspienne à quarante degrés au lieu de trente-sept (1); différences énormes. Il est donc étonnant que, malgré son inexactitude, Ptolémée ait autant approché de la vraie latitude du lac Arall ou de Kharefm, appelé encore *Ogouz* par les Tartares (2). Le nom d'Oxien, qu'il porte dans l'antiquité, est dérivé de celui du fleuve Oxus. On apperçoit aisément qu'il y a une affinité singulière entre *Ogouz* & *ὄξος* (3), dont l'Àkes *Àκες* (4) ne peut être qu'une corruption. Dans les langues Calmuque & Mungale, *ongon* signifie don de Dieu; *Ogouz* paroît venir de ce mot. Les Tartares Carakalpakks, qui habitent près du lac Arall, en conduisent les eaux, par des canaux, dans des plaines de sable: les parties aqueuses étant évaporées, la surface de ces plaines se trouve couverte d'un sel cristallisé, le seul que ce peuple puisse se procurer, ainsi que les Tartares de la Casastchia-Orda & du pays de Kharefm (5). La grande utilité que ces nations retirent du lac Arall a dû le faire regarder comme un présent ou don précieux de Dieu. Je puis donc conclure de ces recherches que le lac Oxien est le même que le lac *Ogouz* ou Arall, qui dès lors a été connu des anciens Géographes, quoiqu'on ait cru, jusqu'à présent, le contraire (6).

Polyclète avoit confondu les Palus-Mæotides avec la mer Caspienne (7), qui recevoit, selon Plutarque & Quinte-Curce, cette

(1) Mém. sur la mer Caspienne, Acad. des Scien. 1721, p. 248.

(2) Voyez dans la dernière note citée les différens noms de ce lac.

(3) En ayant soin de prononcer *ôge* comme *ὄξος*. L'orthographe d'*Ogouz* varie: ce mot entre dans la composition du nom d'Ogus-chan, ainsi écrit par les traducteurs d'Abulgazi, part. II, C. II. & qui signifie Prince du pays de l'Oxus.

(4) Ce mot peut encore être dérivé de

celui d'*Aucôs*, nom que portent les chefs des Hordes Tartares dans cette région. Etat de la Russie, par Perry p. 101, Hérodote peut avoir confondu le nom appellatif de quelque ancien Prince des environs de l'Oxus avec le nom même du fleuve Oxus. Àkes ou Aces & Oxus sont d'ailleurs absolument le même nom, la différence est dans la prononciation.

(5) Not. sur Abulgazi p. 767.

(6) Voy. la note (XLIII).

(7) Ap. Strab. L. XII, p. 314.

espèce de lac (1) dont Arrien établit la vraie position dans son Histoire des Conquêtes d'Alexandre: preuve certaine que le Périphe de la mer Erythrée est faussement attribué à cet Historien (2); l'Auteur du Périphe ose avancer que les Palus-Mæotides & la mer Caspienne vont ensemble se décharger dans l'Océan (3).

Les erreurs sur la communication de ces deux mers, ont peut-être donné lieu à celle de Clitarque, qui a cru que la mer Caspienne étoit la même que celle du Pont-Euxin (4); opinion adoptée par Quinte-Curce (5), qui s'embarassant fort peu des conséquences, rapporte souvent les sentimens les plus opposés, & paroît les admettre tous sans aucune distinction. Le nom de Tanaïs donné au Jaxarte, ainsi appelé par corruption du mot *Ikfarte*, employé dans la langue Mungale pour signifier un grand fleuve (6), doit avoir accredité cette erreur. Diodore, Justin & Quinte-Curce ont confondu ces deux fleuves (7), que Plutarque & Arrien ont su distinguer (8), quoique la flatterie ou la vanité des Macédoniens se plût à les réunir (9).

Ptolémée a connu cette différence: mais, entraîné par l'autorité des Historiens du Conquérant de l'Asie, sur les autels que ce Prince éleva aux bords du Jaxarte, en mémoire de son expédition, ce Géographe les a transportés, près des rives du Tanaïs, dans l'endroit où ce fleuve, après avoir couru depuis sa source

(1) Plut. p. 62. *In Caspium mare, Mæotim paludem cadere putant*, Cur. L. VI, C. IV.

(2) Arr. L. III, C. XXX. L. VII, C. I. Vid. Dodwel dissert. in Scriptor. Geogr. min. IV. Tom. 1, p. 81.

(3) *ὄξος*, &c. p. 17. Geogr. min. T. I.

(4) Ap. Plin. L. VI, C. XIII.

(5) *Vid. L. VII, C. III. Cum verò veni à Pontico mari spirant, quidquid sabuli in campis (bastranz) jacet convertunt*. L. id. C. IV.

(6) *Ik* signifie grand & *Sært*, fleuve; Arrien écrit *ἰκάρτης*. L. III, C. XXX. & *ἰκάρτης*. L. VII, C. XVI. Plut. *ἰκάρτης*. p. 63. Je crois que ces mots doivent être rétablis par celui d'*ἰκάρτης*: qui approche le plus du *ἰκάρτης*. Strab. L. XI, p. 311. & alib.

(7) Diod. L. XVIII, n.° 1. Just. L. XII, C. V. Curt. L. VII, C. VI-VII.

(8) Plut. p. 63. Arr. L. III, C. XXX.

(9) Strab. L. XI, p. 311.

au sud est, s'approche du Rha, & delà, tournant au sud-ouest, dirige son cours vers les Palus-Mæotides qui reçoivent ses eaux (1).

Ce Géographe, en suivant les mêmes guides, a multiplié différens peuples Scythes, tels que les Aorfes & les Agathyrses. Ces nations habitoient en-deçà du Tanaïs (2), Ptolémée, après les y avoir placées (3), ne craint point ensuite de les compter de nouveau parmi celles de la Scythie Asiatique (4). Si Plin n'a pu entièrement éviter cette faute, il a du moins distingué les peuples de la Scythie Européenne, qu'il met aux environs de la mer Caspienne, par des surnoms, comme les Aorfes par celui de *Nasotiani* (5), & les Arimaspes par celui de *Cacidari* (6) : peut-être encore ces Scythes Asiaticques étoient-ils des colonies de ceux d'Europe, dont ils avoient conservé le nom dans leurs émigrations.

L'ignorance de Quinte-Curce égalait sa crédulité : trompé par la fausse dénomination de Tanaïs donnée au Jaxarte, cet Historien fait disparaître de la surface de la terre toute la partie de l'Asie située entre ces deux fleuves. Suivant ces principes erronés, il parle de la Bactriane comme de la dernière contrée de l'Asie, & comme n'étant séparée de l'Europe que par le Tanaïs, qu'il reconnoît être la limite de ces deux parties du monde (7). Malgré cet aveu, il ose nous dire, dans un autre endroit de son Ouvrage, que les Scythes, qui habitent au-dessus du Bosphore-

(1) Ptol. L. III, C. v. L'ancien interprète de Ptolémée n'a point voulu entendre le texte de cet Auteur. *Vid. tab.* Il fait placer à ce Géographe les Aetels, dont je viens de parler, au pied des Monts Riphées.

(2) Strabon prolonge le pays des Aorfes du côté du midi, jusqu'au Caucase. L. XI, p. 339.

(3) Ptol. L. III, C. v.

(4) id. L. VI, C. XIV.

(5) Plin. L. VI, C. XVI.

(6) id. L. VI, C. XVII.

(7) *Bactrianos Tanaïs ab Scythis quos Europæos vocant, dividit. Idem Asiam & Europam finis interfuit.* . . . (Alex. Orat. ad milit.) . . . *Quis dubitabis patere etiam Europam victoribus.* . . . *unus amnis interfuit quem si transivimus, in Europam arva profertimus.* L. VII, C. VI - VIII.

Cimmérien, appartiennent à l'Asie (1). La région qui s'étend au-dessus de ce Bosphore & des Palus-Mæotides, est cependant à l'occident du Tanaïs, & conséquemment située en Europe elle est habitée par les Roxolanes & les Jazyges, peuples de la Scythie Européenne (2). Quinte-Curce est tombé dans cette erreur pour avoir changé la situation, les bouches & le cours du Tanaïs, & en avoir avancé la longitude de cinq degrés. Il ajoute ensuite que les Scythes, dont les Parthes sont sortis, ne venoient point du Bosphore, mais de l'Europe (3). Ainsi cet Historien transporte entièrement le Bosphore-Cimmérien dans l'Asie, tandis que le détroit par lequel les Palus-Mæotides se déchargent dans le Pont-Euxin forme la séparation des deux parties du monde que je viens de nommer, dont les limites se trouvent placées, dans le récit de Quinte-Curce, d'une manière aussi bizarre que presque inconcevable.

Le déplacement de plusieurs peuples est une suite nécessaire des erreurs que je viens de remarquer. Les Cercètes, les Mosynoécien & les Chalybes sont transportés par Quinte-Curce à la gauche de la mer Caspienne; les Leucofyriens & les Amazones, à l'autre côté de cette mer (4). Les anciens Géographes établissent unanimement la position des Mosynoécien, des Chalybes & de leurs voisins, les Cercètes, appelés depuis Apaïtes, dans les montagnes du Pont-Euxin (5). Les Leucofyriens étoient les habitans

(1) *Qui super Bosphorum colunt adscribuntur Asiæ.* L. VI, C. II.

(2) Ptolem. L. III, C. v. *Vid. Orbis veteribus nos.*

(3) *Quin Scythæ, qui Parthos condidere, non à Bosphoro, sed ex regione Europæ penetraverint.* L. VI, C. II.

(4) *Cercetæ, Mosini & Chalybes à Iava sunt: ab altera parte Leucofyri & Ana-*

zonam campi; & illos qua vergit ad septentrionem, hos ad occasum conversa profectat. L. VI, C. IV.

(5) Strab. L. XII, p. 378. Scylac. Per. p. 33. Geogr. min. Tom. I. Eustath. in v. 768. Dion. Xenoph. exped. L. V, p. 41. Tom. III. fœulis, &c. Voyez la note (XLIV.)

de la Cappadoce (1), dont la situation est connue, ainsi que celle du pays des fabuleuses Amazones, que l'on prétend avoir fixé leur demeure dans les champs de Themiscyre, sur les bords du Thermodon (2). Une faute de Géographie en entraîne toujours plusieurs autres: l'exemple de Quinte-Curce justifie souvent cette remarque. Cet Historien, après avoir changé la situation des Chalybes, ajoute que ce peuple étoit voisin de deux Villes célèbres, Sinope & Amifus (3). Cette dernière Cité étoit à plus de douze cens stades olympiques au nord-ouest des Chalybes (4); & Sinope, Ville fameuse de Paphlagonie, étoit éloignée d'Amifus de douze cens stades (5) au nord-ouest.

Des Peuples & des Contrées de la Haute Asie.

Pharasmanes, Roi des Chorasmien, vint, selon Arrien, trouver Alexandre, & assura ce Prince qu'il étoit voisin de la Colchide & des Amazones; erreur grossière qui dérive toujours de la même source que celle de Quinte-Curce. Les Chorasmien habitoient à l'orient de la mer Caspienne, sur les rives de l'Oxus; position que Ptolémée a très-bien observée (6): il n'a point doublé ce peuple, comme on l'en a accusé, sans aucun fondement (7). Le nom de Kharefine ou Khoarefm que l'ancien lieu occupé cette Nation a conservé chez les Orientaux (8), démontre suffisamment la situation

(1) Herod. L. 1, C. 72. Strab. L. xii, p. 330. Plin. L. vi, C. 111.

(2) Strab. L. xii, p. 377. Pomp. Mela L. 1, C. xx. &c. Voy. la note (XLV.)

(3) Curt. L. vi, C. iv.

(4) Vid. tab. Danv. *Asia minor*.

(5) Xenoph. exped. Tom. III, p. 147, édit. cit. Voyez la note (XLVI.)

(6) Ptolem. L. vi, C. xii.

(7) Hist. de l'Acad. des Ins. Tom. xxv, p. 12.

(8) Abulf. descr. Chorasm. Geogr. min. Tom. III, p. 20. Eldrisi Geogr. nub. p. 118. Les traducteurs ont fort varié sur l'orthographe de ce nom, comme la

observe le savant Abbé Renaudot, préf. des Rel. Arab. p. xxxv.

de

de cette nation Scythe, qui étoit une tribu, ou faisoit partie de celle des Saques ou plutôt Saces (1), Colonie des Abiens.

Un savant Académicien accuse les Historiens d'Alexandre d'avoir transporté les Abiens d'Europe en Asie (2). Tâchons de les justifier: il faut, pour cela, prendre les choses de plus haut. Les Scythes ont habité presque toutes les régions septentrionales de l'ancien Continent, ou, pour s'exprimer avec plus d'exactitude, l'uniformité des mœurs & de la façon de vivre des différens peuples qui les occupoient, leur a fait donner, par les Grecs, la dénomination générale de Scythes. Leur véritable nom, selon Hérodote, fut celui de Scolotes formé de celui d'un de leurs Rois (3); ils ne furent considérés que comme une seule nation (4), & c'est dans ce sens qu'on doit entendre ce que Thucydide rapporte de leur puissance. Elle étoit si considérable, qu'aucun peuple de l'Europe & de l'Asie n'auroit pu les égarer en nombre, ni leur résister, s'ils se fussent réunis (5). Les incursions que les Scythes ont fait en différens tems, ont bouleversé la face de la terre, dont la plus grande partie a été peuplée par ces nations.

Les Géographes divisent les Scythes en Européens & en Asiatiques; ce qui est trop vague: il est plus simple de les ranger sous deux autres classes, la première celle des Pasteurs, la seconde celle des Cultivateurs. Ephore, dans l'énumération qu'il avoit fait des peuples Scythes, avoit adopté cette division (6). Dans l'origine des sociétés, elle a dû être la seule qui servit à dif-

(1) Voyez la note (LII).

(2) Hist. de l'Acad. des Ins. T. xxvi, p. 19.

(3) Herod. L. iv, C. 6. Ce nom me paroît venir de *Koloh-tack*, qui signifie dans la langue Mungale ample, large drapeau; parce que ce Roi réunissoit plusieurs Nations sous ses étendards, & que son Empire s'étendoit au loin; ou parce

que les étendards dont les Nations Scythes faisoient usage, étoient d'une grande ampleur, & ressembloient, comme dit Arrien, à des voiles de navire. *Arriani tañica*. édit. Blanc. p. 80.

(4) Strab. L. 1, p. 22.

(5) Thucyd. L. II, C. 97.

(6) Ap. Strab. L. vii, p. 209.

C c



que je viens de citer, rapporte les vers du Poète Charile; qui dit que . . . « les Saces, Pasteurs (1), Scythes d'origine, » habitoient l'Asie, qui est fertile en grains; c'étoit une colonie » de Nomades, hommes justes (2) ». . . Je rends à la lettre les paroles de Charile, qui confirme l'opinion d'Ephore.

Hérodote & Pline nous apprennent (3) que les Perses donnoient en général à tous les Scythes le nom de Saces, parce que le peuple qu'on appelloit ainsi, étoit, selon le Naturaliste Romain, le plus voisin de leur Empire (4). J'ose proposer une autre conjecture.

On peut tirer, sans doute, une utilité très-réelle des restes de l'ancienne langue Runique, des différens dialectes de l'Esclavon, de la langue Thibétane ou de Tangur, du Persan, enfin de l'idiôme Turc, pour expliquer plusieurs noms des peuples Scythes: mais il n'y a aucune langue dont on puisse faire un usage aussi fréquent & peut-être aussi sûr que du Mungal, répandu dans une partie très-considérable de l'Asie (5). *Saki* signifie, dans cette langue, je massacre. Il est vraisemblable que les Scythes, qui combattirent autrefois contre les Perses, crûient dès que leurs ennemis commençoient à plier, *sakib* (6), tue, massacre; & que la terreur grava profondément ce cri affreux dans l'esprit des vaincus, qui ne furent plus désigner leur vainqueur, dont ils ignoroient la langue, que par le terme qui avoit fait sur eux l'impression la plus forte,

(1) Strab. L. VII, p. 209.

(2) . . . *μηδ' οὐκ ἔστιν ἄλλο ἔθνος ἰσχυρότερον ἢ οὗτοι*. Ap. Strab. loc. cit.

(3) Herod. L. VII, C. 64.

(4) Plin. L. VI, C. XVI. Les Grecs donnoient le surnom de Saces aux hommes errans qui n'étoient Citoyens d'aucune Ville & membres d'aucune Tribu, Aristoph. *aves* v. 31-32-33-34. *Aceffer*

Poète tragique, portoit ce surnom, Arist. *vesp.* v. 1216.

(5) Deser. de l'Emp. Russ. par Strahlenberg, Tom. II, p. 311. Je me fers du petit Vocabulaire de cette langue publié par ce Savant.

(6) Imperat. *Voy.* la gramm. Mung. Tom. III, du Rec. de Thevenot.

& dont cette nation Scythe se servoit ordinairement dans les combats. De *saki* ou *sakib* dérive naturellement le mot de *Σάκας* au féminin *Σάκας* (1). Les Saces proprement dits, portoient, selon Hérodote, le nom d'Amourgiens *αμουργίαι* (2), qui venoit de celui d'un de leurs Rois dont parle Crétiás (3), & non pas du nom du Margus, rivière de la Margiane, comme le conjecture M. Fréret (4). Les Saces n'habitoient point cette région; ce peuple Scythe ne diffère point non plus des Aspasiasques, ou plutôt Aspasiaques, comme nous le verrons bientôt: mais tâchons auparavant de fixer la position du pays qu'occupoit cette colonie d'Abiens.

Strabon parle des Saces comme du peuple Scythe le plus oriental au-delà de la mer Caspienne, & il les place, ainsi que Marcien d'Héraclée, sur la même ligne que les Sogdiens, près d'un gué du Jaxarte, qui leur facilitoit la communication avec les Massagètes (5). Agathémère nous assure, qu'en venant du côté de l'occident, on trouve la Sogdiane, ensuite le pays des Saces (6). Ptolémée entre dans des détails plus satisfaisans; il nous apprend que les Saces avoient au couchant la Sogdiane, & la Scythie au Nord, qu'ils s'étendoient parallèlement jusqu'à l'endroit où le Jaxarte change son cours (7); c'est-à-dire, où ce fleuve, après avoir coulé de l'Est à l'Ouest, s'incline vers le Nord-Ouest. Le pays des Saces, qui ne vivent que du produit de leurs troupeaux, & n'habitent point les Villes, est, selon Ammien-Marcellin, contigu

(1) Steph. Byzant. p. 580. edit. cit.

Pourquoi Reland va-t-il chercher l'étymologie du nom de Saces chez les Arabes, *Diss. de Vet. Ling. Pers.* in voc. *Sacer*, celle de Wachter approche plus du vrai, *Saka*, *nocere*, *vulnerare*; *dammum inferre*; *Glossar. German.* p. 1335.

(2) Herod. L. VII, C. 64.

(3) Ap. Phot. *Persic.* col. 108.

(4) Observ. sur la Cyrop. Acad. des Insér. Tom. VII, p. 436.

(5) Strab. L. XI, p. 352. Marc. Heracl. p. 21.

(6) *ἱστ. Σαρδισσ.* *ἱστ. Σακία*. L. II, C. VI.

(7) Ptolem. L. VI, C. XIII. *Vid. id.* C. XII.

à la Sogdiane (1). Une contrée qui, placée immédiatement après cette Province, vers l'orient, conserve encore aujourd'hui le nom de *Sakita* (2), semble démontrer, par l'identité de son nom avec celui du peuple qui l'habitoit anciennement, la vraie position des Saces.

Diodore de Sicile prétend que toute la Scythie au-delà de l'Edmodus, au nord de l'Inde, étoit occupée par les Saces (3). Il est facile de s'apercevoir que cet Historien a été trompé par l'extension que les Perses donnoient à cette Nation. Eratosthène n'est pas moins répréhensible d'avoir fait séparer les Saces & les Sogdiens par le Jaxarte (4) : on peut juger de l'exactitude de ce Géographe sur les pays septentrionaux de l'Asie par la position qu'il donne aux Arachosiens & aux Massagètes ; il les fixe sur les rives de l'Oxus, près de la Bactriane, Eratosthène semble même faire limitrophes les pays habités par ces deux peuples (5), tandis que l'un étoit au nord du Jaxarte, l'autre à l'occident du Paropamisé & conséquemment éloigné d'environ trois mille stades olympiques de l'Oxus.

Puisque les Saces étoient une colonie d'Abiens, placée à l'orient de la Sogdiane, les Historiens d'Alexandre ne méritent donc point d'être accusés d'avoir transporté de l'Europe en Asie ce peuple Nomade, dont une partie étoit venu s'y établir. On ne fauroit cependant approuver Arrien lorsqu'il parle des Villes de cette nation (6); on fait qu'errante & sans demeures fixes, elle passoit sa vie sur des charriots, & ne s'arrêtoit qu'aux lieux abondans en pâturages. La fondation d'une Ville ne peut se concilier avec les

(1) L. XII, edit. cit. p. 276.
 (2) Geogr. anc. de M. d'Anville
 Tom. II, p. 319.
 (3) Diod. L. II, n° 33.

(4) Ap. Strab. L. XI, p. 314.
 (5) Loc. supri. cit.
 (6) Arr. L. IV, C. 1.

mœurs des Scythes en général & des Saces-Abiens en particulier.

La suite des événemens rapportés par Arrien, semble indiquer que les Scythes, qui défendirent le passage du Jaxarte contre Alexandre, étoient les Abiens (1) : mais on doit croire que cet Historien vouloit parler des Massagètes, que leur position au nord de ce fleuve mettoit à même de s'opposer aux projets du Héros Grec. Ils accompagnèrent Spitamène dans son expédition contre la Bactriane (2), qui avoit été précédée d'une autre expédition contre la Sogdiane, dans laquelle ce Général fut obligé de lever le siège de Maracanda & de se réfugier chez les Scythes Nomades. Pharnuque l'y pourfuivit; & se trouva au milieu de ce peuple sans s'en apercevoir (3); preuve que ces Nomades étoient les Saces Abiens. Un corps de troupes pouvoit entrer dans leur pays sans passer aucun fleuve, au lieu que la région habitée par les Massagètes avoit le Jaxarte pour barrière. Pharnuque, trompé par cette communication facile, & affailli par les Saces, qui donnèrent du secours à Spitamène, fut obligé de prendre la fuite avec toute sa cavalerie (4). Arrien ne devoit donc point distinguer les Saces des Abiens Asiatiques (5). Son opinion a été adoptée, sans aucun fondement, par plusieurs autres Ecrivains. Ptolémée, égaré sans doute par ces autorités, fait des Abiens le peuple le plus septentrional de la Scythie au-delà du Mont-Imaus (6).

Le cours de l'Oxus séparoit la Bactriane de la Sogdiane. Polybe nous dit que ce fleuve, après avoir pris sa source dans le Caucase (Paropamisé) roule ses eaux dans la Bactriane, où elles sont fort augmentées par plusieurs rivières qui s'y déchargent (7). Il est certain que l'Oxus recevoit presque autant de rivières du

(1) Arr. L. IV, C. 1.
 (2) L. IV, C. 14.
 (3) Arr. L. IV, C. 1.
 (4) *Id.* L. III, C. VIII; L. IV, C. 1.
 (5) Arr. L. IV, C. 1.
 (6) Geogr. L. VI, C. XV.
 (7) Polyb. edit. cit. Tom. II, p. 262.

côté de la Sogdiane que de celui de la Bactriane. Les expressions de ce judicieux Historien induiroient donc à croire qu'il met ce fleuve dans le centre de la Bactriane, puisque c'est dans cette contrée qu'il prétend que son cours est accru par les rivières qui y viennent perdre leur nom. Denys-le-Périégète adopte un sentiment qui n'est pas moins erroné ; il fait traverser la Sogdiane par l'Oxus (1), tandis que, depuis sa source, ce fleuve seroit de limite aux deux Provinces que je viens de nommer (2).

Polybe nous apprend encore que les Scythes Aspasiaques (3), qui demeuroient entre le Tanais qui se jette dans les Palus-Mæotides, & l'Oxus, dont les eaux vont se perdre dans la mer Caspienne, faisoient, en passant ce dernier fleuve, des incursions dans l'Hyrcanie (4). Cet Historien a été trompé par la fautive dénomination donnée au Jaxarte, & n'a su éviter les erreurs reprochées aux Ecrivains de la Vie d'Alexandre. La suite de sa narration prouve évidemment que la nation Scythe, dont il a voulu parler sous le nom d'Aspasiaques, ne diffère point des Saces : c'étoit vraisemblablement quelque tribu particulière ou quelque surnom (5) de ce peuple. Les Scythes Aspasiaques n'avoient d'autres rivières à passer, pour faire des incursions dans l'Hyrcanie, que l'Oxus. Si leur pays eût été situé entre ce fleuve & le vrai Tanais, il auroit embrassé une région immense, que nous savons avoir été habitée par d'autres nations Scythes. Une multitude de rivières auroient opposé de nombreuses barrières aux courses des Aspasiaques. Le texte de Polybe ne leur en donne point d'autres que l'Oxus.

Ce fleuve rouloit ses eaux parmi des rochers qui forment,

(1) Dion. Perieg. v. 747.

(2) Strab. L. IX, p. 356. &c. &c.

(3) Polyb. ex Lib. X, Tom II, p. 269.

(4) Loc. supr. cit. 270.

(5) Ptolémée paroît distinguer, sans

aucun fondement, les Aspasiaques ou Aspasiaques des Saces, & donner au pays du premier de ces peuples une latitude trop septentrionale, L. VI, C. XIV. Voyez la note (LIII).

selon

selon quelques-uns, comme un pont d'un stade de longueur, donnoient un passage libre aux Scythes ; ou, suivant d'autres, ce peuple profitoit de l'espace que laissoit l'Oxus depuis l'endroit où il s'enlouroit dans la terre, il y cachoit son cours, jusqu'à celui où il reparoissoit (1). La première de ces opinions, quoique fautive, n'est point dénuée de tout fondement. Le Dgeihoun, ou l'Amu, qui est l'Oxus des Anciens, se sépare d'abord en plusieurs branches dans les cantons de Balk & de Termed ; il rassemble ensuite ses eaux & passe entre deux montagnes dans un endroit qui peut avoir à peine cent coudées de largeur, & est appelé, vraisemblablement par cette raison, *Dehani-Chir*, c'est-à-dire, Gueule de Lion (2). On reconnoit aisément, dans cette description, ce qui a donné lieu au pont naturel de l'Oxus.

Le second sentiment que Polybe semble adopter est plus vraisemblable. Le Dgeihoun trouve, au-delà de *Dehani-Chir*, une plaine de sable de deux lieues d'étendue, où il se perd. Cette plaine pouvoit être autrefois très-praticable, mais un voyageur courroit aujourd'hui de grands risques s'il tentoit de la traverser. Au sortir de ces sables, ce fleuve reprend son cours par le *Kharisme* (3).

Il est assez ordinaire de voir, en ces contrées, des rivières s'enlourir & se perdre dans le sein des terres. Strabon n'est donc

(1) Polyb. Tom. II, p. 269-270.

(2) Voyag. d'Otter, Tom. I, p. 236. Le Géographe Turc nous dit que le *Dehani-Chir* est un valon ou passage étroit entre deux montagnes, par lequel le Dgeihoun passe & fait un si grand bruit qu'il donne de la terreur à ceux qui l'entendent », p. 826.

(3) Le Géographe Turc entre dans des détails très-intéressants sur le cours du Dgeihoun (l'Oxus) ; je n'en rapporte ici que ceux qui sont absolument liés à mon

sujet, consultez cet excellent ouvrage, manuf. p. 882-883-884 & 885. Eldrifi nous a donné aussi une description très-circoustantiée du cours du Dgeihoun ; mais il prend le passage de *Dehani-chir* pour un pont naturel : ce Géographe Arabe s'exprime ainsi, suivant les Savans Maronites ses interprètes. . . . *Ubi abscondit se sub magno quodam monte, super quem transeundi est quasi super pontem.* Geogr. Nub. Clim. III, par. VIII, p. 138.

point fondé à répandre des doutes sur la relation d'Aristobule, qui assuroit que la rivière de Polytimète, la Sogd des Orientaux, après avoir arrosé la vallée où l'ancienne Ville de Maracanda étoit située, alloit perdre ses eaux dans les sables (1), & non point les décharger dans la mer Caspienne, comme l'avance Ptolémée (2), ce qui est physiquement impossible. Le cours de cette rivière auroit été alors intercepté par celui de l'Oxus, qui se prolongeoit du midi au Nord-Ouest.

Le passage des Aspasies, près de Termed (3), selon la position actuelle des lieux, prouve que ces Scythes faisoient leurs courses dans la partie de l'Hyrcanie, qui étoit entre l'Ochus & l'Oxus. M. d'Anville donne à cette Province, pour limite septentrionale, le premier de ces fleuves (4). Cet habile Géographe a eu, sans doute, de bonnes raisons pour ne pas suivre le sentiment de Strabon & de Ptolémée, qui reculent les frontières de l'Hyrcanie au-delà de l'Ochus (5), autorités qu'il étoit nécessaire de détruire. Ce fleuve, qui répond au Thus moderne, lequel coule dans les environs de Nesa, qui a pris son nom de Næsa, Province de l'ancienne Hyrcanie (6), alloit se rendre, comme fait le Thus dans la mer Caspienne.

Strabon rapporte l'opinion de ceux qui joignoient l'Ochus à l'Oxus (7): elle a induit Quinte-Curce en erreur. Alexandre, selon cet Historien, passa ces deux fleuves pour arriver à la Ville de Marginie, près de laquelle il choisit un emplace-

(1) Strab. L. xi, p. 317. La raison de cet engoulissement est très-simple: les rivières rencontrant un terrain élevé qu'elles ne peuvent surmonter & qui est d'ailleurs mou & facile à pénétrer, s'enfoncent dans les terres. Varenius cite plusieurs exemples de cette espèce de phénomène. Geogr. C. xvi. prop. vi.

(2) Ptolem. L. vi, C. xiv.

(3) Termed est célèbre dans l'histoire de Timur-bec qui faisoit toujours passer l'Oxus à ces troupes, près de cette Ville.

(4) Vid. Tab. Orb. veter. not.

(5) Strab. L. xi, p. 331. Ptolem. L. vi, C. ix.

(6) Strab. L. xi, p. 311.

(7) Loc. sup. cit.

ment pour y bâtir six Villes (1). Si le Héros Macédonien, partant de Baëtra pour se rendre dans la Margiane, a trouvé, sur son chemin l'Ochus, il faut que ce fleuve ait eu son embouchure dans l'Oxus, ou que son cours ait été prolongé de l'Est à l'Ouest, suppositions également fausses. Cette rivière, à laquelle Quinte-Curce donne le nom d'Ochus, est le Margus qui couloit parallèlement avec l'Arius, & est encore appelé par les Persans *Marg-Ab* (2). Pline nous apprend qu'Antiochus, fils de Séleucus, rétablit sur les bords du Margus une des Villes qu'Alexandre y avoit fondées, laquelle avoit été détruite par les Barbares: ce Roi de Syrie lui donna le nom d'Antiochie (3); récit qui prouve la méprise de Quinte-Curce. On pourroit conjecturer que cet Historien a voulu parler d'une autre rivière, qui portoit aussi le nom d'Ochus, laquelle suivant Ptolémée, réunit son cours à celui du Dargomanes, & va ensuite perdre son nom dans l'Oxus (4): mais ce Géographe paroît ici moins exact que Quinte-Curce.

Bessus fut secouru par les Dahes qui habitoient, selon Arrien, en-deçà du Tanais (5) (Jaxarte); position beaucoup trop septentrionale. *Xanthii*, *Pissuri*, *Aparni* ou *Parni*, étoient les furnoms des Dahes (6). Ils servoient à distinguer les trois divisions qui formoient le corps de cette nation; celle qui étoit connue sous le nom d'*Aparni*, habitoit le pays le plus voisin de l'Hyrcanie & les bords de la mer Caspienne. Les *Xanthii* & les *Pissuri* s'étendoient sur les côtes de cette mer, qui sont au même degré de latitude que l'ancienne Arie. Il est donc évident, par ce que je viens de dire de la position de ce peuple, d'après Stra-

(1) *Superatis dein de annibus Ocho & Oxo, ad urbem marginiam pervenit. . .* Curt. L. vii, C. x.

(2) Géogr. ancienne de M. d'Anville, Tom. II, p. 297.

(3) Plin. L. vi, C. xvi.

(4) Ptolem. L. vi, C. xi.

(5) Arr. L. iii, C. xxviii.

(6) Strab. L. xi, p. 332.

bon (1) qui s'accorde ici avec Ptolémée, que les Dahes étoient en-deçà de l'Oxus, & ont été transportés mal-à-propos par Arrien sur les rives du Jaxarte. M. d'Anville les place au midi de l'Ochus; région qui paroît avoir été leur vraie résidence, indiquée par Strabon.

Ce Géographe rapporte qu'Arfaces avoit sous ses loix les Dahes; furnommés *Parni*, Nomades qui habitoient les environs de l'Ochus (2). On croyoit que ces Scythes étoient une colonie des Dahes qui occupoient une contrée située au-dessus des Palus-Mæotides (3); émigration semblable à celle des Abiens, qui, en se transplantant dans l'Asie, prirent les noms de *Saca*, *Amurgii*, *Aspasiaci*, comme les Dahes ceux d'*Aparni*, *Xanthii* & *Pissuri*.

Hérodote compte les Mardes parmi les différens peuples de la Perse (4); & dans un autre endroit de son Histoire, il range une seconde nation Marde dans la dix-neuvième satrapie, avec les Mossynoeciens, les Tibarènes, &c (5). Il est probable que le nom de Mardes avoit été donné aux habitans des montagnes, qui se feroient de la position avantageuse de leur pays comme d'un rempart contre la servitude. *Mard* désigne, dans la langue persane, un homme courageux, & *Marad* en Hébreux, un révolté, &c (6).

(1) Strab. L. XI, p. 350-352-355. Ptolem. L. VI, p. 334.

(2) Strab. L. XI, p. 354.

(3) Strab. L. XI, p. 355. Ce peuple Scythe étoit appelé *Δαοι* par les Grecs & *Dahar* par les Latins; la région qu'ils habitoient se nomme encore aujourd'hui Dahistan. Je trouve l'étymologie des Dahes dans le mot *Dahn* qui signifie, dans la langue Mungale, *Cavalerie*: nous voyons effectivement par la relation de Marc Paul, C. XLVII, que les pays situés aux environs de l'Amu ou Oxus faisoient un grand commerce de chevaux avec l'Inde. Il ne faut point confondre les

Scythes appellés *Δαοι*, avec une Tribu ou partie de la Nation Perse qu'Hérodote nomme *Δαοι*, pasteurs de profession, L. I, C. 125.

(4) Herod. L. I, C. 125.

(5) Herod. L. III, C. 54.

(6) Les habitans des montagnes du Kurdistan avoient été vraisemblablement appellés, par la même raison, kurdes, du mot *Kurd* qui signifie en langue persane, brave, courageux. On assure que les plus grands Héros de la Perse sont sortis du Kurdistan. Geogr. Turc. page 1212. Les Curdes paroissent être

Les Mardes, selon Hérodote, étoient un peuple Nomade (1), profession analogue à leur demeure, qui ne pouvoit être que les montagnes des Uxiens. Quinte-Curce nous dit effectivement que cette nation étoit voisine des Uxiens (2). *Mard* étoit vraisemblablement l'épithète donnée par les Perfes à la partie des Uxiens qui habitoit les montagnes & ne leur avoit jamais été fournie. Ceux qui cultivoient la plaine, & obéissoient au Satrape de la Perse (3), n'étoient point distingués par ce furnom; ils étoient simplement appellés Uxiens.

Quinte-Curce (4) & plusieurs autres Ecrivains, ont doublé les Mardes, & ont fait entreprendre à Alexandre deux guerres différentes contre ce peuple. Arrien adopte ces opinions dans ses Indiques (5); mais, dans l'Histoire du Conquérant Macédonien, il ne parle que d'un seul peuple de ce nom, & rapporte l'expédition faite contre cette nation après la mort de Darius (6). Diodore & Justin ont embrassé ce dernier sentiment (7).

Les Mardes proprement dits, étoient une nation Scythe qui faisoit sa résidence dans les montagnes de Deilem, au midi de la mer Caspienne; ils étoient appellés plus particulièrement encore

les descendants d'un peuple Marde qui habitoit les montagnes de la Gordyene, & lui ressembler par leurs mœurs, leur indépendance, & leur brigandage. *Frat ille Curdus, ex asperis illis & atrocissimis assuetis gente, Gordyæorum veterum progenie, que vix unquam dominationis aliene patiens, ob inaccessam regionem suis ferme legibus, &c.* Renaudot, Hist. Patriarch. Alexandr. p. 533. « Les Curdes en général sont languissans; ils se contentent pour le prix du sang, d'un cheval, ou d'un bœuf ou d'un ou deux moutons, &c » Geogr. Turc. p. 1213. Ce peuple est très-grossier & conséquemment très-superstitieux.

On voit les Curdes acheter de leur vivant une place dans le Paradis; ils s'imaginent qu'ils y entreroient sans rendre aucun compte, le jour du jugement. Geogr. Turc. p. 1211-1212.

(1) Herod. si 43, 44, 45, 46, L. I, C. 125.

(2) Curt. L. V, C. VI. Il y avoit une grande différence entre ce peuple & les Perfes, *multum à cæteris Persis cultu vitæ abhorrentem.* Curt. id.

(3) Arr. L. III, C. XVII.

(4) Curt. L. V, C. VII. L. VI, C. V.

(5) Arr. Indic. C. XI.

(6) Arr. L. III, C. XXV.

(7) Diod. n.° 76. Just. L. XII, C. III.

Amaridi, ou les grands Mardes, ou, peut-être, prenoient-ils ce nom du fleuve Amardus qui arrosoit leur pays. Ces Mardes furent sans doute ceux que Phraates, premier Roi des Parthes, obligea d'habiter la Ville de Rages, qui devint, depuis cette époque, la plus grande Ville de la Médie (1).

Pline n'a donc point dû distinguer les *Amaridi* des Mardes, *gens fera, sui juris* (1). Ce Naturaliste aura été trompé par le nom de *Mard* que les Perses donnoient en général, comme je l'ai déjà observé, aux habitans des montagnes, mais plus particulièrement à ceux qui vivoient dans les montagnes situées entre la Susiane & la Perse. Pline paroît avoir trop multiplié les peuples appelés Mardes. Il en nomme cinq; celui qu'il place près de la Colchide (3), & dont parle aussi Hérodote; un autre qu'il met entre l'Arménie & la Médie (4), & qui paroît être celui des Gordiens ou Corduëniens; le troisième, qu'il compte parmi les habitans de la Susiane (5), est la nation des Uxiens dont j'ai déjà parlé; enfin le quatrième est le peuple *Marde* (6), que Pline distingue sans aucun fondement des *Amarides*, ou grands Mardes, qui font le cinquième (7).

Les Historiens d'Alexandre faisoient avec empressement le rapport qu'il pouvoit y avoir entre les *Agriaspes*, ou *Ariaspes* selon Ptolémée (8), & les *Arimaspes*, peuple de la Scythie Européenne, célèbre tant par les fables qu'en avoit débitées Aristée de Proconnée (9), que par les secours qu'ils donnèrent aux Argonautes & qui leur méritèrent le nom d'*Evergètes* (10). Ces Ecri-

(1) Isidor. Char. p. 6. Geogr. min. Tom. II.

(2) Plin. L. VI, C. XVI.

(3) L. VI, C. V.

(4) L. XXXI, C. VIII.

(5) L. VI, C. XXVII.

(6) L. VI, C. XVI.

(7) L. VI, C. XXVII.

(8) Ptolem. L. VI, C. XIX.

(9) Herod. L. IV, C. 13. & seq.

(10) Steph. Byzant. p. 277. ed. cit.

vains nommèrent donc *Arimaspes* les *Agriaspes* (1) qui habitoient au sud de l'*Arja-Palus*, (le Lac-Zéré), & imaginèrent qu'ils avoient rendu à Cyrus (2) les mêmes services que les *Arimaspes* aux Argonautes: peut-être le Monarque Perse n'alla-t-il jamais dans cette contrée. Diodore, également trompé par la ressemblance des actions, & par celle du nom de ces deux nations, n'a point hésité à donner aux *Ariaspes* le nom d'*Arimaspes* (3).

L'*Etymandre* arrosoit le pays des *Ariaspes* (4), & avoit son embouchure dans l'*Aria-Palus*. M. d'Anville soupçonne Ptolémée d'avoir fait descendre cette rivière jusqu'à la mer du midi (5): cet ancien Géographe ne parle point de l'*Etymandre*, mais seulement d'un peuple de ce nom (6).

Après avoir discuté tout ce qui regarde le cours des rivières, & la position des différens peuples Scythes compris dans la partie septentrionale de l'Asie parcourue par l'armée d'Alexandre, il est temps de revenir sur mes pas & de parler des Provinces qui la composoit. Cette méthode peut paroître singulière: mais elle m'a semblé réunir l'avantage de soulager l'attention du lecteur à celui de la clarté, principal mérite des observations géographiques.

Quoique la Sogdiane joue un rôle considérable dans l'Histoire des expéditions d'Alexandre, cependant Quinte-Curce ne parle de ses habitans que comme d'un peuple presque inconnu (7), qu'il place, suivant ses principes erronés, près du vrai Tanais & du Caucase. Etienne de Byzance semble donner à la

(1) Arr. L. III, C. XXVII. Curt. L. VII, C. III.

(2) Anst. Supr. cit.

(3) Diod. n.° 21. Il ne faut donc point

corriger ici le texte de cet historien, ni

mettre sa méprise sur le compte de ses

copistes. (4) Arr. L. IV, C. VII.

(5) Geogr. anc. Tom. II, p. 289.

(6) Ptolem. L. VI, C. XXVII.

(7) *Nominis tantum notus*. Curt. L. VI,

C. IV.

Sogdiane la place que doit occuper la Baëtriane, près du Paropamisé; mais je crois qu'il faut attribuer cette erreur à la négligence des Copistes de ce Lexicographe (1). Golius a prétendu excuser par la même raison Ptolémée (2), de la faute qu'il commet, en transportant Maracanda, Capitale de la Sogdiane, dans la Baëtriane; mais comme cette Ville se trouve encore déplacée dans sa latitude; on ne sauroit supposer l'altération du texte de ce Cosmographe (3). M. d'Anville a très bien observé que cette erreur venoit d'une fautive estimation des mesures itinéraires, « auxquelles attribuant trop d'étendue, il devoit s'ensuivre que (Ptolémée) donna en général plus d'espace au Pays qu'il n'en occupe, & que la Sogdiane en particulier fut poussée beaucoup trop loin (4).

La Baëtriane formoit, selon Quinte-Curce, la troisième partie de l'Asie (5). Cet Historien paroît avoir confondu l'étendue de la Province de la Baëtriane, telle qu'elle étoit au temps d'Alexandre, avec celle du Royaume de la Baëtriane, fondé par les Successeurs de ce Monarque, l'an 255 avant Jésus-Christ. Ménandre, un des plus illustres de ces Princes, passa l'Hypanis, & subjuga beaucoup plus de Nations que le Conquérant Macédonien. Démétrius, fils d'Euthidème, s'empara non-seulement du Patalène, mais encore de plusieurs autres contrées maritimes de l'Inde & des Etats de Sigertide (6): Quinte-Curce n'a donc connu d'autres limites à cette Province, que celles qui lui furent données dans la suite par les Rois de la Baëtriane: ils y réunirent l'Arie & une partie de l'Inde.

(1) Voyez la note (LIV).

(2) Gol. not. in Alferg. p. 171.

(3) Ptolem. L. vi, C. xi. L. viii, Tab. VII, p. 208.

(4) Eclairciss. Geogr. sur la carte de l'Inde, p. 25.

(5) Tertiam partem Asie tenet. L. v, C. x.

(6) Strab. L. xv, p. 355-356. Vid. Jult. L. xli, C. 17.

On pourroit disculper cet Historien en supposant avec M. Fréret que le mot persan *Bakter*, dont est dérivé celui de Baëtriane, convient également à tous les pays situés à l'Orient de la Perse (1). Le docte Académicien s'appuie de l'autorité d'Herbelot, qui s'exprime en ces termes. . . . « De ce mot vient le nom de la Province, que les Anciens ont appelée » Baëtriane, à cause qu'elle est située à l'Orient de la Perse, » nous l'appellons aujourd'hui le Khorassan (2) » : ce dernier mot signifie comme *Bakter*, Orient, ou plus littéralement lieu d'où se leve le soleil, selon Abulféda, & le Géographe Turc (3) qui profite souvent des recherches de ce Prince Arabe. Ces Ecrivains donnent une très-grande étendue au Khorassan qui comprend, non-seulement l'ancienne Baëtriane, mais encore la Sogdiane, la Margiane, la Parthie & l'Arie (4). Dans la description sommaire que fait Alfragan des différens climats de la terre, cet Astronome comprend Balk & Samarcande qui répondent, par leur situation, à Baëtra & à Maracanda, anciennes Capitales de la Baëtriane & de la Sogdiane, dans cette même Province du Khorassan (5), qu'il ne faut point confondre avec le pays de Balk : ce pays n'en est qu'un canton, gouverné par un Khan particulier, qui a toujours conservé son indépen-

(1) Observ. sur la Cyrop. Acad. des Inscri. Tom. iv, p. 607.

(2) Bibl. Orient. p. 164.

(3) Porro Khorassam solis locus interpretatur, nam Kot solem, & Asiam locum denotat. Abulf. ex vers. cit. Géogr. Turc. p. 672.

(4) Khorassam plurimas plagas complectitur. Afferunt Caldei Khorassam protensam esse à Rai usque ad ortum solis. Alii autem existimant eam à monte Halwam ad locum nomine ortum solis patere. . . .

Limites verò ejus hi sunt, nempe ad Occi-

dentem Khorassam deserto, quod eam inter & mediam & Gergian interseclum est, ad austram pariter deserto, quod eam à Perside & Kumas sejungit, ad Orientem autem Segeftam & India, ad septentrionem denique terminatur plagis Maswarannah, seu que sunt ultra flumen Oxum, & aliquid etiam parte Turchissam-Khorassam. Itaque continet multas Provincias, quarum una que integram regionem adaequat. Abulf. ex vers. cit.

(5) Alferg. elem. Astr. C. ix. Clim. 4-5. Gol. not. p. 166.

dance, malgré la puissance de ses voisins, & a choisi la Ville de Balk pour le lieu de sa résidence (1).

Les Géographes Orientaux peuvent fournir des éclaircissements utiles sur quelque partie de l'ancienne Géographie (2), principalement par le rapport de la situation actuelle des lieux & des dénominations modernes avec les descriptions & les noms des pays décrits par les Anciens. Le témoignage de ces derniers sur les limites de ces régions, ne sauroit cependant être infirmé que par celui de quelque Auteur contemporain. Quand même les Ecrivains de l'Orient n'auroient point distingué le canton de Balk du reste du Khorassan, la grande étendue de cette Province pourroit-elle représenter les vraies limites de l'ancienne Bactriane qui avoit, selon Ptolémée, la Margiane au couchant (il devoit encore ajouter le cours de l'Oxus), la Sogdiane au Nord; une partie de cette même contrée & le cours de l'Oxus au levant, ou plutôt le pays des Saces, comme ce Géographe l'avance dans un autre endroit (3); le Paropamisé & une portion de l'Arie au Midi (4). Quinte-Curce (5) rapporte que le Tanais (le Jaxarte) sépare les Bactriens d'avec les Scythes, & confond par-là la Bactriane avec la Sogdiane. Les détails que nous offrent les Historiens d'Alexandre sur les mœurs des habitans de cette dernière contrée, prouvent qu'ils n'avoient rien de commun avec ceux de la Bactriane.

Bactra, appelée autrement Zariaspe, est placée par Quinte-Curce, sous les Monts Paropamisés (6), dont elle étoit cependant éloignée. Le rapport de l'ancienne situation de cette Ville

(1) Voyag. d'Otter, Tom. 1, p. 240. not. sur Abulgazi, p. 173, *Vid.* id. p. 283.

(2) Voyez la note (LV).

(3) Ptolém. L. vi, C. x.

(4) Id. L. vi, C. xi.

(5) Curt. L. vii, C. vi.

(6) *Ipsa Bactra regionis ejus caput, sita sunt sub monte Paropamisso*, L. vii, C. ix.

avec la position actuelle de Balk (1), dont le nom peut également être dérivé de Bactra, ou de *Balch*, ou *Balek* suivant quelques manuscrits (2), démontre l'erreur de cet Historien. Selon Acmet, dans son vingt-deuxième climat, cité par Abulféda, Balk est située au milieu du Khorassan; selon Ibn-Haukal, cette Ville est bâtie sur un sol égal dans une plaine, à quatre parasanges (environ quatre lieues) d'une montagne (3); ce qui aura donné lieu à la méprise de Quinte-Curce. Cette montagne peut avoir été regardée comme une partie du Paropamisé. La position de Balk sur la rivière de Dahas qui baigne ses murs, autorise l'identité de cette Ville avec la Zariaspe ou Bactra des Anciens: le savant Golius en rapporte plusieurs autres preuves dans ses notes sur Alfragan (4).

Lorsque l'armée Macédonienne revenoit de l'Inde par la Gédrosie, Alexandre ordonna à Cratère de conduire un corps de troupes dans l'intérieur des terres & de soumettre l'Ariane (5). Cette contrée étoit-elle la même que l'Arie située au midi de l'Hyrcanie & de la Margiane, & au nord des Dranges & d'une partie de la Médie? Strabon éclaircit ces difficultés &

(1) Balk est une des plus célèbres Villes de l'Orient. Les Géographes mahométans l'appellent encore *Koubbet ul-islam*, c'est-à-dire, le Dôme ou la Métropole de l'Islamisme. Géogr. Turc. p. 691.

(2) Chrysoceca nomme cette Ville *παλαξ* que le savant Boilliaud rend très-bien par le mot de *Balch*: quelques mss. portent *Μαδαξ*, qu'on doit traduire par *Balek*. Chrysoceca met cette même Ville dans le *χωρασις* qu'il distingue du *χωρασις* où sont Nisabour, Marou ou Merou. Excerpt. ex Georg. Medic. Chrysoe. per Imaej. Bulliald. p. 1. Geogr. min. T. iii. Cette erreur semble prouver que Balch,

ou Bactra, a toujours été regardée comme la capitale d'un canton particulier qui n'avoit point les mêmes limites que le Khorassan.

(3) *Ex Acemto sapiente. . . . Balk in medio Khorassan sitam esse traditur. . . Ex Ibn-Haukal Balk. . . ea in solo aquabile sita est, itaque à monte illi proximo 4 paras distat*. Abulf. trad. cit. Géogr. Turc. p. 698. Cette Ville est éloignée de huit lieues du Dgeihoun (l'Oxus), selon Cherefeddin. Hist. de Timur. L. 12. C. 11.

(4) Not. pp. 175-176-177.

(5) Strab. L. xv. p. 499.

dissipe l'obscurité répandue sur cet objet dans les marches d'Alexandre. Ce judicieux Géographe ne donne à l'Arie proprement dite que 2000 stades de longueur & 300 de largeur (1); & il étend les limites de l'Ariane depuis les frontières de la Sogdiane & de la Bactriane jusqu'à celles de la Médie & de la Perse: l'Arachosie, la Carmanie & tout le pays jusqu'aux bouches de l'Indus, étoient renfermés dans ces mêmes limites (2). Denys le Périégète donne à l'Ariane une extension qui n'est pas moins considérable; il comprend tous les peuples placés aux environs du Paropamisé, & ceux qui habitoient les côtes de la mer Erythrée, tels que les Arbies, les Orites, &c. (3), sous le nom général d'Arianiens; nom qui étoit autrefois distingué de celui d'Ariens, avec lequel il fut dans la suite confondu.

Il me paroît vraisemblable que le mot d'Arie est dérivé de celui d'Are, qui signifie dans les langues Calmuque & Mungale, homme, & subsiste encore dans le nom d'Herah, Herat, & Heri, l'Aria des Anciens (4); ou il vient encore d'Ere, Aër qui a la même signification dans ces langues Tartares. Les Ariens étoient distingués par leurs connoissances & leur police, comme

(1) Strab. L. xi, p. 355.

(2) Id. L. ii, p. 89. L. xv, p. p. 495-498.

(3) V. 1091-96-97-98. Idore de Charax ne donne que trente schenes d'étendue à l'Arie & cinquante-cinq à l'Anabon qui en dépendoit. Manf. Parth. p. 8. Geogr. min. Tom. II. Moïse de Chorene paroît confondre les limites de cette Province avec celles de l'ancien Royaume de la Bactriane. L'Arie, comprenoit, selon lui, tous les pays situés entre la mer Caspienne & celle des Indes; elle formoit vingt-six Provinces, parmi lesquelles cet Ecrivain compte l'Hyrcanie, la Parthie, la Bactriane &c. *Aria sive Chasté - Chorajania Media ac Persæ finitima est, atque*

ad Indiam pertinet, Hyrcanum que mare atingit. Hyrcanem Provinciam numerantur, Comfia, Hyrcania, &c. Moyf. Chor. Geogr. ad Calc. hist. Armen. p. 367. Trad. des Wiftons.

(4) Herb. Bibl. Orient. p. 448. On fait que la plupart des noms de Ville & de pays ont conservé les restes de l'ancien langage de chaque contrée; & que les noms propres sont un assemblage d'expressions usitées & significatives, dans toutes les langues Orientales anciennes & modernes. Ces observations n'ont point échappé au savant & judicieux Auteur (M. le Prél. de Brosses) du traité de la Form. méchan. des Langues. T. II, p. 290-308.

on peut l'inférer d'un passage de Strabon, qui les met en parallèle avec les Indiens, les Romains & les Carthaginois, & veut les soustraire à la dénomination injurieuse de Barbares (1). Les Ariens furent ainsi appelés d'Are ou Ere, hommes, pour marquer leur supériorité sur plusieurs Nations voisines, telles que les Paropamisades & les Mardes (2), dont la vie sauvage & les mœurs féroces sembloient les rapprocher de la condition des animaux.

Les anciens Mèdes portoient le nom d'Arii Ἀριοι selon Hérodote (3). Je crois qu'il ne faut pas les confondre avec les Ariens Ἀρσιοι dont parle cet Historien dans la division des Satrapies (4). Ce dernier peuple, qui ressembloit fort par son langage & ses mœurs aux Assyriens (5), fut autrefois très-puissant. Il est vraisemblable que tous les pays qui formoient son vaste Empire, furent connus sous le nom général d'Ariane (6); ou peut-être encore que l'Arie & plusieurs contrées voisines, ayant été conquises par les Perses, se trouvèrent dans la suite réunies dans une même Satrapie, qui porta la dénomination d'Ariane; ce qui a sans doute engagé Hellanicus à mettre cette contrée au nombre des Provinces de la Perse (7). Etienne de Byzance, après avoir rapporté le passage de cet ancien Historien, semble vouloir distinguer l'Arie de l'Ariane, qui n'en étoit qu'une extension, & faire habiter ces deux contrées par deux peuples différens: il s'exprime ainsi d'après Apollodore. « Ariane, Nation limitrophe des Caduséens ». . . Pomponius-

(1) Strab. L. ii, p. 41.

(2) Quinte-Curce parle de ce peuple en ces termes. *Specus in montibus fodunt, in quos jeque ac conjuges & liberos condunt: pecorum aut ferarum carne vescuntur, &c.* L. v, C. vi.

(3) L. vii, C. 62.

(4) Id. L. iii, C. 91.

(5) Voyez la note (LVI).

(6) Vid. Plur. Ap. Cellar. Geogr. antiq. Tom. II, p. p. 117-118. Il Voss. in. el. L. I, C. II. Geogr. anc. de M. d'Anville, Tom. II, p. 281 & suiv.

(7) Ap. Steph. Byzant. p. 106. éd. cit.

Mela adopte encore plus clairement cette opinion erronée; il dit que l'Ariane est voisine des côtes de la mer Caspienne, & qu'ensuite vient l'Arie (1). Pline n'est pas plus exact, lorsqu'il met les Ariens au levant de la Parthie, & les Arianiens & la Carmanie, au Midi (2). Solin, son abrégiateur, réunit les Ariens & les Arianiens & les place à l'Orient du pays des Parthes (3), ce qui doit servir à corriger le texte de Pline, dont la faute paroît avoir été augmentée par l'ignorance de ses copistes (4).

Du Paropamifé.

Si l'on considère le Paropamifé comme une partie de la grande chaîne de montagnes, qui prenant son origine sur les côtes de la Lycie, de la Pamphylie & de la Cilicie (5), traverse l'Asie du couchant au levant, & qui, après avoir reçu différens noms, comme ceux de Taurus, Paropamisus, Imaüs & Edmodus, va finir à la mer qui baigne les côtes de la Chine, on pourroit lui trouver quelque affinité avec le Caucase de la Scythie, lequel n'est lui-même qu'une partie d'une autre chaîne de montagnes, qui court depuis les bords du Pont Euxin, jusqu'à la mer de Tartarie. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires dirigées du Sud au Nord, lesquelles

(1) *Usque ad Caspium finem. . . . Inde proxima est Ariane, dicitur Aria.* L. 1, C. 11. Le nom d'Arie subsiste encore dans celui d'Herat, Capitale du Khorassan; « Le monde ressemble, dit un Poëte persan, à une mer, dans laquelle le Khorassan est la nacre, & la Ville d'Herat la perle de cette nacre. » Géogr. Turc. p. 676 ».

(2) *Habet (Parthia) ab ortu Ariens, à meridie Carmaniam & Arianos.* L. vi, C. xxv.

(3) *Ab ortu Arios Arianosque, Carmaniam à medio die.* C. lxx.

(4) Il faut, ce me semble, lire dans le texte de Pline, *ab ortu Arios Arianosque, à meridie Carmaniam.*

(5) *Att. L. v, C. v.*

ne sont par conséquent que des rameaux annexés aux grandes chaînes qui embrassent le Nord & le Midi de l'Asie.

Diodore distingue très-bien ces deux chaînes de montagnes (1): mais il n'a point pensé, non plus que les autres anciens Auteurs, à la communication qui les unit & par-là forme la grande charpente qui semble soutenir l'Asie. Arrien & Quinte-Curce ont simplement avancé que le Caucase & le Taurus faisoient partie de la chaîne qui traverse cet immense continent (2). Le nom de Taurus est dérivé d'un mot Chaldéen, qui signifie Montagne (3). Eratosthène & Arrien ont donné à toute cette seconde chaîne de montagnes la dénomination de Taurus (4), quoique le nom de ces montagnes change selon les contrées qu'elles traversent.

Le nom de Caucase n'est qu'une altération de *Groucasum*, qui, dans l'ancienne langue des Scythes, signifie couvert de neige (5). Ces peuples appeloient les montagnes situées au Nord de l'Inde, Imaüs, terme que Pline rend par celui de *Nivosum* (6). Le nom de *Mustag*, c'est-à-dire, Montagne de glace (7), que les Tartares donnent au Paropamifé, nous offre une signification à-peu-près semblable. Les Persans nomment encore aujourd'hui une partie de ces mêmes montagnes *Koh Kafir*, mont impie ou infidèle (8), ou plus exactement *Koh Kaf*, montagne de la Salive ou de l'écume, par allusion aux neiges qui la couvrent ou bien encore, selon Bayer, *Khoo-Käfer*, la perte des

(1) L. xviii, n.º 5.

(2) *Att. L. v, C. lxx.* Curt. L. viii, C. iii.

(3) *Hist. du commerce & de la navigation des Anciens.* p. 207. Martin. Cadmus Græco Phœn in voc. *vauos.*

(4) *Att. Ind. C. lxx.*

(5) *Plin. L. vi, C. xviii.*

(6) *Plin. Id.*

(7) *Descr. de l'Emp. Russ. par Strahlberg, introd. trad. Angl. p. 416-417.*

(8) *Bayer. de regn. Bañr. p. 8.*

hommes, à cause de son climat rigoureux (1) : enfin elle est appelée simplement *Kaf*, mot employé par les Arabes, pour désigner plusieurs montagnes, mais plus particulièrement celle du Paropamisé (2). On peut, ce me semble, conjecturer avec assez de vraisemblance que les Compagnons d'Armes du Conquérant Macédonien, frappés par l'analogie des sons, & saisissant avec plaisir les rapports qu'il y avoit entre l'étymologie du nom donné au vrai Caucase & celle du Paropamisé, n'hésitèrent point d'appeler également les deux montagnes Caucase; ils y étoient d'ailleurs portés, par des motifs soit d'amour-propre, soit de flatterie envers leur Souverain.

Les Macédoniens seroient sans doute excusables, s'ils s'étoient contentés de ce seul changement de nom : mais ils ont confondu ces deux montagnes, en attribuant à l'une des traits qui n'appartiennent qu'à l'autre. Ces nouveaux Philoctètes s'imaginoient voir sur le Paropamisé, l'autre dans lequel Prométhée avoit été attaché, & d'où il fut ensuite tiré par Hercule (3). Arrien n'adopte point toutes ces rêveries. Diodore n'a pas eu le même discernement ; il nous dit, avec une crédule simplicité (4), qu'au milieu de ce Caucase, appelé par quelques-uns Paropamisé, les habitans du pays monstroient encore un rocher de dix stades de circuit & de quatre de hauteur, où l'autre de Prométhée, le nid de l'aigle, & les marques des chaînes de cet audacieux infortuné, étoient l'objet de leur curiosité. Toutes ces fables, qui ne peuvent être rapportées qu'au vrai Caucase, ont été copiées par Quinte-Curce (5), qui en a tiré les plus étranges conséquences.

(1) Bay. Loc. supr. cit.

(2) Herbelot, Bibl. Orient. p. 231.

(3) Arr. L. v, C. III.

(4) Diod. n° 83.

(5) L. vii, C. III.

Cet

Cet Historien, après avoir parlé des fatigues que l'Armée d'Alexandre eussent en traversant le pays des Paropamisés, qui, selon lui, est à l'Occident, limitrophe de celui des Bactriens, & dont la partie méridionale tourne du côté de la mer des Indes (1), ajoute que les troupes de ce Prince s'étant un peu refaites de ces marches pénibles, s'avancèrent vers le Caucase « qui coupe l'Asie en deux, & » laisse la mer de Cilicie d'un côté, & de l'autre la mer Caspienne, le fleuve Araxe, & les déserts de la Scythie. Le mont » Taurus, qui tient le second rang en hauteur, se joint au Caucase, & commençant dans la Cappadoce, traverse la Cilicie, » & passe jusqu'à l'Arménie. C'est comme une chaîne continue de montagnes, d'où sortent presque tous les fleuves » de l'Asie, dont les uns se déchargent dans la mer Rouge, » les autres dans la mer Caspienne, d'autres enfin dans celle » d'Hyrcanie ou dans celle du Pont. L'Armée passa le Caucase en dix-sept jours (2) &c ».

Il seroit difficile de trouver chez les Anciens & chez les Modernes un Historien, qui ait commis autant d'erreurs dans un si court espace. Quinte-Curce a voulu sans doute parler du Caucase, proprement dit, puisqu'il joint cette montagne au Taurus, & met à sa gauche la mer Caspienne : c'est la moindre de ses fautes. Après avoir tracé la marche d'Alexandre dans le pays des Paropamisés, il fait arriver ce Prince au Caucase, qui, pour lors est placé entre cette contrée & l'Océan Indien. Mais comment accorder cette position avec celle qu'il donne ensuite à cette montagne. Le Caucase a, selon lui, d'un côté, la mer Caspienne, l'Araxe & la Scythie, & de l'autre, la mer qui baigne les côtes de la Cilicie, mise sous le même parallèle que la mer

(1) *Bactrianis ad Occidentem conjuncti vergit.* L. vii, C. III.
sunt : meridiana regio ad mare Indicum. | (2) Curt. L. vii, C. III.

Caspienne : conséquemment toute l'Asie mineure & le Pont-Euxin sont poussés bien avant dans le Nord. Cet Historien donne à la mer Caspienne, une latitude trop méridionale; il la rapproche de sept degrés de l'équateur. Si l'on admet l'idée que les Anciens avoient de l'étendue en longitude de cette mer, elle devient alors parallèle à celle de Cilicie & à l'Asie mineure. On peut tirer toutes ces inductions du texte de Quinte-Curce, accoutumé aux plus étranges contradictions, & croire peut-être encore qu'il a fait courir le Caucase du Nord au Sud. L'Arachosie se trouve par-là au couchant de cette montagne & voisine du Pont-Euxin: il n'est donc point étonnant que la position des habitans de cette Province soit fixée près de cette mer (1). Enfin cet Ecrivain semble distinguer la mer d'Hyrcanie, de la mer Caspienne. Quelle obscurité! Quel bouleversement!

Quinte-Curce fait mention du climat des Paropamisades en ces termes. . . . « En hiver, les neiges y sont si hautes & les glaces si épaisses, qu'on n'y voit pas la moindre trace d'oiseaux ni de bêtes. Une ombre obscure y couvre la face de la terre, & ce qu'on appelle jour n'est qu'une sombre lueur, si peu différente de la nuit, qu'à peine y voit-on ce qui est tout proche (2). . . . » Description hyperbolique, qui peut être regardée comme un Commentaire des expressions impropres dont

(1) *Arachosios, quorum Regio ad Ponticum mare pertinet.* Curt. L. vii, C. 111. La région des Arachosiens porta le nom d'*Inde blanche* sous l'Empire des Parthes, comme nous l'apprend Hérode de Charax. Mans Parth. p. 8. Géogr. min. T. 1. dont l'ouvrage nous offre une nomenclature précieuse qui peut nous servir à

comparer l'état de l'Orient sous les Parthes & l'étendue de leur domination, avec celui des temps antérieurs, & principalement après la mort d'Alexandre, tel que nous le présente Strabon, qui paroît quelquefois avoir confondu les différents âges de la Géographie.

(2) Curt. L. vii, C. 111.

se sert Diodore, en voulant parler du froid de cette région, qui est située, selon lui, sous l'Ourse (1). Quinte-Curce y transporte en conséquence les Paropamisades, ou plutôt il paroît ignorer que plus on approche de l'équateur, plus les nuits sont égales au jour. Mais il est toujours absurde d'imaginer qu'un pays éloigné seulement d'environ dix degrés du tropique du cancer, puisse être plongé dans une nuit perpétuelle pendant l'hiver.

M. Bonami, après avoir rapporté les expressions de Diodore & de Quinte-Curce, ajoute. . . . « Cependant ce pays si affreux est situé vers le 35° degré de latitude septentrionale, » c'est-à-dire, dans un climat où la chaleur se fait plus sentir » que le froid. . . . en y transportant le mont Caucase & le Tanais, ils y ont transporté les glaces & les frimats (2). On peut répondre à cette observation qu'on trouve souvent sur les montagnes les frimats de l'hiver dans les régions les plus méridionales. Le Pic de Teneriffe, qui est sept degrés & demi plus sud que le Paropamisade, est couvert de neige, & inaccessible même aux mois de Juillet & d'Août (3). Le froid, causé par les neiges continuelles, est si aigu sur les Cordelières des Andes, dans l'Audience de Quito, près de l'équateur, que ces montagnes sont inhabitables, & qu'on n'y voit même ni plantes ni animaux (4). Le climat du Paropamisade fournit encore des exemples de ce phénomène très-ordinaire, & produit par la grande raréfaction de l'atmosphère. Le P. Desideri, qui traversa en 1715, les montagnes (5) du Cachemir, (elles font partie du

(1) Diod. n.° 80.

(2) Hist. de l'Acad. des Inscri. T. xxv, p. 22.

(3) Hist. gen. des voyages Tom. vi, édit. in-12, p. 189. 220.

(4) Voyag. de l'Amérique, par D. Georg.

Juan & D. d'Ulloa, Tom. 1, p. 311.

(5) Je veux parler ici des montagnes qui séparent cette belle contrée du Thibet, & la bornent du côté du Nord, & du Nord-Est.

Paropamife des Anciens, & font à-peu-près à la même latitude que l'endroit du paffage d'Alexandre s'exprime en ces termes. . .
 « Le fommet des plus hautes montagnes eft toujours couvert de
 » neige & de glace. . . Je ne parle point du froid extrême que
 » j'ai eu à fouffrir. . . Ces montagnes font une vraie image
 » de la triftelfe, de l'horreur, de la mort même (1) ». Le récit
 de Bernier, qui avoit parcouru cette région 50 ans auparavant,
 ne diffère pas de (2) celui du P. Defideri; ce Voyageur célèbre
 ajoute, qu'on éprouve fur la montagne de Pire Pinjale des chan-
 gemens foudains; on paffe, pour ainfi dire, de l'été à l'hiver en
 moins d'une heure.

Sans m'arrêter aux différentes étymologies du nom de ces mon-
 tagnes, qui femblent confirmer le récit des Historiens d'Alexan-
 dre, je rapporterai quelques détails de la marche de Tamerlan,
 vers le Mont-Ketuer, entre le Badakfchan & le pays de Cache-
 mir. « Malgré la faifon (le foleil étoit alors dans les Gemeaux)
 » on trouva fur cette montagne une fi grande quantité de nei-
 » ge, que les pieds de la plupart des chevaux qu'on voulut y
 » faire monter, tombèrent; quelques uns cependant, à la faveur
 » de la gelée, qui étoit très forte pendant la nuit, ne laiffèrent
 » pas d'avancer, & lorsque le foleil paroiffoit, on s'arrêtoit &
 » on couvroit de feutre les chevaux, parce qu'il étoit impof-
 » fible de marcher, tout étant rempli de verglas. On parvint
 » ainfi, après beaucoup de fatigues, jufqu'au fommet de la
 » montagne, où étoient les Siapoufch (3) ». Le pays qu'habitoit

(1) Lettres édif. rec. xv. p. p. 185-186-191-192-193.

(2) Voyag. Tom. II, p. 270. &c.
 « Nous entrâmes, dit Bernier, dans les
 » montagnes pour voir un grand lac où
 » il y a de la glace en été, dont les vents
 » font & défont des monceaux comme

» une petite mer glaciale ». Voyag. de
 Kachem. p. 302, Tom. II.

(3) Hift. des Huns, par M. de Guignes,
 Tom. V, p. 42. qui adopte les détails
 que Cherefeddin nous a confervés de
 cette marche dans fon hiftoire de Timur-
 bec. L. VI, C. III.

ce peuple de brigands, n'étoit qu'environ trois degrés plus
 nord que celui de Cachemir, & leurs montagnes faisoient partie
 de la chaîne qui traverse le centre de l'Asie. On peut conclure
 de tous ces témoignages, que les Historiens d'Alexandre ne
 nous en ont point imposé, lorsqu'ils ont parlé du froid que les
 troupes de ce Prince eurent à fouffrir en paffant le Paropamife,
 quoique ces montagnes fuflent situées dans un pays assez méri-
 dional. Strabon, qui fans doute n'étoit point prévenu en faveur
 de ces Historiens, fait auffi mention du climat rigoureux de cette
 région (1). Quinte-Curce n'est donc répréhensible que fur ce
 qu'il dit de la durée des nuits dans ce pays, où le plus court
 jour de l'année est de dix heures & demie.

Les montagnes qui couvrent la partie feptentrionale de l'In-
 de, ont plusieurs paffages; celui de Candahar est un des plus
 fréquentés, fur-tout par les Caravanes d'Agra & d'Hispanie. La
 route directe que prit l'Armée Macédonienne de Baetra au Pa-
 ropamife, ne permet pas de douter que ce ne fût par ce paffage
 qu'Alexandre entra dans l'Inde.

Strabon est l'Ecrivain de l'Antiquité qui a le mieux éclairci la
 marche pénible des Macédoniens à travers ces montagnes. C'é-
 toit la feconde fois qu'Alexandre y conduifit fon Armée. La
 première fut en pourfuivant les meurtriers de Darius. « Il vint,
 dit l'exaët & judicieux Géographe, par l'Ariane, près de l'Inde;
 » & laiffant à la droite cette région, il entra par le Paropamife
 » dans les Pays feptentrionaux, & dans la Baétriane (2); & après
 » avoir foumis tout ce qui obéiffoit encore aux Perfes, il defira
 » ardemment de connoître l'Inde dont on avoit parlé jufqu'a-
 » lors d'une manière auffi obfcure qu'incertaine. Il repaffa donc

(1) Strab. L. XV, p. 498.

voit avoir l'Inde à fa droite avant de pé-
 (2) Il est aifé de concevoir comment nertrier dans ces montagnes. *Vid.* Strab.
 Alexandre allant de l'Oueft à l'Est, par l. II, p. 723, cult. Paris.

les montagnes par la voie la plus courte, ayant l'Inde à sa gauche, & revint ensuite, dirigeant la marche de son Armée par les parties occidentales de cette contrée, & traversant le Cophène, le Choafpe, &c. (1)

De l'Inde.

L'Inde, cette immense région, que les Géographes Arabes divisent en deux parties, l'une, occidentale, qu'ils appellent *Sind*, l'autre qui regarde l'Orient, & qu'ils nomment *Hend* (2), est habitée par un peuple, dont la religion, les mœurs & la police semblent démontrer l'antiquité. Ce riche & fertile pays porte les noms de *Sindou* (3) & de *Zomboudipo* (4) dans les plus anciens livres de cette Nation écrits en sanscrit. Il faut avouer qu'avant le siècle d'Alexandre cette belle contrée étoit très-peu connue de l'Univers. La relation de Ctésias, & les foibles notions qu'Hérodote nous en donne, ne pouvoient pas satisfaire beaucoup les Amateurs de la vérité. Ce dernier Historien nous assure que Darius, fils d'Hystape, fut celui des Rois de Perse qui pénétra le plus avant dans l'Orient. Il n'a pu cependant dissimuler que les Indiens éloignés, & qui habitoient du côté du midi, ne furent jamais soumis à la domination Perse (5). Strabon prétend que Cyrus, dans son expédition contre les Massagètes, doit être regardé comme le seul qui ait approché de ce pays, dont les Perses se contentoient de tirer quelques troupes auxiliaires; les Hydraques étoient ceux qui les leur fournissoient ordinaire-

(1) L. xv, p. 479. On doit faire attention dans ce passage à ces mots *ἀπὸ τῆς ἑξέως* . . . *ἀπὸ τῆς ἑξέως*, &c.
(2) Abulf. Clim. *Al-hend* & *Al-sind* rec. de voyag. par Thevenot, Tom. I.
(3) Bagavadam. L. iv, p. 91, &c.
(4) Ezour-Vedam. L. 1, C. III, &c.

(5) Herod. L. III, C. 101. Cet Historien ne connoissoit lui-même que les peuples de la Carmanie, la Gédrosie & les Ichtiophages. L. III, C. 98 & 99, & les Indiens voisins de la Bactriane. *Vid.* L. id. C. 102.

ment. Ce judicieux Géographe ajoute que ces mêmes Perses n'avoient d'ailleurs aucune connoissance de l'Inde, couverte d'épaisses ténèbres jusqu'au temps des conquêtes d'Alexandre (1). Mégasthène, très-instruit dans les Antiquités Indiennes par le long séjour qu'il avoit fait auprès de Porus & de Sandracotte, assuroit qu'aucune Armée étrangère n'étoit parvenue dans cette contrée avant l'époque dont je viens de parler (2). Les Indiens confirmoient par leur propre témoignage, selon Maxime de Tyr (3), le récit du Voyageur Grec.

Ce fut donc Alexandre qui arracha le voile dont cette partie du monde avoit été jusqu'alors enveloppée. Séleucus, un des successeurs de ce Prince, poussa encore plus loin ses découvertes, & parvint aux rives du Gange (4). Il étoit réservé aux siècles postérieurs d'avoir des notions plus étendues de ce pays: mais elles ne sont point encore aussi parfaites qu'on pourroit le désirer. Les plus exactes concernent les contrées ravagées par le fer des Conquérens, & celles où notre cupidité a fait couler le sang d'un peuple doux & paisible, dont la religion condamne au plus cruel supplice dans l'autre vie, le barbare mortel qui ose attenter à la vie de ses frères (5). Peuple infortuné, dont le seul crime est d'être humain & industrieux, & d'habiter une terre, où la nature ne semble prodiguer ses faveurs, que pour l'exposer sans cesse à devenir la proie des autres Nations!

Strabon, en reconnoissant les avantages que les conquêtes des Macédoniens ont procurés à la Géographie, exerce une

(1) Strab. L. xv, p. 472.

(2) Ap. Arr. Indic. C. v.

(3) . . . *ἀπὸ τῆς ἑξέως*. Maxim. tyr. ed. Davif. diff. VIII, p. 25.

(4) Voyez l'extrait de l'itinéraire de Séleucus-Nicator, dans l'ouvrage de Plin. L. vi, C. xvii.

(5) « Ceux qui les armes à la main auront tué un autre homme, seront eux-

» mêmes broyés dans l'enfer, (le Paradis, c'est-à-dire, l'abyme), & on les » fera passer par des trous aussi petits que » celui d'une aiguille. Ezour-Vedam, L. II, C. III. . . « Ceux qui font mal » aux hommes & qui tuent les bêtes » seront jetés dans un lieu particulier, » pour y souffrir des tourmens horribles. » Bagavadam, L. vi, p. 106.

juste censure sur cette foule de relations infidèles, où le merveilleux tient souvent la place du vrai. . . . « Ceux qui ont été dans l'Inde, dit cet Ecrivain, ne l'ont vue qu'en partie; ils n'ont été instruits que par ouï-dire de ce qu'ils ont rapporté, où ils n'ont rien vu qu'en passant; ce qui ne les a point empêchés d'écrire des relations, comme s'ils eussent tout examiné avec la plus scrupuleuse attention (1) ». Ce Géographe les accuse encore de se contredire les uns les autres (2), d'exagérer & de mentir fréquemment (3). Patrocle & Eratosthène, qui avoient écrit sur des Mémoires, dont la fidélité n'étoit point suspecte, sont les seuls Auteurs que sa critique épargne (4). Il seroit facile de faire un Recueil considérable de toutes les Fables publiées par Onésicrite, Clitarque, Mégasthène, Daimaque, &c. Ces deux derniers Ecrivains « ne méritent sur-tout, dit Strabon, aucune croyance; ce sont eux qui nous parlent de ces hommes enveloppés de leurs oreilles, ou qui sont sans bouche ou sans nez, ou qui n'ont qu'un œil, de ces hommes à longues cuisses & qui ont les doigts parderrière (5). Ils ont renouvelé (6) la fable d'Homère sur les Pymées qui combattent les grues, & qu'ils assurent n'avoir que trois pieds de haut. Ils font mention de fourmis qui fouillent l'or, de faunes dont la tête est en forme de coin, & de serpens qui avalent des bœufs & des cerfs

(1) Strab. L. xv. Init. p. 471.

(2) Loc. sup. cit.

(3) Strab. L. ii, p. 48.

(4) Strab. Loc. sup. cit.

(5) *ἢ ἰνὸς ἀπορίας.*(6) Une faute du texte dans ce passage, a trompé les Interprètes. On lit dans toutes les éditions, *ἀνανεώσαντες*, que les uns traduisent *innovarunt*, & les autres *immutarunt*. Il falloit dire *renovarunt*, commeCafaubon l'a deviné: mais il n'a osé changer le mot *ἀνανεώσαντες*. M. de Bréquigny qui préparoit, il y a quelques années, une traduction française & une nouvelle édition de Strabon, soutenu de l'autorité de l'excellent manuscrit de ce Géographe, que l'on trouve à la Bibl. du Roi, restitué *ἀνανεώσαντες*, dont la signification propre est celle que Cafaubon indique.

avec

» avec leur bois (1) ». Le judicieux Géographe, que je viens de citer, nous apprend qu'il avoit souvent eu occasion de remarquer toutes ces Fables & ces Contes ridicules, en écrivant la vie d'Alexandre. Les Historiens de ce Prince, pour avoir puisé dans de pareilles sources, n'ont pu éviter de nous transmettre beaucoup de traits fabuleux.

Diodore fait mention de serpens de seize coudées, d'arbres de soixante-dix coudées de haut, & dont l'ombre avoit trois plèthres d'étendue, &c, (2). Arrien moins crédule, en parlant de faits à-peu-près semblables, les réfute & en démontre l'absurdité (3).

Les mœurs & les usages des Indiens ne sont pas traités avec plus de vérité. Quinte-Curce nous assure que ce peuple faisoit grand usage du vin dans ses repas, & que ses Rois, plongés dans l'ivresse, étoient portés sur leur lit par leurs concubines (4). Les Législateurs des régions méridionales sachant que les liqueurs enivrantes étoient également contraires à la constitution physique de leurs habitans, & funestes au repos de la Société, puisqu'elles jettent ceux qui en usent dans des fureurs sanguinaires; ces Législateurs avoient sans doute, par ces raisons, prohibé l'usage de ces liqueurs, & leurs loix ont été en vigueur, à cet égard, chez toutes les Nations de l'Inde (5). Strabon rapporte que si un Roi Indien étoit tué dans l'ivresse par sa femme, elle avoit le droit de se remarier avec son successeur (6) pour le prix de cette action. Les Brachmanes s'abstenoient du vin (7), ainsi

(1) Strab. L. ii, p. 90.

(2) Diod. n° 90.

(3) *ἀπορία ἀπίστων, &c.* L. v, C. iv.

Indic. C. ii, iii-iv.

(4) Curt. L. viii, C. ix.

(5) *At Reges, & Gentes Indiae permittunt fornicationem, potulum autem inebrians interdicit: præter Regem Camar qui tam fornicationem quam vinum interdicit.* Geogr. n. b. ex veris. cit. p. 32-33.

(6) Strab. L. xv, p. 488.

(7) Strab. L. xv, p. 490. Clement. Alex. Strom. L. iii, p. 471. Les Brames ou Bramines « haïssent fort, dit Abraham Roger, l'ivrognerie: & ils estiment que s'enivrer est un des cinq péchés, qui ne se pardonnent pas facilement ». De la relig. des Bram. p. 110. Un des premiers préceptes de la morale Indienne, selon la Loubère, est de ne point boire de liqueur qui enivre. Du Roy, de Siam, Tom. 1, p. 484.

G g

que les Philosophes Hylobiens (1), la première classe & la plus respectée des Samanéens. Il étoit défendu de s'arrêter dans les lieux où l'on donnoit à boire; cela étoit même honteux à un homme du peuple (2). Enfin Mégasthène aflueroit que les Indiens ne buvoient jamais de vin (3). Les Manichéens qui, selon Saint Ephrem, avoient adopté plusieurs opinions Indiennes (4), regardoient cette liqueur comme le fiel des Princes des ténèbres (5). Nous ne saurions cependant dissimuler, qu'Athénée nous dit qu'Alexandre proposa à la mort de Calanus des prix pour ceux qui boiroient le plus, à cause du goût que les Indiens avoient pour le vin (6). Cet Ecrivain a tiré cette anecdote de l'Ouvrage de Charès, dans lequel Elien paroît aussi l'avoir puisé. Ce dernier ajoute que cette espèce de combat d'ivrognerie étoit particulière aux Indiens (7): cette circonstance est sans doute une glose de sa façon. Mais ni l'autorité de Quinte-Curce, ni celle de Charès, ne sauroient affaiblir les témoignages que nous avons rapportés, & qui sont confirmés par toutes les relations des Voyageurs modernes. On connoît l'immuabilité des Loix & des Coutumes chez les peuples de l'Orient, qui sont constamment ce que leurs pères ont pratiqué. La succession des temps, le commerce avec les Nations voisines, les invasions des Princes étrangers, n'ont pu faire renoncer les Indiens à leurs anciens usages; ainsi, ceux qu'ils suivent encore aujourd'hui sont évidemment les mêmes qu'ils suivoient dans les siècles les plus reculés. Leur

(1) Strab. loc. supr. citat.

(2) Porphy. de abst. L. IV, p. 414. edit. Fogerol.

(3) Οἷος τὸ γὰρ ἢ κίβου. Ap. Strab. L. XV, p. 437.

(4) Error Indicus Manetem tenuit. S. Ephrem. ex vers. Asséman. Bibl. Orient.

Tom. 1. p. 112.

(5) Vinum putare sel principum senesbrarum. S. August. de morib. Manich. L. II, C. XLIV.

(6) Athen. E. X, p. 437.

(7) Atlian. var. hist. L. II, C. XLV.

aversion pour les liqueurs enivrantes n'a presque point changé. La seule Caste des Parias, si méprisée & si digne de compassion, ose s'y adonner (1). Sans répéter ce qu'on trouve dans une foule d'Ouvrages, contentons-nous de transcrire quelques traits de l'Ezour-Vedam; nous ne saurions puiser dans une meilleure source. On lit dans cet ancien Commentaire du Vedam, que Brama & Vichnou, suivis d'un nombreux cortège de Brames, furent autrefois rendre visite à Chib (le Lingam) sur la montagne de Keilassan. Ils le trouvèrent jouissant sans pudeur de sa femme, & plongé dans l'ivresse. Les Brames à cette vue le chargèrent de malédictions, & Chib étant revenu de cet état honteux, mourut de désespoir pour avoir été un objet de scandale (2). Cette fable, que réfute Chumantou dans le Chapitre suivant, ne prouve pas moins l'horreur qu'avoient les Indiens pour ceux qui se livroient à ces excès de vin, que ce que ce Philosophe, un des interlocuteurs de l'Ezour-Vedam, rapporte sur les mœurs du Bollodekan ou des Baudistes. Leur Roi ne reconnoît point de Dieu, « . . . ces usages » répondent assez bien à son système de religion, & ont quel- » que chose de barbare qui fait horreur. Le crâne d'un homme » lui sert de coupe, il met son plaisir à se faire porter sur un » lit qui a servi à un mourant ». Chumantou ajoute, comme le dernier trait d'infamie, « sa boisson ordinaire est une liqueur » enivrante (3) ».

En nous représentant le luxe des cours de l'Orient, & la manière respectueuse avec laquelle les Indiens traitent leurs Rois,

(1) Lett. édif. Tom. XV, p. 282. Le commerce des Européens paroît cependant avoir perverti les autres Castes, qui commencent à faire usage de liqueurs enivrantes. J'ose assurer ce fait, sur la

foi d'un voyageur aussi éclairé que véridique.

(2) Ezour-Vedam. L. VI, C. IV.

(3) Id. L. VII, C. II. Voyez aussi L. II, C. II.

Quinte-Curce n'a point blessé le costume. Mais son exactitude ne s'étend point sur ce qu'il nous rapporte de la division des temps chez les Indiens. Leurs mois ne sont composés, selon lui, que de quinze jours. Ils divisent le temps par le cours de la lune, lorsqu'elle commence à former le croissant (1). Tel est le récit de cet Historien, dont nous supprimons quelques circonstances qui montrent son ignorance, mais qui nous entraîneroient trop loin. Contentons-nous d'observer que les Indiens, depuis certainement plus de 1700 ans, dès le tems de Salivaganam, employoient les années solaires (2). Il est très-probable qu'ils avoient le même usage sous le règne d'Alexandre. Ce peuple divise & sous-divise le temps presque à l'infini. Quel calcul immense & singulier ! Depuis le Poromanou (3) jusqu'à l'Ananden, période de cent quarante millions d'années (4). Douze mois composent l'année Indienne, & chaque mois se partage par la nouvelle & la pleine lune (5). Cette division a peut-être trompé Quinte-Curce. Son erreur peut cependant servir à prouver l'ancien usage que les Indiens ont de diviser ainsi le temps.

Arrien nous a conservé dans ses Indiques des détails géographiques très-précieux. Nous ne trouvons point chez les Modernes une Topographie aussi exacte de l'intérieur de l'Inde. « Cet opuscule nous apprend bien des circonstances plus propres, dit M. d'Anville, que les notions ac-

(1) Curt. L. VIII, C. IX.

(2) Ezour Vedam L. II, C. III. Voyez l'Extrait d'un mémoire sur l'Inde par M. le Gentil, Journ. des Sav. Juin vol. II, 1773, p. 412. Vid. Bay. regn. Eaër. p. 184-186-199. & Leon. Euleri de Indorum anno solari astronomico. Ad calc. hist. reg. Baër. p. 201. & seq.

(3) Voyez Bagavadam. L. III, p. 44

Ezour Vedam L. III, C. IV.

(4) Extr. du Diragila-Sakkaram dans l'hist. du Christian. des Indes Tom. II, p. 287.

(5) Ezour-Vedam. endroit cité ci-dessus.

» tuelles à instruire de ce que deviennent les rivières de cette » région entr'elles (1) ». L'habile Géographe rend encore à cet Historien la justice qui lui est due, sur les autres détails que nous fournit son itinéraire de l'Armée Macédonienne dans l'Inde, & il avoue que c'est l'Auteur le plus accrédité qui soit à consulter sur ce sujet (2). La lecture du quatrième chapitre des Indiques, suffit pour faire connoître la justesse & la précision d'Arrien, sur le Gange, les rivières qui s'y jetent, & sur les peuples circonvoisins. Je ne saurois cependant dissimuler qu'on n'y apperçoit pas la même clarté touchant les rivières qui mêlent leurs eaux à celles de l'Indus. Cet Auteur paroît avoir suivi sur ce sujet des relations différentes de celles qu'il a employées dans son Histoire des expéditions d'Alexandre.

Critique aussi judicieux que savant Géographe, Strabon nous a laissé une description de l'Inde très-propre à répandre de la lumière sur les pays qu'Alexandre y a parcourus. Il choisit avec discernement les opinions qui lui paroissent les plus vraisemblables; il fait lier avec art la relation abrégée des expéditions Macédoniennes aux détails géographiques, à ceux qui concernent les mœurs, les usages, la philosophie des Indiens, & les productions du pays qu'ils habitent, & il enchaîne tout cela d'une manière qui peut en même-temps éclairer & intéresser le lecteur.

J'ai comparé Ptolémée avec ce judicieux Ecrivain, avec Pline, que sa précision rend souvent obscur, & dont la nomenclature géographique n'est point exempte de fautes, & enfin avec les Historiens de la vie d'Alexandre: il m'a été impossible, non-seulement d'accorder ce Géographe avec ces Auteurs, mais encore de me former, d'après son texte, une

(1) Géogr. anc. Tom. II, p. 340. | (2) Id. p. 334.

idée juste du cours des différentes rivières de l'Inde, ou du moins qui ait quelque rapport avec la position actuelle des lieux. Bidaspes ou l'Hidaspe reçoit, selon lui, successivement deux rivières, Sandabalis & Adrius ou Rhuadis, & se décharge ensuite dans celle de Zadradius; laquelle, après avoir rencontré à sa droite la rivière de Bibasis, (c'est sans doute l'Hyphase ou Hyphasis) dont le cours est peu considérable, va se rendre dans l'Indus (1). . . .

« Ce n'est pas tant la diversité de quelques noms qui déplaît » dans cette exposition, remarque judicieusement M. d'Anville, » que le défaut dans la manière de faire courir ces rivières les » unes par rapport aux autres (2) ». Les marches d'Alexandre, dans le récit de Strabon & d'Arrien, nous fournissent des détails plus satisfaisans, & dont l'application à la position actuelle des lieux n'est point impossible.

Le Conquérant Macédonien se met en marche d'Alexandrie; représentée aujourd'hui par Candahar, passe le Cophène, le Choès, ensuite l'Indus (le Sind (3)), & Taxile se foumet à lui. Alexandre part de Taxila, entre dans le pays appelé maintenant Pendj-ab, nom qui signifie en Persan les cinq-rivières, & traverse l'Hydaspe. Sur les bords de cette rivière, ce Conqué-

(1) Ptolem. L. VII, C. 1, p. 170.
 (2) Eclairciss. sur la carte de l'Inde, p. 36. Cet ouvrage va reparoitre sous une forme nouvelle & avec des augmentations considérables. Il aura pour titre *Antiq. Géographique de l'Inde & de plusieurs autres contrées de la Haute-Asie*. M. d'Anville ne craint point de s'y corriger. Il nous donne plusieurs détails neufs & rétablit d'anciennes positions qui étoient déplacées. Ce savant Géographe prend pour épigraphe ce vers de Virgile, *Extremum hunc, Arethusa, militi concedo* Laborem. Eclog. x. Elle nous annonce la fin d'une carrière littéraire remplie par des travaux utiles aux progrès de la Géographie.
 (3) *Indus incolis Sindus adpellatus*, Plin., L. VI, C. XX, mar. Erythr. Pér. p. 163. ad calc. Arr. Ars tact. ed. Blanc. Cette dénomination est conforme à celles de *Sind* des Géographes Orientaux & de *Chindou* de l'Ézour-Vedam. Les Auteurs Mahométans donnent à l'Indus les noms de *Murhan*, de *Devil* & de *Kajarched*. Géogr. Turc. p. 701.

rant défait Porus, delà il s'avance vers l'Acélines; après l'avoir passé, ce Prince se rend à l'Hydraote ou Hyarote, & enfin à la rivière nommée Hyphasis (1) par Arrien, Hypasis par Pline & Quinte-Curce, Hypanis par Strabon & Diodore. Il n'est pas facile de reconnoître (2) dans la Géographie moderne, ces différentes rivières. Il est probable que l'Hydaspe est le Schantrou, l'Acélines la rivière qui passe à Lahaïr ou le Ravèi, l'Hydraote le Biah, & l'Hyphasis le Caul (3). Dans le Choès, il est encore plus difficile de retrouver les rivières modernes. L'opinion de M. d'Anville me paroît la seule admissible: . . .

« On voit, dit-il, que Choès étant indubitablement la rivière nommée Cow, le Cophès qui se rencontre auparavant, doit être la rivière (Méhran-hir) qui sort des environs de Candahar (4).

Strabon appelle le Choès, Choaspes (5); je crois que c'est une faute. Le premier nom, qui est donné à cette rivière par Arrien (6), & confirmé par celui de Coa qu'on trouve dans le texte de Ptolémée (7), légère altération de Choès, paroît être le seul véritable. D'ailleurs le nom de Choaspe peut induire en erreur, & faire confondre le Choès, avec le

(1) Il seroit peut-être nécessaire ou du moins intéressant de comparer ici les marches d'Alexandre avec celles de Tamerlan ou Timur-bec, dans cette partie de l'Inde & dans les régions de la Haute-Asie: mais les bornes que je me suis prescrites, ne me le permettent pas. L'histoire du Conquérant Tartare écrite par Chérefeddin nous offre des détails Géographiques fort importans, & qui peuvent éclaircir le récit des Historiens du Conquérant Macédonien, & la Géographie de l'Orient.
 (2) « Ces fleuves, dit Thevenor, ont reçu tant de noms particuliers des Mo- dernes qui en ont parlé, qu'on a peine à les discerner les uns des autres; & même la plupart de ces noms sont confondus ». Voyez Tom. v, p. 180.

(3) Géogr. anc. Tom. II, p. 340. Voyez la carte de l'Asie par M. d'Anville première partie, & *Ord. veter. noc.*

(4) Eclairciss. sur la carte de l'Inde p. 32.

(5) Strab. L. XV, p. 479.

(6) Arr. L. IV, C. XXIII.

(7) L. VII, C. 1, p. 169.

Choaspe de la Susiane. Denys le Périégète n'a pas su éviter cette faute; il nous assure que le Choaspe *trainant ses eaux Indiennes*, arrose les environs de Suse (1). Eustathe, en expliquant ce Géographe, augmente son erreur; il prétend que, par *ses eaux Indiennes*, Denys a voulu dire que le Choaspe, qui couloit près de Suse, étoit une branche de l'Indus (2). On doit plutôt penser que ce Poète Géographe, entraîné par l'autorité d'Aristote, qui met la source du Choaspe dans le Paropamisé, & ne veut cependant parler que de celui de la Susiane (3), prolonge le cours de ce fleuve depuis les extrémités de l'Inde jusque dans la Susiane; c'est pour cette raison qu'il appelle *ses eaux Indiennes*, voulant désigner par-là la région où cette rivière prend sa source. Cette manière de concevoir la situation & le cours des fleuves des pays lointains, n'étoit point sans exemple chez les Grecs, accoutumés à bouleverser la Géographie de l'Univers. Strabon rapporte que Diotime, chef d'une députation des Athéniens, assuroit avoir remonté le Cydne de la Cilicie, jusques dans le Choaspe, qui le conduisit à Suse (4). Ce fleuve a donc été le sujet des plus étranges méprises. Remarquons encore que M. de l'Isle n'est point fondé à faire tomber le Choès dans l'Indus, & à lui donner un cours qui ne se concilie point avec la position actuelle des lieux. Le prétendu Choaspe, comme Strabon l'assure avec raison, va décharger ses eaux dans le Cophène (5). La marche de l'armée Macédonienne, telle qu'Arrien nous l'a décrite (6), confirme le sentiment de cet ancien Géographe.

(1) V. 1074.

(2) *de la ou l'ou ɛp'ɔχiaspou ποταμῶ, &c.* Enst. in v. sup. cit.

(3) Arist. météor. L. v, p. 336. ed. Lugd.

(4) Strab. L. i, p. 32.

(5) L. xv, p. 169.

(6) L. v, C. viii.

Au

Au confluent du Choès & du Cophène, on trouve, selon M. d'Anville, la fabuleuse Nyfa, qu'il prétend être la Nagara de Ptolémée, & la Nagat du Géographe Turc, qui place cette Ville au Levant de Candahar, à cinq journées de Kabul, par les 32° degrés & demi de latitude (1). M. d'Anville paroît être déterminé par le voisinage du mont Merû à rapporter la position de Nyfa au 33° degré de latitude. Les Historiens d'Alexandre nous indiquent véritablement cette proximité du mont Merû (2); mais, loin d'autoriser leur témoignage, elle en démontre la fausseté. Le mont Merû ou plutôt Merou, qu'on prétend être le mont Meros des Grecs, est célèbre parmi les Indiens. Le Bagavadam (3), un des dix-huit *Pouranams* ou Livres canoniques chez ce peuple, parle de la situation du mont Merou en ces termes. . . . « Il y a au milieu du monde la grande » île, nommée *Jambam* ou *Jambou*, qui a de longueur cent » mille *yoffineis*, & autant de largeur. Un *yoffinei* est une marche de quatre heures de chemin. Au milieu de cette île est » la montagne *Merou*, haute de cent mille *yoffinei*, profonde » de dix mille, & large de trente-deux mille. Au nord de cette » montagne, il y a deux autres montagnes; l'une nommée » *Nilavarnam*, & l'autre *Velleyvarnam*, qui font une chaîne » de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la Mer salée, &c. ». Les détails dans lesquels l'Auteur de cet Ouvrage, entre sur le mont Merou, sont pleins de fables & de contes puérils (5); on ne sauroit, d'après son récit, en établir la position. Cet Ecrivain Indien nous dit ensuite que « La grande montagne » Merou, est éclairée par le soleil, pendant six mois entiers;

(1) Eclairciss. sur la carte de l'Inde. p. 21-22.

(2) Arr. Indic. C. i. Curt. L. viii, C. x.

(3) Bagavadam manus. de la Biblioth. de M. Bertin, Minist. d'Etat. L. v, p. 93.

(4) Voyez la note (LVII).

H h

» une nuit continuelle y règne les six autres mois (1). Bientôt après, il nous assure que « le charriot du soleil est appuyé » d'un bout contre le mont Merou, & que le reste est soutenu par l'air (2).

L'Ezour-Vedam, ancien Commentaire du Vedam, écrit en sanscrit, & traduit par un Brame de Benarès, place le mont Merou à la source du Gange, qui sort de cette montagne. La description particulière qu'en fait ce livre Indien, peut encore moins convenir à la position que le savant Géographe moderne donne à cette montagne; elle est supposée au centre de la terre, & d'une hauteur prodigieuse (3). Bayer observe que dans la Géographie Indienne, intitulée *Puwana-Saccaram*, le mont Merou est décrit d'une manière fabuleuse (4): & je soupçonne que son existence n'a de fondement que dans l'imagination des Indiens. Dans un Ouvrage de Fo ou Foë, ancien Législateur de la Nation Indienne, traduit en Chinois, les extases d'un Philosophe Samanéen sont comparées à l'immobilité du mont *Siu-Mi*, qui est le Merou ou Smerou (5) dont nous parlons.

Pour accrédi ter les Voyages de Bacchus, les Grecs supposoient par-tout des monumens qu'ils croyoient pouvoir constater les courses de ce Dieu. Etienne de Byzance compte jusqu'à dix Villes de Nyfa; les unes dans la Lybie, les autres dans l'Egypte, la Grèce, la Thrace & sur le mont Caucase; la septième est celle de l'Inde (6). Héfychius prétend au contraire

(1) Bagavadam. L. v, p. 100.

(2) Id. p. 101. Dans la mythologie Orientale, les astres font leur révolution autour d'une grande montagne.

(3) Voyez la note (LVIII).

(4) *Fabulosissime describitur*, Hist. regn. Baetr. p. 4. Ce Géographe paroît avoir copié, avec quelques légères différences

seulement, le Bagavadam, il nous dit que des collines, au nombre de 1008, s'élevent au-dessus du mont Merou. Ap. op. cit. p. 9.

(5) Hist. des Huns, par M. de Guignes. Tom. II, p. 233.

(6) Steph. Byzant. p. 100.

que Nyfa (*Nyfa*) est un nom donné à plusieurs montagnes dans différentes régions; il en trouve jusqu'à quinze qui portent cette dénomination (1). Aristodème, dans son premier Livre des Inscriptions Thébéennes, parlant de l'expédition de Bacchus dans les Indes, ne faisoit mention que du mont Nyfa, ainsi que Clitarque dans son Histoire d'Alexandre (2). Plinè parle du mont Nyfa & d'une Ville de ce nom (3). Enfin il paroît, par un passage d'Aristote, que les Ecrivains de la Grèce se plaisoient à faire des descriptions du mont Nyfa (4).

Que Nyfa soit le nom d'une ville ou d'une montagne, son existence dans les Indes n'en est pas plus certaine, non plus que l'expédition de Bacchus, dont les Anciens vouloient qu'elle fût un monument (5). Des étymologies arbitraires suffisoient-elles pour démontrer l'identité de quelques Villes modernes avec la prétendue Nyfa des Anciens? par-là le nombre de ces Cités identifiées avec Nyfa ne seroit-il pas trop multiplié. Abulféda parle de plusieurs Villes de Nyfapour dans la Perse, la Bactriane, & le Khorassan, & de deux de Nafa, nom qui diffère peu de *Nyfa*, dans la Perse, l'autre dans le Kerman (6). Loin de rapporter l'étymologie de Nisapour à Dionysus, (Bacchus), quelques Savans font au contraire venir ce mot du nom des Princes de l'Orient, par exemple de Sapor, Roi de Perse (7). Enfin je crois qu'on n'est pas plus fondé à marquer la situation de Nyfa ou du mont Meros, sur les cartes, que celle de la fameuse île de Pancharé d'Euhémère.

(1) Hesyeh. lex. in voc. *Nyfa*.

(2) Ap. Schol. Apoll. Rhod. L. II, v. 907.

(3) *In India verò Nyfa monte*, L. VIII, C. XXIX. *Nec non & Nyfam Urbem pletrique India adscribitur*, L. VI, C. XXI.

(4) Aristot. *De mundo*, C. I.

(5) Voyez la note (LIX).

(6) *Nyfa quoque est Ubs in Perside, & altera ejusdem nominis in Karman*, Abulf. ex veris. cit.

(7) Gol. in Alferg. p. 188. Schultens Ind. Geogr. ad Calc. vit. Salad. Bohadini in voc. *Nyfabour*.

On peut cependant soutenir, avec assez de vraisemblance, que les fables répandues dans les descriptions du mont Méros, dérivent de la vénération superstitieuse que plusieurs peuples de la terre, & principalement ceux de l'Orient, ont eue pour quelques montagnes célèbres. Le mont Porra dans le Royaume d'Arrakan, celui de Pécha dans la Chine, la montagne d'Isje au Japon, celle d'Olaimi chez les Apalachites, & une foule d'autres, ont acquis une grande célébrité, unique cause de l'espèce de culte que les peuples de ces contrées leur rendent. L'existence de ces montagnes, malgré les fables qu'on en raconte, est cependant certaine : si, par cette raison, celle du mont Méros ne doit pas être entièrement rejetée, on ne sauroit du moins disconvenir qu'il ne soit presque impossible d'en fixer la vraie position.

Après avoir soumis tout le pays situé en-deçà de l'Indus, Alexandre passa ce fleuve & arriva à Taxila, d'où il se rendit en ligne directe à l'Hydaspe. La position de Taxila doit être fixée au Sud de la jonction actuelle du Tchénau à l'Indus : si on l'établissoit au confluent de ces deux rivières, il faudroit nécessairement que l'Armée Macédonienne marchant contre Porus, eût déjà passé le Tchénau ; ce qui ne sauroit se concilier avec l'itinéraire d'Alexandre. Ce Prince ayant reçu, selon Arrien, un renfort de 5000 Indiens, commandé par Taxile, dirigea, comme je viens de le dire, sa marche vers l'Hydaspe, & établit son camp sur ses bords (1). Strabon nous apprend que Taxila, ville puissante & gouvernée par de sages loix, étoit entre l'Indus & l'Hydaspe (2) : ce Géographe n'auroit pu s'exprimer ainsi, si elle eût été située au confluent de l'Indus & du Tchénau. De ces observations naît, ce me semble, la justification des Historiens d'Alexandre.

(1) Arr. L. V, C. VIII.

I (2) Strab. L. XV, p. 480.

M. d'Anville accuse ces Ecrivains d'avoir pris le Tchénau pour l'Indus, & d'avoir ainsi doublé ce dernier fleuve. « La » suite de l'expédition d'Alexandre, dit le savant Géographe » veut que le Tchénau soit la rivière qu'il traversa sous le nom » d'Indus ; car, au lieu de quatre fleuves à reconnoître dans la suite » de cette expédition, comme on verra ci-après, il y en auroit » indubitablement cinq. . . . (1) » Elle ne nous en présente au contraire que quatre : Alexandre part de Taxila, arrive à l'Hydaspe, traverse ce fleuve, ensuite successivement l'Acésines, l'Hydraote & l'Hyphase (2). Le Conquéreur Macédonien, selon Strabon, ayant ouï-dire que les rivières de l'Inde se déchargeoient les unes dans les autres, dirigea sa marche au-dessous de leur confluent, afin d'éviter plusieurs passages qui l'auroient fort embarrassé, parce qu'il étoit dépourvu de bateaux (3) : ce Prince laissa donc en passant l'Hydaspe, le Tchénau à sa gauche. Les Anciens ne nous fournissent point des notions bien claires sur ce que l'on appelle maintenant le Tchénau (4) ; je crois que c'est le Tutape ou Toutape, dont Arrien nous parle comme d'un fleuve considérable, ce qui ne peut convenir qu'au Tchénau, qu'il fait décharger dans l'Acésines (5) en prolongeant, contre toute vraisemblance, son cours au Sud de Taxila. Arrien place à peu de distance de l'Indus, Peucela (6) ; position qui ne peut, de l'aveu de M. d'Anville, se rapporter au Tchénau (7) : cette Ville doit au

(1) Eclairciss. sur la carte de l'Inde. p. 34.

(2) Arr. Indic. C. 1.

(3) Strab. L. XV, p. 480.

(4) Le Tchénau est une des plus grandes rivières du Pendj-ab. Sa rapidité a fait imaginer, pour la traverser, deux ponts de cordes d'une construction aussi singulière que peu solide ; l'un a 80 coudées de long & l'autre 100. Cette rivière prend sa source dans les mon-

tagnes du Cachemir, & va se décharger dans l'Indus entre Outchcheh & Saperpour. Géogr. Turc. p. 310-311-312-313. Voyez le voyage de Thevenot. Tom. V, p. 174-175. Celui de Bernier. Tom. II, p. 258-259.

(5) Arr. Indic. C. IV.

(6) Indic. C. 2.

(7) Eclairciss. sur la carte de l'Inde. p. 32-34.

contraire être placée sur l'Indus, dont le lit est situé immédiatement après celui du Cophène (1).

On ne trouve point, dans l'Ouvrage de Quinte-Curce, la précision & la justesse qui caractérisent les détails Géographiques d'Arrien. La narration du premier est souvent très-obscur, surtout lorsqu'il parle des différens peuples de l'Inde, & des rivières qui se jettent dans l'Indus : alors il n'est guère plus d'accord avec lui-même, que dans la partie historique. Quinte-Curce nous assure d'abord que l'Acésines augmente les eaux du Gange, qui le reçoit près de son embouchure : ces deux fleuves en se rencontrant, s'entrechoquent avec impétuosité, &c. . . . (2). Dans la suite, il nous dit que l'Acésines perd son nom lorsqu'il se réunit à l'Hydaspe, & que la flotte Macédonienne souffrit beaucoup au confluent de ces deux rivières (3). Il se trompe encore ; l'Acésines, appelé faussement par quelques-uns Tanaïs (4), mêle ses eaux à celles de l'Indus (5). Justin commet une faute qui n'est pas moins grossière, lorsqu'il fait descendre Alexandre jusqu'à l'Océan, par l'Acésines (6). L'Anonyme de Ravenne a copié cette erreur (7), que l'Abbréviateur de Trogue-Pompée semble rétracter dans le Chapitre suivant, où, rapportant l'arrivée du Conquérant Macédonien à l'Océan, il ajoute qu'il parvint heureusement jusqu'aux bouches de l'Indus (8).

(1) *μὲν δὲ μὴ αὖτὸν ἐκείνην τὴν ἰσθμὸν ἴσθμῳ.*
Strab. L. xv. p. 480.

(2) *Acésines eum auget.* Curt. L. viii, C. ix.

(3) Curt. L. ix, C. iv. Cet Historien dit, dans ce Chapitre, que l'Hydaspe mêle ses eaux à celles de l'Acésines, *Hydaspes annis Acésini committitur*; & quelques lignes après, que l'Acésines se confond avec l'Hydaspe, *Acésines Hydaspi confonditur.*

(4) Steph. Byzant. p. 633. Ce Lexicographe nous apprend que plusieurs Ecrivains croyoient que le Tanaïs étoit le même que l'Acésines & le Jaxarte.

(5) Strab. L. xv, p. 486. Arr. L. vi, C. xiv. Ind. C. iv. id.

(6) *Per hunc in oceanum devenitur.* L. xii, C. ix.

(7) L. ii, C. iii.

(8) *Secundo casu officio fluminis Indi invenitur.* L. xii, C. x.

Au lieu de conduire l'Hyphase, qui est la rivière la plus orientale du Pendjab, dans l'Acésines, M. de l'Isle met son embouchure dans l'Indus, & prolonge son cours jusqu'au Paralène. On ignore les raisons qui ont déterminé ce Géographe à décrire d'une manière si singulière & si opposée au témoignage des Anciens, le cours de cette rivière (1). Malgré les droits que M. de l'Isle a acquis sur notre reconnaissance, par des travaux très-utiles aux progrès de la science du globe terrestre, je ne faurois cependant dissimuler, que sa Carte de l'Empire d'Alexandre manque de justesse dans les détails, qu'elle ne représente point avec clarté les diverses régions parcourues par ce Conquérant, enfin qu'elle n'est point exempte de fautes (2). Il paroît n'avoir pas assez consulté Arrien, le meilleur guide qu'on puisse prendre dans cette carrière. M. d'Anville ne l'a presque jamais perdu de vue, & a su profiter des lumières que cet Historien nous donne sur cette partie de la terre, ravagée par le fer des Macédoniens.

Après avoir diminué la trop grande élévation en latitude donnée au Cachemir par les tables des Orientaux (3), & l'avoir par ce moyen mis davantage sur la direction des marches de l'Armée Macédonienne, M. d'Anville croit pouvoir assurer qu'Alexandre parvint dans cette contrée « Quoique, » dans le détail des marches de ce Prince, j'emprunte ici ses » expressions, on ne voit rien qui ressemble à ce qui distingue » ce pays par sa situation (4) ». Il me semble qu'une règle

(1) Eclairciss. sur la carte de l'Inde. tout étrangement désigné.
(2) Cette carte est cependant beaucoup plus exacte que celle que ce Géographe publia en 1705, sous le titre de *Theatrum Historicum*, en deux feuilles & dans laquelle le Nord de l'Asie est sur-

(3) Eclairciss. sur la carte de l'Inde. p. 27-28.

(4) Géogr. anc. p. 338. Eclairciss. sur la carte de l'Inde. p. 34.

incontestable, lorsqu'on veut comparer les notions anciennes avec les modernes, & les rapprocher, est d'avoir égard au rapport que peut donner la position des lieux. Quel est donc celui que nous offre le Cachemir, pays tellement enclavé dans les hautes montagnes qui séparent l'Inde d'avec le Thibet & la grande Tartarie, qu'il est impossible d'y pénétrer d'aucun côté, si ce n'est en gravissant contre des rochers d'une hauteur prodigieuse (1) ? Abulgazi rapporte qu'Oguzkhan fut arrêté un an entier aux avenues de ces montagnes (2), qui n'avoient que trois passages hérissés d'obstacles presque insurmontables (3); selon le Géographe Turc, elles avoient garanti ce pays de l'invasion de plusieurs Conquistans (4). Si Alexandre avoit pénétré dans ce pays, ses Historiens auroient-ils manqué de parler d'une expédition aussi importante ? On ne trouve rien dans l'itinéraire de ce Prince, qui puisse même nous la faire soupçonner, M. d'Anville l'avoue : mais . . . « il a peine » à croire que la connoissance de cette contrée, si célèbre dans » l'Inde par ses agrémens, ait été cachée à l'Antiquité (5) . . . Par la même raison, on pourroit penser que la Chine lui a été connue . . . « Un grand rapport de dénomination, ajoute ce Géographe, est un moyen de convenance (6) . . . Reconnaitrons-nous entre la Caspira des Anciens & le Cachemir, ou plutôt le *Kaschmir* des Orientaux, appelé encore, selon d'autres, *Kichemir*, un grand rapport de dénomination ? Parce que la première syllabe de ces deux mots est la même, en conclura-t-on que l'un est dérivé de l'autre. L'habile Géographe, que je regarderai toujours comme mon Maître dans ces matières, & dont l'autorité doit être d'un grand poids, rapporte une preuve qui n'est

(1) Not. sur Abulgazi. p. 72.

(2) Hist. général. des Tatars, par Abulgazi-Khan. p. 13.

(3) Chérefeddin, hist. de Timur-bec.

L. IV, C. XXXI. Voyez la note (LX).

(4) Géogr. Turc. p. 404.

(5) Géogr. anc. Tom. II, p. 138.

(6) Loc. supr. cit.

point

point favorable à son opinion; c'est celle de la position de Caspira, Capitale de la contrée de ce nom, que Ptolémée met plus au centre de l'Inde (1) que n'est le Cachemir.

Les Macédoniens, parvenus aux bouches de l'Indus, furent saisis d'étonnement en voyant le flux & le reflux de l'Océan (2). Un Ecrivain de nos jours, célèbre par sa fécondité & par ses paradoxes, critique le récit des Historiens d'Alexandre, en remarquant que les soldats de ce Prince ne devoient point être frappés de ce phénomène, puisqu'ils en avoient déjà été spectateurs dans leur Voyage d'Egypte. Les Macédoniens ne virent point alors la Mer rouge, & ne purent apprendre que par rélation ce qui les surprit dans la suite à la vue de l'Océan avec d'autant plus de raison, que les plus grandes marées qu'on connoisse sont celles du Golfe du Sindé, à une des embouchures de l'Indus; l'eau s'y éloigne fort vite de la côte, & en laisse un grand espace à sec (3). Cet effet du flux & du reflux devoit naturellement étonner les Macédoniens, & être observé par leurs Historiens. Il n'étoit donc point aussi peu sensible (4) que l'a imaginé Jean le Clerc pour autoriser la critique qu'il fait à cette occasion de Quinte-Curce; la censure qu'il exerce contre

(1) Ptolem. L. VII, C. I, p. 171.
(2) Art. L. VI, C. XIX. Curt. L. IX, C. IX.

(3) Varen. Geogr. C. XIV, prop. XIV. L'Auteur du Périphe de la mer Erythée, observe très-bien que ce flux & ce reflux sont beaucoup plus sensibles dans la nouvelle & dans la pleine lune, & qu'ils sont plus considérables près de Barygaza, p. 168. édit. cit. que dans le reste de l'Inde. Eclairc. sur la carte de l'Inde, p. 73-74. Barygaza signifie grand magasin; ce qui répond à l'emporium des Latins. Cette dénomination peut donc convenir à toute Ville de commerce; mais

les Anciens n'ont donné ce nom qu'à une seule Ville de l'Inde; celle dont je parle ici, laquelle ne peut être placée que dans le Golfe de Cambaye où la marée monte de cinq brasses, d'autres disent de sept; ce flux violent est quelquefois cause de la perte de plusieurs vaisseaux. Varen. loc. supr. cit. Ce détail prouve encore la vérité du récit des Historiens d'Alexandre sur ce que sa flotte eut à souffrir à l'embouchure de l'Indus, &c.

(4) Hoc etiam accedit quod aestus in mari Indico exiguus sit, nec tantis tumultus creare possit. Ind. de Curt. p. 417.

L'Ouvrage de cet Historien, est souvent injuste & faite sans goût, toujours amère & outrée.

Alexandre se mit en marche des bouches de l'Indus, pour retourner à Babylone, par le pays situé à l'Occident de ce fleuve. Plutarque nous dit qu'après avoir parcouru la contrée des Orites & la Gédrosie, ce Prince employa sept jours à traverser la Carmanie, qu'ensuite il arriva dans la Capitale de la Gédrosie. Cette contradiction n'est qu'une faute de Copiste : il faut lire avec Dacier *Καρμανίας* (1), de la Carmanie; correction plus naturelle que celle de Moïse du Soul (2), & qui s'accorde avec le récit des autres Historiens, & principalement avec celui de Strabon & d'Arrien (3). Le texte de Plutarque, ainsi restitué, ne présente plus une transposition aussi singulière, que celle de la Gédrosie, à l'occident de la Carmanie.

De la Navigation de Néarque.

Je terminerai cette Section par quelques Observations sur la navigation de Néarque, & je tâcherai d'en établir l'authenticité. Cette expédition maritime fait d'ailleurs époque dans l'Histoire de la navigation des Anciens, & mérite une attention particulière.

Néarque, fils d'Androtime, natif de Crète (4), & un des plus illustres Capitaines de l'Armée Macédonienne, avoit eu des liaisons particulières avec Alexandre, avant que ce Prince montât sur le trône. Philippe avoit exilé ce Général à cause de cet attachement dont il prenoit ombrage (5). Son fils lui confia le

(1) Trad. de Plut. Vie d'Alexandre, note.

(2) in *vitis Indoprius*. Not. in Plut. T. IV, p. 179.

(3) Strab. L. xv. p. 497. *AIT. L. VI, C. XXII.*

(4) *AIT. Indic. C. XVIII.*

(5) Plut. p. 16.

commandement de la Flotte, qui devoit naviguer depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate. Ce choix encouragea beaucoup ceux qui en formoient les équipages, c'étoient des Phéniciens, des Cypriotes, des Hellepontins & des Ioniens; ils virent avec joie un Ami de leur Maître se mettre à la tête de cette expédition (1), dont il laissa un Journal fort détaillé, qu'Arrien nous a conservé dans ses Indiques.

Pline, après avoir dit que la navigation de Néarque & d'Onésicrite ne fait mention ni du nom, ni des distances des lieux (2), nous en donne un itinéraire abrégé, avec le nom de plusieurs lieux & leurs distances réduites en milles; cet itinéraire ne ressemble presque en rien à celui dont parle Arrien. Cette contradiction est si frappante, que je ne saurois l'attribuer qu'à l'ignorance des Copistes (3).

Il paroît démontré, par tout ce que rapporte Pline, qu'il n'avoit lu ni la relation d'Onésicrite, ni celle de Néarque; ce Naturaliste avoit simplement consulté l'Ouvrage de Juba, qui n'étoit qu'une compilation de celui d'Onésicrite, *narrata proxima à Juba*. La comparaison qu'on peut en faire avec le Journal de Néarque, prouve la différence de ces deux ouvrages. Il n'y a que le seul mot d'*Organa* qui n'ait point été changé par Onésicrite, ou plutôt par son Abréviateur. La fondation d'une Ville dont le nom n'est pas connu, & celle de Xilenopolis, dont parloit Onésicrite, sont supprimées par Néarque.

Pline bouleverse la situation de plusieurs pays; il met les Orites avant les Arbies, & immédiatement après la Carmanie (4).

(1) *Indic. C. xx.*

(2) . . . *Indicant convenit, que prodit Onesicritus, classe Alexandri circumvêctus in mediterranea persidis ex India, narrata proxima à Juba: dein eam navigationem, que his annis comperta servatur hodie. Onesicriti & Nearchi navigatio nec no-*

mina habet mansionum, nec spatia. Plin. L. VI, C. XXIII.

(3) Peut-être faut-il lire *nec non nomina*, ou simplement répéter la conjonction *et*, au lieu de *nec*.

(4) *Orites ab Indis Arbis fluvius diffinitur. L. VII, C. II. Vid. L. VI, C. XXIV.*

A l'ouest de l'Indus étoient situés les Arbies, qui avoient pour limitrophes les Orites, lesquels avoient au couchant la Gédroisie, bornée par les vastes déserts de la Carmanie. Onésicrite, excité par la jalousie qu'il avoit conçue contre Néarque, tâcha de s'approprier les découvertes de cet Amiral, & fit profession de le contredire. Ce motif est l'unique cause de la diversité de son récit adopté sans examen par Juba & par Pline.

« Strabon, selon M. Huet, traite ces Ouvrages (d'Onésicrite & de Néarque) de fiction, quoiqu'il ne nie point qu'ils soient mêlés de quelque vérité (1). » Il est vrai que cet ancien Géographe range Néarque dans la classe de ceux qui ont débité des mensonges sur les Indes; mais il ne le met qu'au second rang (2): & sa critique regarde principalement les Ouvrages de Mégasthène & de Daimaque. Lorsque ce Géographe parle plus en détail du Journal de Néarque, il ne révoque point en doute l'authenticité de cet ouvrage; il se contente de reprocher à ce Voyageur d'exagérer les faits, & de se servir d'expressions hyperboliques; défauts assez ordinaires aux Voyageurs, qui ont beaucoup souffert dans une navigation, où la crainte, plutôt que le péril, grossit les objets, & qui, par cette raison, doivent selon Strabon, mériter notre indulgence (3). Censurer ainsi le récit d'un Ecrivain dont on fait un fréquent usage (4), est-ce le traiter de fiction? Le Savant Huet rend d'ailleurs justice à Néarque dans un autre endroit, où il nous assure que

(1) Hist. du comm. & de la navig. des Anc. p. 149. Strab. cité en marge 2-45.

(2) *Id.* p. 48.

(3) Strab. L. 27, p. 499.

(4) Nearch. cit. in Strab. ed. par. L. 111, p. 69-77. L. 11, p. 115. L. 17, p. 686-689-691-705-706-716-720-725-726-732. L. 17, p. 766-767.

ce Navigateur laissa des mémoires de son expédition utiles pour la guerre & le commerce (1).

Dodwel observe judicieusement que Pline n'a tiré tout ce qu'il rapporte de la navigation de Néarque & d'Onésicrite, que de l'extrait que Juba avoit fait de l'Ouvrage de ce dernier. Ce Savant exerce ensuite une critique aussi hardie que peu fondée sur l'authenticité de la relation de Néarque, conservée par Arrien. Exposons ses preuves sans les altérer, & tâchons d'en démontrer toute la foiblesse.

1° Ni la Ville d'Arbis, ni les Fleuves Nabrus, Hytanis, ni enfin le Port Argenus ou Argenis, dont parle Onésicrite, ne se trouvent dans Arrien, qui a ajouté les distances dont il fait mention, d'après l'extrait de Pline (2).

Si Onésicrite, ou plutôt Juba, a défiguré le nom des lieux, & supposé quelques circonstances, en peut-on conclure que la relation de Néarque ne soit point authentique? Dans deux récits contradictoires, on ne peut connoître la vérité, qu'en interrogeant d'autres témoins: le rapport de la position actuelle des lieux & celui des dénominations anciennes avec les modernes, sont les seuls qu'il nous soit permis d'interroger, le tems ayant dévoré les Ouvrages des Auteurs contemporains; & ces témoins, comme l'a prouvé invinciblement M. d'Anville, sont favorables à Néarque. Si les distances rapportées par Arrien diffèrent de celles de Pline, cet Auteur ne les a donc point prises dans l'Ouvrage du Naturaliste Romain.

2° Tout le monde convient que Néarque & Onésicrite avoient marqué leur route par le nombre des jours, qui furent ensuite réduits en stades: Juba les changea en milles, pour se conformer

(1) Hist. du comm. & de la navig. Géogr. min. Tom. 2. Dissert. 6. Sect. 11. des Anc. p. 132.

(2) Dodwel de Arriani Nearchi ap. p. 131.

aux mesures itinéraires des Romains; or c'est pour en imposer plus facilement qu'ils font entrés dans ces détails. Dodwel appuie cette assertion de l'autorité de Marcien d'Héraclée (1): voyons si le témoignage de cet Auteur lui est favorable.

« Plusieurs, dit Marcien, ayant écrit à la hâte, & voulant en imposer à leur Lecteur, avoient affecté de rapporter le nom des lieux situés dans des pays barbares, & leurs distances par stades, de manière que personne ne sauroit les méconnoître; Antiphane de Berge les a tous surpassés en imposture (2). Ceux au contraire (3) qui, connoissant parfaitement les lieux & les mesures maritimes (4), & s'étant informés exactement des Villes, des Ports, & de leurs distances (respectives), ont composé des périple particuliers, ceux-là paroissent avoir écrit avec vérité (5). Il n'est point fait mention dans ce passage de Néarque, à qui l'on peut appliquer avec justice les dernières expressions de Marcien, & que l'on doit mettre dans la classe des Ecrivains dignes de foi dont parle ce Géographe.

3° Le Journal de Néarque ayant été inconnu à Agatharchide & à Eratosthène, qui avoient sous les yeux l'immense Bibliothèque d'Alexandrie, il est évident que ce doit être un ouvrage supposé (6).

Quand même cet argument négatif pourroit avoir quelque force, où Dodwel l'a-t-il puisé? Pouvons-nous d'après le court extrait que Photius a fait de l'Ouvrage d'Agatharchide sur la mer Erythrée, d'après ce qu'il dit de son Histoire Asiatique (7), dont Athénée nous a conservé plusieurs traits; pouvons-nous sur d'aussi

(1) Dissert. cit. Sect. III.

(2) *οἱ βίβηται*.

(3) *οἱ ἀληθῆ*.

(4) *ἀναμνηστικῶν*.

(5) Marcian. Heracl. Periopl. p. 63.

Géogr. min. Tom. I.

(6) Dissert. cit. Sect. VII.

(7) Phot. Bibl. p. 1322. & seq. id. 146-147.

légers fondemens & sur quelques fragmens épars d'Eratosthène, juger si ces Auteurs ont ignoré ou connu le périple de Néarque?

4° Dans les siècles voisins de celui d'Alexandre, on croyoit que l'Indus se joignoit au Nil (1). Si la relation de Néarque, qui prouve le contraire, avoit alors existé, cette erreur n'auroit point été adoptée (2).

Par la même raison Dodwel auroit pu soutenir que les Ouvrages d'Hérodote, d'Aristote & de Diodore de Sicile, étoient supposés, puisqu'on lit dans ces ouvrages que la mer Caspienne n'a aucune communication avec les mers voisines, & que l'opinion contraire, quoique fautive, n'a pas laissé d'être adoptée dans les siècles suivans. Le savant Anglois ignoroit-il que la vérité s'accrédite toujours avec peine, & que l'erreur nourrie par de vieux préjugés, & souvent même par notre amour-propre, conserve pendant long-tems tout son crédit?

5° Le périple de Néarque a été fabriqué sous le règne des derniers Ptolémées. La raison qu'en donne Dodwel est convaincante: c'est parce qu'Antiphane de Berge, Antonius Diogène, Evhémère de Messène, avoient mis au jour dans ce siècle des relations fabuleuses (3).

Il est impossible de ne pas se rendre à la force d'un pareil argument; ainsi, je n'entreprends point de le réfuter. Voyez surtout quel rapport il y a entre le périple de Néarque, & l'Histoire sacrée d'Evhémère.

Au défaut de preuves, Dodwel accable Arrien d'épithètes injurieuses; le P. Hardouin ne le ménage pas davantage (4). Leurs efforts ne sauroient cependant détruire l'authenticité d'un écrit qui porte l'empreinte de la vérité, & dont les détails nous

(1) Voyez la note (LXI).

(2) Dissert. cit. Sect. VIII.

(3) Dissert. cit. p. 139-140.

(4) . . . *Hominis mirare in mendaciis confingendis audaciam*. Not. in Plin. T. I, p. 326.

offrent des preuves convaincantes de la bonne-foi de son Auteur. Donnons un exemple de cette précieuse exactitude, qui dépose toujours en faveur du Voyageur véridique, & ne peut se trouver dans le récit romanefque & fupposé d'un faifteur de relation infidèle, en traduiſant la partie du Journal de Néarque, qui commence depuis le départ de la flotte Macédonienne de l'île de Sangada, juſqu'à ſon arrivée à l'embouchure du fleuve Arabis.

« Le vent ayant calmé, les Macédoniens mirent à la voile :
 » & , après avoir fait 60 ſtades de chemin, ils abordèrent à une
 » côte faſonneuſe, près de laquelle étoit une île déſerte, qui
 » portoit le nom de Doma, & formoit, par ſa ſituation, un
 » abri où ils ſe retirèrent. Comme cet endroit étoit dépourvu
 » d'eau, ils furent obligés d'en aller chercher à 20 ſtades, dans
 » l'intérieur des terres; ils y en trouvèrent d'excellente. Le lende-
 » main, ils naviguèrent bien avant dans la nuit, & ayant fait 300
 » ſtades, ils prirent terre à Saranga; l'eau douce n'étoit éloignée
 » que de 8 ſtades du rivage. Ils appareillèrent de ce lieu, & allè-
 » rent atterrir à Sacale, qui eſt déſert; enſuite, après avoir paſſé
 » entre deux rochers ſi voiſins l'un de l'autre qu'ils touchoient
 » preſque les deux côtés des vaiſſeaux, la flotte ayant fait une
 » route de 300 ſtades, arriva à Morontobaris. Là, eſt un Port ſpa-
 » cieux, profond, de figure ronde, à l'abri (de la fureur) des vagues,
 » & dont l'entrée eſt étroite; il eſt appelé dans le langage de ce
 » pays le Port des Femmes; parce que ce fut une perſonne de
 » ce ſexe qui la première gouverna cette contrée. Lorſque les
 » Macédoniens eurent repaſſé entre les rochers (dont je viens
 » de parler), leurs vaiſſeaux furent tourmentés par des lames
 » conſidérables, & par une mer houleuſe: ils crurent avoir beau-
 » coup fait que d'avoir doublé (ce jour-là) ce parage; ils conti-
 » nuèrent le lendemain leur route, ayant à gauche devant eux
 unq

» une île qui étoit ſi proche du rivage, qu'elle paroifſoit en avoir
 » été ſeparée par un canal. Cette navigation fut de 70 ſtades:
 » la côte étoit couverte d'épaiſſes forêts, & l'île ombragée par
 » des bois de toute eſpèce. Après avoir doublé cette île, (les
 » vaiſſeaux de Néarque) furent obligés, au point du jour, de
 » paſſer pendant le tems du reflux ſur un bas-fond fort étroit
 » & parfemé de rochers. Ils firent cependant 100 ſtades, &
 » jetèrent l'ancre à l'embouchure du fleuve Arabis, laquelle forme
 » un Port grand & aſſuré: mais les eaux de ce fleuve ne ſont point
 » potables, à cauſe de leur mélange avec celles de la mer. Les Grecs
 » remontèrent l'Arabis 40 ſtades plus haut, & ayant rencontrés
 » un lac qui leur fournit de l'eau, ils ſ'en retournèrent. Près de
 » ce Port eſt une grande île fort élevée: on pêche ſur ſes
 » côtes des huîtres & des poiſſons de toute eſpèce. Le pays eſt
 » habité par les Arabes (1) ou Arabies; il s'étend juſqu'à cette
 » dernière nation Indienne (2); enſuite viennent les Orites (3) ».

Néarque décrit toujours avec la même exactitude ſa navi-
 gation, depuis les bouches de l'Indus, juſqu'à celle de l'Euphrate, terme de ſon voyage. S'il n'eſt pas entré dans les mêmes détails ſur les côtes de la Suſiane, aujourd'hui le Khoiſtan, c'eſt parce qu'on ne peut aborder, comme il aſſure, la terre ſans danger, à cauſe du peu de fond qui ſe trouve dans cette

(1) Voyez ſur la leçon du nom de ce peuple. Salmaſ. exercit. Plin. p. 1177.

(2) Apollodore rapportoit dans ſon ſecond livre, ſelon Etienne de Byſance, p. 714, que les Orites & les Gédroſiens étoient Indiens, & ab Indis. L'Inde ne s'étendoit point au-delà du fleuve Arabis: conſéquemment les Orites & les Gédroſiens, qui étoient ſitués à l'Occident de ce fleuve, ne pouvoit être rangés parmi les Nations Indiennes. Etienne de Byſance, ou ſon Abréviateur, fait dire à

Strabon que les Orites ſont partie des Indiens: mais il n'a point entendu le texte de ce Géographe; ces mots *ab Indis* ſe rapportent évidemment à Arabis & non pas à Indus. Strab. L. xv, p. 495. Cette dernière phraſe du Chap. des Indiques que je traduis, ôte toute équivoque, puifque le texte de Strabon, ainſi que celui d'Arrien, n'eſt en cet endroit, qu'un extrait de l'ouvrage de Néarque.

(3) Indic. C. xxii.

plage (1). Pietro della Vallé dit y avoir navigué, sans doute à une certaine distance, sur un fond de quatre brasses, qui s'étend dans un espace assez considérable: les Persans appellent cet endroit du golfe Persique, le *Meidan* ou la Place; la terre y est si basse, qu'il est difficile de l'apercevoir d'assez près (2).

On pourroit aisément trouver dans le reste du Journal de Néarque, un semblable rapport de la situation actuelle des lieux avec l'ancienne, & vérifier la justesse des distances qui y sont rapportées, en suivant la méthode & profitant du travail de M. d'Anville. Ce savant Géographe a démontré l'exactitude du récit de Néarque, par la comparaison de tous les mémoires Européens & Orientaux qui ont parlé de ces mêmes régions que la flotte Macédonienne avoit autrefois parcourues, en rangeant les côtes de la Carmanie, de la Perse & de la Susiane. Le mémoire de M. d'Anville sur le golfe Persique, n'est point susceptible d'analyse; je rapporterai seulement le jugement qu'il y porte du Journal de Néarque. « L'application des circonstances qu'il renferme au local actuel, le rapport que des dénominations de lieux qui ne se rencontrent point ailleurs, ont avec celles qui subsistent, ne souffrent aucun soupçon de supposition; & il y a peu d'autres mémoires Géographiques de l'Antiquité, qui soutiennent mieux la comparaison avec une connoissance positive du local (3) ».

Je ne dissimulerai cependant point que Néarque a répandu quelques traits fabuleux dans sa relation, tels que celui des hommes qui coupent avec leurs ongles le bois & les poissons (4), qui bâtissent & couvrent leurs maisons avec des os de baleines pourries, dont les plus gros servent de poutres, les plus petits sont employés à la construction des lits & autres ouvrages domesti-

(1) Indic. C. xl.

(2) Mém. de M. d'Anville, Acad. des Inscr. Tom. xxx, p. 168.

(3) Recher. Géogr. sur le golfe Persique, Acad. des Inscr. Tom. xxx, p. 133.

(4) Indic. C. xxv.

ques (1), celui de l'habitation des Néréides dans l'île de Nofala (2), mais ces traits ne peuvent nuire au fond de l'ouvrage; on doit les considérer comme des épisodes imaginés pour plaire aux Grecs, peuple dont l'âme fut toujours plus sensible aux charmes de la fiction qu'à ceux de la vérité.

La flotte Macédonienne mit à la voile, selon Arrien, la onzième année du règne d'Alexandre, le 20 du mois de Boedromion, sous l'Archonte Céphifodore (3), dont la magistrature est néanmoins fixée par Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse & par la plupart des Chronologistes, à l'année qui suivit la mort d'Alexandre. Il sembleroit donc qu'Arrien auroit dû rapporter cette expédition maritime sous l'Archonte Anticlès, la quatrième année de la cxxiii Olympiade, la 325^e avant J. C. laquelle se trouve la onzième du règne d'Alexandre. Le P. Corfini a donné une solution satisfaisante de cette difficulté; il suppose que Céphifodore a été subrogé à Anticlès, qui étoit mort dans le courant de l'année, ou avoit perdu sa charge par quelque accident (4). La nécessité d'admettre cette ingénieuse conjecture, est fondée sur l'autorité des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, qui ne varient point sur la leçon de Céphifodore qu'on lit dans le texte des Indiques, & ne permettent point d'y soupçonner quelque altération de la part des Copistes. Il est d'ailleurs démontré que le retour de Néarque précéda la mort d'Alexandre d'environ un an; la suite des événemens ne laisse aucun lieu d'en douter.

Pline nous assure que cet Amiral employa sept mois à cette navigation, & fut trois mois en mer (5). On doit attribuer à plusieurs causes la longueur de ce voyage la première est la construction des vaisseaux des Anciens, qui étant moins grands

(1) Indic. C. xxx.

(2) Indic. C. xxxi.

(3) Indic. C. xxx.

(4) Corfini Fast. Attic. diff. ix, T. ii, p. 30-31, Tom. iv, p. 12.

(5) Plin. L. vi, C. xxvii.

que les nôtres, ne pouvoient tenir la mer dans les gros tems où ils étoient plus en danger de périr; ils avoient moins de voiles, conséquemment ils prenoient moins de vent & faisoient beaucoup moins de chemin (1): la seconde, qu'ils s'éloignoient rarement des côtes, & en suivoient tous les gifemens. La flotte d'Alexandre naviguant sur une mer jusqu'alors inconnue, & n'ayant point de Pilotes-Côtiers, ne pouvoit être sous voiles pendant la nuit sans s'exposer à un péril éminent. Troisièmement, enfin la longue durée de cette navigation doit être rapportée à la direction des vents, peu favorables à la route que tenoient les vaisseaux Macédoniens.

M. de Montesquieu croit que cette flotte eut à combattre la mousson contraire, & il suppose qu'elle appareilla au mois de Juillet, c'est-à-dire, dans un tems où aujourd'hui aucun navire Européen n'ose se mettre en mer pour revenir des Indes (2). L'illustre Ecrivain se trompe; Néarque ne partit qu'au mois de Septembre, qui répond à celui de Boedromion de l'année Attique, & suivant le calcul de Pline, il dût être de retour au commencement de celui de Munychion (Avril). Il est certain que, dans cet espace de tems, les ouragans qui accompagnent la mousson contraire ne se font point ressentir en-deçà du Cap Comorin, la durée de cette mousson ne comprenant que les mois de Mai, Juin, Juillet & Août (3).

(1) On convenoit, ἀποτορῆσις, dans l'antiquité, qu'un vaisseau faisoit avec un vent favorable, 700 stades par jour, & il est possible, dit Marcien d'Héraclée, de trouver des vaisseaux qui en aient parcouru jusqu'à 900, & à peine 100 avec un vent contraire. Marc. Héracl. Periplus. Géogr. min. Tom. 1, p. 67. Ce qu'il est important d'observer. En supposant que le stade employé par Marcien étoit de 100 toises, la route d'un vais-

seau sera donc évaluée, dans un tems favorable, à 23 lieues marines & $\frac{1}{2}$, même à 30; & avec un vent contraire, à 16 lieues & $\frac{1}{2}$; peut-être doit-on assigner une valeur moins considérable au stade.

(2) Esprit des Loix. L. XXI, C. IX.

(3) Les vents Etesiens cessoient même dans la Méditerranée, ou plutôt sur les côtes de l'Égypte, suivant Ptolémée, le 1, le 2, & le 4 du mois de Thoth. (Sept.), de Appar. incitant. éd.

Le témoignage d'Arrien n'est point équivoque sur le tems du départ de la flotte Macédonienne: « lorsque les vents Etesiens (annuels) qui soufflent de la mer sur la terre (1), & qui » regnant pendant toute cette saison, & rendent la navigation » impraticable, eurent calmé, les Macédoniens levèrent l'an- » cre le 20 du mois de Boedromion, Céphifodore étant Ar- » chonte à Athènes (2) ».

Si la mousson ne fut point contraire à la flotte Macédonienne, quels ont pu être les vents qui mirent des obstacles à sa route? Sur les côtes de Guzarate & en général sur toutes celles de l'Inde; en-deçà des montagnes de Gate, on éprouve pendant six mois de l'année, depuis le commencement de Septembre jusqu'à celui de Mars, des vents de Sud presque continuels; & depuis les côtes d'Afrique, en approchant de l'Inde, ces vents regnent du Sud-Ouest en déclinant toujours plus à l'Ouest à mesure qu'on approche davantage des côtes méridionales de l'Asie (3). Ces vents étoient donc fort peu favorables aux vaisseaux d'Alexandre qui alloient de l'Est à l'Ouest. On sait qu'un courant d'air augmente de vitesse comme un courant d'eau lorsque son passage se rétrécit. La flotte de Néarque, arrivant à l'entrée du golfe Persique, dut donc être violemment tourmentée quand elle vint à doubler le Cap de

pet. init. doct. temp. Tom. III, p. 41. mais ils commençoient à souffler plus tard que ceux de l'Inde; Euctémon en fixoit le tems au xxvi d'Epiphi (juillet), & Ptolémée, au xxix du même mois; Tract. cit. p. 11.

(1) ἡ ἐπὶ τοῦ Ἰνδοῦ. . . τῶν πύλων. Indic. C. XXI. xara πύλων. Esp. Alex. L. VI. C. XXI. Il paroît par ces passages que les Anciens appelloient quelquefois Etesiens tous les vents qui souffloient régulièrement, quoique ce nom ne se donnoit pour

l'ordinaire qu'aux vents qui venoient du nord, & dont le rhumb participoit cependant des points collatéraux. Voyez l'art. Etesiens par M. d'Anville, dans le Dict. Encycl.

(2) Indic. C. XXI. Init. Voyez la note (LXII).

(3) Le passage d'Arrien, que je viens de traduire, autorise mes conjectures. Voyez Varen. Géogr. C. XXI. prop. III. & le mémoire du célèbre Halley sur la cause des vents alisés. Trans. Philol. 1731.

Bendis, que l'on reconnoit être celui de Jask. Elle prit alors sa route entre le Nord & l'Ouest (1). Les vents d'Ouest-Sud-Ouest durent sans doute la pousser à la côte. Onésicrite vouloit que cet endroit fût le terme de la navigation; mais le courage de Néarque surmonta toutes les difficultés. Après avoir réparé sa flotte près des bords du fleuve Anamis (2), à quelque distance en deça de l'isle d'Ogyris (Ormus), cet Amiral continua sa route, toujours exposé aux vents contraires. Il fut obligé d'entrer dans le fleuve Sitaco, aujourd'hui Sita-Reggian, & d'employer vingt-un jours à radouber ses vaisseaux (3).

Lorsque les vents viennent à changer dans ces mers, du Nord au Sud, & de leurs points collatéraux, il y a plusieurs jours, & quelquefois un mois ou deux de calme ou de tempêtes dangereuses: ce fut ce qui retarda le départ de Néarque. Cet Amiral ayant fait mention dans son Journal de quelque orage, Arrien aura confondu ce coup de vent de Sud avec la mousson contraire (les vents Etéfiens).

Les courans produits par les vents d'Ouest-Sud-Ouest, & qui conséquemment avoient une direction contraire à la route de la flotte Macédonienne, ne furent pas un des moindres obstacles qu'elle eût à surmonter: je reviens à l'époque de sa navigation.

Le P. Pétau la rapporte sous la Magistrature de Chrèmes, 327 ans avant J. C. (4), c'est-à-dire, la même année que celle de la défaite de Porus. L'autorité de Diodore, que cet illustre Chronologiste suit peut-être avec trop de confiance, l'a égaré & lui a fait commettre plusieurs fautes. Cet Historien réunit sous

(1) Indic. C. xxxii. La flotte eut beaucoup à souffrir de la mer, à l'entrée du Golfe Persique: c'étoit vraisemblablement dans l'endroit, appelé, par Abulféda, *Albor-tour* lequel est très-dangereux pour les vaisseaux. *Vid.* Abulf. mar. Perl.

descript. p. 69. Ap. Géogr. min. Tom. II. Le texte du Géographe Arabe peut ici servir de Commentaire à celui d'Arrien.

(2) Indic. C. xxxiii.

(3) Indic. C. xxxviii.

(4) Doct. in Temp. L. xiii, p. 197-198.

l'Archontat de Chrèmes une foule d'événemens qui se pressent, & ne sauroient être contenus dans un si court espace de tems (1); il fait ensuite mention de deux autres Archontes, Anticlès & Sosiclès, avant l'année de la mort d'Alexandre. Le P. Corfini observe très-judicieusement, que le nom de Sosiclès doit être effacé ou regardé comme celui d'un Archonte subrogé dans la même année, à Anticlès (2). Cette dernière conjecture me paroît d'autant mieux fondée qu'elle est autorisée par le texte de Diodore, qui réunit Anticlès & Sosiclès sous le même consulat, celui de Lucius-Cornélius & de Quintus-Popilius (3).

Diodore ne parle presque d'aucun événement remarquable, pendant la magistrature d'Anticlès & de Sosiclès; il paroît les avoir tous rejetés sous celle de Chrèmes, où il fixe la défaite de Porus, qui est antérieure à cet Archonte & doit être rapportée sous l'Archontat d'Hégémon, dont le nom se trouvoit sans doute dans la lacune des n°. 83-84 du XVII^e. Livre de cet Historien. La suite des faits & le témoignage formel d'Arrien démontrent la certitude de cette époque.

Le dernier Archonte, que je viens de nommer précède indubitablement Chrèmes dans les fastes Attiques. L'expédition de Néarque doit donc être placée la pénultième année du règne d'Alexandre, sous Anticlès, ou plutôt sous Céphifodore qui lui fut subrogé dans la même année, laquelle réunit tous les faits marqués par Diodore sous la Magistrature de Sosiclès & une partie de ceux qui sont rapportés sous celles de Chrèmes. Il paroît encore que cet Historien a mis sous Sosiclès quelques évé-

(1) Voyez depuis le n° 27, jusqu'au n° 111. p. 11-12-13. Tom. IV, p. 49.
(2) *Vid.* n° 110-112. Fast. Attic. T. II. diff. p. 22-23.

(3) Fast. Attic. diff. IX, Tom. II,

mens, tels que la défaite des Cosséens (1), l'entrée d'Alexandre à Babylone &c. qui ne peuvent être arrivés que dans les onze premiers mois de l'année où le Conquérant Macédonien mourut, sous l'Archonte Hégésias.

Diodore bouleverse ainsi toute la Chronologie des dernières années de ce Prince. Je discuterai quelque jour cet objet avec plus d'étendue. Il me suffit à présent d'avoir remarqué la faute que commet cet Historien sur la date de la navigation de Néarque, & d'en faire observer la cause qui est l'ordre qu'il a adopté dans l'arrangement des faits qui précèdent ou suivent cette époque.

(1) Usserii. Annal. p. 206-207. Voy. la note (LXIII).

Fin de la quatrième Section.



NOTES,

OU

ÉCLAIRCISSEMENS

HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES

ET

PHILOGIQUES.

NOTES.

I. LE NOM de *Saon* est inconnu. Quelques Savans ont prétendu qu'il ne différoit point de celui de *Saion* dont parle Athénée dans son quatrième Livre: mais la leçon de ce Polygraphe paroît à d'autres fautive, & ils veulent qu'on lise Περσαίου, qui ne peut être le nom de l'Auteur dont parle Denys d'Halicarnasse. Je crois qu'il y a tout-à-la-fois une altération & une transposition dans le texte de ce Rhéteur, & qu'après Δύριον on doit mettre Σάωνα; mot qu'il faut, ce me semble, corriger en lisant Σάμιον, qui désigne la patrie de Duris, & qui suit toujours le nom de cet Ecrivain dans tous les passages des anciens Auteurs qui en font mention.

275

II. PHOTIUS nous donne l'extrait du passage qui manque au VII^e Livre d'Arrien; il est conçu en ces termes: « Alexandre renvoya les » vétérans en Macédoine, & donna ordre à Antipater de lui amener » les troupes qu'il venoit de rassembler. Sur ces entrefaites, Harpalus prit la fuite emportant avec lui les trésors, & Ephastion mourut ». *Bibl. Colonn.* 214. Nous lisons dans le texte d'Arrien l'ordre donné à Antipater; ensuite les Editeurs ont marqué une lacune qui se trouve dans tous les manuscrits, elle est à la page 222 de celui de la Bibliothèque du Roi, n^o 583, in-4^o. Le Copiste y a laissé en blanc 15 lignes, il n'a pas même transcrit quelques mots qui se trouvent dans les imprimés. On s'apperçoit donc aisément qu'il ne manque au douzième Chapitre du septième Livre que quelques lignes dans lesquelles on devoit trouver des circonstances de l'ordre dont je viens de parler. On lisoit ensuite plusieurs événemens qui pouvoient être la matière d'un autre Chapitre, dans lequel Arrien racontoit sans doute la fuite d'Harpalus, & les moyens qu'Eumène employa pour se réconcilier avec Ephastion, comme le prouve

cette première phrase du treizième Chapitre, qui devoit alors le quatorzième. « Ephæstion, frappé de » ce discours, se prêta, malgré lui, à cette réconciliation qu'Eu- » mène desiroit ardemment ».

Photius ne faisant que l'extrait ou plutôt ne donnant que le sommaire des principaux événemens, a passé sous silence la réconciliation d'Eumène avec Ephæstion pour en venir tout de suite à la mort de ce favori. Il supprime encore ce que nous trouvons sur les Amazones; morceau qui précède dans toutes les éditions la mort d'Ephæstion, & est le sujet du treizième Chapitre dans celle qu'a donné Raphélius. Remarquons en passant que cette dernière édition ne diffère que par cette division de Chapitres & par la table des mors & des phrases grecques, de l'édition que nous devons à Blancard, dont Raphélius s'est approprié le travail.



III. Voici les principaux traits du parallèle que Plutarque avoit fait d'Alexandre & de César, & dont Appien paroît nous avoir conservé un extrait. 1° La fortune favorisa Alexandre & César dans les entreprises les plus périlleuses. 2° Ils furent l'un & l'autre célèbres par le nombre de leurs victoires & l'étendue de leurs Conquêtes; Alexandre ne fut jamais vaincu, César reçut plusieurs échecs. 3° Les armées de ces deux grands Capitaines signalèrent également leur courage dans les combats, & montrèrent leur penchant pour la sédition à la vue des travaux toujours renaissans. 4° Les soldats de ces deux armées pénétrés des mêmes sentimens de douleur pleurèrent chacun leur Général & lui rendirent des honneurs divins après sa mort. 5° La nature les doua tous deux des qualités corporelles & d'une naissance illustre; ils descendoient de Jupiter. 6° Redoutables à leurs ennemis, ils se contentèrent de leur défaite; loin d'insulter à leur malheur, ils leur pardonnèrent & les comblèrent même de bienfaits. 7° Le premier héritier du Trône de ses pères, le second d'une condition privée, quoique très-illustre, ils s'élevèrent tous deux à ce degré de puissance presque par les mêmes moyens. 8° La mort de ces deux grands hommes fut annoncée par des présages funestes

qu'ils furent également mépriser. *Appian. Bell. civil. L. II. op. Tom. II, p. 849-54.*



IV. ON PEUT citer comme un exemple de la manière toujours vague & obscure dont Quinte - Curce détermine les saisons, ce qu'il rapporte sur la marche d'Alexandre dans l'intérieur de la Perse après la prise de Persépolis. Cet Historien prétend que cette expédition se passa sous la constellation des Vergilies ou Pleiades, *sub ipsum Vergiliarum Sidus, L. VI, C. XII.* Est-ce à leur lever, qui tomboit six jours avant les Ides de Mai, *Plin. L. II, C. XLVII,* ou au coucher de ces étoiles qui répond au cinq de Novembre? Quinte - Curce nous laisse à cet égard dans l'incertitude. On pourra peut-être croire qu'il a voulu désigner, par ces expressions, le lever Héliaque des Pléiades, comme plus remarquable chez les Anciens que le coucher de cette constellation: mais cette dernière époque n'attiroit pas moins les regards des Observateurs anciens: plusieurs Nations commençaient même leur année à ce temps, comme Censorin nous l'assure. *De die natal. C. XXI.*

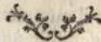


V. M. DUPUY, aussi distingué par son savoir que par la place qu'il occupe dans la République des Lettres, remarque très-bien que Vaugelas a supprimé, dans sa traduction, une partie du passage de Quinte - Curce où, « après avoir décrit la consternation que » répandit dans l'armée d'Alexandre une éclipse de lune, cet » Historien observe que les Devins Egyptiens, que ce Prince » fit consulter, savoient fort bien la raison de ce phénomène, » mais qu'ils la tenoient cachée au vulgaire: *at illi, ce sont » ses paroles, qui satis scirent temporum Orbes implere desti- » natas vices, lunamque descere quum aut terram subiret, aut » sole premeretur, rationem quidem ipsis perceptam non edocent » vulgus.* L'Historien a-t-il eu une idée bien nette de la cause » des éclipses lunaires? Il semble, à l'entendre, que la lune peut

» s'éclipser en deux cas, ou lorsque *terram subit*, ou lorsque
 » *premitur à sole* : on peut donner un bon sens à la première
 » expression, parce qu'effectivement la lune s'éclipse lorsqu'elle
 » passe sous la terre (*terram subit*) qui est entre elle & le soleil :
 » mais qu'a-t-il prétendu, lorsqu'il a dit que la lune souffre
 » éclipse, *cum sole premitur*, lorsqu'elle est pressée par le soleil?
Hist. de l'Acad. des Inscri. Tom. XXIX, p. 324. On ne sauroit
 sans doute donner un sens raisonnable au texte de Quinte-Curce,
 l'obscurité de ce passage démontre l'ignorance de cet Ecrivain.
 M. Dupuy relève encore plusieurs fautes échappées à Vaugelas; ce
 Traducteur d'ailleurs très-habile en a commis un grand nombre.
 Son plus grand défaut est de conserver rarement dans sa traduc-
 tion le sens figuré de son Auteur, & d'en affoiblir par-là les
 images. Enfin cette traduction manque en général de grace &
 de vie. Je m'en suis cependant servi assez souvent; mais plus sou-
 vent encore je m'en suis éloigné lorsqu'elle m'a paru n'être point
 assez fidèle: on peut comparer, par exemple, la manière dont
 j'ai rendu une partie de la harangue des Scythes, avec la tra-
 duction que Vaugelas en a faite.



VI. LE JUGEMENT que je porte des Ecrivains du moyen âge
 est conforme à celui de M. le Beau, que j'ai consulté sur l'auto-
 rité qu'ils devoient avoir. Personne n'est plus en état d'en juger
 que ce Savant respectable dont les conseils & l'amitié m'ont été
 également utiles. Il a prêté une nouvelle vie à l'histoire du Bas-
 Empire, qui couroit risque d'être ensevelie dans nos Bibliothè-
 ques avec ses barbares Auteurs, malgré les traductions du
 Président Cousin & les travaux des Ducange, des Goar, des
 Boivin, &c. Auroit-il donc été fort utile de compiler & de dis-
 cuter tout ce que de pareils Historiens ont débité sur la vie &
 les exploits du Conquérant de l'Asie? C'étoit cependant le projet
 du savant Cuper. *Vid. Epist. ad calc. vit. Fabric. p. 240-241.*



VII. IL EST très-possible, avec de la sagacité, de trouver dans
 les traditions des Orientaux sur Alexandre plusieurs traits qui res-
 semblent assez à ceux que nous lisons dans l'histoire de ce Prince.
 Peut-être même peut-on en découvrir que les Anciens ont
 omis ou supprimés, & qui ne doivent pas cependant être totale-
 ment rejetés. Contentons-nous d'observer ici que quelques-unes de
 ces traditions remontent à des temps assez recules, comme l'ou-
 vrage de Moÿse de Chorène, qui écrivait dans le cinquième
 siècle de l'Ere Chrétienne, semble le prouver. Les détails sur cette
 matière me meneroient trop loin. Je pense qu'il vaut mieux ren-
 voyer à un ouvrage dans lequel ce sujet sera sans doute traité avec
 l'étendue qu'il demande; je veux parler des Mémoires de M. An-
 quetil, connu par ses voyages & par l'étude particulière qu'il a
 faite de la littérature & des langues de l'Orient, l'objet de ces
 Mémoires est de concilier les Orientaux avec les Grecs & les La-
 tins sur l'histoire des Perses, c'est à dire, sur celle de leur quatre
 Dynasties connues chez les Orientaux sous le nom de Peschdadiens,
 de Kéaniens, d'Aschkanides & de Safanides: ce qui regarde les
 deux premières Dynasties a été lu, en 1773, & en 1775, dans
 les séances particulières de l'Académie Royale des Inscriptions &
 Belles Lettres.



VIII. DIODORE de Sicile nous dit, *Tom. II, p. 180*, qu'A-
 lexandre, après s'être emparé de la Ville d'Halicarnasse, dirigea
 ses travaux contre la citadelle, *τὴν μὲν πόλιν κατέσκαψε*; Rho-
 doman rend ces expressions par *Urbem ipsam diruit*. Le sen-
 timent unanime des Historiens, & la suite du texte de Dio-
 dore, prouvent que ce Prince ne détruisit point Halicarnasse.
 Il faut donc traduire, *Urbem fodit*; il remua les terres voisines
 de la citadelle pour faire des retranchemens & des fossés qui
 puissent arrêter les sorties des assiégés, *τῇ δὲ ἀκροπόλει περιέθηκε
 τεῖχος κὶ τάφρον ἀξιόλογον.* *Diod. id.*



IX. ON LIT dans le texte de Polybe, *edit. Ernesti. Tom. II*; p. 336. διὰ δὲ τῶν ἐπιπέδων ἕως εἰς θάλασσαν, ἀποτόμους ἔχοντα καὶ δυσβάτους λόφους, ce qui ne forme point de sens; on ne peut pas dire que la mer ait des collines: il faut donc mettre ἔχοντων qui se rapporte alors au mot ἐπιπέδων.



X. IL Y A dans le texte de Polybe, une lacune que les Editeurs n'ont pas voulu appercevoir. Les cinq mille chevaux que j'ai ajoutés à la traduction de D. Thuillier, ne s'y trouvent pas; mais il faut suppléer à la page 338, n° 10, L. 17. ἰππῆς δὲ πέντα χίλιοι après διαχίλιοι. L'ancien Traducteur avoit mis *equitum quatuor millia*, au lieu de *quinque millia*, autorisé sans doute par quelque manuscrit, mais dont la leçon étoit fautive.



XI. LE TEXTE de Scylax est totalement mutilé dans Particle de la Phénicie; Vossius y a fait plusieurs changemens heureux: mais la plus grande difficulté subsiste toujours. On lit εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία Τυρία, καὶ ἀπέχει σάδια ἀπὸ θαλάσσης γ'. πάλιν Τυρος πόλις, καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. La ponctuation n'est point exacte, les mots sont altérés & l'ordre des choses renversé dans ce passage, que je rétablis ainsi: εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία (forte τῶν) Τυρίων (Sic Voss.), ἥδε Παλαιτύρος (Sic. Voss.) πόλις ἀπέχει σάδια ἀπὸ θαλάσσης γ'. καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ.



XII. JE NE VOIS



XII. « JE NE VOIS dans l'Histoire, dit M. de Bougainville; » aucun fait qu'on puisse appliquer ici, si ce n'est peut-être le » complot tramé contre la liberté de Carthage, par un de ses » premiers Citoyens, que Justin nomme Hannon. *Just. L. XXI,* » C. IV. Cette conspiration n'eut pas de suites, quoique le » chef de l'entreprise eût armé vingt mille esclaves, & soulevé » quelques Nations Africaines sujettes de la République. Mais » tant que la révolte dura, l'alarme dut être vive à Carthage; » & comme l'Auteur, qui nous apprend le fait, n'en donne point » la date, on peut, si je ne me trompe, présumer que ce fut » cette guerre domestique qui réduisit les Carthaginois à n'être » que spectateurs oisifs du désastre de Tyr ». *Mém. sur le voy. d'Hannon, Acad. des Insér. Tom. XXVIII, p. 282.*



XIII. JOSEPH rapporte avec soin tous les passages des Auteurs Grecs qui ont fait mention des Juifs, & principalement ceux d'Hécatee d'Abdère, contemporain d'Alexandre. Pourquoi cet Historien Juif n'a-t-il pas appuyé le récit, qu'il avoit fait du voyage du Conquérant Macédonien à Jerusalem, du témoignage d'un seul de ces Ecrivains? N'étoit-ce pas l'occasion, lorsqu'il vouloit venger sa Nation du mépris & de la critique d'Apion, de parler des privilèges qu'Alexandre avoit accordés au peuple Hébreu, & de l'estime singulière que ce Monarque avoit eue pour lui? Joseph se contente cependant d'assurer, d'après Hécatee, que plusieurs Juifs servirent dans l'armée Macédonienne. Il auroit sans doute bien désiré de parler du fameux voyage de Jerusalem; mais la crainte d'être démenti par les Auteurs mêmes qu'il citoit, l'en empêcha. Cet Historien nous dit encore, en s'autorisant du témoignage d'Hécatee, que les Juifs, qui étoient enrôlés sous les étendards Macédoniens, ne furent exempts de travailler à la réédification du Temple de Bélus, qu'après avoir essuyé beaucoup de mauvais traitemens.

M m

Jos. Cont. Apion. L. 1, C. 22. Si Alexandre avoit connu les rites Hébreux & accordé des privilèges aux Juifs, auroit-il donc fait marcher comme de vils esclaves, ceux qui servoient dans son armée; à coups de fouet? Hécatée se sert du terme de *πληγας*. Voyez sur ce mot *Jul. Pollux. L. III, C. VIII, Seg. 79.*



XIV. LES CÔTES de Lybie alloient du Nord-Ouest, au Sud-Est, depuis le promontoire de Drepanum peu éloigné de Cyrène, jusqu'à Paratonium. La différence entre Ammon & Cyrène étoit en longitude de quatre degrés & demi, & en latitude d'environ cinq degrés. Paratonium & Ammon ne différoient guère en longitude que de deux degrés, & en latitude que de trois. La route qui conduisoit de Cyrène à Ammon, devoit être plus longue que celle de Paratonium à ce dernier endroit. Strabon évalue à plus de 3000 stades l'éloignement qu'il y avoit de l'Oracle à la mer. *L. 1, p. 33. id. p. 39.* Ce qui ne sauroit s'entendre que du chemin de Cyrène, l'autre étant beaucoup plus court, comme ce Géographe le remarque dans un autre endroit du même Livre. Pindare fait mention de la proximité de Cyrène à l'égard de l'Oracle d'Ammon en ces termes, *Διὸς ἐν Ἀμμωνος θεμελίαις. Pyth. od. IV.* Ces expressions ne sauroient être prises à la lettre. Cyrène étoit, pour ainsi dire, aux portes de l'Oracle, par rapport à la distance de l'ancienne Grèce & du lieu où écrivoit ce Poète. Ce passage pourroit encore nous faire croire que Cyrène étoit le lieu où abordoient le plus grand nombre de ceux qui alloient consulter l'Oracle. Sur la route qui y aboutissoit, on trouvoit des colonnes avec cet inscription. ΚΤΡΗΝΑΙΩΝ ΘΕΩΡΩΝ. *Strab. L. 1, p. 34,* c'est-à-dire, LES CYRÉNÉENS ENVOYÉS POUR CONSULTER L'ORACLE, & non pas, comme Fa traduit Xylandre, *Cyrenaeorum ad solemne spectaculum missorum.* La signification du mot *θεωρῶς* n'est point équivoque. L'acception dans laquelle nous le prenons ici, est autorisée par Hésychius, *in voc. Θεωρῶς*, par Hapocration & par Suidas, *in eadem voc.*; enfin par Julius Pollux, *L. 1, C. 1, Sect. 18.* & par une foule de passages des Anciens, dont nous

ne rapporterons que deux qui font une mention expresse de l'Oracle d'Ammon. *θεωρῶς ἀπέστειλαν εἰς λιθὸν τὴν ἐπιρῆσαντας τὴν παρ' Ἀμμωνι μαρτύριον. Diod. L. XX, n° 100.* Ἦσαν δὲ καὶ παρὰ Ἀμμωνος οἱ θεωροί, ἕτινας ἐσάλκει ἐρησομένους, &c. *Arrian L. VII, C. XXIII.*

Le Scholiaste de Pindare, *ad od. Pyth. IV,* pour expliquer le passage de son Auteur, que nous avons rapporté, avance, sans aucune preuve, que toute la contrée qui environnoit l'Oracle jusqu'aux portes de Cyrène, lui étoit consacrée. Il auroit dû, ce me semble, dire seulement que Pindare s'exprimoit ainsi, parce que le pays d'Ammon & les déserts adjacens étoient limitrophes de la Cyrénaïque, comme ils l'étoient de la contrée qu'arrose le Nil. Ce dernier voisinage a engagé Pindare à appeller Jupiter-Ammon *Νείλοιο Κροίδα. Pyth. IV,* & celui du pays des Nafamons & de la grande Syrte, a fait désigner ce même Dieu par des épithètes analogues à cette position: *sic natum Nafamonii tonantis,* ainsi s'exprime Stace en parlant d'Alexandre, fils d'Ammon. *Sylv. L. II, V. 93.* Lucain dit: *hec Syrticus obstitit Ammon. L. X, V. 38.* Le surnom de *Marmaricus* que lui donne Claudien, a rapport à la dénomination générale de cette partie de la Lybie habitée par les Marmarides, depuis Cyrène jusqu'à Ammon, *Strab. L. XVII, p. 577,* dont le nom prévalut: *Vid. Hérod. L. II, C. 42. &c.* & s'étendit dans la suite à toute la région, située au Nord de Paratonium & au Nord-Est de Cyrène. L'Ammoniaque *Ἀμμωνιακὴ, Hierocl. Synecdem. p. 735. Ap. itiner. ed. Wessel. S. Athanas. Apol. ad Constant. Sect. XXXII,* devint célèbre après la translation de l'Empire. Plusieurs Seigneurs de la Cour d'Arcadius y moururent en exil:

Marmaricus Claris violatur Cœdibus Ammon:
Claudian. in Eutrop. *L. 1, V. 180.*

& quelques Evêques Orthodoxes furent forcés de s'y réfugier durant la persécution suscitée par les Arriens, *S. Athanas. Apol. ad Constant. loc. supr. citat. hist. Arian. p. 387.* On doit cependant croire que le séjour de ces illustres malheureux ne fut point à Ammon, mais dans des déserts voisins qui étoient sans doute

arides: on ne sauroit d'ailleurs croire qu'ils fussent entièrement privés de toute ressource. Les Ecrivains Grecs, & sur-tout les Poètes, se plaioient fort à exagérer: Euripide nous dit que ces mêmes déserts étoient, non-seulement privés de la pluie, mais *périssent même faute de rosée, φθίνουσι ἀπὸ τοῦ ὀμίχου. Vid. Aicest. V. 734-735-736, & Hyppolyt. V. 113-114.* Diodore n'est pas plus croyable, lorsqu'il réduit la partie du pays d'Ammon qui étoit habitable à 50 stades en carré. *L. xvii, n° 50.* La description que cet Historien & Quinte-Curce après lui, *L. iv, C. vii,* nous font du Palais des anciens Rois de cette contrée, ne peut convenir à un si petit Etat. Hérodote fait mention d'Étérarque, Roi des Ammoniens, *L. ii, C. 32,* dont la Capitale paroît avoir porté autrefois le nom de Zabirna. *Vid. Diod. L. iii, n° 71,* & qui ne fut plus connue dans la suite que sous celui du Dieu qui y rendoit les Oracles.



XV. HÉRODOTE nous a conservé le récit des Ammoniens, qui prétendoient que l'armée de Cambyse fut ensevelie sous des montagnes de sable, soulevées par un vent de Midi très-violent, & qu'elle périt entre la grande Oase & Ammon. *Herod. L. iii, C. 26.* Ces bruits n'avoient sans doute été répandus par les Ammoniens que pour détourner les Conquêteurs de porter leurs armes dans la contrée que ce peuple habitoit. L'Historien que je viens de nommer décrit, *L. iv, C. 180,* la chaufcée de sable qui traversoit l'intérieur de l'Afrique, de l'Occident à l'Orient, & qui étoit couverte de collines où l'on trouvoit des amas considérables de sel: une eau très-froide découloit du sommet de ces collines. De Thèbes à Ammon, il y avoit dix journées de chemin, & avant que de sortir de l'Égypte, on rencontroit la Ville d'Oasis habitée par une colonie de Samiens, qui vraisemblablement étoient venus s'y établir à cause du commerce, & pour faciliter le voyage de ceux qui alloient consulter l'Oracle de Jupiter-Ammon. M. de Bougainville a très-bien éclairci tout ce qui concerne cette route, que la nature avoit pratiquée dans le sein des terres. *Voyez mém. sur le voyag. d'Hannon, Acad.*

des Inscr. Tom. xxviii, p. 302 & suiv. N'auroit-elle donc été impraticable qu'à l'armée de Cambyse?

D'Ammon à Augila, où les Nafamons venoient faire leur provision de dattes, il y avoit, selon Hérodote, dix journées de chemin. *Herod. L. iv, C. 182.* Cette route déclinait du Midi au Nord-Ouest; Léon l'Africain en fait une mention expresse en parlant d'Augela qui conserve son ancien nom; *sua est hæc regio, eâ viâ publicâ que à Mauritania per Lybia desertum ad Ægyptum ducit. Descr. Afric. p. 634. edit. Etzev.* Ce Géographe Arabe nous dit encore que ce pays est abondant en dattes, *fatis bona hic dactylorum copia, id.* Quelle exactitude dans le récit d'Hérodote! Ce qu'il rapporte du sel fossile de l'intérieur de l'Afrique, n'est pas moins vrai.

« Il y a des sels, dit Synésius, Evêque de Ptolémaïde, dans l'intérieur des terres de notre pays. Ces sels sont moins éloignés du côté du Midi que la mer ne l'est du côté du Nord. (Cet Ecrivain étoit sans doute dans quelque canton éloigné de la Cyrénaïque, lorsqu'il écrivoit ceci.) « Nous les appellons sels d'Ammon, une pierre facile à brûler les cache & les nourrit. « En enlevant cette espèce de couche de pierre, qui les enveloppe comme des écailles, on peut alors sans peine creuser profondément la terre avec les mains ou avec des hoyaux. Ce qu'on en retire est un sel très-beau à voir & fort agréable au goût ». *Synes. Epist. 148, p. 547. edit. Paris.*

Léon avoit vu, jultque dans la region de Tégaza, de cet espèce de minéral, dont une veine extrêmement longue sembloit traverser l'Afrique, & devoit être plus ou moins apparente, suivant l'élevation des terres. On tiroit dans la contrée de Tégaza ce sel d'espèces d'autres, & il avoit la blancheur du marbre. *Tégaza regio, undè maxima effoditur salis copia, quod marmor candore superat. Extrahitur ex quibusdam antris, &c. id. p. 633.* Il est naturel de penser que l'eau, tirée du sein de la terre, contractoit dans ce pays un goût de sel qui l'empêchoit d'être potable, parce qu'on la prenoit dans des puits, comme Léon l'assure, dans lesquels elle ne se rendoit qu'après avoir été filtrée à travers des terres empreintes de parties salines. L'eau dont parle Hérodote, *L. iv,*

C. 180, étoit douce, parce qu'elle jaillissoit du sommet des collines. Léon l'Africain nous apprend encore qu'on rencontroit depuis Augela, pendant l'espace de trois campemens, plusieurs villages: ces villages ne pouvoient être qu'entre ce lieu & Ammon, que M. d'Anville croit être aujourd'hui San-Rich. *Geogr. anc. T. III, p. 42*. Les détails, dans lesquels je viens d'entrer, peuvent également servir d'addition aux observations de M. de Bougainville, d'éclaircissement, & même de preuve, au récit d'Hérodote.

XVI. LE CHEMIN de Paratonium paroît avoir été si fréquenté, que cette Ville en prit le nom d'Ammonie, que plusieurs Auteurs lui donnoient, *οἱ Ἀμμωνίαν*. *Strab. L. XVII, p. 549*. *Steph. Byzant. p. 527. edit. Pined.* parce que ceux qui alloient consulter l'Oracle d'Ammon, abordoient à cette Ville, ou se mettoient en route pour arriver à leur destination, près de cette Ville. Si l'on venoit du côté d'Alexandrie, en suivant les bords de la mer, on rencontroit plusieurs lieux remarquables, *Vid. Ptolem. L. IV, C. V. Antonin. August. itiner. edit. Wessell. p. 70-71-72, Hierocl. Synecdem. p. 733-734*. La côte n'étoit pas moins fréquentée, plusieurs ports la rendoient fort abordable, *Vid. Scylax. Peripl. ed. Voss. p. 42-43*, celui de Paratonium avoit, selon Strabon, 40 stades d'étendue. Ce Géographe compte, depuis Paratonium jusqu'à Ammon, 1300 stades; mais on prenoit le chemin de l'Oracle au Village d'Apis, *ἄξιον Ἀπίε*, éloigné de 100 stades de Paratonium, en arrivant du côté de l'Egypte, *Strab. L. XVII, p. 549*, & qui étoit le dernier lieu jusqu'où s'étendoit l'Empire Egyptien du temps de Scylax, *Peripl. p. 42*. Il y avoit donc encore 1200 stades que Strabon évalue à cinq journées de chemin, *ὅσδε ἡμέρων πέντε*. *Loc. supr. cit.* depuis Ammon jusqu'au Village d'Apis que Scylax appelle une Ville, *Ἀπίε πύλιε*. L'Oracle étant tombé dans le discrédit, sous le gouvernement Romain, & la population d'Apis dépendant du nombre de pèlerins, qui, allant à Ammon, enrichissoient cette Ville, elle dut nécessairement être bientôt réduite à un simple Village, dont Strabon, qui

vivoit au commencement de l'Ere vulgaire, a fait mention. Alexandre a dû sans doute s'égarer beaucoup dans les déserts, pour avoir parcouru 1600 stades de chemin, comme le rapportoit Aristobule, *Ap. Arrian. L. III, C. III*. (Nicéphore Grégoras, dans ses Scholies sur le discours de Synésius, *de insomniis*, ne met que 1500 stades depuis la mer d'Egypte jusqu'à Ammon, *νοτιώτερον δὲ τῆς Αἰγυπτιακῆς πελάγους σταδία α φ. Niceph. ad Synes. p. 116. Typ. Reg.*) Il résulte du récit de Diodore que ce Conquérant, après avoir reçu l'Ambassade des Cyrénéens au milieu de sa route (nous supposons ici que ce fut à peu de distance d'Apis.), employa neuf jours pour arriver à Ammon. *Diod. L. XVII, n° 49*. On peut évaluer ce chemin à 1800 stades, ce qui est encore moins probable que la narration d'Aristobule; mais celle de Quinte-Curce nous laissera peut-être entrevoir la vérité. Cet Historien nous assure qu'Alexandre fut quatre jours à parcourir les déserts, *quadriduum per vastas solitudines assumptum est*; & que n'étant pas loin de l'Oracle, il y fut conduit par des corbeaux, *jàmque haud procul Oraculi sede aberant*, &c. *L. IV, C. VII*. Evaluons cette dernière distance à un jour de chemin; l'armée Macédonienne n'en aura fait par conséquent que cinq, ce qui s'accorde parfaitement avec le récit de Strabon. Cette armée ne se sera donc point écartée de la route ordinaire. Elle n'aura donc point été exposée à tous les périls, aux fatigues que les Historiens Grecs & Latins ont imaginées.

XVII. ON TROUVOIT, dans le pays d'Ammon, un sel fossile, *Strab. L. I, p. 33*, dont l'Egypte faisoit une grande consommation; les Prêtres l'employoient par préférence à tout autre dans les sacrifices, à cause de sa pureté; *Arr. L. III, C. IV*, & parce qu'ils avoient en horreur le sel marin, le regardant comme l'écume de Typhon; *Vid. Jablonski Panth. Agypt. Tom. III, p. 82*. Près du lieu où se rendoit l'Oracle, croissoit un arbre qui portoit une gomme ou résine employée fréquemment dans la médecine comme un émollient & un dissolvant: *Plin.*

L. XXIV, C. VI. L. XII, C. XXIII. Les sapins & les palmiers d'Ammon étoient fort renommés: *Plin. L. XII, C. XXVIII.* Ils devoient fans doute former une branche de commerce intéressante pour cette contrée.

¶

XVIII. QUINTE CURCE, L. V, C. I, parle des fameuses murailles de Babylone comme existantes encore, lorsqu'Alexandre prit cette Ville, & plusieurs autres Ecrivains en ont fait mention depuis cette époque. Qu'il me soit permis de révoquer en doute ce fait généralement adopté; il ne se concilie point avec le récit d'Hérodote, qui nous assure que Darius, pour punir les Babyloniens de leur révolte, fit arracher les portes de leur Ville, & en détruisit les remparts. *ἡ πόλις περιέβλετο*, L. III, C. 159.

¶

XIX. LORSQU'HÉRODOTE nous dit que les Scythes étoient plus instruits que les autres Nations qui habitoient aux environs du Pont-Euxin, & qu'ils étoient recommandables par leur sagesse, L. IV, C. 46, cet Historien n'en fait sans doute cet éloge, que par comparaison avec les autres Scythes. Les détails dans lesquels il entre sur les mœurs de ces peuples, nous offrent un tableau très-ressemblant à celui que présente la manière de vivre des Sauvages de l'Amérique, qui enlèvent encore la chevelure à leurs ennemis, à peu près comme le faisoient autrefois les Scythes. *Herod. L. IV, C. 64.* Je remarque ce trait singulier de rapport parmi une foule d'autres.

¶

XX. STRABON, en faisant mention des prétendues expéditions de Bacchus & d'Hercule dans les Indes, nous assure que c'étoient « des fictions inventées par les flatteurs » d'Alexandre; ce qui paroît, dit-il, parce que les Auteurs qui parlent

« parlent de ces expéditions ne sont point d'accord entr'eux, » & que les autres n'en disent rien; est-il probable qu'on n'ait point entendu parler d'événemens si célèbres? Et si l'on en a entendu parler, il seroit surprenant qu'ils n'eussent point été rapportés par des Auteurs dignes de foi; d'ailleurs dans les contrées par lesquelles Bacchus ou Hercule auroient dû passer pour aller aux Indes, les peuples n'ont aucun vestige, ni aucun monument du passage de ces Héros dans leur pays: aussi ce que les Poètes Egyptiens débitoient à cet égard, trouvoit-il peu de croyance; leur autorité n'en imposoit qu'à très-peu de personnes. » *Strab. L. XV, p. 473.*

¶

XXI. EURIPIDE introduit sur la scène, dans une de ses Tragédies, *in Bacch. V. 14-15-16-17-18*, Bacchus qui se vante d'avoir subjugué, avec une armée composée de Grecs & de Barbares, les Mèdes, les Perses, les Bactriens, l'Arabie & toute l'Asie Maritime *ἢ παρ' ἀμμυραν ἄλα. V. 17.* Strabon rapporte une partie de ce passage L. XV, p. 472, pour prouver l'antiquité de la tradition Grecque sur les courses de Bacchus dans toute l'Asie, même dans les Indes; il s'appuie encore sur le témoignage de Sophocle, qui n'est cependant pas aussi positif. Si Euripide n'a pas nommé l'Inde en termes exprès, il l'a du moins assez désignée pour que l'on ne puisse la méconnoître. Ainsi, je crois que M. Fréret n'est point fondé à attribuer les voyages de Bacchus dans les Indes aux Historiens d'Alexandre. *Recher. sur le culte de Bacchus. Acad. des Inscr. Tom. XXXIII, p. 255.* Euripide commença à se faire connoître dans la LXXXVII^e Olympiade. *Vid. Corsini Fast. Atic. Tom. III, p. 227-228*, c'est-à-dire, un siècle avant l'entrée d'Alexandre dans les Indes. Les Macédoniens peuvent simplement être accusés d'avoir accrédité la tradition sur les voyages de Bacchus dans cette contrée.

¶



XXII. DIODORE établit, comme les autres Historiens d'Alexandre, l'Hyphafe pour terme des expéditions de ce Prince. *L. xvii, n° 94.* Mais, par une de ces contradictions qui lui sont ordinaires, il nous assure dans le second livre de son histoire, n° 37, qu'Alexandre parvint jusqu'aux rives du Gange, avec toute son armée. La cause des contradictions de cet Historien est peut-être la diversité des mémoires qu'il a employés : je crois que lorsqu'il avoit composé un livre, il faisoit des recherches pour faire le suivant, & les mettoit en usage sans s'embarrasser qu'elles fussent d'accord avec ce qu'il avoit déjà écrit.



XXIII. COMMENT Pausanias a-t-il osé avancer qu'Alexandre ; « ni pour ses victoires remportées sur Darius, ni pour les conquêtes dans les Indes, n'éleva jamais aucun trophée. » *Boet. C. xi.* Cet Ecrivain, vraisemblablement né dans l'Asie Mineure, (*Voyez la préf. de la trad. de cet Auteur, par M. l'Abbé Gélouyn, p. xx,*) auroit pu aisément se convaincre du contraire. Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre fit élever trois Autels sur les bords du Pinare, après la bataille d'Issus. *L. iii, C. xii.* Cicéron fait mention de ces Autels comme existans encore lorsqu'il commandoit dans la Cilicie. *Epist. famil. 15.* Hérodien parle d'une Ville d'Alexandrie bâtie comme un trophée en mémoire de la bataille d'Issus, *πρόπαιον ἢ δῆγμα τῆς μάχης.* *L. iii, C. xii,* & qui étoit de son temps encore florissante. Près du port de la Ville, qui donna son nom au célèbre combat que je viens de nommer, on voit, dit Pocock, qui avoit visité avec soin cette contrée, « les débris d'un massif de pierres & de briques, qui a la forme d'un carré long ; & il peut très-bien se faire que ce soit le fondement des Autels que l'on dit qu'Alexandre fit élever près du Pinare. » *Voyag. de Pocock trad. franc. Tom. iv, p. 26.* Pausanias est

donc inexcusable d'avoir négligé de s'instruire des monumens qui étoient presque sous ses yeux.



XXIV. ON PEUT croire, avec assez de vraisemblance, que l'affinité de plusieurs noms de nombres est la cause qu'il s'est glissé bien des erreurs dans le texte des anciens Auteurs qui ont parlé des marches d'Alexandre, celui de Diodore nous en fournit un exemple : Alexandre retournant des Pyles Susides, après la défaite d'Ariobarzanes, fit, selon cet Historien, 300 stades de chemin, *Σταδίων τριακοσίων.* *L. xvii, n° 68.* Il est évident qu'il faut lire *τριακοντα* trente stades ; Quinte-Curce, *L. v, C. iii.* & Polyen, *L. iv, C. iii,* qui font mention de cette marche, la réduisent à ce nombre de stades.



XXV. HÉRODOTE, en décrivant la route de Sardes à Suse, nous apprend que, par la Lydie & la Phrygie, il y avoit vingt *σταδιον* ou mansions & 94 parasanges & demie, qu'en faisant route à travers la Cappadoce on trouvoit 28 mansions & 140 parasanges, en venant de l'Arménie & traversant la Mariene & le pays de Cissium jusqu'à Suse, on comptoit 11 mansions & 42 parasanges & demie : *Herod. L. v, C. 52.* Ces mansions évaluées les unes à 4 parasanges, 4 & trois quarts, les autres à environ 5 parasanges, la paralange étant de 2268 toises ; ces mansions, feront les unes dans les autres de 4 lieues & demie de 2500 toises chacune. Ce calcul s'accorde avec celui d'Hésychius qui, suivant l'ingénieuse correction de Paumier, fixe la valeur d'une mansion à 100 stades. *Σταδιόν, ἑκατὸν στάδιοι.* in voc. *Σταδιόν.* Ce Lexicographe emploie ici le stade de 8 au mille, qui étoit en usage de son temps. Les mansions d'Hérodote sont celles auxquelles s'arrêtoient les Rois de Perse & leur suite dans leurs voyages, *Σταδίων . . . βασιλῆων :* elles n'étoient pas si longues que les mansions des troupes. Isidore de Charax distingue ces deux sortes de mansions ;

il parle d'Alama, dans la Mésopotamie, mansion Royale, *σαβιδος βασιλικός* de trois schoenes d'étendue, & de Mirrada également mansion Royale & de quatre schoenes. *Isid. Char. p. 3. Geogr. min. T. II.* Comparons ces mansions avec les autres que rapporte ce Géographe dans sa description de l'Empire des Parthes. La Cambadène avoit 41 schoenes d'étendue & 5 villages où étoient les mansions, la Choarène 19 schoenes & 4 mansions, la Comisène 58 schoenes & 8 mansions, l'Hyrcanie 60 schoenes & 11 mansions; &c. *Isid. Char. mans. Part. p. 6-7.* Chaque mansion peut donc avoir dans la première de ces Provinces 8 schoenes d'étendue; dans la seconde, 5 schoenes; dans la troisième, 7 schoenes & un quart, & enfin dans la quatrième 6 schoenes: fractions retranchées, le schoene évalué à 3000 toises, ces mansions auront été les unes de 9 lieues & trois cinquième, de 2500 toises chacune, les autres de 6 lieues, de 8, & de 7 & un cinquième; c'est-à-dire, plus considérables de près de la moitié que les mansions Royales. L'itinéraire, connu sous le nom de Jérusalem, est divisé en mutations, ou relais, & en mansions; dans celui d'Antonin, p. 6, *ed. Wessel*, on fait également usage de cette dernière manière de diviser les chemins: mais il seroit difficile d'apprécier, d'après le texte de ces itinéraires, la juste valeur de ces mesures. Procope nous assure qu'un habile coureur pouvoit parcourir dans un jour, jusqu'à 8 mansions, *ἐς ἡμέρας ὅσον ἑυζώνη ἀνδρῶν σαβιδὸς κατεσχέοντο, πῆ μὲν ἄντη*. . . ou tout au moins jusqu'à 5, *Hist. Arcan. C. xxx.* Il paroît que cet Historien ou l'Auteur, quel qu'il soit de l'histoire secrète, confond les mutations avec les mansions; on fait qu'il est impossible de faire dans une journée une semblable course. Les mansions étoient ordinairement établies, comme le prouve le texte d'Isidore de Charax, dans des villages *ἐν αἰς σαβιδος*, *Manf. Parth. p. 5. & alib.* qui étoient distingués par cet avantage des lieux circonvoisins, ainsi que la trente-cinquième loi du Code Théodosien, *de Curs. publ.* & la seconde du même Code, *de Concuss. advocat.* le font suffisamment entendre. Hérodote rapporte que Darius ayant pris Erétrie, en transporta les habitans dans sa propre mansion, *ἐν σταθμῶ ἐσώτη*, appelée Ardéricca, qui étoit située dans le pays de Cissium

& étoit éloignée de 210 stades de Suse. *Herod. L. VI C. 119.* Les expressions de cet Historien semblent nous faire entrevoir qu'une mansion étoit un village ou autre lieu destiné à recevoir les voyageurs, & qu'il y avoit des endroits particuliers qui servoient aux Rois de Perse & à leur Cour. Lorsqu'on marchoit à travers les déserts, des mansions isolées, *σαβιδὸς ἐρημικὸς*, servoient pour lors de retraite. *Xenoph. Cyr. Exped. L. I, p. 45. & alib. ed. Hutch.* Le jeune Cyrus marchant à Cunaxa & étant obligé d'accélérer sa marche pour surprendre son frère, a pu faire plusieurs mansions dans un jour, (sur-tout lorsqu'elles étoient assez peu considérables,) comme celles de Peltas, (2 mansions & 10 parasanges,) de Thymbriion, (aussi 2 mansions 10 parasanges,) & en traversant la Babylonie, 3 mansions & 12 parasanges. Le chemin que ce Prince avoit fait pour arriver aux deux Villes que je viens de nommer, est conséquemment d'environ 18 lieues, & la marche de la Babylonie peut être estimée à un peu moins de 11 lieues. Il est donc très-possible que le jeune Cyrus ait fait dans ces occasions jusqu'à 2 & même 3 mansions dans un jour, la longueur de celles dont j'ai fait mention dans le corps de cet ouvrage, & plusieurs autres, par exemple la mansion de 8 parasanges que fit Cyrus avant que d'arriver à Colossas, &c. prouvent suffisamment mon opinion. Les troupes campoient dans ces mansions: c'est pour cette raison qu'en parlant des mansions ou stathmes dont Xenophon marque très-exactement les distances dans son ouvrage sur la retraite des Dix milles, je les ai appelés campement, afin d'éviter alors la discussion qui fait l'objet de cette note.

ⲉⲩⲛⲟⲩ

XXVI. ON LIT dans Ammonius qu'Aristote revint une seconde fois *αὐθις* en Macédoine, qu'il accompagna ensuite Alexandre dans ses expéditions jusques chez les Brachmanes; & y composa son ouvrage sur les Loix; qu'il alla encore avec ce Prince dans la Perse où la guerre s'étoit allumée & qu'après la mort d'Alexandre, ce Philosophe retourna dans sa patrie, *Ammon. vit. Arist. init. oper. edit. Lugd.* Quel récit

bizarre? Quels anachronismes? On doit s'attendre à tout de la part d'un Ecrivain qui ne craint point de nous assurer qu'Aristote prit pendant trois ans les leçons de Socrate qui mourut sous l'Archonte Lachés, suivant la Chronique de Paros, *Epoc.* 67, la première année de la XCV^e Olympiade. Le chef de l'Ecole Péripatéticienne ne vint au monde que dans les premiers jours de la Magistature de Diotrèphe, la première année de la XCIX^e Olympiade. *Dionys. Halic. epist. ad Amm. op. Tom. II, p. 121. Apollod. Chron. ap. Diog-Laert. L. V, C. I.*



XXVII. DIOGENE-LAERCE rapporte, d'après la Chronique d'Apollodore, qu'Aristote ayant gouverné le Lycée pendant treize ans, se retira à Chalcis où il mourut de maladie, la troisième année de la CXIV^e Olympiade (Philoclés étoit alors Archonte) à l'âge de 63 ans; ce qui s'accorde avec l'époque de sa naissance. Denys d'Halicarnasse se trompe donc, lorsque après avoir donné à Aristote le même nombre d'années, & avoir rapporté sa naissance au même temps, *Voyez la not. précéd.* il place sa mort un an plus près de celle d'Alexandre, & fait en conséquence mourir ce Philosophe sous l'Archonte Céphifodore la treizième année après sa retraite de la Cour de Macédoine. *Epist. ad Amm. p. 121, edit. cit.*



XXVIII. M. LE COMTE DE CAYLUS prétend que les ruines qui sont à Persépolis ne sont ni ne peuvent être celles de l'ancien Palais des Rois de Perse; après une longue discussion sur la prétendue diversité qui se trouve entre le récit de Quinte-Curce & celui d'Arrien, il continue en ces termes. « Les ruines de Persépolis ne peuvent donc être ni celles du Palais des Rois de Perse, dont parle Quinte-Curce, ni celles du Château, dont Arrien fait mention ». *Hist. de l'Acad. des Insér. Tom. XXIX, p. 139.* Cet homme célèbre par son goût éclairé pour les Arts, veut mettre ainsi ces deux Historiens en contradiction: leurs récits s'accordent cependant sur l'édifice qu'Alexan-

dre brûla. Arrien nous dit que ce Prince livra aux flammes le Palais des Rois de Perse, *τὰ βασιλεια δὲ τὰ περιὰ ἐνέπηροι.* L. III, C. XVIII. Diodore de Sicile, L. XVII, n^o 72. Plutarque, *vit. Alex. Tom. IV, p. 55.* Clitarque, *Ap. Athen. L. XIII, p. 576.* & Strabon, L. XV, p. 501-502, employent unanimement le même terme qu'Arrien, pour signifier cet édifice, & ce terme ne peut être pris ici dans un autre sens. Où M. de Caylus a-t-il donc trouvé le Château dont il prétend qu'Arrien fait mention? Je crois l'avoir découvert; c'est dans l'ancienne traduction d'Arrien par d'Ablancourt qui s'exprime ainsi: « (Alexandre) brûla le Chasteau qui étoit la demeure des Roys », p. 161. M. de Caylus n'a fait attention qu'au mot *Chasteau* qu'il a pris dans l'acception qui favorise son opinion.



XXIX. LA PLUPART des Voyageurs & des Ecrivains qui les ont copiés appellent également les anciennes ruines du Palais de Persépolis & le Bourg qui les environne, Chilminar; ils se trompent: ce dernier endroit se nomme *Isthakar* ou *Asthakar*, & les débris du Palais Tchihil-minareh, c'est-à-dire, les 40 tours. « Les sentimens, dit le Géographe Turc, sont partagés au sujet de ces colonnes. Il y en a qui prétendent qu'elles sont les restes du Palais de Humai, fille de Behemen, d'autres celles du temple de Salomon ». . . . *Manuf. de la Bibl. du Roi. p. 488.* Cette dernière opinion sembleroit favoriser celle de M. le Comte de Caylus; mais il est facile de s'apercevoir que c'est un conte des Orientaux qui n'a aucun fondement. D'ailleurs le Géographe Turc se contredit, & oublie ce qu'il a dit une page auparavant. Quoique son récit soit sans doute mêlé de quelques fables, on ne fera cependant pas fâché de voir ici ce qu'il nous apprend de ces fameuses ruines. « Dgimchid fit bâtir à Isthakar au pied d'une colline un Palais carré dont un côté étoit adossé à cette colline, les trois autres côtés regardoient la plaine: ce Palais avoit trente coudées de haut, & on y montoit des deux côtés par deux escaliers; il étoit bâti de pierres dures & noires, & soutenu par des colonnes

» rondes & quarrées, de la même pierre, dont chacune pesoit
 » environ 100000 basmans. La raclure de ces colonnes est
 » bonne pour arrêter le flux de sang, ou étancher le sang. Il
 » fit faire la statue & celle de Buran. Il y avoit dans la mon-
 » tagne une source d'eau chaude naturelle qui étoit introduite
 » dans ce Palais; il fit aussi creuser vers le haut de la mon-
 » tagne dans le roc, de grandes grottes que le peuples appelloit
 » les prisons du vent ». p. 87-88. Abultéda prétend que Per-
 sépolis, Palmyre & Héliopolis devoient leur origine aux
 Génies.



XXX. M FRÉRET accuse injustement les Grecs d'avoir ima-
 giné l'histoire des Amazones, *Acad. des Inscr. Tom. XXI, p. 106.*
 Le nom d'*αἰσχρονα*, c'est-à-dire, qui tue les hommes, qu'elles
 portoient dans la langue des Scythes, selon Hérodote, *L. IV,*
C. 110, prouve que cette fiction, avoit pris naissance chez cette
 dernière Nation. L'idée que différens peuples sauvages ont en-
 core de ces femmes célèbres n'est point favorable au sentiment
 du savant Académicien.



XXXI. « JE SAIS, dit M. de la Condamine, que tous, ou
 » la plupart des Indiens de l'*Amérique Méridionale* sont men-
 » teurs, crédules, entetés du merveilleux; mais aucun de ces
 » peuples n'a jamais entendu parler des *Amazones* de *Diodore*
 » de *Sicile*, & de *Justin*. Cependant il étoit déjà question des
 » *Amazones* parmi les Indiens du centre de l'*Amérique*, avant
 » que les Espagnols y eussent pénétré, & il en a été mention
 » depuis chez des peuples qui n'avoient jamais vû d'Européens.
 » C'est ce que prouve l'avis donné par le Cacique à *Orellana*
 » & à ses gens, ainsi que les traditions rapportées par le Père
 » d'*Acuna* & par le Père *Baraxe*. Croira-t-on que des sau-
 » vages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer,
 » sans aucun fondement, le même fait; & que cette prétendue
 fable

» fable ait été adoptée si uniformément & si universellement à
 » *Maynas*, au *Para*, à *Cayenne*, à *Venezuela*, parmi tant
 » de Nations qui ne s'entendent point, & qui n'ont aucune
 » communication? *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique mérid.*
 p. 111 & 112. Ce ne sont ni *Diodore de Sicile* & *Justin*, ni les
 Européens qui ont appris à ces peuples la fable des Amazones;
 mais leur caractère (ils sont, selon l'illustre Académicien, men-
 teurs, crédules, & entetés du merveilleux;) la leur a suggérée.
 Quoique ces Nations ne parlent point la même langue & n'aient
 aucune communication entr'elles, il est cependant très-possible
 qu'elles ayent adoptées un fait de la nature de celui-ci. Parce que
 les peuples du Pérou, du Brésil, de la Guianne & de la Pro-
 vince de Terre ferme ont cru l'existence du pays del Dorado,
 doit-on ajouter foi à leur témoignage? Cette tradition reçue par
 des peuples si différens & accréditée dès les premiers temps de
 la découverte du nouveau Monde, doit-elle avoir quelque crédit?
 L'existence des Amazones peut avoir été adoptée par les Scythes
 & par les Grecs comme elle l'est encore aujourd'hui en Ethiopie
 & chez les Nations de l'Amérique méridionale, sans qu'elle soit
 pour cela mieux fondée. Les mêmes causes physiques ou morales,
 produisent les mêmes opinions dans différens temps, & chez
 divers peuples.



XXXII. LES DESTOURS Persans assurent encore aujourd'hui
 qu'Alexandre, après avoir fait traduire ce qui, dans les livres
 sacrés des Perses, rouloit sur l'Astronomie & la Médecine, con-
 damna ces livres au feu; cette action est cause que l'ame de ce Prince
 brûle dans les enfers. *Voy. le mém. de M. Anquetil Duperron,*
Journ. des Sav. Juin 1769, V. 1, p. 1026. La tradition sur la
 suppression totale de ces livres sacrés, est sans doute fautive; mais
 ne semble-t-elle pas déposer contre la douceur & la tolérance
 d'Alexandre si vantées par les Anciens & par les Modernes? Ces
 Perses ou Guèbres, « au lieu d'admirer ce Prince, dit Chardin,
 » & de révéler son nom, comme font tant d'autres peuples,
 » le méprisent, le détestent, le maudissent, le regardant comme
 » un pirate, un brigand, comme un homme sans justice & sans

cervelle, né pour troubler l'ordre du monde, & pour détruire une partie du genre humain. *Voyag. en Perse.* = T. II, édit. in-4°, p. 185-186. La première des trois époques de leur religion, que les Perses appellent des Etats d'ancienneté est celle d'Alexandre, *Voy. le mém. cit. 1. Part. Journ. de Mai*, p. 837. D'où peut venir une tradition aussi constante & caractérisée par des traits qu'on ne sauroit effacer de la mémoire d'un peuple qui a conservé la religion & les mœurs de ses Ancêtres: On ne seroit pas sans doute fondé à l'adopter sans restriction, non plus qu'à la rejeter entièrement. Cette tradition doit avoir sa source dans quelques actes tyranniques d'Alexandre supprimés avec soin par ses Compatriotes.

Ce Conquérant ne respecta pas toujours les monumens de la gloire & de la magnificence des Rois de Perse; non-seulement il brûla le Palais de Persépolis, mais encore il expulsa celui d'Ecbatane. Après être entré dans un détail circonstancié sur les richesses de ce Palais, sur l'or & l'argent dont les colonnes des péryptiles étoient incrustées & qui couvroient le toit, Polybe nous dit que ces richesses en furent arrachées lorsqu'Alexandre & les Macédoniens vinrent à Ecbatane *κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρου* *ἑροδοτ.* Le Traducteur latin se trompe lorsqu'il dit: *laminarum porro islarum pleræque*, &c. Ces mots, *τῶν δὲ τὰ μὲν πλείω*, auroient dû lui faire appercevoir que l'action de ce Prince regarde autant *τὰς κίονας* que *τὰς δὲ κεραμίδας*: ce Traducteur n'a pas fait attention à la répétition de l'encléctique *δὲ* dans les différens membres de cette phrase, ni à la force qu'elle doit avoir. *Vid. Polyb. ex L. 2, p. 295; n° 24, Tom. II, édit. Ernesti.*

Ἡρόδοτος

XXXIII. ARISTOBULE ne rapportoit point comme Plutarque, les derniers mots de l'épithaphe de Cyrus, qu'Aristus de Salamine prétendoit, avec assez peu de vraisemblance, avoir été gravée sur le tombeau de ce Prince en grec & en langue Perse. *Apud Strab. L. xv, p. 502.* L'ancien Auteur des mémoires sur la vie d'Alexandre traduisoit ainsi les derniers mots de cette

inscription sépulchrale, ΜΗ ΟΤΝ ΦΘΟΝΕΙ ΜΟΙ ΤΟΥ ΜΝΗΜΑΤΟΣ, ne m'envie point ce monument; ces mêmes termes sont rapportés par Arrien, *L. vi, C. xxix*, par Strabon, *L. xv, p. 502*, & par Eustathe, *ad. 1069 Dion. Perieg.* Aristobule aura sans doute évité de rendre fidèlement des expressions qui résutoient sa description du tombeau de Cyrus. On doit corriger le texte de l'épithaphe de ce Prince, dans Arrien, & mettre au lieu de *κατασπασμένους*, le mot *κηραμίδων* que Strabon & Eustathe avoient lu dans Aristobule, ainsi que celui de *φθόνος* qui se voit encore dans plusieurs manuscrits. *ὁ Καμβύσου*, paroît être une interpolation ou glose de quelque Copiste; les Auteurs, que je viens de citer, & Plutarque même ne l'ont point rapporté. Qu'on me permette encore une conjecture: les Historiens d'Alexandre n'auroient-ils point imaginé l'épithaphe de Cyrus d'après le discours que Xénophon met dans la bouche de ce Prince mourant; discours qui n'est qu'une imitation de celui que Socrate prononça devant ses disciples & ses amis, quelques momens avant que d'expirer: du moins le sens & même plusieurs expressions de cette épithaphe se trouvent dans le discours que Xénophon prête au Monarque Perse. Cette dernière conjecture s'accorde avec ce qu'Hérodote rapporte de la mort de Cyrus.

Ἡρόδοτος

XXXIV. HÉRODOTE, après nous avoir appris que les Perses sacrifioient sur des lieux élevés, & ne faisoient point de Libations, *Herod. L. 1, C. 132*, ne craint point ensuite, en rapportant l'expédition de Xerxès, d'avancer que ce Prince immola mille bœufs à Minerve-Iliade, & que les Mages firent dans cette occasion des libations aux Héros. *Herod. L. vii, C. 43.* Xénophon fait faire la même cérémonie à Cyrus en l'honneur de la terre, & nous dit que ce Prince, avant que d'entreprendre la guerre contre les Assyriens, invoqua les Dieux & les Héros des Medes, & voulut se rendre propices, par des sacrifices ceux qui habitoient les régions de l'Assyrie, *Cyrop. L. iii, édit. Hutch. p. 215 & 216*; dans un autre endroit, cet Historien nous assure

que les principaux Seigneurs Perfes ayant des couronnes sur la tête firent des libations aux Dieux. *Cyrop. L. III, p. 223.* Il nous parle encore, dans le dernier livre de la *Cyropédie*, des sacrifices que fit Cyrus aux Héros qui avoient, sous leur protection la Syrie. *L. VIII, p. 600, edit. cit. &c. &c. &c.* Les Grecs vouloient faire *helleniser* tous les peuples de la terre en matière de religion, & ils débitoient impunément une foule de mensonges. Ce peuple, célèbre dans les fastes de l'esprit humain, préférant toujours le talent de la parole à la recherche du vrai, a fait naître d'épaisses ténèbres sur l'histoire, les institutions religieuses & les dogmes de toutes les Nations : Lactance s'éleve avec raison contre lui en ces termes . . . *Quorum levitas instructa dicendi facultate & copia, incredibile est quantas mendaciorum nebulas excitaverit. L. 1, de falsa relig. p. 83, edit. Var.*



XXXV. Nous lisons dans un fragment de Salluste qu'aux frontières de la Cappadoce & de l'Arménie, *quâ in parte Cappadocia ab Armenia disjungitur*, c'est-à-dire, vers le trenteneuvième degré de latitude septentrionale, on ne se servoit pour naviguer sur l'Euphrate que de bateaux faits de troncs d'arbres, & *quamquam ad id naves codicariae oculis per hylēm fabricatae aderant, L. IV, p. 282, ex typ. Barbou.* Le Géographe Turc nous offre des détails conformes à ceux d'Hérodote & de Salluste; « On se sert sur le Tigre, dit cet » Ecrivain, depuis Bassora jusqu'à Bagdad d'une espèce de galère » appelée *Guirab*, & de Bagdad à Moussoul, de *Keleks*, qui » sont des radeaux qu'on emploie aussi sur l'Euphrate depuis » *Biredgik* jusqu'à *Hilleh*. Ces *Keleks* sont faits de grosses » poutres clouées ensemble & mises en croix, & qui forment » des quarrés. Les plus petits de ces radeaux ont quatre quar- » rés, & les plus grands quatorzè. On attache au milieu des » autres remplies de vents; sur ces poutres on fait un plancher » haut d'une coudée, pour y placer toutes sortes de marchan- » dises. On visite de temps en temps les autres, pour voir

» s'il y en a quelques-unes qui soient dégonflées ». *Pag. 1282 & 1283.*

Hérodote nous assure cependant que l'Euphrate peut être traversé dans l'Arménie par des vaisseaux, *πλοιαί πλοιαί, L. V, C. 52*; mais ce n'étoit vraisemblablement que de simples bateaux: Le mot *πλοιαί* signifie en général dans la langue grecque toute sorte de bâtimens propres à la navigation. Le récit de Xénophon autorise l'acception que je donne ici à l'expression employée par Hérodote. Cet Historien rapporte que l'armée du jeune Cyrus passa à pied l'Euphrate à Thaplaque; sans qu'aucun soldat eut de l'eau même jusqu'aux mamelles, *ὅθεν ἐβραχύνθη ἀνωτέρω πρὸς μαστοῖν*. Abrocoma avoit brûlé tous les bâtimens de transport dont on se servoit pour traverser ce fleuve. Les Thapfaciens assuroient que personne n'avoit passé jusqu'alors à pied *πρὸς*, mais au contraire sur des bateaux *διὰ πλοιαίς*, *Cyr. exp. L. 1, p. 44, edit. Huch.*

Le témoignage de Strabon démontre encore l'impossibilité de remonter dans des vaisseaux l'Euphrate à une certaine distance de son embouchure; ce Géographe nous apprend qu'après qu'Alexandre eut fait détruire les coupures du Tigre & de l'Euphrate, (les anciens Perfes les avoient fait pour défendre l'entrée de leur Empire & empêcher de remonter ces fleuves,) les vaisseaux ne purent cependant arriver par l'Euphrate qu'à 3000 stades de la mer, c'est-à-dire jusqu'à Babylone. Le Conquérant Macédonien s'attacha principalement, *μαλιστα*, à dégager le cours du Tigre, qui devint navigable jusqu'à Opis. *Strab. L. XV, p. 509.*



XXXVI. QUINTE-CURCE n'a peut-être fait qu'exagérer le récit d'Aristobule, qui prétendoit que les bois coupés en Phénicie ayant été transportés à Thaplaque, on en avoit construit dans cet endroit deux quinquères, trois quatrèmes, douze trirèmes & trente galères chacune de trente rameurs, & que cette flotte avoit descendu jusqu'à Babylone; *apud Arr. L. VII, C. XIX.* Il seroit assez possible que ces derniers bâtimens eussent descendu



XL. HÉRODOTE nous assure L. II, C. 9, qu'il y avoit neuf jours de navigation depuis Héliopolis jusqu'à Thèbes, & 4860 stades; ce qui fait 540 stades par jour. Cette évaluation paroît avoir été adoptée par Plutarque & par plusieurs autres Ecrivains de l'Antiquité. On observera cependant ici que le Nil est toujours très-navigable, même dans le temps de ses crûes; au contraire sur la mer Caspienne on est sans cesse exposé à des orages, & on n'y navigue qu'avec beaucoup de peine.



XLI. AGATHÉMÈRE s'est servi du grand stade dont huit contopoisoient le mille; en voici la preuve: ce Géographe dit que la mer Caspienne a de longueur 8200 stades, qu'il évalue à 1094 milles, & que sa largeur est de 2500 stades, évalués à 334 milles. Peut-être faut-il faire ici quelque légère correction dans les lettres numériques du premier nombre de milles que je viens de rapporter? *Agath. L. II, C. XIV.*



XLII. ARISTOTE paroît avoir changé de sentiment sur la communication de la mer Caspienne, dans son livre de *Mundo*, où il s'exprime ainsi: *κατὰ τὸν τῆς ἐπιπέδου διήκον ἀρχαίαν, πάλιν ἀνυψώμεται, τὴν Ὑρανίαν τὴν ἐν Κασπίαν ὄρεσιν.* p. 29, ed. *Batteux*, à la lettre, l'Océan s'avance ou pénètre dans les terres par un détroit long & étroit, bornant l'Hyrcanie & la Caspie, *πάλιν ἀνυψώμεται*. Ces expressions ne sont point équivoques, & ne permettent d'adopter aucun autre sens. Aristote a donc voulu dire, dans ce passage, que l'Océan communiquoit par un détroit avec la mer Caspienne. Cet ouvrage est vraisemblablement de ce Philosophe, comme paroît l'avoir prouvé M. l'Abbé Batteux, & il fut composé, suivant la remarque du savant Académicien, dans les dernières années du règne d'Alexandre. *Voy. la Préf.*

la Préf. & les Remarq. de M. l'Abbé Batteux, p. 136 & suiv. Les découvertes de ce Prince & principalement celle de la communication de la mer Caspienne avec l'Océan, avoient fait alors beaucoup de bruit dans la Grèce. Quoiqu'Aristote eût auparavant avancé que cette mer ne communiquoit point avec les mers voisines, il se rétracta cependant dans cet ouvrage, & s'empressa de profiter des lumières que les Macedoniens prenoient avoir donné, par leurs conquêtes, sur le Nord de l'Asie; ce Philosophe faisoit d'ailleurs la cour à Alexandre, en adoptant cette opinion qui intéressoit l'amour-propre de ce Prince. Je pourrais ajouter, pour appuyer ce sentiment, quelques réflexions sur les motifs qui engagèrent Aristote à composer son livre de *Mundo*: mais l'habile & judicieux Traducteur de cet ouvrage les a toutes épuisées, & les a développées avec beaucoup de sagacité.



XLIII. M. LE PRÉSIDENT BOUHIER a prouvé l'identité de l'Araxe d'Hérodote avec le Wolga, *Voy. dissert. sur Herod. C. XVIII*: je crois qu'on ne peut adopter un autre sentiment, sans s'éloigner du vrai sens du texte de cet Historien, qui nous dit, L. I, C. 201, que les Massagètes habitoient du côté du lever du soleil, au-delà de l'Araxe; il met ensuite, C. 204, le Caucase au couchant de la mer Caspienne, & au levant de cette mer, une plaine immense dont une grande partie étoit occupée par les Massagètes. Ces deux passages réunis démontrent que cette Nation Scythe habitoit cette plaine appelée par les Arabes & les Persans, *Kapjak & Dascht*, c'est-à-dire, plaine; elle est située à l'Orient de la mer Caspienne. Le fleuve dont parle Hérodote ne peut donc être que le Wolga ou le Jaïck (ou Jaïgik, suivant la prononciation Tartare.) La position du Jaïgik semble mieux convenir avec le récit d'Hérodote, qui l'a vraisemblablement confondu avec le Wolga: on ne peut méconnoître ce dernier fleuve dans les détails que nous donne cet Historien sur l'Araxe, terme Persan appellatif & commun à plusieurs rivières

P p

de l'Antiquité; *Vid. Reland. diff. 1, S. XVII. M. le Président Boucher en compte jusqu'à six de ce nom. Dissert. p. 196.*



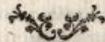
XLIV. J'AI APPELÉ les deux passages d'Artémidore, rapportés par le savant M. Van-Goens, *not. in Porph. de antro Nymph. p. 87*, un fragment, parce que le Scholiaste manuscrit de Denys le Périégète, qui nous les a conservés, les a divisés sans aucun fondement. Le mot *Καυκασον* est une glose de sa part, elle prouve son ignorance & doit être retranchée. La lettre numérique ζ, qui se trouve dans ce fragment, aura été ajoutée par quelque Copiste, &c.



XLV. L'AUTEUR du Poëme sur le voyage de Argonautes, faussement attribué d'abord à Orphée, ensuite à Onomacrite, en parlant de l'Araxe proprement dit, que l'Eldrisi appelle Ross, *Geogr. nub. Clim. III, part. 7*, avance que le Phate, le Thermodon & le Tanaïs prennent leur source dans ce fleuve, *Vers. 747*. Le nom d'Araxe donné également au Wolga & à la rivière qui, après s'être jointe au Cyrus, aujourd'hui le Kur, va se jeter dans la mer Caspienne à la côte occidentale, est cause que ce Poëte a confondu ce dernier fleuve avec le Wolga. On conçoit aisément par ce que nous avons déjà remarqué, que cet Auteur a pu croire que le Tanaïs y prenoit sa source. Mais comment le Thermodon des Champs de Thémiscyre, dans le Pont, est-il amené ici? Cela paroît d'abord inconcevable. Nous trouvons, dans Strabon, la solution de ce problème; ce Géographe nous apprend, *L. XI, p. 364*, qu'Eratosthène mettoit le Thermodon à la place du Lycus. Ainsi, d'après cette opinion, l'Auteur des Argonautiques a pu très-bien dire que les eaux du Thermodon, qui ne diffère point alors du Lycus, étoient dérivées de l'Araxe.



XLVI. JE LIS dans le texte du Scholiaste d'Apollonius *Τιμοσθένης* au lieu de *Τιμαόρητος* *δὲ ἐν αἰ περὶ λιμένων*, ainsi que dans le Commentaire sur le vers 284 du IV^e Livre de ce Poëte. Timosthène, Commandant des flottes de Ptolémée Philadelphie, qui lui confia la garde de sa Bibliothèque d'Alexandrie, avoit composé un ouvrage en dix Livres, dans lequel il faisoit la description des côtes de la mer. Cet Ecrivain en publia dans la suite un Abrégé en deux Livres; le second contenoit seulement les distances de différents lieux marqués par stades. Les conquêtes des Romains n'avoient point encore fait connoître diverses parties de notre Globe couvertes jusqu'alors d'un voile pour le reste de l'Univers. L'ouvrage de Timosthène ne pouvoit donc être que très-imparfait, son Périples de la mer Tyrrhénienne n'étoit pas même achevé. Les pays situés au-delà des colonnes d'Hercule, & depuis ce détroit jusqu'à Carthage, ainsi qu'une partie des côtes d'Espagne, n'étoient point décrits exactement; l'Auteur paroïsoit n'avoir pas consulté de bons mémoires. Ses descriptions n'offroient point en général cette clarté & cette exactitude qu'on est en droit d'exiger d'un Géographe. Elles induisirent même en erreur plusieurs Ecrivains qui s'empressèrent de les copier; entr'autres, Eratosthène qui ne craignit point, suivant Marcien d'Héraclée qui me fournit tous ces détails, *Ap. Geogr. min. Tom. 1, p. 64-65*, d'en insérer dans son ouvrage un Livre entier. C'étoit vraisemblablement le Livre qui traitoit des ports, & qui se trouve cité par Strabon & par plusieurs autres Ecrivains de l'Antiquité. Marcien ne rend point justice à Eratosthène; ce savant s'étoit sans doute servi de l'ouvrage de Timosthène; mais il ne l'avoit pas simplement transcrit, puisque Strabon observe dans son second Livre qu'Eratosthène rejetoit souvent les opinions de Timosthène.





XLVII. L'ANCIEN NOM du lac Arall ou de Kharefm, peut s'avoir fait confondre avec l'Oxus, ou avec quelques branches de cette rivière. « Albergendi dit qu'il y a dans le Khouarefm » (ou Kharefm) une rivière qu'on appelle du même nom, dans laquelle le Gihon (Dgeihoun ou l'Oxus) se jete ». *D'Herbelot, Bibl. Orient. p. 1001.*

Les Géographes Orientaux ont donné au lac Arall plusieurs noms parmi lesquels est celui d'Ogouz; voici ce que dit de ce lac le Géographe Turc, p. 822-823.

« Hamdulah dit que le lac de Kharefm, auquel les Tartares » donnent le nom de Karah Degriz & celui d'Ogouz, ou Gouz, » *Souïs*, a plus de cent lieues de tour; son eau est salée; il est » à près de cent lieues de la mer Caspienne; il reçoit une partie » des eaux du Dgeihoun & du Seihoun. Massoudy dit dans son » livre intitulé, *Muroudy Uzzehel*; que dans le monde il n'y » a point de plus grand lac que celui-là. Ce qu'il y a de particulier à ce lac, c'est que, quoiqu'il reçoive les eaux de plusieurs rivières & sur-tout celles d'un aussi grand fleuve que le Chach ou le Seihoun, il n'augmente pas, ni ses eaux ne changent point de goût; ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il falloit qu'il eût une issue souterraine dans la mer Caspienne. . . . Les savans Auteurs des notes sur Abulgazi nous ont donné plusieurs détails très-intéressans touchant le lac Arall. *Voy. p. 766-767. &c.*



XLVIII. M. DE BUFFON nous assure qu'avant les conquêtes du Czar Pierre, « on ignoroit jusqu'à l'existence du lac Arall, » qui en est éloigné (de la mer Caspienne), vers l'Orient, d'environ 100 lieues, ou, si on connoissoit quelqu'une des côtes de ce lac Arall, on croyoit que c'étoit une partie de la mer Caspienne. » *Hist. Nat. Tom. II, edit. in-12. p. 160.* Je ne répéterai point ici ce que je viens de dire sur la connois-

sance que les Anciens avoient du lac Oxien ou Arall; il est seulement nécessaire d'observer que l'Eldrisi qui composa son ouvrage vers l'an 527 de l'Hégire, qui répond aux années 1149 & 1150 de l'Ere vulgaire, sous le règne de Roger I, Roi de Jérusalem, fait une mention expresse du lac Arall ou de Kharefm (ou Chouarasm, selon l'orthographe des Maronites, traducteurs & éditeurs de cette Géographie:) il le distingue très-bien de la mer Caspienne, III, *Cum. 8 Part. p. 138, edit. 1619.* Abulféda parle encore de ce lac sous le nom de Chouaresmien; il y fait décharger les eaux du Dgeihoun ou Gihon. *Deser. Chorasm. p. 23, Geogr. min. Tom. III.*

Le savant Naturaliste a peut-être imaginé que cette opinion (supposée), sur la communication du lac Arall avec la mer Caspienne, pourroit autoriser son système; il continue en ces termes: « La mer Caspienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'Orient, » le lac Arall n'en reçoit aucun du côté de l'Occident, ce qui » doit faire présumer qu'autrefois ces deux lacs n'en formoient qu'un seul, &c. » *Hist. Nat. Tom. II, p. 161.* Cette ingénieuse hypothèse ne s'accorde point avec la situation actuelle des lieux. La mer Caspienne reçoit du côté de l'Orient, depuis l'extrémité méridionale du golfe de Balkan jusqu'à Esterabat, première Ville de la côte méridionale, en venant du côté de l'Orient, trois fleuves remarquables: le Thus, (l'ancien Ochus) est le plus considérable, plusieurs grandes rivières s'y déchargent dans les Provinces de Kurti & de Thus. On trouve ensuite en remontant la côte, le fleuve d'Abi-Atrak dans le Dahistan & celui d'Abi-Scoun dans le Corean; enfin on pourroit à la rigueur ajouter aux fleuves que je viens de nommer, la rivière d'Estér, qui baigne les environs d'Esterabat, dont le cours va de l'Est au Sud-Est. La partie des côtes de la mer Caspienne, située au Nord du golfe de Balkan, est très-peu connue: nous savons seulement, par des témoignages aussi certains que nombreux, que le Jaxarte & l'Oxus alloient autrefois jeter leurs eaux dans la partie de cette mer qui regarde l'Orient; les Tartares ont ensuite dérivé leur cours dans le lac Arall, pour mettre leur pays à l'abri des incursions des pirates qui remontoient ces fleuves, ou pour faciliter l'arrosement de leurs terres. Il n'y a



pas long-temps que le bras de l'Amu - Daria (l'Oxus) qui passoit à Urgens & celui de Tokai ont été mis à sec; leurs eaux ont été se jeter dans le lac Arall. L'ancien cours de ces deux fleuves n'est pas moins contraire au système de M. de Buffon, que celui des rivières situées au Sud du golfe de Balkan. Ajoutons encore que le rapport unanime des Pilotes qui fréquentent la mer Caspienne, prouve qu'il y a plusieurs autres rivières considérables qui se déchargent dans cette mer & qu'on ne trouve point dans les cartes. *Etat pres. de la Russie par Perry, p. 124.* « Il se décharge, dit le Géographe Turc, de tous côtés dans cette mer de grands fleuves & plusieurs grosses rivières qui s'y perdent ». *P. 1038.* D'ailleurs une plaine monotone ou plutôt fort élevée, qui semble ranger à plus ou moins de distance, les bords Occidentaux du lac Arall, & s'en approche davantage près d'un golfe d'eau amère voisin de Karaul, semble déterminer les anciennes limites de la mer Caspienne, & démontrer l'impossibilité de sa communication avec le lac Arall.

XLIX. LES Grecs cherchoient toujours l'étymologie des noms des peuples étrangers, dans leur propre langue; & pour la trouver, se plaisoient à altérer leurs noms, comme le remarquoit Nicanor cité par Etienne de Byfance, *in voc. Τάραϊς*. Strabon n'est point exempt de ce défaut; il nous dit que les MossinécienS étoient ainsi appelés des tours qu'ils habitoient, *L. XII, p. 368*: on apperçoit aisément que ce Géographe a été trompé par le rapport de *μόσσην* avec le nom de ce peuple. Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes nous en donne la vraie explication, *ad vers. 379, L. II.* Dans l'Idiome de ces contrées, *μόσσην* signifioit du bois, ou une maison de bois; ainsi *μοσσηνικοί* veut dire habitans des maisons de bois *ξύλινοS οίκοS*, ou bien, habitans des bois; leur pays en étoit couvert *ύλησσαν*. *Apoll. L. II, V. 379.* Quinte-Curce & la plupart des Auteurs Latins écrivent *Mossyni*: ce mot dans cette orthographe conserve moins bien sa signification primitive qui caractérise le genre de vie des MossinécienS.

L. POMPONIUS-MÉLA place les Amazones & les Mosches sur les bords de la mer Caspienne, *L. III, C. v.* Nous lisons dans Hérodote que les Mosches, les Tibarènes, les Macrones, les MossinécienS & les Mardes formoient la dix-neuvième Satrapie, suivant la division qui en avoit été faite par Darius. Ces peuples payoient tous ensemble 300 talens au Monarque Persé. *Herod. L. III, C. 94.* Il paroît donc que les Mosches étoient voisins des autres Nations que je viens de nommer. Strabon fixe encore plus particulièrement la position de ce peuple: les montagnes qu'il habitoit, au-dessus de la Colchide, étoient jointes par celle de Scydissés au pays des Cercètes. *L. XII, p. 378.* Pline nous dit que le Phalé prenoit sa source dans la contrée des Mosches. *L. VI, C. IV.* Pomponius-Méla s'est donc trompé sur la position de ce Peuple: en transportant les Amazones sur le bord de la mer Caspienne, il falloit nécessairement y transporter aussi les Mosches.

LI. MARCIEN d'Héraclée ne compte que 350 stades de distance entre Sinope & Amisus. *Per. p. 74. Geogr. min. Tom. I.* Il est facile de s'appercevoir qu'il s'est glissé une faute dans les lettres numériques & v, je lis & v' 1050: ce qui s'accorde avec les distances données par l'Auteur du Périple du Pont-Euxin, lequel met de Sinope à Carousa 150 stades, de-là à Zagora 150 stades, de Zagora au fleuve Halys qui sépare le pays des Sinopiens de celui des Amisus, 300 stades; du fleuve Halys au lac Nausthomon, 90 stades; de ce lac à celui de Canopeium, 50 stades; de-là à Eusène, 120 stades; & enfin d'Eusène à Amisus 160 stades *Arr. Per. Pont-Euxin, p. 15-16. Geogr. min. total 1020.* Ces mesures ne sont point marquées par des lettres numériques; on ne peut donc révoquer en doute leur exactitude.





LIII. Tous les peuples Scythes, qui habitoient à l'Orient de la mer Caspienne, doivent être considérés comme des Hordes particulières, les unes de la Nation des Saces & les autres de celle des Massagètes. Strabon semble autoriser cette opinion; il nous dit que les Attasiens appartenoient à la Nation des Massagètes & les Chorasmiens à celle des Saces, οἱ Ἀττάσιοι, ἢ Χωρασμιοὶ: je lis avec Casaubon *Χωράσιοι*. L. XI, p. 354. Le premier de ces noms offre une espèce de problème grammatical à résoudre. Etienne de Byzance a lu dans Strabon *Ἀύγασιοι*; p. 138, edit. Pinedo, qui diffère peu d'*Ἀύγαλοῖ*, nom d'un peuple Scythe qui habitoit, selon Ptolomée, la Sogdiane, L. VI C. XII. La leçon ordinaire du texte de Strabon paroît cependant être confirmée par Plin, qui fait mention, L. VI, C. XVI, des *Attasini* comme d'une Nation voisine des Chorasmiens. On ne sera pas fâché de trouver ici la solution de ce problème, je la dois à M. de Bréquigny qui travailloit autrefois à une nouvelle édition de Strabon, dont le premier volume est imprimé ainsi que les premières feuilles du second volume, mais qui depuis sacrifiant des études de goût à celles d'un genre bien différent, s'est entièrement livré à des travaux qu'il croit intéresser davantage l'utilité publique. Ce savant Académicien a abandonné une entreprise qui demande autant de sagacité que de savoir, & que personne n'étoit plus en état que lui de bien exécuter (1).

« Le peuple que Strabon nomme Ἀττάσιοι, est visiblement le même que celui qu'Etienne de Byzance, ou plutôt son Abbreviateur nomme Ἀύγασιοι. Car l'Abbreviateur dit que le peuple nommé Ἀύγασιοι, est un des peuples de la Nation des Massagètes, comme l'assure Strabon: ἔθνος Μασσαγητῶν, Στραβὼν ἔρω φησιν. » Or Strabon dit: τῶ δὲ τῶν Μασσαγητῶν ἔθνεσσι ἡ Ἀττάσιοι. Il faut

(1) L'Université d'Oxford paroît être dans l'intention de faire exécuter par quelques-uns de ses Membres le projet de M. de Bréquigny, & de ne point laisser perdre le fruit des travaux de ce savant Académicien.

donc

- » donc corriger l'un de ces passages par l'autre, & lire ou *Ἀύγασιοι*
- » dans le texte de Strabon, ou Ἀττάσιοι dans l'Abbreviateur d'Etienne. Mais lequel des deux doit prévaloir?
- » Remarquons d'abord que l'altération a pu facilement s'introduire dans le mot Ἀττάσιοι, de façon à former le mot Ἀύγασιοι, sur-tout si on le suppose écrit en lettres capitales ἈΤΤΑΣΙΟΙ, ΑΤΤΑΣΙΟΙ; car la lettre T un peu creusée dans le milieu du trait supérieur, donne un T; & la même lettre dont la partie gauche de ce même trait seroit mal marquée, un peu effacée, ou trop peu prolongée, deviendroit un Γ.
- » Alors on liroit ΑΤΤΑΣΙΟΙ au lieu de ἈΤΤΑΣΙΟΙ.
- » Voyons maintenant lequel de ces deux mots est le nom altéré, lequel est le nom véritable; & pour cela examinons dans lequel des deux textes, ou de Strabon ou de l'Abbrevié d'Etienne, l'altération peut plus vraisemblablement se supposer.
- » Toutes les éditions de Strabon portent Ἀττάσιοι, & cette leçon se trouve dans tous les manuscrits anciens; au moins, ni ceux que Casaubon a cités, ni ceux qu'ont vus les autres Critiques qui ont discuté ce passage, ni celui qu'a suivi l'ancien traducteur Latin, ni le manuscrit du Roi que j'ai conféré & qui est d'ordinaire exact, ne fournissent aucunes variantes sur cette leçon, confirmée d'ailleurs par Plin qui appelle ce même peuple *Attasini*. Rien ne peut donc nous porter à soupçonner d'altération la leçon de Strabon dont le texte paroît pur en cet endroit.
- » On ne peut pas en dire autant de l'Abbrevié d'Etienne de Byzance, sur-tout par rapport au lieu dont il s'agit.
- » 1^o On fait en général combien il y a de fautes dans cet Abbrevié. 2^o Ce passage en particulier, est manifestement tronqué; puisqu'on n'y lit pas les mots de Strabon, quoique expressément annoncés: Στραβὼν ἔρω φησιν. 3^o L'endroit d'Etienne même étoit probablement corrompu dans le manuscrit que l'Abbreviateur avoit sous les yeux: car il a lu *ἐκρη*, au lieu de *ἐνδέκρη*; le VI^e livre de Strabon au lieu du XI^e: & c'est pourquoi peut-être il n'a pas rapporté les paroles de Strabon, qu'il avoit sans doute eu dessein de vérifier, mais qu'il n'avoit pu découvrir dans le VI^e livre de ce Géographe, où effec-

» tivement elles ne font pas : c'est dans le xi^e qu'elles se
» trouvent.

» De-là il est aisé d'imaginer, comment l'Abbreviateur a pu
» se méprendre, & même d'excuser en quelque sorte sa mé-
» prise. Le passage d'Etienne étant si incorrectement écrit que
» l'Abbreviateur y lisoit *επι* au lieu de *ειδεισθη*, il pouvoit
» de même y avoir lu *Α'είσσις* au lieu d'*Αύγασσις*, mots qui
» écrits en capitales, (comme ils devoient l'être dans un Lexique)
» se ressemblent infiniment; & l'Abbreviateur avoit d'autant
» moins de ressource pour connoître la vraie leçon, que la
» fautive indication du passage de Strabon, ne le mettoit pas
» à portée de s'en assurer.

» On dira que l'ordre alphabétique du mot en devoit confir-
» menter l'orthographe. Mais ne peut-on pas supposer que le Copi-
» piste ayant oublié l'article *Α'είσσις*, l'aura placé quatre articles
» plus bas, sans en avertir? il y a souvent dans les Lexiques
» manuscrits des exemples de déplacement plus considérables.
» Or il n'en a pas fallu davantage pour confirmer l'Abbreviateur
» dans la fautive leçon que la mauvaise conformation des let-
» tres avoit pu lui faire adopter.

» Il aura pu y être confirmé encore par la ressemblance du
» mot *Αύγασσις* qu'il adoptoit, avec le nom de *Αύγασσις* que
» Ptolémée donne à certains peuples voisins de l'Oxus. Mais
» les *Αύγασσις* de Ptolémée me paroissent fort différens des peu-
» ples dont il est ici question, qui sont des peuples Massagètes.
» Ptolémée parle des Massagètes dans le x^e & le xiii^e Cha-
» pitre de son iv^e Livre, & leur assigne une position assez dif-
» férente de celle des *Αύγασσις*. L'Abbreviateur a pu ne pas sentir
» cette différence, & se fortifier dans son erreur par le rap-
» prochement de ces mots.

» Voilà comme la ressemblance des lettres dans les mots
» *ΑΤΤΑΣΙΟΙ* & *ΑΥΓΑΣΙΟΙ*, & la ressemblance des noms
» *Αύγασσις* & *Αύγασσις*, auront suggéré la leçon qu'a suivie l'Abbrevi-
» ateur d'Etienne de Byzance, qui y aura été confirmé par
» le déplacement de cet article dans le Lexique d'Etienne.
» Je conclus donc qu'il faut laisser subsister la leçon de Stra-

» bon, & réformer celle qui se trouve dans l'abrégé d'Etienne
» comme devant être plus naturellement soupçonnée d'alté-
» ration, &c.»



LIII. PROLÉMÉE a commis beaucoup de fautes dans la
nomenclature des différentes Nations Seythes de l'Asie. On
pourra m'objecter qu'il ne nomme point le peuple dont je
parle, Aspasaces, ou Aspasiens, mais Aspsiens *οι Ασπισιοι*,
L. VI, C. XIV, p. 162. edit. Mercat. Bas. Ce mot est évidem-
ment corrompu; il faut lire avec l'ancien interprète dont l'au-
torité est d'un grand poids, & qui avoit vu les yeux des
manuscrits que nous n'avons plus, *Ασπασιοι*: il avoit mis dans
sa traduction *Aspasii*, ce qui revient à la dénomination adoptée
par Polybe & par Strabon.

Ce dernier Ecrivain nous dit qu'Asfaces, pour suivi par Cal-
linicus, se réfugia chez les *Aspasiatres*, *L. XI p. 354*: sans m'ar-
rêter à une discussion chronologique sur l'expédition de ce Prince,
qui m'entraîneroit hors de mon sujet, j'observerai seulement
qu'il s'est glissé une faute dans le texte de Strabon sur le nom
du peuple dont il fait mention dans ce passage. J'ai prié M. de
Rochefort, si avantageusement connu dans la République des
Lettres par sa traduction d'Homère, & dont les soins obligeans
& éclairés m'ont été très-utiles, de consulter M. de Bréquigny sur
le passage dont je viens de parler: voici la réponse de ce savant
Académicien, que je ne puis m'empêcher de rapporter en en-
tier; ses observations font un ornement pour mon ouvrage.

« Voici le résultat de mes recherches sur le passage de Stra-
» bon, au sujet duquel M. le Baron de Sainte Croix vous a
» consulté. Ce passage se trouve dans le xi^e livre de Strabon,
» p. 513 de l'édition de Paris 1620, qui est regardée comme
» la plus correcte de toutes. Il y est exactement tel que M. de
» Sainte Croix l'a lu dans son édition; mais dans celle dont
» je me sers, Casaubon remarque en marge, que les manuscrits
» varient sur un mot de ce passage, c'est le mot *Ασπασιασας*.

» Les autres éditions que je connois, (celles de 1549 & de
 » 1707 (1), offrent toutes deux le même mot. L'ancienne version
 » latine emploie le mot *Aspasiatras*; ainsi, le Traducteur avoit lu
 » *Ἀσπασιάτρας* dans les manuscrits dont il s'étoit servi: ce que
 » j'observe, parce que j'ai des preuves qu'il a traduit sur des
 » manuscrits différens de ceux dont les Editeurs se sont servis.
 » Je n'en dirai pas autant du Traducteur Italien Buonacciolli.
 » Sa version jouit d'une grande considération, (elle court peu
 » de risque de la perdre; car elle est devenue fort rare.) Mais
 » je pourrois prouver au besoin, qu'elle n'a été faite que sur
 » l'ancienne traduction latine. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'on
 » y lise le mot *Aspasiatris*; & ce témoignage n'en fait qu'un seul
 » & même avec celui de l'ancien Traducteur.

» Jusqu'ici tous les imprimés s'accordent sur cette leçon.
 » Mais il y a des manuscrits qui, au rapport de Casaubon, por-
 » tent *Ἀσπασιάτας*, & d'autres *Ἀσπασιάκας*. J'ajouterai la leçon
 » du manuscrit du Roi rapporté de l'Orient par M. l'Abbé
 » Sevin, & que Casaubon n'avoit pu connoître. Elle diffère
 » peu des deux leçons que je viens de citer, sur-tout de la
 » dernière: elle portoit *Ἀσπασσιόκας*. C'est la seule variante
 » que ce manuscrit fournisse sur le passage en question; & c'est
 » principalement ce dont M. de Sainte Croix paroît vouloir
 » être instruit.

» Je dirai de plus cependant, que pour distinguer la vraie
 » leçon parmi celles que fournissent les textes imprimés ou
 » manuscrits de Strabon, on peut recourir aux passages des
 » autres Auteurs où se trouve le nom du même peuple. J'en
 » connois trois que les Critiques ont cités: Arrien, Etienne
 » de Byfance, & Polybe.

» Mais il faut d'abord écarter Arrien; car le peuple qu'il
 » nomme *Ἀσπασιοί*, est un peuple de l'Inde, & celui dont
 » parle Strabon sous le nom de *Ἀσπασίικας*, est de la Nation
 » des Massagètes (2); ainsi, *Blanchardus* s'est trompé quand il a
 » cru que ces deux noms étoient le même. Au reste, je n'ai

(1) Celle de Basle 1574, porte la même leçon.

(2) Les Massagètes & les Aspasiaces n'avoient rien de commun entr'eux que le
 nom de Scythiens: c'étoient deux Nations très-différentes, l'Oxus les séparoit.

» pu retrouver le passage dans le 14^e Livre d'Arrien (1), & je n'en
 » parle que sur la foi de Holstenius, (*in Steph. Byzant.*) Quant à
 » Etienne de Byfance, il cite un peuple nommé *Ἀσπασίικας*, &
 » c'est certainement le même dont il s'agit dans Strabon, car
 » Etienne allègue pour autorité en cet endroit même, le xi^e
 » livre de ce Géographe. De-là Casaubon a conclu qu'il falloit lire
 » *Ἀσπασίικας* dans Strabon, d'après le texte d'Etienne.

» Mais Etienne cite aussi sur ce même mot l'autorité de Po-
 » lybe. Or Polybe écrit jusqu'à trois fois dans la même page
 » (*edit. 1609, p. 619.*) le nom du peuple dont il s'agit,
 » *Ἀσπασίικας*, & non comme Etienne *Ἀσπασίικας*. Il y a donc
 » toute apparence que la faute est dans Etienne, ou plutôt
 » dans son Abréviateur, qui n'est pas toujours fort exact;
 » il la faut donc corriger par la triple leçon de Polybe qu'E-
 » tienne copioit: leçon d'ailleurs appuyée par un des manus-
 » crits de Strabon que Casaubon cite, & par la leçon du ma-
 » nuscrit du Roi que j'ai cité, qui n'en diffère que par la
 » réduplication de la lettre σ.

» Ainsi, je crois qu'il faut regarder comme une faute dans
 » les éditions de Strabon, le mot *Ἀσπασιάτρας*, & dans Etienne
 » de Byfance le mot *Ἀσπασίικας*, & qu'il faut lire *Ἀσπασσιόκας*,
 » ou peut-être comme dans le manuscrit du Roi *Ἀσπασ-
 » σιόκας*, &c. »

ΕΠΙΣΤΑΣΙΣ

LIV. Ἐπικασία, κατὰ τὴν μέλανα κόλπον. Ἐπικασίαι ἐστὶν ἢ
 Σογδιανῆ, παρὰ Παροπασιόδαις, οὐ σιδαίς, comme on lit dans le
 manuscrit collationné par Gronovius, *Steph. in voc. Ἀλεξάνδρεια*
 p. 61-62 *edit. Pinedo*. Il y a, je crois, une transposition dans
 ce passage; il faut après *κόλπον*, mettre ἐστὶν ἢ Σογδιανῆ: avec
 ce léger changement, le texte d'Etienne de Byfance ne présentera
 plus une erreur grossière.

(1) C'est le vingt-troisième Chapitre, p. 315, *edit. Raschel*. On y lit *Ἀσπασίαι*, les
 Aspiens & non les Aspasiens *Ἀσπασίαι*.

IV. QUELQUES Savans ont voulu borner l'utilité qu'on peut retirer des Géographes Orientaux, aux détails qu'ils nous donnent sur l'Égypte, la Syrie & l'Arabie. Le Savant Abbé Renaudot établit comme un principe certain que, pour la Géographie ancienne, les livres Arabes ou Persans, ne peuvent presque nous fournir aucun secours, *Pref. des Relat. Arab. p. xvii*. M. d'Anville a prouvé le contraire par le fréquent usage qu'il en a fait, dans les cartes. En comparant les Géographes Orientaux avec les Auteurs Grecs, on peut tirer de ces premiers un très-grand avantage, & suppléer aux récits de ces derniers & même les éclaircir : la discussion dans laquelle je suis entré sur le cours de l'Oxus & sur le lac Oxien, en est, ce me semble, une preuve. Le savant Abbé, que je viens de citer, nous assure encore que les Écrivains Orientaux n'ont aucune connoissance des parties septentrionales de l'Asie, & qu'il règne une très-grande incertitude dans tout ce qu'ils rapportent des régions situées au-delà du Kharefme & de la Tranloxiane, *Not. sur les Relat. Arab. p. 283 & suiv.* Les relations Européennes nous fournissent-elles des détails plus satisfaisants? Quel vuide n'y auroit-il pas dans cette espace compris entre le Paropamisé des Anciens & le Jaxarte, sans les Géographes Orientaux? Le Kharefme, le Khorassan, la Bukarie & toutes les Provinces situées à l'Orient & au Midi de la mer Caspienne, nous seroient presque entièrement inconnues. M. l'Abbé Renaudot avoue lui-même l'utilité & le prix de ces détails. . . . « Les deux climats » que Gravius a donné, sont une des plus curieuses parties de » la Géographie d'Abulféda, parce qu'ils contiennent des Villes » inconnues aux anciens Géographes, dont on n'a aucune con- » noissance que par l'histoire Mahométane & par les relations » modernes. De plus, ces pays-là avoient été soumis aux Sul- » tans Seljoukides, sous le troisième desquels, Sultan Gelaled- » din Mélik-Schah, il y avoit eu de très-habiles Astronomes, » qui avoient fait par son ordre des observations fort exactes, » tant pour fixer le commencement de l'époque appelée Gela-

» léenne, que pour la mesure de la terre. Les Princes Tartares » avoient conservé la même curiosité : & ainsi il y avoit du » temps d'Abulféda, qui mourut l'an de Jésus-Christ 1345, » un grand nombre de tables assez exactes, par lesquels il pou- » voit régler les positions des Villes dont il parloit. » *Pref. des Relat. Arab. p. xiii-xiv.* Il faut avouer cependant que les positions données par l'Eldrisi & par Abulféda, sont souvent incertaines; mais en avons-nous de meilleures? Ce dernier Géographe ne nous cache point l'insuffisance des matériaux qu'il a été obligé d'employer, il ajoute ensuite dans sa préface: « On ne » doit pas entièrement négliger ce qu'on ne sauroit connoître » parfaitement, parce qu'il vaut mieux ne savoir qu'une partie, » que de tout ignorer. . . . D'ailleurs les tables de Nasir-Uddin & d'Ulug-Beg méritent une attention particulière; M. l'Abbé Renaudot rend justice à l'exactitude de ces tables. Si les Orientaux ont très-peu connu la Chine, doit-on par cette seule raison proscrire & rejeter tout ce qu'ils rapportent sur le reste de l'Asie? Tel est cependant en substance le raisonnement, telles sont les inductions du savant Traducteur des relations Arabes.

LVI. STRABON loue l'entreprise de Posidonius qui vouloit prouver, par le rapport des langues, que différentes Nations avoient une même origine. Les Syriens, les Arméniens, & les Arabes se ressembloient beaucoup par leur langage, leur manière de vivre & leur figure, sur-tout dans les endroits où leurs pays étoient limitrophes. La Mésopotamie avoit été peuplée par ces trois Nations avec lesquelles ses habitans avoient une grande affinité. *Strab. Geogr. L. p. 28.* Quelques lignes après on lit $\alpha\iota\ \text{Assyrioi}\ \delta\epsilon,$ $\kappa\alpha\iota\ \alpha\iota\ \text{Armenioi},$ $\kappa\alpha\iota\ \alpha\iota\ \text{Arabioi},$ que les Assyriens, les Arianiens & les Arméniens ont beaucoup de ressemblance entr'eux & avec les peuples (que Strabon vient de nommer d'après Posidonius,) $\kappa\alpha\iota\ \text{pro}\ \tau\epsilon\tau\alpha\iota\ \kappa\alpha\iota\ \alpha\lambda\lambda\eta\lambda\omega\varsigma;$ il me paroît évident que ces mots $\kappa\alpha\iota\ \alpha\iota\ \text{Armenioi}$ ont été interpolés; c'est pour cela que je n'ai point fait mention des Arméniens dans mon ouvrage. Casaubon met en marge dans cet endroit de Strabon, cette variante

manuscrit. *Ἀραμμαῖοι*. in aliis deest. Le manuscrit du Roi déjà cité, (le P. Montfaucon nous en a donné la collation du 1^r. Livre, dans le second volume de sa Bibliothèque des manuscrits,) ne porte aucune variante sur la leçon ordinaire ; ce qui n'empêche point qu'on ne doive la rejeter comme présentant un sens contraire à la suite du texte de Strabon & à l'ordre grammatical. *πρὸς εἰς* prouve, ce me semble, qu'il ne faut point répéter *οἱ Ἀραμμαῖοι* ; l'enclitique *εἰ* fait aisément sentir la distinction que ce Géographe a voulu mettre entre ces peuples, pour les rapprocher ensuite tous ensemble & les uns des autres *πρὸς ἀλλήλους*. La leçon *Ἀραμμαῖοι* doit être encore rejetée ; c'est le nom, selon Strabon, que se donnoient eux-mêmes les Syriens qui descendoient d'Aram, fils de Sem : le texte de l'Ecriture ne les désigne que par ce nom. C'est celui d'un des trois Dialectes de la langue Syriaque, le plus élégant de tous, & qui étoit en usage à Edesse & dans la Syrie extérieure. *Vid. Joan. Wilhelm. Hilligeri summarium linguae Aramaeae*, &c. Ce nom ne sauroit donc convenir aux Arméniens ; Joseph nous assure encore que les Grecs donnoient le surnom d'Araméens aux Syriens, *Ant. L. 1, C. v* ; d'ailleurs la différence des deux leçons suffisoit pour faire soupçonner quelque erreur dans ce passage du 1^{er} Livre de Strabon.

LVII. ON NE SERA POINT FACHÉ de trouver ici la description que l'Auteur du Bagavadam fait du mont Mérou & de ses environs ; il s'exprime en ces termes :

» A l'Est de Mérou, il existe une autre montagne nommée
 » Mandaram ; au Sud celle nommée Souvarivam, à l'Ouest une
 » autre nommée Coumoudam ; & au Nord celle de Srourgam.
 » Ces quatre montagnes sont dans une position si exacte, qu'à
 » les voir il paroîtroit qu'on y avoit placé de grandes colonnes
 » pour y construire une voute. Leurs élévations sont à dix
 » milles yôssiney. Il y a quatre arbres aux sommets de ces quatre
 » montagnes, lesquels se nomment Soudam, Cadapam, Alam,

&

» & Nâval, qui portent des fruits & des fleurs dans tous les
 » temps, dont les rameaux paroissent avoir mille yôssineys
 » d'étendue.

» Dans le Mérou, il y a quatre étangs, étendus chacun à cent
 » yôssineys en carré ; un rempli de lait, l'autre de beurre,
 » le troisième de lait (lait caillé) & le dernier de suc de
 » canne.

» Les quatre montagnes ont chacune un jardin de délices ; ces
 » jardins sont nommés Nandam, Saytradam, Rayprassidam & Sar-
 » valôca - païtram. Celui qui mange le fruit de Soudam (mangue)
 » de la montagne de Mandoram, acquiert l'immortalité. Le jus de
 » ces fruits courant comme un ruisseau, forme un fleuve & est
 » nommé Rossôdogam (coulant de jus). Le jus des fruits de
 » Nâval, qui est sur la montagne Souvarivam, produisant de
 » même un ruisseau nommé Jambou, a donné son nom à l'île
 » Jambou qu'il arrose.

» Les deux autres arbres produisent de même deux autres
 » rivières, qui arrosent le pays d'Ilavroudam.

» A l'Est, & à l'Ouest de même de Mérou, il y a deux mon-
 » tagnes nommées Gedâ - Coudam & Pariatram, qui forment
 » une chaîne en longueur de 18000 yôssineys, du Nord au Sud.
 » Les Dieux fréquentent ces montagnes où ils prennent leurs
 » divertissemens.

» Au sommet de Mérou, il y a une grande Ville de dix mille yô-
 » ssineys en carré. Cette Ville se nomme *Brahmapatnam* & est
 » toute éclatante d'or. A l'entour de cette Ville, il y a huit autres
 » Villes gouvernées par les Dieux des huit points Cardinaux de
 » l'Univers. Un ruisseau nommé Brahmanda - Cadam, sortant du
 » haut du Mérou, arrose la Ville de Brahma, fort par les quatre
 » portes de cette Ville, & forme quatre fleuves nommés Sada-
 » lam, Sadassou, Patram, & Alaguey. Un de ces fleuves s'éle-
 » vant en l'air, lave les pieds de Vishnou. L'autre, qui sort du
 » côté du Sud, arrose le pays de Nichetam, Yemacoudam,
 » Ymosâlalam, & se jette ensuite dans le pays de Baradam. C'est
 » ce fleuve que Sivan prit sur sa tête, & delà il a été nommé
 » Ganga-Taren ou Siven, (celui qui porte sur sa tête Ganga).
 » L'ouvrage d'où je tire cette description, a été écrit originai-

Rf

» tagnes; savoir, les montagnes *Ketouman*, *Mallioban*, *Mané*
 » *daro*, *Chuparchodo*. Il y a parcellement sur ces quatre mon-
 » tagnes quatre arbres d'une grandeur prodigieuse; savoir, les
 » arbres *Ambro*, *Kodanbo*, *Zombou*, *Niogradu*. Au pied de
 » la montagne *Mandaro* coule un fleuve qui, recevant dans ses
 » eaux les fleuves qui tombent de l'arbre *Zombou*, en con-
 » traîne l'odeur. Tout le pays qu'arrose ce fleuve est appelé
 » *Zomboudipo*: voilà d'où il a tiré son nom.»

LIX. DENYS le Périégète dit qu'il y avoit, près du Gange, un endroit consacré à Bacchus. *V. 1152 & seq.* Eustathe en conclut tout de suite que c'est Nisa ou Nissa, *Comm. p. 138, edit. Henr. Steph. Apollodore, L. III, C. v, p. 162, edit Thom. Gal.* nous apprend que Bacchus, après avoir parcouru la Thrace & toute l'Inde, & y avoir élevé des colonnes, revint à Thèbes. On ne sauroit disconvenir que les Anciens n'aient fort varié sur les voyages de Bacchus, & les monumens qu'il en laissa. Philostrate, Auteur fort médiocre, & qui ne mérite pas le cas qu'on paroît faire quelquefois de son autorité, nous assure que l'on voyoit autrefois dans les Indes un Disque d'argent avec cette inscription: BACCHUS, FILS DE JUPITER ET DE SÉMÉIÉ A APOLLON PYTHIEN, (des dépouilles) DES INDIENS ΑΠΟ ΙΝΔΩΝ. Cet Ecrivain ajoute ensuite qu'au rapport des habitans de Nisa, Alexandre ne monta point sur le sommet du mont Méros, voisin de cette Ville, pour y célébrer avec toute son armée les Orgies comme le rapportent les Historiens d'Alexandre, (*Curt. L. VIII C. x, Arr. L. v, C. II.*); mais que ce Prince se contenta d'offrir ses vœux & des sacrifices à ce Dieu au pied de cette montagne. Philostrate nous déclare que l'amour de la vérité l'engage à contredire ces Historiens. *Apoll. Tyan. vit. L. II, C. IX.* Mais c'est plutôt l'amour des fables & du merveilleux qui l'a guidé dans son ouvrage, espèce de roman historique dans lequel il ne montre ni goût ni discernement.

LX. LE GÉOGRAPHE Turc s'explique sur les montagnes du Cachemir, en ces termes « Il n'y a que trois passages très-étroits pour pouvoir passer dans ce pays; on appelle ces passages *Derbend*. Celui du Khorassan est très-difficile & étroit, les bêtes chargées n'y peuvent pas passer; on est obligé de faire transporter les marchandises sur le dos des hommes qu'on loue pour cet effet; ce qu'ils font avec beaucoup de peine: le passage des Indes est de même que celui du Khorassan. Celui du Thibet est à la vérité un peu moins difficile que les autres; mais, comme à la distance de quelques journées le terrain n'est couvert que d'herbes vénimeuses, cela est cause que la cavalerie ni les caravanes ne peuvent pas y passer; c'est pourquoi ce passage n'est guère praticable ». *P. 404 - 405.* L'ouvrage dans lequel se trouve ce détail, est proprement appelé *Dgihan-Numa*, c'est-à-dire, description du monde: voyez ce qui en est dit dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions *Tom. XXIII, p. 285.* Cette Géographie Turque contient des choses très-intéressantes, & qui ne se trouvent point ailleurs. M. Armain, Interprète du Roi pour les langues Orientales, a traduit en françois cet ouvrage Turc. Je me suis servi de cette traduction qui se trouve à la Bibliothèque du Roi & forme deux volumes in-fol. de 1971 pages.

LXI. CE QU'ARRIEN dit du Nil, dans le VI^e Chapitre de ses Indiques, n'est point tiré du Journal de Néarque, qui ne commence qu'au XXI^e, mais de la Relation de Mégasthène, dont cet Historien a fait l'extrait; ainsi, l'argument de Dodwel, quelque mauvais qu'il soit d'ailleurs, ne peut avoir ici aucune application. Cet argument seroit plutôt contre l'ouvrage même d'Arrien sur l'expédition d'Alexandre, dans lequel cet Ecrivain rapporte que ce Prince s'étoit d'abord flatté d'avoir trouvé les sources du Nil dont il croyoit que l'Hydaspe faisoit partie; mais qu'ayant

ensuite appris des Indiens que cette dernière rivière se jeroit dans l'Acélines, & l'Acélines dans l'Indus, qui alloit décharger ses eaux dans l'Océan par deux embouchures, il revint de son erreur, & effaça dans la lettre qu'il écrivoit à Olympias, le récit de cette prétendue découverte. *Arr. L. VI, C. I. M. Huet, Diss. XI, Tom. II, p. 45*, supprime une partie de ce passage pour autoriser son système sur la prétendue communication qu'il suppose que les Anciens ont admise depuis le règne d'Alexandre entre le Nil & l'Indus. Cette erreur n'étoit qu'une opinion vulgaire rejetée par les meilleurs Auteurs de l'Antiquité; elle devoit peut-être son origine à l'extension donnée autrefois au nom d'Ethiopien. Hérodote parle des Ethiopiens de l'Asie *οἱ ἐν τῆς Ἀσίας*, qu'il range parmi les peuples qui formoient la dix-septième Satrapie; cet Historien distingue encore les Ethiopiens d'au-dessus de l'Égypte *ὄπισθ' Αἰγύπτου*, *L. VII, C. 69*, ceux de Lybie *οἱ δὲ ἐν τῆς Λιβύης*, des Ethiopiens de l'Orient *οἱ μὲν γὰρ ὀπί' ἡλίας Αἰθιοπίας*, *L. VIII, C. 70*, ou Indiens proprement dits, *L. id. C. 65*. M. Huet invoque l'autorité d'une foule de Poètes & d'Écrivains du moyen âge, enfin jusqu'à celle du Rabbin Aben-Ezra, qui place le Nil au-delà de la mer Rouge, *diff. cit. p. 49*. Que prouve ce vain échafaudage, sinon que les Auteurs du moyen âge étoient aussi mauvais Géographes que méchans Historiens, & qu'il ne faut point chercher des détails exacts de Géographie chez les Poètes? D'ailleurs tous ces passages mériteroient une discussion particulière dans laquelle je n'entrerais point ici; peut-être ne disent-ils pas tout ce que M. Huet veut bien leur prêter. Je me contenterai d'observer qu'Aben-Ezra appelle Ethiopiens, les Arabes qui étoient au Midi de Gébara & qui sont désignés par ce nom dans l'Écriture, *Paralip. L. II, C. 14, v. 12-13 & 14*; c'étoient sans doute les Homérites qu'Étienne de Byfance nomme Ethiopiens. *In voc. Ὀμηρίται*. Ce Savant a oublié de parler de Malala, qui rapporte, dans sa Chronique, une aventure très-galante d'Alexandre avec Candace, Reine d'Éthiopie. *Malal. Chron. Hist. Byfant. edit. Venet. Tom. VIII, p. 82*. Mais qui ne reconnoît dans ce récit le mélange des idées Orientales avec les traditions Grecques sur l'histoire du Conquérant Macédonien? Les peuples de

l'Orient donnent le nom d'Inde à l'Éthiopie qui comprend, selon Ebn-Alvardi, cette portion de l'Afrique opposée à l'Éméne & au Kerman. Les Persans appellent les habitans de cette région *Siah-Hindou*, les Indiens noirs. *Herbelot Bibl. Orient. p. 448, id. p. 929*. Les Orientaux donnoient aussi le nom d'Éthiopiens aux peuples qui habitoient l'intérieur de l'Inde & à ceux qui se trouvoient à l'Orient de cette immense région. *Romani verò mercatores per Homeritarum terras ad interiores Indorum partes que Euzeliæ dicuntur, penetrabant: atque inde in ultiores Indorum Aethiopumque regiones proficiscebantur. Simeon Episc. Beth. Arsamensis ex vers. Assemani, Bibl. Orient. Tom. I, p. 360.*



LXII. ARRIEN nous assure, *L. VI, C. XXI, exped. Alex.* que les vents Ététiens ne cessoient de souffler dans les parages des environs de l'Indus, depuis le commencement de l'hiver, au coucher de Pléyades que les Anciens plaçoient 44 jours après l'Équinoxe d'automne, *Plin. L. II, C. XLVII*, jusqu'à l'Équinoxe du printemps. Il ajoute ensuite que Néarque attendit le temps propre à la navigation, *ὅταν τὸ παραπλεῖν*, pour mettre à la voile. Conséquemment la durée de la mouçon contraire est prolongée d'environ deux mois. Cet Historien paroît ici avoir suivi des mémoires peu exacts; mais il corrige ensuite son erreur dans ses Indiques où il adopte la Relation de Néarque.

Les Traducteurs Latins dans l'endroit où Arrien s'exprime en ces termes: *ἀπὸ δὲ τῷ χειμῶνος τῆς ἀρχῆς, τὸ ἀπὸ πλειάδων δύσεως, ἔπει ἐπὶ τροπᾷ αἰς χειμῶνι ὁ ἡλιος ἐπιστρέφει. Exped. Alex. L. VI, C. XXI*. Ces Traducteurs lui font commettre une faute grossière en rendant ainsi ce passage, *siquidem ab initio hyemis qua simul cum occasu pleiadum incipit, ad solstitium hybernium, &c.* Ils prennent ici l'Équinoxe du printemps pour le Solstice d'hiver, & par-là réduisent la saison favorable aux Navigateurs à environ six semaines. Mais dans la partie de la révolution que fait le soleil pendant l'hiver *ἐν χειμῶνι*, où parvient-il? Est-ce au Solstice ou à l'Équinoxe? Arrien

distingue très-bien le temps qui précède le Solstice par le coucher des Pléyades, ensuite celui qui lui succède *εν χειμῶνι*; enfin il marque très-exactement l'Equinoxe lui-même où le soleil passe *επισημει* dans le signe du Bélier. Les mêmes Traducteurs ont encore cru que le mois de Boedromion dans lequel Néarque appareilla, *Indic. C. xxi*, répondoit à celui d'Août: cet Amiral auroit alors commencé son voyage dans la mouçon contraire; ce qui ne sauroit s'accorder avec le texte d'Arrien. Ils ont ignoré l'ordre des mois de l'année Athénienne, que le savant P. Corfini a très-bien expliqué & rétabli dans ses fastes Attiques; chef-d'œuvre d'érudition & de critique: Boedromion est évidemment le mois de Septembre.



LXIII. IL SEROIT peut être nécessaire d'examiner ici la forme des années employée par Diodore: mais cet objet demande une discussion particulière dans laquelle j'entrerais quelque jour. Je crois pouvoir démontrer que cet Historien ne s'est servi que des années civiles d'Athènes ou Archontiques, auxquelles il a adapté la liste des premiers Magistrats de Rome, suivant les Fastes Consulaires. Il est certain qu'à l'époque du règne d'Alexandre, les Consuls n'entroient en charge qu'aux Ides d'Octobre: voyez l'excellent mémoire de M. de la Nauze sur le Calendrier Romain, *Acad. des Inscri. Tom. xxvi*. L'année Attique commençoit au contraire depuis la LXXXVII^e Olympiade au mois d'Hécatombeon; temps auquel les Archontes prenoient possession de leur charge, *Vid. Corfini Fast. Attic. diff. 12*. Cette différence entre les années de Rome & celles d'Athènes, doit avoir entraîné Diodore de Sicile dans beaucoup d'erreurs.



Observations

Observations sur Suidas.

LE LEXIQUE de Suidas est un abondant répertoire, dont le principal mérite est de nous avoir conservé des scholies & des explications grammaticales, très-utiles pour l'intelligence des Auteurs Grecs. Les faits historiques ne sont pas la partie la moins considérable de cet ouvrage, mais la plupart n'ont pas l'exactitude que l'on trouve dans ces sortes de recueils lorsqu'ils sont faits par des Critiques éclairés. Ce qui a multiplié les erreurs du Lexique de Suidas, ce sont sans doute les additions qui y ont été faites en différents temps: l'article d'Alexandre en fournit des preuves assez convaincantes.

Le commencement de cet article est un extrait d'Arrien, & principalement, comme l'a remarqué Kuster, des IV^e & VII^e Livres de cet Historien: ces expressions *αὐτῶ φησὶν Ἀρριανὸς*, ne permettent point d'en douter. Suidas a ensuite rapporté quelques traits concernant le Héros Macédonien, qu'il a puisés dans l'ouvrage de Néarque dont il fait mention, & dans d'autres Ecrivains qui avoient parlé d'Alexandre.

La suite du même article depuis ces mots, *ὅτι Ἀλέξανδρος* jusqu'à *ὁ αὐτὸς δευτανόσιος*, me paroît une addition postérieure à Suidas: la contradiction qu'on y apperçoit aisément avec ce qui précède, suffit seule pour le prouver. Ce Lexicographe avoit dit que Roxane étoit fille d'Oxyarte; on lit ici que cette femme avoit pour père Darius. L'aventure de Candace, Reine des Indes, avec Alexandre, qui est tirée de la Chronique de Malala, se trouve rapportée dans cette seconde addition; l'Auteur paroît y avoir pris pour guides les Ecrivains du moyen âge.

Quelque Copiste, ou Editeur du Lexique de Suidas, ayant cru qu'il manquoit dans l'article d'Alexandre plusieurs détails sur l'histoire de ce Conquérant, aura, dans la suite, ajouté l'anecdote des huit cens prisonniers Grecs mutilés par ordre du Roi de Perse, dont parle Quinte-Curce. Le même Editeur aura

enfin imaginé de terminer cet article, par les présages sinistres qu'on supposoit avoir annoncé la mort de ce Prince, & par le prétendu empoisonnement du Héros Macédonien.

L'effet que produisit la musique de Timothée sur l'ame d'Alexandre, étoit trop singulier pour être oublié dans un répertoire tel que celui qui porte le nom de Suidas; aussi ce fait s'y trouve-t-il rapporté deux fois, *in voc. Τιμόθεος, & Ο ἰθυσιαστῶν*, où il paroît placé assez naturellement. On ne fauroit disconvenir que ce même trait n'ait été ajouté à l'article d'Alexandre, après les autres détails qui le précèdent; ceux qui concernent les goûts particuliers & le caractère de ce Prince, sont rapportés au commencement de cet article.

La dernière addition est celle d'un passage d'Athénée, dans lequel cet Auteur, après avoir parlé de la magnificence d'Alexandre, parle de la victoire que Conon remporta sur les Lacédémoniens, du rétablissement des murs du Pirée par ce Général, & du festin qu'il donna ensuite au peuple d'Athènes. Quelque Copiste ayant lu ce passage mutilé & où le nom de Conon se trouvoit effacé, n'aura fait de deux phrases qu'une seule qui se rapporte alors toute entière à Alexandre. Ce fait aura ensuite été placé, comme essentiel à l'histoire de ce Prince, dans son article, & comme très-honorable pour les Athéniens, dans l'article de ce peuple. Le savant Kuster a très-bien remarqué l'origine de cette méprise; mais il n'a osé décider si elle devoit être attribuée à Suidas ou à ses Continueurs, *ipsius ne Suida, an verò aliorum culpâ, haud faciliè dixeris, not. p. 71, Tom. 1.* La question se trouve résolue par les observations que Kuster a faites dans sa préface, sur les additions & les interpolations qui se sont successivement glissées dans le texte de Suidas: les anciens manuscrits de cet Auteur étant bien moins amples que ceux qui sont plus récents, démontrent la certitude de ces observations.

Eudémus, Helladius, Eugénius, Zosime, &c. & les autres Ecrivains cités à la tête du Lexique de Suidas comme l'ayant mis en ordre, *οἱ δὲ συντάξαντες τὸ βιβλίον*, lesquels y ont vraisemblablement inséré leurs ouvrages dont le titre est rapporté,

ces Ecrivains étoient de simples grammairiens, & peuvent par conséquent avoir apporté beaucoup plus de soins à la partie qui les intéressoit davantage, & avoir négligé l'histoire qu'ils auront, peut-être regardée comme étrangère à l'objet de Suidas. Cette dernière partie a dû, selon toute apparence, ses principaux accroissemens aux Copistes, Editeurs de ce Dictionnaire; ils auront tout enregistré, afin d'augmenter cet ouvrage & conséquemment le prix de leur travail: un semblable motif, si funeste aux progrès des connoissances humaines, est trop commun dans notre siècle, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Ces Copistes ne se sont point embarrassés de l'exactitude, ni d'indiquer les livres qu'ils ont employés, en mutilant les passages; les accumuler étoit leur unique but. Le savant M. Toup, qui nous a donné d'excellentes observations sur le texte de Suidas, s'exprime à ce sujet en ces termes. . . (Suidas) *Constat enim, ut plurimum, ex Scholiis & veterum Scriptorum fragmentis, præclaris quidem iis, hinc inde corrasis & convasatis, &c. Pref. Tom. 1, p. VI.*

On ne sauroit méconnoître le fréquent usage que les Ecrivains du moyen âge ont fait des ouvrages des Orientaux. Ce qui est dit de la naissance de Roxane dans Suidas, à la fin de l'article d'Alexandre, n'est autre chose qu'une tradition Orientale insérée dans cet endroit, par quelque Copiste. Abulfarage rapporte qu'Alexandre épousa la fille de Darius, appelée *Rawshanc*. . . *filiam ejus nomine Rawshanc uxorem duxit. Hist. Dynast. ex vers. Pocock. p. 59*, dont le nom ne diffère que par la prononciation de celui de Roxane, fille d'Oxyarte.

Plusieurs passages des Ecrivains du moyen âge ne pourroient avoir un sens raisonnable, & présenteroient même des erreurs grossières, si on n'avoit point recours pour les expliquer aux ouvrages des Orientaux. Je n'en citerai qu'un exemple qui a rapport au sujet que je traite. Malala nous dit, dans sa Chronique, qu'Alexandre délivra le territoire des Romains du joug des Perses & des Assyriens, *Chron. L. VIII, p. 81. Ap. Script. Byz. ed. Ven. Tom. XXIII.* Cet Auteur entend par tout le pays des Romains, *πᾶσαν τὴν γῆν τῶν Ρωμαίων*, une partie de l'Asie; que le Héros Grec délivra en effet du joug des Perses. Non-

seulement les Géographes Orientaux tels que Alouardi, donnoient le nom de *Roum* aux pays situés en deça du canal de la mer Noire, mais encore l'Auteur du *Massâhat Alardh* (l'étendue de la terre) & plusieurs autres Ecrivains Orientaux appellent ainsi l'Asie Mineure, la Cilicie, la Syrie, &c. *Voy. Herb. Bibl. Orient. p. 721.* Alexandre porte même, dans leurs ouvrages, le surnom de *Roumi*. *Herb. id. p. 318.*

FIN DES NOTES.



DISSERTATION

SUR

L'ANNÉE DE LA NAISSANCE
D'ALEXANDRE,

Et sur les dernières époques de la Chronique de Paros.

PLUTARQUE rapporte qu'Alexandre naquit le six du mois Attique Hécatombeon, appelé Lous par les Macédoniens (1), le même jour que le Temple de Diane, à Ephèse, fut brûlé. Cet Historien ajoute que Philippe reçut, après la prise de Potidée, trois courriers. Le premier lui annonçoit la victoire remportée par Parménion sur les Illyriens; le second, qu'on lui avoit adjudgé aux Jeux Olympiques le prix de la course des chevaux; enfin le troisième lui apprit la naissance d'Alexandre (2).

Le savant Ussérius a attaqué ces Synchronismes (3). Établissons en la certitude, & prouvons qu'après la prise de Potidée,

(1) Usserius, *Annal. p. 144.* & Dodwel, de *Cyclis Græc. dissert. ix, Sect. 3 & 5*; & *dissert. iv, Sect. 150*, prétendent que Plutarque se trompe, & que le mois Lous ne répondoit point alors au mois d'Hécatombeon,

mais au mois de Boedromion. Le P. Corssini a justifié cet Historien. *Vid. Fall. Attic. Tom. 1, diss. iii, Sect. xxi, T. 113, diss. xiv, Sect. xxi.*

(2) *Plut. vit. Alex. p. 7-8.*

(3) *Annal. p. 144-145.*

Philippe a pu apprendre presque en même temps la nouvelle de la victoire de Parménion, & celle du prix qu'il venoit de remporter aux jeux Olympiques.

Diodore de Sicile est l'Auteur qui paroît le plus favorable à l'opinion d'Ullérius. Cet Historien rapporte, sous l'Archontat de Céphifodote, la troisième année de la CV^e Olympiade; que Philippe, après s'être emparé d'Amphipolis & de Pydna, fit alliance avec les Olynthiens, à qui il promit de donner Potidée. Cette Ville s'étant rendue à lui, il en chassa la garnison Athénienne (1), & livra Pydna à ses nouveaux alliés. Ce Prince s'avança ensuite dans la Thessalie jusqu'à Crénidas, qui fut considérablement augmenté, & prit le nom de son Restaurateur. Les mines d'or, voisines de cette Ville, furent exploitées par ses ordres. Philippe s'en servit pour faire frapper, à son coin, des monnoies, appelées Philippiques; & par ce moyen, il amassa, en peu de temps, beaucoup d'argent, qui fut employé à lever des troupes, & à corrompre les principaux Citoyens des Villes de la Grèce. Diodore finit le récit des faits que je viens de rapporter, en ces termes, *reprenons maintenant la suite des événemens* (2).

Ces expressions prouvent que Diodore a réuni, dans une même année, pour ne point interrompre le fil de sa narration, plusieurs événemens qui appartiennent aux années suivantes. Cette méthode ne sauroit se concilier avec l'exactitude chronologique, dont cet Historien semble faire profession, quoiqu'il la néglige fréquemment, & sur-tout

(1) Diod. Tom. II, p. 88; dit οὐκ ἔστιν. Demost. Philippe, II, p. 46, ἀποπέσει. Le témoignage de cet Orateur est confirmé par celui de Thucydide, qui nous apprend que les Athéniens envoyèrent, la se-

conde année de la guerre du Péloponnèse, une colonie à Potidée, L. II, n^o 70.

(2) Ἡμεῖς δὲ ἐν τῇ αὐτῇ ἀρχῇ ἀναρῶμεν τὴν βιβλίον τῶν λόγων. Diod. L. XVI, n^o 8.

dans le récit qu'il fait des différens événemens du règne de Philippe (1).

Peut-être trouverons-nous dans les Ouvrages de Demosthène quelques éclaircissimens sur l'ordre des faits, que Diodore n'a point conservé. L'illustre Orateur montre les progrès de la puissance du Roi de Macédoine, par ses entreprises dont il expose le commencement & les suites aux yeux de ses Concitoyens, en ces termes: . . . « Quelqu'un de vous pense-t-il, » ô Athéniens! Quelqu'un de vous considère-t-il par quels » degrés Philippe, foible dans son origine, est devenu si puissant? Il s'empare d'abord d'Amphipolis; quelque temps après, » de Pydna; ensuite, de Potidée; puis, de Méthone (2); & » enfin il entre dans la Thessalie. Et lorsqu'il a tout disposé » suivant ses volontés, dans Phères, dans Pagase, dans Magnésie, » il s'avance dans la Thrace. Là, quand il a fait & défait » les Rois, il tombe malade. A peine relevé de sa maladie, » il ne se livre point à la mollesse, mais marche droit contre » les Olynthiens (3). »

Demosthène retrace ainsi, en peu de mots, les événemens qui se sont passés durant l'espace de dix ans, depuis la prise d'Amphipolis, sous Céphifodote, qui étoit Archonte à Athènes, comme je l'ai déjà dit, la troisième année de la CV^e Olymp. jusqu'à la magistrature de Callimaque; la quatrième

(1) Je me propose de discuter cet objet dans une autre occasion.

(2) τὴν ἀρχὴν Ἀμφίπολιν ἔλαβεν, μετὰ ταῦτα Πύδναν, μετὰ Πυδναν, Μεθώνην αὖτις, &c. Olynth. I, ou plutôt III, suivant l'ordre indiqué par Denys d'Halicarnasse, Epist. ad Amm. Tom. II, edit. Sylb. p. 121, & à cause des faits qui y sont rap-

portés. Cet Orateur laisse appercevoir l'ordre des temps par différentes particules qu'il joint à chaque exploit de Philippe & dont il ne faut point oublier la force dans l'arrangement grammatical du passage que je viens de citer.

(3) Olynth. Inpr. cit. edit. Morel p. 1.

année de la CVII^e Olymp., qui est celle dans laquelle, selon Denys d'Halicarnasse (1), l'Orateur Athénien prononça la harangue où se trouve le passage que je viens de traduire. En lisant ce discours avec quelque attention, on s'apperçoit que les Olynthiens étoient déjà vivement pressés par les armes Macédoniennes : le témoignage de Philochore ne laisse aucun lieu d'en douter.

Les deux mille Peltastes & les trente Tirèmes envoyées d'Athènes aux ordres de Charès pour secourir les Habitans d'Olynthe, devinrent inutiles, ainsi que la diversion que Charidème, Général des Athéniens, avoit faite dans la Thrace. Les Olynthiens furent vaincus dans trois différens combats, & se trouvèrent réduits à demander au peuple d'Athènes de nouveaux secours. Démosthène prononça à cette occasion les trois harangues connues sous le nom d'Olynthiennes, & persuada à ses Concitoyens de faire partir un nouveau renfort, consistant en deux mille Citoyens gens de pied, trois cens Cavaliers, & 17 galères. Charès prit encore le commandement de ces troupes, destinées à s'opposer aux entreprises de Philippe (2). Olynthe tomba malgré cela, par trahison, au pouvoir de ce Prince, l'année suivante, sous l'Archonte Théophile (3).

Diodore ne parle de la guerre d'Olynthe que sous cet Archonte, & réunit dans cette même année tous les faits qui y ont rapport, sans cependant faire mention des secours que fournirent les Athéniens aux Habitans d'Olynthe, une des principales circonstances de cette guerre. C'est ainsi que tantôt il transporte les événemens, tantôt il en omet d'essentiels;

(1) Epist. ad Amm. p. 121.

(2) Philochor. Ap. Dion. Halicarn. Epist. ad Amm. p. 122.

(3) Dion. Hal. Epist. ad Amm. p. 123, Plur. vit. Dec. Orat. Tom. II, Oper. p. 841.

On

on ne fauroit donc adopter sa chronologie sans examen. Il n'a pas été plus exact dans le récit des premières entreprises de Philippe; il semble qu'il en convienne lui-même, comme nous l'avons déjà observé. Démosthène suit, au contraire, l'ordre des faits, qu'il présente d'une manière rapide, mais exacte, afin que ses Auditeurs puissent juger des progrès de la puissance de Philippe (1), qui commença les hostilités contre les Athéniens par la prise d'Amphipolis, sous l'Archontat de Céphifodote.

Cette Ville de la Thrace, située sur les bords du Strymon, étoit sans doute, comme le remarque Isocrate, plus nécessaire aux rois de Macédoine qu'aux Athéniens (2). Ces Républicains étoient cependant obstinés à recouvrer cette place qu'ils avoient déjà perdue quatre ou cinq fois, comme on doit l'insérer du texte de l'Orateur (3) que je viens de citer. Le roi de Perse & la Grèce entière avoient reconnu la souveraineté d'Athènes sur Amphipolis (4), en échange de laquelle Philippe avoit promis aux Athéniens de leur donner toute l'Eubée; proposition captieuse de la part de Philippe, mais qui montre combien ces Républicains estimoient la possession d'Amphipolis. Démosthène débute en leur rappelant la prise de cette place, la première & la principale cause de cette guerre.

Cet Orateur fait très-bien sentir la distance qu'il y eut de cet événement, *μετὰ ταῦτα*, à la réduction de Potidée. La prise de cette place fut encore précédée des négociations de Philippe avec les Olynthiens, qui se prêtoient avec peine à ses vues insidieuses (5). Ce Prince pour les attirer entièrement dans son parti,

(1) Ulpian. Schol. ad Olynth. cit. p. 5.

(2) Orat. ad Philip. p. 162-163, &c. edit. Basil.

(3) Orat. cit. p. 63-64.

(4) Demosth. Orat. de fall. Legat. ed. Taylori, in-8^o, p. 169.

(5) Demosth. Orat. advers. Philipp. II, p. 46, de Chetson. p. 62.

T c

leur sacrifice d'abord la possession d'Atamonte, dont ses prédécesseurs avoient été fort jaloux, puisque, selon Aristide, il étoit auparavant défendu aux Clynthiens de mettre le pied dans le territoire de cette Ville (1).

Pydna subit ensuite le joug de Philippe, & fut punie de sa révolte; événement qui doit être rapporté sous l'Archontat d'Agathocle, ou du moins aux derniers jours de la magistrature de Céphifodote, son Prédécesseur. On ne sauroit croire que la prise de cette Ville ait été bientôt suivie de celle de Potidée, qui étoit située au milieu de l'Isthme qui joignoit la presqu'île de Pallène à la Chalcidice. Cet éloignement rendoit les moyens, que les Athéniens pouvoient prendre pour secourir cette place, tardifs & difficiles; cependant Démosthène leur reprochoit de n'y avoir pas jeté un puissant secours (3): il faut donc que le siège de Potidée ait été long, & la défense de ses Habitans opiniâtre.

Ussérius n'est donc point fondé à mettre deux ans d'intervalles entre la naissance d'Alexandre & la prise de Potidée, qui n'arriva que deux ou trois mois auparavant, & fut la dernière conquête de Philippe dans l'année de la magistrature d'Agathocle. C'est pour cela que Plutarque rapporte cette prise comme l'événement le plus remarquable qui ait précédé l'accouchement d'Olympias. Cet Historien ne dit point précisément que ce fut immédiatement après la conquête de Potidée que Philippe reçut la nouvelle de la naissance d'Alexandre; ses expressions semblent au contraire prouver que ce Prince étoit déjà maître de cette Ville depuis quelque temps (4).

(1) Aristid. Oper. ed. Jeb. T. 1, p. 478.

(2) Scylac. Periopl. p. 25.

(3) Orat. Demosth. Clynth. cit. p. 4.

(4) *Ἀπὸ τῆς Πρωτῆς ἑποχῆς*, p. 8, littéralement, ayant pris un jour auparavant Potidée.

L'illustre Chronologiste veut encore appuyer le récit de Diodore, de l'autorité de Démosthène dans son discours contre Leptinés. Cet Orateur y parle une seule fois de Pydna & de Potidée (1), en rappelant à ses Concitoyens la trahison de ceux qui avoient livré ces places au monarque Macédonien. Il n'est fait mention dans cette harangue, prononcée sous l'Archonte Callistrate (2), d'aucune date, ni d'aucun événement qui puisse fixer la prise de Potidée; elle doit être placée dans les derniers mois de la magistrature d'Agathocle. L'expédition de Philippe dans la Thessalie, les mines de cette Province exploitées, l'augmentation que reçut Crénidas en prenant le nom de ce Prince; seront alors rapportées au temps d'Elpinés, qui étoit Archonte à Athènes l'année de la naissance d'Alexandre.

Le second Synchronisme dont Plutarque fait mention, offre moins de difficultés. Diodore rapporte que trois Rois des Illyriens & des Péoniens s'étant révoltés contre Philippe, furent défaits & soumis (3). Cet Historien met cet événement dans l'année d'Elpinés; Plutarque & Justin le placent avant la naissance d'Alexandre. La victoire que Parménion remporta sur ces Rois, est donc un événement qui doit être arrivé dans les derniers jours de l'Archontat d'Agathocle, ou dans les premiers de celui d'Elpinés, son Successeur.

Plutarque paroît n'avoir pas été aussi exact dans le troisième Synchronisme; il est nécessaire de prendre les choses de plus haut.

Les jeux Olympiques avoient été vraisemblablement établis,

(1) Orat. contr. Leptin. Demost. Oper. edit. Morel, p. 290, & edit. Wolfii, p. 350.

(2) Dion. Halic. Epiſt. ad Amm. p. 121.

(3) Diod. L. XVI, n.º 22.

(4) Plut. vit. Alex. p. 8, Justin L. XII, C. XVI.

dans leur origine, pour célébrer le retour de chaque Tetraétide (1) ou révolution de quatre années lunaires, qui quadreroient avec les années solaires, au moyen de deux mois intercalaires. On doit présumer que les Eléens adoptèrent dans la suite l'Octaétide, inventée par Cléostratè de Ténédos, & attribuée ordinairement à Eudoxe de Gnide (2). Cette seconde période paroît avoir été fort en usage parmi les Grecs (3), & elle sert à expliquer comment les jeux Olympiques pouvoient autrefois arriver alternativement au quarante-neuvième & au cinquantième mois (4). Dodwel a traité ce sujet avec beaucoup de sagacité (5). Si ces conjectures offrent quelques difficultés, très-bien apperçues par le Père Corfini, on ne sauroit les attribuer qu'à l'extrême obscurité de cette matière, & au défaut de monumens propres à l'éclaircir. Si toutefois l'on suppose, avec assez de vraisemblance, que la célébration des jeux olympiques arrivoit alternativement après le quarante-neuvième mois & après le cinquantième révolus, & qu'Elaphius, mois embolimique de l'année Olympique, étoit placé à l'équinoxe du printemps; si nous admettons encore, avec le judicieux Père Corfini, que les mois Parthenius & Apollonius n'appartenoient pas à l'année Olympique, mais plutôt à celle de quelque peuple voisin (7) d'Olympic: alors les difficultés qui naissent de

(1) Corfini. de die Natal. C. xviii, c'est pourquoi Pindare dit, Olymp. x, que le temps & les Parques avoient préfidé à l'institution des jeux Olympiques.

(2) Corfini. C. xviii, sous la dénomination générale d'Eléens, j'entends principalement les habitans de Pile.

(3) Corfini. C. xviii, Plat. de Placit. Philol. L. II, C. xxxii, edit. Corfini.

(4) Schol. Pind. in Olymp. iii.

(5) De Cyclis Græc. diff. iv, Sect. 4, suivant le système de ce savant Chronologiste, les mois embolimiques étoient dans la troisième année, la cinquième & la huitième; les quatre premières années n'étoient donc composées que de 39 mois, & les quatre suivantes en avoient cinquante.

(6) Dissert. Agonistica, diff. 13, Sect. v.

(7) Diff. supr. cit. Sect. vi.

l'opinion de Dodwel, disparaîtroient, du moins en partie: un sujet aussi obscur sera toujours très-difficile à éclaircir.

Tous les peuples de la Grèce, excepté les Lacédémoniens, paroissent avoir adopté le Cycle de Méton. Les Eléens ne furent pas les derniers qui le mirent en usage. On peut assurer qu'à cette époque l'année Olympique commença à la Néoménie qui suivoit le Solstice d'été, & que le premier mois de cette année répondoit à celui d'Hécatombeon, qui devint le premier mois de l'année Attique, après la LXXXVII^e Olympiade; temps auquel les Athéniens ne commencèrent plus leur année civile au mois de Gaméliôn (1).

On ne peut douter que la célébration des jeux Olympiques n'arrivât dans la pleine lune: les expressions de Pindare sur cet objet ne sont point équivoques (2). Cette pleine lune ne pouvoit être du temps d'Alexandre (3), que celle qui suivoit la Néoménie d'après le Solstice d'été. Le Scholiaste de Pindare nous apprend que les jeux Olympiques commençoient le dixième du mois, & duroient jusqu'au seizième (4). Philippe ne put donc recevoir la nouvelle du prix qui lui avoit été adjudé, qu'environ douze jours après la naissance de son fils, arrivée le 6 du même mois.

Les expressions de Plutarque ne doivent point, ce me semble, être prises à la lettre. Il a voulu sans doute dire par ces mots *κατὰ τὴν αὐτὴν* (5) *χρόνον*, que Philippe reçut les trois Couriers, dont j'ai déjà parlé, à peu près dans le même temps, ou vers ce temps, & non pas dans le même jour, comme le Traducteur

(1) Vid. Corfini. Fast. Attic. diff. 11, Olympiques fut fixée au 15 de Juillet.

(2) Pind. Olymp. iii, & Schol.

(3) On fait que, sous le gouvernement Romain, la célébration des Jeux

(4) Ad Olymp. iii. v. 13.

(5) *Forè legendum sicut.*

latin l'a imaginé, ainsi que Justin (1), toujours inexact dans ses récits.

Quoi qu'il en soit de cette explication, il paroît toujours démontré que la célébration des jeux Olympiques, fixe irrévocablement (2) la naissance d'Alexandre au premier mois de la première année de la CVI^e Olymp. La Chronique d'Eusèbe, restituée sur un ancien manuscrit, met encore cet événement dans la même année (3).

Aulu-Gelle, après avoir dit que Philippe monta sur le Trône vers l'an 400 de la fondation de Rome, ajoute que ce fut dans ce temps que naquit Alexandre (4); manière de s'exprimer aussi vague qu'erronée. Ce Grammairien n'est ici qu'un copiste inexact de la Chronique de Cornélius-Népos (5), comme le prouve le texte de Solin, qui rapporte, d'après cet Ouvrage, la naissance du Conquérant de l'Asie, sous le Consulat de M. Fabius Ambustus, & de T. Quintius Capitolinus, l'an 399 de la fondation de Rome (6). Le temps où ces Consuls étoient en charge, répond à l'année de la Magistrature de Callistrate, suivant la manière de compter des fastes Capitolins, ou à celle de l'Archontat d'Elpinés, selon le calcul de Varron (7). Cornélius-Népos adaptant les fastes Attiques aux années de

(1) L. XII, C. XVI.

(2) Corsini Fast. Attic. Tom. IV,

P. 22-24.

(3) Vid. Usser. Annal. p. 144.

(4) Aul. Gell. noct. Attic. L. XVII,

C. XXI.

(5) Quoique Aulu-Gelle nous assure qu'il a extrait de différents Auteurs, tous les détails Chronologiques rapportés dans le Chapitre que nous avons cité, lesquels prennent depuis Solon jusqu'à la troisième guerre Punique, il paroît cependant que cet Auteur n'a fait que compiler, sans aucun soin, la Chronique de

Cornélius-Népos qu'il cite seulement deux fois.

(6) *Alexander magnus . . . qui oritur (ut Nepos edidit) Marco Fabio Ambusto, T. Quintio Capitolino, Consulibus, post Romam conditam anno trecentesimo nonagesimo nono. Solin. C. XLIII.*

(7) Le calcul de Varron fait remonter la fondation de Rome à la fin de la troisième année de la sixième Olympiade; & suivant celui des fastes Capitolins, cette fondation ne peut être placée qu'à la quatrième année de la même Olymp.

Rome d'après le calcul des fastes Capitolins, a dû nécessairement rapprocher d'un an la naissance d'Alexandre; ce qui ne sauroit former aucune difficulté contre le sentiment de Plutarque. Cet Historien avoit sans doute tiré son récit de quelque Auteur contemporain d'Alexandre, ou seulement postérieur de quelques années au règne de ce Prince (1); temps auquel les Grecs n'employoient point dans leurs fastes les différentes manières de compter les années de la fondation de Rome.

Au lieu de rapprocher de l'Ere vulgaire la naissance d'Alexandre, Diogène-Laërce & Justin semblent au contraire l'en éloigner. Le premier de ces Ecrivains rapporte que ce jeune Prince étoit dans sa quinzième année, lorsqu'Aristote fut chargé de son éducation, la seconde année de la CIX^e Olympiade Pythodote étant Archonte (2). Alexandre seroit alors né sous Agathocle, un an avant la célébration des jeux Olympiques: mais il est certain que ce Prince n'étoit, au temps de la Magistrature de Pythodote, que dans sa quatorzième année.

Justin n'est pas plus exact quand il rapporte qu'Alexandre avoit dix-huit ans, lorsqu'il accompagna son Père dans l'expédition que ce Prince fit dans le Cherfonnèse, pendant le siège de Byzance (3). Cette Ville fut assiégée par Philippe dans l'Archontat de Théophraste, la première année de la CX^e Olympiade, comme le prouve la harangue de Démosthène, sur la lettre que Philippe écrivit alors aux Athéniens. Ce discours, selon Denys d'Halicarnasse, fut prononcé cette même année (4). Alexandre

(1) Plutarque cite Hégésias, sur le Synchronisme de la naissance d'Alexandre avec l'incendie du Temple de Diane à Ephèse.

(2) Diogen. Laërt. L. v. C. 1, Sc& 7.

(3) Justin. L. XII. C. 1.

(4) Epist. ad Amm. p. 124.

avoit alors seize ans révolus, comme l'observe très-bien Plutarque (1). L'affertion de Justin s'accorde avec le calcul de Diogène-Laërce, & les conséquences en font les mêmes; mais cet Abréviateur de Trogue-Pompée se contredit dans la suite, lorsqu'il avance qu'Alexandre monta sur le Trône à l'âge de vingt ans. Ce Prince ayant succédé à son père dans la première année de la CXI^e Olympiade étoit donc né dans la première de la CVI^e.

On ne sauroit tirer aucune lumière du récit d'Elie; qui nous assure qu'Alexandre naquit le six de Thargélon, & qu'il mourut le six du même mois (2). Etoit-ce dans l'année de la Magistrature d'Agathocle, ou sous celle d'Epinés? Le texte de cet Ecrivain nous laisse, à cet égard, dans l'incertitude. D'ailleurs il est certain que la mort du Conquérant de l'Asie arriva le vingt-huit de Thargélon & non le six, comme le prétend Elie.

Après avoir discuté tous les faits, qui peuvent servir à déterminer le temps où Alexandre vint au monde, il me reste à examiner les époques 77 & 78 de la Chronique de Paros. Lydiat & Prideaux ont cru que l'Auteur de ce monument faisoit mention de la fondation de la Ville de Philippes dans la première de ces époques. Prideaux a inféré dans la seconde, sous l'Archontat de Callistrate, la naissance d'Alexandre. Ces restitutions sont-elles bien sûres? sont-elles appuyées sur le témoignage des Anciens Historiens, & conformes aux principes de la critique grammaticale (3)? Le Lecteur en jugera par ces observations, dans les-

(1) Vir. Alex. p. 14.

(2) Elie. Var. hist. L. II, C. xxv.

(3) Je rapporterai le jugement qu'en a porté l'illustre Marquis Maffei dont l'autorité ne sauroit être reculée; il s'exprime en ces termes: *Ma non si può*

negare, che que supplementi, talvolta s'hai lunghi, non sieno per lo più arbitrarii, ed incerti, onde a più disparte, è controversie di poter motivo. Traduct. Ital. d'Antichi Scrittori. p. 133.

quelles

quelles je fais usage de la collation que le savant Maffei a faite de ces époques sur les originaux en 1736: elle m'a été communiquée par M. Séguier, son ami, le compagnon de ses travaux; Savant qui réunit une rare sagacité à une grande connoissance des anciens monumens.

On lit, dans la 77^e époque, que Timothée, après avoir vécu 90 ans, mourut, *βιάσας ἐτη ΕΔΔΔΔ ε̄ πλείουσιον ΕΓ*. Le dernier mot, & les deux lettres qui le suivent, ne se trouvoient plus sur les marbres au temps de la collation du Marquis de Maffei; Selden y avoit cependant lu ces lettres: elles indiquent suffisamment le mot *ε̄τη* (1) qu'il falloit suppléer avec les sigles numériques, destinées à marquer l'espace de temps qui séparoit cet événement de l'époque où l'Auteur de cette Chronique écrivoit. Prideaux a fait, sans aucun fondement, du T une N, & a mis dans le texte *ε̄. Ᾱθηνησι*; conjecture qui n'est autorisée par le témoignage d'aucun Ancien, & qui, au contraire, est formellement contredite par Etienne de Byzance, lequel nous assure que ce Timothée, natif de Milet, fameux Musicien & Poète Dithyrambique, mourut en Macédoine (2). M. Chandler a cru également devoir effacer les lettres E T, & mettre immédiatement après le mot *ε̄ πλείουσιον*, son supplément [*ο̄ δε Φιλιππος*, &c.

Selden paroît avoir mieux suppléé cette lacune, en la remplissant par le commencement d'une autre époque, dans laquelle l'Auteur sembloit avoir parlé du règne de Philippe, & ensuite d'Artaxerxès. Malgré les difficultés que proposent Lydiat & Prideaux (3), difficultés que l'esprit de système leur

(1) Ces lettres E T sont souvent mises in voc. *Μαθητ.*

dans les inscriptions pour signifier le mot d'année. *Vid. Corsini notæ Græc. p. 12.*

(2) *Θίονος ε̄ τῶν Μακεδόνων*, Steph. Byzant. Chronic. p. 229.

(3) Lydiat redintegr. annotat. ad Chronic. p. 71. Prideaux not. hist. ad

Chronic. p. 229.

a dictées (1), on ne sauroit effacer des marbres le mot ΑΡΤΟΞΕΡΞΗΣ, qui subsistoit encore en 1736, sans altération, pour y substituer des conjectures arbitraires. M. Chandler a conservé, avec raison, dans sa nouvelle édition de la Chronique de Paros, le nom d'Artaxerxès, & a admis les conjectures de Selden, sans cependant adopter la division qu'il fait de l'époque de 77. M. le Marquis Maffei s'étant fait un devoir de rendre, dans sa traduction Italienne de la Chronique, les mots du texte, n'a point omis le nom d'Artaxerxès.

Lydiat & Prideaux (2) ont ensuite trouvé plus commode de changer le mot βασιλεύς en celui de βασιλεύς, & de remplir la lacune de façon qu'il ne s'agisse plus du règne de Philippe, mais de la Ville de ce nom : cependant on ne peut placer la fondation de cette Ville dans cette époque, sans renverser l'ordre Chronologique, tel que je l'ai établi, d'après celui que le texte de la troisième Olynthienne semble naturellement indiquer.

Les Rois des Illyriens & des Péoniens ayant conspiré contre Philippe, comme nous l'avons déjà dit, furent défaits, selon Diodore de Sicile, sous l'Archonte Elpinés. Ils avoient, au rapport de cet Historien, pour confédérés les Thraces (3), qui firent une invasion dans les États du Monarque Macédonien. Ce fut sans doute alors qu'ils attaquèrent, suivant le témoignage d'Artemidore, la Ville de Crénidas, qui fut secourue par Philippe. Cette Ville de Macédoine porta, depuis cette époque, le nom de Philippe, son Défenseur & son Restaurateur (4).

Les conjectures des Savans Commentateurs de la Chronique

(1) Voy. les observat. de M. Fréret sur plusieurs époques de la Chronique de Paros, Acad. des Insér. Tom. xxvi, p. 195 & suiv.

(2) Lydiat redintegr. annotat. p. 73.

Prideaux not. p. 229.

(3) Diod. L. xxvi, n.º 22.

(4) Artemidor. Ap. Steph. Byzant. in voc. Κρένιδας.

de Paros, ne peuvent être adoptées qu'en mutilant ou effaçant les caractères tracés sur les marbres; d'ailleurs elles ne s'accordent point avec le récit des anciens Historiens. Lydiat a osé insérer dans le texte de cette Chronique, à la place de ce qui y concernoit Artaxerxès, l'assassinat d'Alexandre de Phères par sa femme (1). Le supplément de Prideaux fait simplement mention de la mort de ce Tyran, qui ne peut cependant être rapportée à cette époque, c'est-à-dire, sous l'Archontat d'Agathocle.

Xénophon nous donne, dans le VI^e Livre des Helleniques, les détails du complot, formé contre la vie d'Alexandre de Phères & de son exécution (2). Cet Historien mourut, selon Stésicléides (3), la première année de la CV^e Olymp., sous l'Archonte Callidémide, c'est-à-dire, environ trois ans avant la Magistrature d'Agathocle. Conséquemment la mort d'Alexandre de Phères ne sauroit, sans choquer toute vraisemblance, être rapportée dans l'année de ce dernier Archonte, quoique Diodore l'y ait placée (4).

Tisiphonus succéda à Alexandre de Phères; & ce nouveau Tyran paroïsoit jouir, depuis quelque temps, du fruit des crimes de son Prédécesseur, lorsque Xénophon écrivoit l'Histoire de la Grèce (5). Je crois donc qu'il faut mettre l'assassinat d'Alexandre, sous l'Archonte Molon, la troisième année de la CIV^e

(1) Redintegr. annotat. p. 73.

(2) C. iv, Typ. fousis Tom. III, p. 280-281-284.

(3) Dans le catalogue des Archontes & des Vainqueurs aux Jeux Olympiques, cité par Diogène-Laërce, L. II, C. VI, Sect. XI.

(4) Diod. L. XVI, n.º 14. Diodore avoit sans doute oublié qu'en rapportant sous Lystrate (Archonte la quatrième année de la cent deuxième Olym-

piade,) le commencement de la tyrannie d'Alexandre de Phères, il en avoit fixé la durée à onze ans, L. XV, n.º 61. Conséquemment ce tyran a dû mourir sous Eucharistus, la seconde année de la cent cinquième Olympiade; ou au plus tard, sous Céphiodote prédécesseur d'Agathocle.

(5) Xenoph. Hellen. L. VI, édit. cit. Tom. III, p. 284.

Olymp., immédiatement après l'année dans laquelle se donna la célèbre bataille de Mantinée, Chariclidès étant Archonte à Athènes.

Plutarque n'est pas moins favorable que Xénophon à l'opinion que je crois devoir soutenir. Cet Historien nous dit qu'après la mort de Pélopidas, (arrivée pendant la Magistrature de Timocrate, la première année de la CIV^e Olympiade), les Thessaliens se révoltèrent contre Alexandre de Phères, vengèrent la mort du Héros Thébain, & délivrèrent les Phithiotes & les Magnètes (1) du joug d'Alexandre, qui, peu de temps après, *δλίγον ὕστερον*, fut tué par sa femme (2). Ce récit sembleroit encore reculer d'une année la mort de ce Tyran. Mais Xénophon nous apprend qu'Epaminondas reçut avant que de commencer la campagne, qui se termina par la bataille de Mantinée, des troupes auxiliaires, tant de la part d'Alexandre de Phères, que de celle de ses Adversaires (3). Ce Tyran n'étoit donc point encore mort; il étoit alors occupé à repousser les attaques des Thessaliens. Ce fait paroît fixer incontestablement l'assassinat d'Alexandre à l'année suivante; ainsi, cette mort précéda d'environ cinq ans le temps auquel il a plu à Lydiat & à Prideaux de la rapporter.

Ces Savans finissent en remplissant la 78^e époque par la victoire que Dion remporta sur les Généraux du jeune Denys de Syracuse. Mais Diodore, dont ils réclament si souvent l'autorité,

(1) Plutarque joint à ces deux peuples, les Achéens; mais ce mot n'est qu'un surnom que prenoit en général la Nation des Phithiotes, *ὀνομαζόμενοι τῶν Ἀχαιῶν ἄδελφοί*. Strab. L. ix, p. 198. Scylax dit seulement que les Achéens étoient un peuple Phithiote, *οἱ τῶν Ἀχαιῶν ἰθὺς*. Peripl. p. 23. *Sunt Achaei gens Phithiotarum*;

& non point, est in Achaëis gens Phithiotarum, comme l'a traduit Vossius,

(2) Plut. vit. Pelopid. Tom. II, p. 239-240.

(3) *Περὶ τοῦ Ἀλαβανδρῆ, ἢ τῶν ἰσχυρῶν ἀντὶ τῆς Ἑλλάδος*. Hellen. L. vii, C. 1, T. IV, ed. cit. p. 142.

leur est ici peu favorable: cet Historien rapporte cette victoire sous l'Archontat d'Elpinés, & non point sous celui d'Agathocle son prédécesseur (1). Ajoutons enfin que cette époque devient d'une excessive longueur par ces différens supplémens qui paroissent contenir un plus grand nombre de mots que la lacune qu'on trouve sur les marbres ne semble pouvoir en admettre. Je reviens à la division que Selden a faite de cette même époque.

Il est très-probable non-seulement qu'on voyoit autrefois sur le marbre deux époques différentes, mais encore que les lignes 88, 89, 90, en formoient trois; les dates & le nom des Archontes des deux premières étoient effacés. Lydiat, Paulmier & Prideaux, trompés par la ressemblance du nom de Céphifodote (2), Archonte à Athènes, la troisième année de la CIII^e Olympiade, avec celui de Céphifodote (3), Archonte dans la même Ville, la troisième année de la CV^e Olympiade, & prédécesseur d'Agathocle, ont imaginé que, puisque le nom de ce dernier se trouvoit à la fin de la 90^e ligne des marbres, tout ce qui étoit après le nom de Céphifodote, dans la 88^e ligne & jusqu'à la 91^e, devoit ne faire qu'une même époque. Ces Savans n'ont point voulu faire attention au nom de Naufigènes, Archonte, la première année de la CIII^e Olympiade, lequel se lit dans la 87^e ligne. Ce nom indiquoit suffisamment que celui de Céphifodote de la ligne précédente, n'étoit point le nom de l'Archonte, qui avoit eu Agathocle pour successeur. La différence de l'époque VIII (104 ans), rapportée dans la 87^e ligne,

(1) L. XVI, n.° 15-17-18-19-20.

(2) ΚΗΡΙΣΟΔΩΤΟΥ. Lin. Marm. Oxon. edit. Sylburgii, *οἱ Κηρισωδοῦ ἀρχόντες*, Lin. 11-16.

(3) Diod. L. XVI, n.° 6, Dion. Halic. Dinarch. p. 115.

cit. p. 123, & par le témoignage de

à celle de $\Theta\Delta\Delta\Delta\Delta\text{III}$ 83 ans marquée à la 90^e ligne, sembleroit désigner que l'Auteur de la Chronique avoit voulu parler de l'Archonte le plus voisin de la première de ces deux époques, de laquelle Céphifodore n'étoit séparé que par l'Archontat de Polyzèle, & non point d'un autre Archonte postérieur de dix ans à Naufigènes. Cette dernière difficulté a engagé Prideaux à mettre dans la 76^e époque les Sigles numériques $\Theta\Delta\Delta\Delta\Delta\text{III}$, au lieu de III ans que l'ordre des temps devoit y faire placer. Enfin ce Savant, sans consulter les marbres, a changé le nom de Céphifodore en celui de Céphifodote (1). Entraînés par leur système ces savans Commentateurs de la Chronique, (Prideaux & Lydiat), ayant aperçus sur les marbres le nom des Phocéens & celui de Delphes, n'ont point hésité de placer à la 76^e époque le pillage du fameux Temple de cette Ville, quoique Pausanias ait rapporté cet événement sous Agathocle (2), & Diodore sous Callistrate (3). Cette singulière chronologie est le résultat d'une foule de conjectures arbitraires & de plusieurs hypothèses dénuées de toute vraisemblance. Elle peut être regardée comme l'origine & la cause des opinions que les Editeurs de la Chronique de Paros ont adoptées: & même, si je puis m'exprimer ainsi, insérées dans les dernières époques de cette Chronique (4).

Selden & Paulmier n'ont point osé suppléer les grandes lacunes des lignes 91, 92 des marbres. Lydiat a prétendu qu'il devoit

(1) Not. hist. p. 229.

(2) Pausanias nous dit que les Phocéens s'emparèrent de la ville de Delphes & des richesses de son Temple, Héraclide étant Prytane dans cette Ville, & Agathocle, Archonte à Athènes, Phoc. C. II.

(3) L. XVI, n.º 23-24. &c.

(4) M. Fréret en a très bien développé la cause en ces termes. . . « Lydiat & Prideaux ayant fixé l'époque soixante-

seizième à l'année 338, étoient obligés de rapporter à une seule & même époque tout ce qui précède l'Archontat d'Agathocle dans l'inscription; c'est-à-dire, la mort du musicien Timothée, le commencement de ce Roi de Macédoine qu'on juge devoir être Philippe, père d'Alexandre, la mort d'Artaxerxès, & la victoire désignée par le mot *inverso*, Acad. des Inscri. Tom. XXVI, p. 197.

être question, dans la première de ces lignes, des conférences secrètes que Philomèle, Général des Phocéens, eut avec Archidame, Roi de Sparte, pour rendre inutiles les decrets des Amphictions, ou de la violence que fit ce Général à la Pythie, pour l'obliger de monter sur le trépied, & de rendre ses Oracles (1). Prideaux a placé, dans cette époque, la naissance d'Alexandre; &, après le nom de l'Archonte Callistrate, dont les six premières lettres s'appercevoient encore en 1736, ce second Editeur de la Chronique a cru que l'Auteur y avoit parlé d'Aristote. En admettant cette restitution, Alexandre sera donc né suivant cette Chronique la seconde année de la CVI^e Olympiade, pendant la Magistrature de Callistrate; ce qui est absolument contraire au récit de Plutarque. Cette conjecture de Prideaux, adoptée avec quelque changement par M. Chandler, n'est d'ailleurs appuyée du témoignage formel d'aucun Ecrivain de l'Antiquité.

J'observerai d'abord que l'Auteur de la Chronique de Paros ne marque jamais la naissance d'aucun Prince, mais seulement l'époque de sa puissance ou de son règne. Ce n'est donc point suivre sa méthode que d'insérer dans son ouvrage la naissance du Conquérant de l'Asie. Il avoit sans doute parlé ou du commencement du règne de ce Prince, sous Pythodème, ou de son passage en Asie, sous Evânète, & successivement de ses victoires & de ses conquêtes, dans la partie de sa Chronique qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Je crois que cet Auteur n'a point fait mention d'Alexandre dans l'endroit de la Chronique dont il s'agit, mais plutôt de Démosthène qui commença sous l'Archontat de Callistrate à se distinguer dans le barreau & à monter à la tribune où il prononça, contre Androtion, son premier discours;

(1) Redintegr. ad Chron. p. 73.

époque mémorable dans l'histoire des Lettres, & qui devoit tenir une place distinguée dans les fastes d'un peuple tel que celui d'Athènes, chez qui le talent de la parole fut toujours en grand honneur, & entraîna, dans toutes les occasions, ses suffrages.

L'Auteur de la Chronique aura vraisemblablement parlé de cet événement, en ces termes. . . . ΑΦΟΤΑΓΩΝΔΗΜΟΣΘΕΝΟΣ ΠΡΩΤΟΣ ΕΓΕΝΕΤΟ (1). . . . Ils ressemblent à ceux qui sont employés dans cet ouvrage (2); ce sont les expressions dont se sert Denys d'Halicarnasse, qui n'oublie ni la date ni le nom de la première harangue par laquelle le premier des Orateurs commença à se faire connoître (3). Tout ce qui tient à l'histoire du progrès des Lettres, ou qui peut intéresser leur gloire, les prix remportés par les Poètes, soit tragiques ou comiques, soit dithyrambiques ou élégiaques; les Musiciens célèbres, leur naissance, l'époque de leur célébrité; enfin l'invention des Nomes lyriques & aulétiques; l'origine de la Tragédie, ou de la Comédie, l'introduction des Chœurs; les Philosophes illustres, tels qu'Anaxagore & Socrate, la mort de ce dernier, &c. ces différens objets trouvent leur place dans cette Chronique. Le nom de Démosthène & les premiers succès de ce grand Orateur en auroient-ils été exclus? Peut-être l'Auteur de cet ouvrage avoit-il ensuite fait mention de Platon qui, de retour pour la dernière fois de Sicile, jouissoit alors d'une grande réputation. Aristote étoit dans ce temps à son Ecole, & il n'en sortit qu'à la mort de cet illustre Philosophe, sept ou huit ans après (4). Il paroît vraisemblable que la Chronique de Paros aura plutôt parlé de Platon que de

(1) αὐτὸ ἔστιν ἀναρχία καὶ πρῶτος ἔχρησται.
(2) Δίος . . . ἔχρησται. Ep. 3. &c. Le mot ἔχρησται & ses dérivés sont souvent employés par l'Auteur de cette Chronique dans différentes acceptions, dont plusieurs peuvent être regardées comme très-analo-

gues au sens que je donne à ce mot.
(3) ἀναρχία καὶ πρῶτος ἔχρησται ἐστὶν ἡ ἀρχὴ τῆς ἀναρχίας . . . ἢ ἐπὶ αὐτῷ πρῶτος ἔχρησται ἐστὶν ἀναρχία καὶ πρῶτος ἔχρησται. Epist. ad Amm. p. 120.
(4) Dion. Halic. Ep. ad Amm.

son

son Disciple qui n'étoit pas fort connu, à cette époque, hors de l'enceinte de l'Académie.

Le supplément que je propose d'insérer dans la 79^e époque; c'est-à-dire, la 81^e, suivant Selden, doit être placé à la fin de la 90^e ligne des marbres. Le mot ἐγέρω dont Selden n'avoit trouvé que les quatre dernières lettres, & MM. Maffei & Séguier que les deux dernières, commencera la 91^e ligne. Ce supplément ne contient que vingt-cinq lettres, non compris celles de cette dernière ligne. Celui de Prideaux en a trente-une, qui paroissent difficiles à placer dans cette lacune (1). Il faudroit sans doute avoir, sous les yeux, les marbres sur lesquels est gravée cette précieuse Inscription, pour pouvoir combiner avec précision l'emplacement de chaque lettre. Mon éloignement me prive de ce moyen de vérifier mes conjectures.

Mais, dira-t-on, un événement aussi peu important que celui des premiers succès de Démosthène, peut-il trouver sa place dans le texte de la Chronique de Paros? Voilà, ce me semble, la plus forte objection, contre mes conjectures, sur laquelle on puisse insister; elle m'a été faite par M. l'Abbé Barthélemy si célèbre par la découverte des alphabets de Palmyre & de Phénicie (2), & mérite conséquemment, de ma part, une sérieuse attention. Fouillons dans les fastes de la Grèce ou du moins dans les ouvrages qui les représentent en quelque sorte, pour trouver une réponse satisfaisante à cette objection. La

(1) M. Chandler, dernier Editeur de la Chronique, a bien senti le défaut du supplément de Prideaux. C'est pour cela qu'en l'adoptant, pour le fond, il a cru nécessaire de l'abrèger. Ce Savant supplée ainsi cette lacune, Lin. 90-91 [. . . ἄσθ' ἀμείλιχ' οὐ φιλῶντι γυμνασία. Maître, son Prédecesseur, n'y a fait aucun changement; il s'est contenté de copier, dans son édition, Selden & Prideaux, en corrigeant les fautes typographiques.
(2) J'avois soumis mes observations à l'examen de ce Savant respectable; son suffrage m'a déterminé à publier à la suite de l'ouvrage sur les Historiens d'Alexandre, cette Dissertation qui en devient une partie nécessaire.

Chronique d'Eusèbe doit être regardée comme une compilation ou seulement comme un extrait des anciennes Chroniques. Si le fait que je veux mettre à la place de la naissance d'Alexandre s'y trouve consigné, ne sera-t-il pas permis de supposer qu'il peut avoir été gravé sur les marbres de Paros. Suppléer ce qui manque dans les monuments que le temps a mutilés, par ceux du même genre qui sont parvenus jusqu'à nous, n'est-ce pas une règle admise par les meilleurs Critiques? Eusèbe rapporte la première époque de la célébrité de Démosthène à la première année de la CV^e Olympiade; elle est distinguée d'une seconde époque où ce grand Orateur parvint au comble de sa gloire, après sa harangue pour Ctésiphon. Le même Ecrivain fixe cette seconde époque à la deuxième année de la CVIII^e Olympiade. S. Jérôme fait très-bien sentir, dans sa traduction de la Chronique d'Eusèbe, la différence de ces deux époques; la première est désignée par ces mots: *Demosthenes Orator agnoscitur*; & la seconde par ces expressions remarquables: *Demosthenes Orator omnium ore celebratur* (1). L'Auteur de la Chronique Paschale, autrement appelée les fastes Siciliens, n'a point négligé de parler de ces deux faits; il fait mention de l'un à la seconde année de la CVIII^e Olympiade, & de l'autre à la première de la CX^e Olympiade (2); Isidore met le premier de ces événemens avant le règne de Darius Codoman (3).

Ces témoignages constatent que les premiers succès de Démosthène étoient rapportés dans toutes les Annales de la Grèce; mais ils ne leur assignent point la même époque que celle de mon supplément. Il est facile de s'apercevoir que les Chroniqueurs

(1) Euseb. Chron. p. 136-137. edit. Scalig. *gnat annis xxvi. Demosthenes Orator primus agnoscitur.* Isid. Chron. oper. p. 324.
 (2) Chron. Pasch. ed. du Cange, p. 169.
 (3) *Artaxerxes, qui & Ochus, re-*

du moyen âge compiloient sans aucun discernement les ouvrages qui tomboient entre leurs mains, & classoient ensuite les faits d'une manière arbitraire, sans s'embarasser de l'exactitude chronologique. On seroit tenté de croire qu'Eusèbe n'a point suivi d'autre méthode: l'exemple suivant peut autoriser ce soupçon. Cet Ecrivain met dans la troisième année de la CXI^e Olympiade, qui étoit la 3^e du règne d'Alexandre, divers exploits de ce Prince, tels que la défaite des Thraces, la prise de Thèbes, le combat du Granique & la réduction des Sardes (1); événemens arrivés avant ce temps & dans différentes années.

L'expédition contre les Thraces doit être rapportée sous l'Archonte Pythodème, la première année de la CXI^e Olympiade, quelques mois après l'avènement d'Alexandre à la Couronne. Arrien nous assure que ce jeune Héros partit pour cette guerre au commencement du printemps (2). La prise de Thèbes est fixée à l'année suivante, ainsi que le combat du Granique qui fut donné à la fin de la Magistrature d'Evànète. Sardes tomba au pouvoir du Vainqueur peu de jours après (3). Cette conquête peut encore trouver sa place dans l'année de cet Archonte, ou être rapportée au premier mois de l'Archontat de Nicocrate, son successeur, la 4^e année de la CXI^e Olympiade. Ces anachronismes ne sauroient cependant détruire l'authenticité des faits consignés dans l'ouvrage d'Eusèbe, sur-tout lorsqu'ils se trouvent confirmés par le récit des anciens Historiens de la Grèce.

Enfin si mes conjectures ne peuvent être admises, celles de Lydiat & de Prideaux doivent-elles l'être davantage: Ces Savans, comme le remarque M. Fréret, ont totalement défigurés les

(1) *Alexander adversum Illyrios & Thracas feliciter dimicans, subversis Thebis, in Persas arma corripuit, & apud Granicum flumen regis ducibus oppressis urbem Sardis* capit. Chron. L. II, p. 137.
 (2) Arrian. L. 1, C. 1.
 (3) Arr. L. 1, C. XVII.

dernières époques de la Chronique, sous prétexte de les restituer (1). Peut-on après cela opposer leurs conjectures au témoignage des Anciens, & regarder leurs supplémens comme faisant partie de cette Chronique & devant avoir la même autorité? Si la célébrité de l'ouvrage de Prideaux forme encore un préjugé contre mes observations, finissons en rapportant le jugement qu'en a porté le savant M. Fréret. . . . « L'ouvrage de » Prideaux sur la Chronique de Paros, dit le judicieux Académicien, a une célébrité que l'examen détruira, pour peu qu'il soit fait avec attention. Presque toutes les restitutions heureuses font l'ouvrage de Selden & de Palmérius. Lorsque Prideaux a voulu s'étendre, ce qu'il fait principalement sur les premières époques, presque tout ce qu'il dit est étranger à la Chronique; il n'en explique ni n'en développe même pas les difficultés; il rassemble ce qui se trouve par-tout dans des livres communs, & il n'a fait autre chose que verser ses collections dans ses notes. Mais, comme je l'ai observé en commençant, il étoit alors fort jeune, son esprit n'étoit pas encore formé, & on auroit tort de juger du mérite des ouvrages qu'il a composés dans un âge plus avancé, par son Commentaire sur la Chronique de Paros (2). »

(1) Observ. sur plusieurs époques de la Chronique de Paros, Acad. des Inscrip. Tom. xxvi, p. 195.

(2) Observ. cit. Acad. des Inscrip. Tom. xxvi, p. 199.

F I N.

T A B L E D E S N O T E S.*

| | Pages du Texte. | Notes ou Renvois, |
|---|--------------------|----------------------|
| I. <i>CONJECTURE sur un passage de Denys d'Halicarnasse,</i> page 267. | 9. | 1. |
| II. <i>Remarques sur une lacune du texte d'Arrien,</i> pages 267, 268. | 26. | 4. |
| III. <i>Parallèle d'Alexandre & de César, tiré d'Appien,</i> pages 268, 269. | 30. | 5. |
| IV. <i>Remarques sur un passage de Quinte-Curce,</i> page 269. | 37. | 5. |
| V. <i>Observations sur une Eclipsé de Lune, rapportée par cet Historien,</i> pages 269, 270. | 37. | 7. |
| VI. <i>De l'autorité des Ecrivains du moyen âge,</i> page 270. | 38. | 2. |
| VII. <i>Des traditions des Orientaux, concernant Alexandre,</i> page 271. | 42. | 7. |
| VIII. <i>Correction d'un passage de la traduction latine de Diodore de Sicile,</i> page 271. | 52. | 1. |
| IX. <i>Correction d'un passage de Polybe,</i> page 272. | 57. | 3. |
| X. <i>Restitution d'un fragment du même Auteur,</i> page 272. | 59. | 1. |
| XI. <i>Correction d'un passage de Scylax,</i> page 272. | 63. | 3. |
| XII. <i>Sentiment de M. de Bougainville sur un Synchronisme de la prise de Tyr,</i> page 273. | 64. | 2. |

* Des changemens, arrivés pendant l'impression de cet Ouvrage, ont occasionné, dans les renvois marqués par des chiffres romains, quelques fautes; cette Table servira à les corriger & à indiquer, en même temps, les manières traitées dans chacune des Notes, ou Eclaircissemens Historiques, Géographiques, &c.

| | Pages du Texte. | Notes ou Renvois. |
|---|--------------------|----------------------|
| XIII. <i>Réflexions sur un passage de Joseph,</i> pages 273, 274. | 68 | 5. |
| XIV. <i>De la route de Cyrène à Ammon, &c.</i> pages 274, 275, 276. | 76. | 2. |
| XV. <i>Observations sur le chemin de la grande</i> <i>Oase à Ammon, & sur l'intérieur de l'A-</i> <i>frique,</i> pages 276, 277, 278. | 76. | 4. |
| XVI. <i>De la route de Paratonium à Ammon,</i> pages 278, 279. | 76. | 5. |
| XVII. <i>Des productions du pays d'Ammon,</i> pages 279, 280. | 77. | 2. |
| XVIII. <i>Remarques sur la destruction des</i> <i>Murs de Babylone,</i> page 280. | 83. | 6. |
| XIX. <i>Du génie des Scythes,</i> page 280. | 88. | 2. |
| XX. <i>Traduction d'un passage de Strabon, con-</i> <i>cernant le voyage de Bacchus aux Indes,</i> pages 280, 281. | 91. | 3. |
| XXI. <i>Observations sur un passage d'Euripide,</i> <i>dans lequel il est fait mention des voyages</i> <i>de Bacchus,</i> page 281. | 91. | 4. |
| XXII. <i>Contradiction de Diodore sur le terme</i> <i>des expéditions d'Alexandre,</i> page 282. | 95. | 3. |
| XXIII. <i>Erreur de Pausanias sur les monu-</i> <i>mens des victoires d'Alexandre,</i> page 282. | 96. | 3. |
| XXIV. <i>Corréction d'un passage de Diodore,</i> page 283. | 103. | 3. |
| XXV. <i>Evaluation des stathmes ou mansions,</i> pages 283, 284, 285. | 105. | 3. |
| XXVI. <i>Remarques sur un passage de la vie</i> <i>d'Aristote par Ammonius,</i> page 285, 286. | 110. | 2. |
| XXVII. <i>Observations sur l'époque de la mort</i> <i>d'Aristote,</i> page 286. | 110. | 3. |
| XXVIII. <i>Réfutation de l'opinion de M. le</i> <i>Comte de Caylus, concernant les ruines du</i> <i>Palais de Persépolis,</i> pages 286, 287. | 125. | 8. |

| | Pages du Texte. | Notes ou Renvois. |
|---|--------------------|----------------------|
| XXIX. <i>Description des ruines de cet ancien</i> <i>Palais, tirée du Géographe Turc,</i> pages 287, 288. | 127. | 3. |
| XXX. <i>Nom des Amazones, dans la langue des</i> <i>Scythes,</i> page 288. | 129. | 2. |
| XXXI. <i>Réfutation de l'opinion de M. de la</i> <i>Condamine, sur l'existence des Amazones,</i> pages 288, 289. | 129. | 4. |
| XXXII. <i>Traditions des Perses, concernant</i> <i>Alexandre & explication d'un passage de</i> <i>Polybe,</i> pages 289, 290. | 144. | 2. |
| XXXIII. <i>De l'Építaphe du tombeau de Cyrus,</i> <i>& correction d'un passage d'Arrien,</i> pages 290, 291. | 146. | 8. |
| XXXIV. <i>Contradictions des Historiens Grecs,</i> <i>sur la Religion des anciens Perses,</i> pages 291, 292. | 148. | 4. |
| XXXV. <i>[De la Navigation de l'Euphrate,</i> pages 292, 293. | 154. | 2. |
| XXXVI. <i>Conjecture sur un passage de Quinte-</i> <i>Curce,</i> pages 293, 294. | 154. | 4. |
| XXXVII. <i>Remarques sur la division de l'Em-</i> <i>pire d'Alexandre,</i> page 294. | 162. | 2. |
| XXXVIII. <i>Sentimens d'Hérodote & de Xéno-</i> <i>phon, sur la division des Satrapies,</i> pages 294, 295. | 166. | 1. |
| XXXIX. <i>Observations sur la leçon d'un passage</i> <i>d'Arrien,</i> pages 295, 296. | 177. | 3. |
| XL. <i>Estime, par stades, du chemin que fai-</i> <i>soit un vaisseau chez les Anciens,</i> page 296. | 182. | 4. |
| XLI. <i>De la valeur du stade, employé par</i> <i>Agathémère,</i> page 296. | 182. | 5. |
| XLII. <i>De l'opinion de l'Auteur du livre de</i> <i>Mundo, concernant la mer Caspienne,</i> pages 296, 297. | 186. | 13. |
| XLIII. <i>Des Fleuves connus dans l'antiquité,</i> <i>sous le nom d'Araxe,</i> pages 297, 298. | 189. | 2. |

| | Pages du Texte. | Notes ou Renvois. |
|--|--------------------|----------------------|
| XLIV. Remarques sur un fragment d'Artémidore , page 298. | 189. | 5. |
| XLV. Explication d'un vers du Poème sur les Argonautes , attribué à Orphée , concernant la communication du Lycus & de l'Araxe , page 298. | 190. | 1. |
| XLVI. Correction de deux passages du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes , & Remarques sur les ouvrages de Timosthène . p. 299. | 190. | 2. |
| XLVII. Description du lac Arall , tiré du Géographe Turc , page 300. | 194. | 4. |
| XLVIII. Observations sur l'opinion de M. de Buffon , concernant la communication de la mer Caspienne & du lac Arall , pages 300 , 301. | 196. | 6. |
| XLIX. Remarques sur l'étymologie du nom des Mossynœciens , page 302. | 199. | 5. |
| L. De la position du pays des Mosches , page 303. | 200. | 2. |
| LI. De la distance de Sinope à Amisus , page 303. | 200. | 5. |
| LII. Correction d'un passage de Strabon , pages 304 , 305 , 306 , 307. | 201. | 1. |
| LIII. Passages de Strabon , de Ptolémée & d'Etienne de Byzance , corrigés , pages 307 , 308 , 309. | 208. | 5. |
| LIV. Restitution d'un passage d'Etienne de Byzance , page 309. | 216. | 1. |
| LV. Observations sur les Géographes Orientaux . pages 310 , 311. | 218. | 2. |
| LVI. Remarques sur une interpolation du texte de Strabon , pages 311 , 312. | 221. | 5. |
| LVII. Description du Mont-Mérou & de ses environs , tirée du Bagavadam , & Observations sur ce Livre Indien , pages 312 , 313 , 314 , 315. | 241. | 1. |
| LVIII. Fragmens | | |

| | Pages du Texte. | Notes ou Renvois. |
|---|--------------------|----------------------|
| LVIII. Fragmens de l'Exour-Vedam , concernant le Mont-Mérou , pages 315 , 316. | 242. | 3. |
| LIX. Des monumens de l'expédition de Bacchus , dans l'Inde , selon Philostrate , p. 316. | 243. | 5. |
| LX. Description des montagnes du Cachemir , tirée du Géographe Turc , page 317. | 248. | 3. |
| LXI. De la prétendue opinion des Anciens sur la communication du Nil & de l'Indus , pages 318 , 319. | 255. | 1. |
| LXII. Observations sur deux passages d'Arrien , concernant les vents Alifés , ou Mouçons , pages 319 , 320. | 261. | 2. |
| LXIII. De la forme des années employées par Diodore de Sicile , page 320. | 264. | 1. |
| Observations sur Suidas , pages 321 , 322 , 323 & 324. | 39. | 2. |

T A B L E G É N É R A L E .

| | Pages. |
|---|--------|
| ÉPITRE Dédicatoire , | j. |
| Préface , | iiij. |
| Introduction , | i. |
| Première Section , | 7. |
| Des Sources dans lesquelles les Historiens d'Alexandre ont puisé leurs récits , & du degré d'autorité qui est dû à chacun de ces Ecrivains. | |
| Deuxième Section , | 43. |
| Examen du récit des Historiens d'Alexandre , sur les expéditions militaires de ce Prince , | |
| Troisième Section , | 107. |
| Examen du récit des Historiens d'Alexandre , sur les actions particulières de ce Prince. | |

| | Pages- |
|--|--------|
| Quatrième Section, | 169. |
| Examen des détails Géographiques, rapportés par les Historiens d'Alexandre. | |
| Notes ou éclaircissements Historiques, Géographiques & Philologiques, | 265. |
| Dissertation sur l'année de la Naissance d'Alexandre & sur les dernières époques de la Chronique de Paros, | 325. |
| Table des Notes, | 349. |

ERRATA.

- PAGE 25, note 1, ligne 5, permettoit; lisez, promettoit.
 Page 28, ligne 9, pourroit; lisez, pourroient.
 Page 62, ligne 20, Olymplades; lisez, Olympiade.
 Page 73, ligne 8, 400 stades; lisez, 40 stades.
 Page 76, ligne 19, Paratorium; lisez, Paratonium.
 Page 77, ligne 1, avec ses troupes; effacez ces mots.
 Page 95, ligne 2, se Faltes; lisez, les Faltes.
 Page 104, ligne 15, Mæandre; lisez, Méandre.
 Page 111, lignes 10, 11, acquerront par-là une grande réputation; lisez, seront par-là en grande réputation.
 Page 119, ligne 8, nom Harmatien; lisez, nome Harmatien.
 Page 127, ligne 15, où elle trouvoit; lisez, où elle se trouvoit.
 Page 136, ligne 10, trompés; lisez, trompés.
 Page 152, note 4, ligne 12, ce Prince en passoit Italie; lisez, ce Prince passoit en Italie.
 Page 159, ligne 17, en opposé; lisez, opposé.
 Page 169, ligne 2, matériaux; lisez, matériaux.
 Page 178, lignes 23, 25, au Copiste; lisez, aux Copistes.
 Page 191, ligne 22, le sentiment erroné de ces Historiens; lisez, l'opinion erronée qu'avoient adoptée ces Historiens.
 Page 195, lignes 17, 18, ce Géographe cette latitude; lisez, ce Géographe met cette latitude.
 Page 251, note 2, ligne 6, nec; lisez, nec: not. 3, at; lisez, et.
 Page 271, ligne 19, Dynastes; lisez, Dynasties.
 Page 272, note xi, ligne 5, ἀπίαι; lisez, ἀπίαι.
 Page 340, ligne 10, Phithiotes; lisez, Phitiotes.
 Page 343, note 1, ligne 1, Redintegr. ad Chron. lisez, Redintegr. Annot. ad Chron.

APPROBATION.

J'AI LU, par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé: *Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand*, par M. le Baron de Sainte-Croix. Cet Ouvrage, qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, en 1772, & auquel, depuis cette époque, l'Auteur a fait des Additions considérables, réunit à une vaste érudition une critique judicieuse. Il mérite d'autant plus de paroître au grand jour, que ce sujet n'avoit point encore été traité & manquoit à notre Littérature. A Paris, ce deux Avril 1775.

Signé, BOUCHAUD,

De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & Professeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur DESSAIN le jeune, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Livre, intitulé: *Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand*, par M. le Baron de SAINTE-CROIX, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, & faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans.

dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de MAUPÉOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-cause; pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n.º 297, fol. 10, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 5 Septembre 1775.

Signé, SAILLANT, Syndic.

De l'Imprimerie de la Venue HERISSANT, Imprimeur du Cabinet du Roi; 1775.





**L'EXPEDITION
D'ALEXANDRE**

PAR LE S^r D'ANVILLE, Geogr du Roi
Juin 1740

Stades qui ont servi dans la mesure des Marches d'Alexandre.
 1000 2000 3000 4000 5000
 Lieues de 5000 Pas Géométr ou de 2500 Toises
 20 40 60 80 100

Gravé par P. Bouquin



Leine de Saba 128
Gaudien pilleliron 150
Alexandre a Jerusalem
69 & 273
Socrate & Lynus 291
} plagiat

